



ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME XV.

LITTÉRATURE ET CRITIQUE.

Incorrupta fides nudaque veritas. (Hor.)

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE LA MARINE ET DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME XV.



A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1821.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE LA MARINE ET DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N° 24.



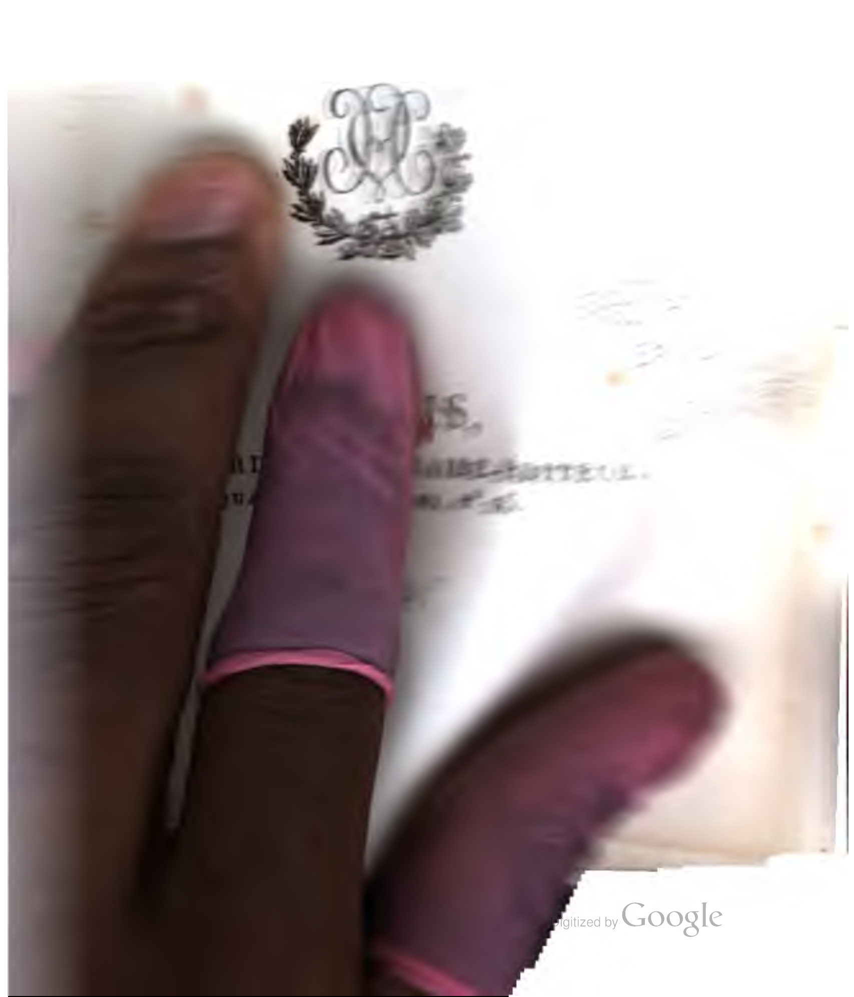
ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET
SUR SES OUVRAGES.

TOME [illegible]




NEW YC

LITTÉRATURE
ET
CRITIQUE.

LEGS
D'UN PÈRE A SES FILLES,

par M. Grégory, docteur en médecine d'Édimbourg, traduit de l'anglais sur la 4e édition.

Mercure, déc. 1774.

La traduction de ce petit ouvrage, écrite avec une simplicité intéressante, est le délassement d'un homme de lettres, occupé de travaux beaucoup plus considérables, et distingué par ses connaissances et son goût. Voici ce qu'il dit dans un avertissement sur l'ouvrage qu'il présente au public, « Sans doute les principes généraux des « mœurs étant les mêmes par-tout, ou au moins « dans tous les pays policés de l'Europe, il est « impossible que l'auteur anglais ne soit pas

« rentré dans des routes déja connues et fré-
« quentées. On trouvera cependant qu'il lui reste
« encore beaucoup de vues fines et un grand
« nombre de pensées, qui, quoique communes
« en apparence, et au premier coup d'œil, parce
« qu'elles sont naturelles, présenteront des côtés
« neufs et piquants à un lecteur sensible et at-
« tentif. On n'y voit, ni le chagrin austère qui
« conduit la plume de la plupart des moralistes,
« ni cette véhémence qui, quoique excitée par
» des motifs louables, manque souvent son objet,
» la conviction de l'esprit et la persuasion du
» cœur, parce qu'elle y tend avec trop de force.
« On y sent au contraire un caractère particulier
« de douceur et de modération, jusques dans
« l'amour de la vertu, ou du moins dans le choix
« et dans la tournure des raisons qu'il emploie
« pour l'inspirer à ses lecteurs.

« Nous dirons enfin que ce petit écrit aura au
« moins le mérite de donner des idées justes,
« sinon complètes, des mœurs des femmes an-
« glaises; mœurs curieuses à connaître, et peut-
« être dignes d'être imitées par les femmes de
« tous les pays.

Pour donner au lecteur une idée de cet ouvrage, nous ne pouvons que mettre sous ses yeux quelques morceaux sur les différents points de la morale dont l'auteur entretient ses filles.

« Ne bornez pas votre charité à donner de
« l'argent : il y a une infinité d'occasions où vous

« pouvez montrer un cœur sensible et compatis-
« sant et où l'on n'a aucun besoin de votre
« bourse. Certaines gens se laissent aller à un
« raffinement de sensibilité, qui n'est ni vrai ni
« naturel, et d'après lequel ils évitent la vue des
« malheureux. Ne tombez point dans cette faute,
« sur-tout pour vos amis, ou même pour vos simples
« connaissances. Que les jours de leur infortune,
« où le monde les oublie et les évite, soit pour
« vous le temps d'exercer envers eux les devoirs
« de l'humanité et de l'amitié. La vue de la mi-
« sère humaine adoucit le cœur et le rend meil-
« leur. Ce spectacle abat l'orgueil de la santé et
« de la prospérité; et la peine qu'il cause est am-
« plement compensée par le témoignage qu'on se
« rend d'avoir rempli un devoir, et par le plaisir
« secret que la nature a attaché à l'exercice de
« la compassion.

....

« Quand une fille cesse de rougir, elle a perdu
« le charme le plus puissant de la beauté. Cette
« extrême sensibilité, dont la rougeur est l'in-
« dice, peut être une faiblesse et un inconvénient
« pour notre sexe, comme je l'ai trop souvent
« éprouvé moi-même, mais elle est particulière-
« ment séduisante en vous. Des pédants, qui se
« disent philosophes, demandent pourquoi une
« femme rougirait lorsqu'elle n'est coupable d'au-
« cun crime. Il suffit de répondre que c'est la
« nature elle-même qui imprime la rougeur sur

« vos fronts, sans que vous soyez coupables, et
« qu'elle nous porte invinciblement à vous en
« aimer davantage, précisément à raison de cette
« aimable faiblesse. La rougeur est si loin d'être
« la suite nécessaire de la faute, qu'elle est la
« compagne ordinaire de l'innocence.

. . . .

« Une belle femme, ainsi que tous les beaux
« ouvrages de la nature, a son point de vue,
« sous lequel elle se montre avec plus d'avantage.
« Pour trouver ce point, il faut un jugement
« droit et une connaissance profonde du cœur
« humain. Dans les mœurs actuelles des femmes,
« elles semblent se proposer de regagner sur nous
« l'ascendant qu'elles ont perdu, en déployant
« tous leurs charmes, en se prodiguant à nos
« yeux dans tous les endroits publics, en vi-
« vant avec nous avec autant de liberté et aussi
« peu de réserve que les hommes en ont entre
« eux; en un mot, en s'efforçant de nous res-
« sembler d'aussi près qu'elles peuvent : mais le
« temps et l'expérience leur montreront bientôt
« combien cet espoir est mal fondé, et combien
« cette conduite est folle.

« Le pouvoir d'une belle femme sur le cœur
« de l'homme qui a le plus de mérite, est encore
« au-delà de ce qu'elle-même croit en avoir. Les
« hommes s'aperçoivent bien qu'ils se livrent à
« une illusion agréable; mais ils ne peuvent, ni
« ne veulent la dissiper. La femme elle-même

« peut seule rompre le charme, et changer l'ange « que nous croyons voir en une simple femme.

. . . .

« Si vous avez le bonheur de vous faire un « ami véritable, ayez pour lui une confiance sans « bornes. C'est une des maximes du siècle de ne « jamais confier à personne un secret dont la « découverte puisse nuire à celui qui le confie; « mais c'est la maxime d'un petit esprit et d'un « cœur froid, excepté pour les personnes en qui « elle est le résultat de l'expérience et de l'âge. « Malgré les inconvénients qu'une grande fran- « chise entraîne quelquefois, vous serez plus heu- « reuses par un caractère ouvert, qui n'aille pas « jusqu'à l'imprudence, que par une manière « d'être réservées jusqu'au soupçon. La froideur « et la défiance ne viennent que trop tôt. Ce sont « des sentiments désagréables qu'il ne faut pas « appeler avant le temps.

« Il y a des hommes dont vous pouvez aimer « à rechercher la compagnie; je veux dire les « gens d'esprit et de goût, dont la conversation « est, à beaucoup d'égards, bien au-dessus de « celle que vous pouvez trouver dans la société « des personnes de votre sexe. Ce serait une sot- « tise de vous priver d'une liaison agréable et « utile, uniquement parce que les oisifs préten- « dront qu'un homme de cette espèce est votre « amant, car il peut aimer à vivre avec vous, « sans avoir aucune idée d'amour en tête.

. . . .

« Voici, je crois, les marques les moins équi-« voques d'une passion honnête, et les plus dif-« ficiles à contrefaire. Un homme qui aime avec « délicatesse, trahit souvent sa passion par le « trop grand soin qu'il a de la couvrir, sur-tout « lorsqu'il n'a que peu d'espoir de réussir. Le vé-« ritable amour se cache toujours, et ne se flatte « jamais du succès. Il rend l'amant, non-seule-« ment respectueux, mais excessivement timide « dans sa conduite avec la femme qui en est l'ob-« jet. Pour cacher la crainte qu'elle lui inspire, « il affecte souvent quelquefois le ton de la plai-« santerie, mais il la soutient mal et de mau-« vaise grace, et retombe promptement dans le « sérieux, et même dans une espèce de stupidité. « Il exagère, dans son imagination, toutes les « perfections de l'objet qu'il adore; est aveugle à « tous ses défauts, ou les convertit en beautés. « Comme un coupable, il cherche à tromper « tous les yeux, et croit y réussir en évitant de « remplir envers la femme qu'il aime, les devoirs « les plus communs de la politesse.

« Son cœur et son caractère s'améliorent par « son attachement; ses manières en deviennent « plus douces, et sa conversation plus agréable; « mais c'est seulement loin des yeux de sa maî-« tresse : car, en sa présence, l'embarras et la « défiance de lui-même le font toujours paraître « avec désavantage. Si le charme dure long-temps,

« son courage s'abat, son ame perd son activité,
« sa vigueur, et tout ce qu'elle avait de mâle et
« de grand. Thomson, dans son printemps, a
« fait un tableau fidèle et touchant de cet état. »

SUR LES DISCOURS

DE M. DE MALESHERBES

A la rentrée du Parlement en l'année 1774.

Mercure, déc. 1774.

On a remarqué il y a long-temps que cet art sublime de la persuasion, cet art de régner par la parole, n'avait guères été porté à ce degré supérieur où il produit des émotions profondes et universelles, que dans les anciennes républiques, dans ces gouvernements orageux où de grandes ames, fortement affectées de grands intérêts, parlaient devant un peuple rassemblé. C'est là que l'éloquence était vraiment la dominatrice des cœurs. A Rome, dans la capitale des nations, c'était le levier qui remuait le monde. On a quelque peine aujourd'hui à mettre à côté de ces productions si imposantes et si pathétiques, les plus beaux morceaux des orateurs modernes, qui, malgré tout leur mérite réel qu'on est bien loin de contester, ne sont le plus souvent que de magnifiques lieux communs de morale, ou de panégyrique, et des efforts d'esprit plus ou moins heureux. Il semble que parmi

nous l'éloquence ne pouvait redevenir auguste qu'au moment où elle se mêlerait aux intérêts publics, lorsqu'elle pourrait paraître dans toute sa pompe, entre un magistrat qui annoncerait la vérité, et un prince qui voudrait l'entendre. Pour remplir ce rôle si vénérable d'un dépositaire des lois, qui recommande un peuple à son souverain, le nom de Lamoignon était un heureux présage, et l'on a vu dans les discours de M. de Malesherbes, que son ame et ses talents n'étaient pas au-dessous de cette sublime fonction. Que son éloquence est noble et touchante! Ce n'est pas seulement la dignité du magistrat, c'est surtout la sensibilité du patriote; c'est une ame toute pénétrée de l'amour du bien public; ce sont de grandes et sublimes vérités; ce sont les principes les plus féconds du bonheur des peuples, énoncés non pas avec le faste d'un rhéteur, qui semble vouloir mettre l'orgueil de son art au-dessus de l'orgueil du trône, mais avec l'effusion d'un cœur vertueux et sensible, parlant pour ses concitoyens au monarque qui veut les rendre heureux.

Si la perfection du style pouvait encore être comptée pour quelque chose après des mérites si supérieurs, on remarquerait que ces discours sont des modèles de bon goût dans le siècle des phrases, comme ils sont des monuments et des leçons de vertu dans un siècle de corruption.

Sur un ouvrage de M. Vatelet, intitulé,

ESSAI SUR LES JARDINS.

Mercure, janv. 1775.

Cet Ouvrage est d'un amateur éclairé et sensible qui, en énonçant ses idées, rend compte de ses jouissances. Il parle des arts en homme instruit et délicat ; il parle de la nature en homme heureux. On ne pouvait prendre, d'ailleurs, un moment plus favorable pour écrire sur les jardins. Tous les possesseurs s'occupent aujourd'hui à mettre du goût et de la volupté où l'on ne mettait auparavant que de la magnificence. Un esprit d'imitation, en tout temps naturel aux Français, a fait chez eux ce qu'aurait dû faire l'intérêt de leur plaisir. Ils se sont rapprochés de la nature en ne songeant qu'à imiter les Anglais. Peut-être trouvera-t-on singulier qu'une nation, qui passe pour être réfléchissante et mélancolique, ait devancé une nation vive et légère dans une science d'agrément et dans la recherche du plaisir. Mais il faut observer que la culture des jardins, et en général toute culture champêtre, est un goût solitaire, ami de la réflexion, fait pour amuser le loisir de la retraite; et que d'ail-

leurs en Angleterre, les seigneurs habitent beaucoup plus long-temps et plus volontiers leurs maisons de campagne que la noblesse française. Notre nation goûte davantage les amusements de la ville. Elle les porte jusque dans le séjour des champs, et les Français ont dû perfectionner l'art de donner une fête, tandis que les Anglais embellissaient leurs jardins.

L'auteur, au commencement de son livre, paraît l'adresser à ses amis. Tous ceux qui l'auront lu, désireront de l'être. L'intérêt de son style semble appartenir à des mœurs douces et à un caractère aimable; et tous ceux qui verront la description touchante de sa retraite champêtre, désireront de l'habiter avec lui.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Réception de M. de Malesherbes.

Mercure, mars 1775.

La séance publique du jeudi 16 février, est une époque mémorable pour la gloire des lettres. Ce que la cour a de plus brillant, ce que les différents ordres de l'état ont de plus respectable, s'était réuni pour voir l'académie française présenter, au nom de la nation, une couronne à la vertu et au génie. Jamais le concours ne fut plus nombreux, ni les acclamations plus vives. Dois-je croire, dit modestement M. de Malesherbes dans son exorde, que vous mettez les sentiments patriotiques au nombre des titres littéraires ?

Certes les sentiments patriotiques sont le premier titre du citoyen. Mais quand ils produisent d'aussi beaux monuments que les discours de M. de Malesherbes, (ce qui est fort rare) la littérature s'honore de ces productions glorieuses qu'elle annonce à la renommée et à la postérité.

L'illustre récipiendaire se propose de consi-

dérer en citoyen le rang que tiennent à présent les lettres entre les différents ordres de l'état.

« Je félicite l'académie, je félicite mon siècle et « ma patrie, de ce qu'aujourd'hui tout ce qui mé- « rite d'occuper et d'intéresser les hommes est du « ressort de la littérature. Le public porte une « curiosité avide sur les objets qui autrefois lui « étaient le plus indifférents. Il s'est élevé un tri- « bunal indépendant de toutes les puissances et « que toutes les puissances respectent, qui appré- « cie tous les talents, qui prononce sur tous les « genres de mérite; et dans un siècle éclairé, dans « un siècle où chaque citoyen peut parler à la na- « tion entière par la voie de l'impression, ceux qui « ont le talent d'instruire les hommes ou le don « de les émouvoir, les gens de lettres en un mot, « sont, au milieu du public dispersé, ce qu'étaient « les orateurs de Rome et d'Athènes au milieu du « peuple assemblé. Cette vérité que j'expose dans « l'assemblée des gens de lettres, a déja été pré- « sentée à des magistrats, et aucun n'a refusé de « reconnaître le tribunal du public comme le « juge souverain de tous les juges de la terre. »

M. de Malesherbes jette un coup d'œil lumineux sur les progrès des lettres depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, et sur les différents caractères qui ont marqué leurs différentes époques.

« Louis, né avec un esprit juste et l'ame la « plus ferme et la plus élevée, était fait pour « porter au plus haut point les vertus où il se-

« rait appelé par le génie de son siècle. S'il eût
« vécu dans le temps des Valois, il n'eût peut-
« être été que guerrier et conquérant. S'il régnait
« aujourd'hui, il ne serait sans doute que légis-
« lateur et bienfaiteur de son peuple. Dans le
« moment où il fut placé sur le trône, il mit le
« comble à la gloire des Français par des victoires,
« et prépara leur bonheur par des lois plus sages
« que celles qu'on avait connues jusqu'alors, et
« par la protection qu'il accorda aux lettres. La
« brillante littérature, appelée en France avec
« les beaux arts, du temps de François Ier, par-
« vint, sous Louis XIV, à ce degré de splen-
« deur, après lequel elle ne fait souvent que
« décroître : et les sciences de raisonnement,
« dont la marche est plus lente, mais qui n'ont
« jamais de mouvement rétrograde, arrivèrent
« aussi à la voix de ce roi, et furent posées par
« lui sur la plus solide de toutes les bases, sur
« les établissements dirigés par Colbert. Ce fut
« sous ce règne que disparut tout-à-fait le pré-
« jugé barbare qui avait condamné nos ancêtres
« à l'ignorance. Le nom et l'objet de chaque
« science furent connus, et les savants de toutes
« les classes obtinrent la considération qui leur
« est due. Il parut un sage qui parlait également
« la langue des savants et celle des gens du
« monde, et qui avait le don de répandre la lu-
« mière et l'agrément sur les sujets les plus obs-
« curs et les plus ingrats. C'était le neveu des

« Corneille. Ce fut lui qui servit d'interprète « entre tous les hommes de son siècle ; et c'est « depuis cette époque qu'il n'est plus de barrière « entre la science et les talents, et que l'art d'é- « crire est presque inséparable de l'art de penser. « Aujourd'hui les secrets de tous les arts sont dé- « voilés ou vont l'être. On a trouvé ce qu'on au- « rait cherché inutilement dans les siècles passés, « des artistes capables de les écrire, et des lec- « teurs capables de les entendre. L'étude de la « nature n'est plus une froide contemplation. Elle « remue l'ame par des ressorts aussi puissants que « ceux de l'épopée. Le Pline français a su, par « la seule magie du style et sans le secours de la « fiction, prêter aux brutes son éloquence, et « nous intéresser pour les êtres inanimés. La géo- « métrie même est justifiée du reproche d'aridité « qu'on lui a fait pendant tant de siècles. Les « oracles de cette science sont encore proférés « dans une langue mystérieuse ; mais les prêtres « de ce temple ne se tiennent plus éloignés des « autres hommes. Celui qui instruit les savants « par de lumineuses théories, sait aussi obtenir « du public les applaudissements dus à l'homme « de génie. Le profond mathématicien devient « le rival de Tacite ; que dis-je ? il s'élève au « sommet de toutes les sciences, et c'est lui qui « en a tracé le tableau et tous les rapports. Il « marche au milieu de vous, messieurs, le front « ceint d'un laurier inconnu à Newton lui-même.

« Enfin la littérature et la philosophie semblent « avoir repris le droit qu'elles avaient dans l'an« cienne Grèce, de donner des législateurs aux « nations. Nous n'avons plus à la vérité la tri« bune des Démosthène et des Cicéron. Les « souverains et les républiques n'appellent point « encore les philosophes, sur la foi de leur re« nommée, pour leur dicter des lois. Cependant « une voix s'est élevée, et c'est au milieu de « vous, messieurs, c'est du sein de cette aca« démie que Montesquieu a parlé, et les nations « ont accouru pour l'entendre. Il eut des disci« ples passionnés; il fit naître de puissantes con« tradictions. Quelque jugement qu'en porte la « postérité, il est toujours certain qu'aujourd'hui « les philosophes regardent la législation comme « un champ ouvert à leurs spéculations, et que « les jurisconsultes cherchent à porter dans leurs « travaux le flambeau de la philosophie. »

A ces différentes révolutions l'orateur ne pouvait manquer de joindre celle qui s'est faite dans la manière d'écrire l'histoire. « L'histoire, destinée « à être l'école des rois et des grands, s'était « presque entièrement bornée, depuis plusieurs « siècles, à des récits de combats. Aujourd'hui « on y démontre aux ambitieux l'inutilité de « leurs rivalités et de leurs guerres. On leur « prouve que la cruauté est aussi une absurdité; « et j'ose prédire, messieurs, qu'à l'avenir nul

« de vous ne se rappellera le souvenir des temps « d'héroïsme et de barbarie, sans détester ce qui « a fait l'admiration de nos ancêtres. »

Il n'est pas difficile de reconnaître ici l'éloquent auteur de *la rivalité de la France et de l'Angleterre*, et de la belle histoire de François Ier, l'un des ouvrages les mieux faits dans ce genre qui aient paru dans ce siècle. Tous les gens de lettres applaudiront d'autant plus volontiers à la justice que le respectable récipiendaire rend ici à M. Gaillard, que M. Gaillard lui-même la rend à tous ses confrères avec la plus noble impartialité; que nul homme de talent n'est plus sensible aux talents d'autrui; et que dans les articles pleins de goût et de saine critique qu'il insère depuis bien des années dans le Journal des Savants, on a remarqué toujours et le littérateur excellent, et, ce qui est beaucoup plus rare, l'homme élevé au-dessus de la jalousie.

M. de Malesherbes poursuit le dénombrement de nos richesses littéraires. « Déja le progrès des « mœurs depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, « a été présenté dans des tableaux faits pour in-« téresser les lecteurs de tout âge, de tout sexe, « de toute condition ». On ne peut méconnaître à ces traits l'*essai sur l'histoire générale*.

L'auteur de cet article retrace ces éloges avec d'autant plus de plaisir, que lui-même est le premier qui ait rendu une justice publique à

ce grand monument d'histoire (1), en butte à tant de détracteurs; justice qui ne manqua pas de lui attirer beaucoup d'injures dans certaines feuilles périodiques.

M. de Malesherbes désigne dans le passage suivant, un homme d'une très-grande naissance, qui était présent à l'assemblée, et qui entendit le public confirmer par ses applaudissements les témoignages honorables qu'on lui rendait. « Je « vois un philosophe, un littérateur, qui rempli« rait plus dignement que moi la place dont vous « m'avez honoré; je le vois renoncer aux succès « flatteurs qu'il obtint plus d'une fois dans le « commerce des muses, pour se livrer à de pé« nibles recherches sur les causes du bonheur « des hommes. Je le vois, après s'être distingué « dans la guerre, annoncer aux souverains la né« cessité de la paix, digne de plusieurs ancêtres « que l'histoire nomme parmi nos plus célèbres « guerriers, digne aussi de ce savant, cet élo« quent, ce vertueux magistrat, qu'aucun citoyen « ne peut entendre nommer sans rendre à sa mé« moire un tribut de tendresse et de vénération, « et qui aurait reconnu son petit-fils dans l'au« teur de *la Félicité publique* (2). »

---

(1) Voyez le *Discours préliminaire* de la traduction de Suétone.

(2) Ouvrage plein de connaissances, de raison et de lumières, déja traduit dans plusieurs langues, qui suppose en

M. de Malesherbes s'acquitte du légitime tribut de louanges qu'il devait à la mémoire de l'académicien qu'il remplace. « Né dans la magistra-« ture, il avait été entraîné vers les lettres par « un goût invincible. L'essai de ses talents avait « été d'enrichir notre littérature du chef-d'œuvre « de la nation notre rivale. C'est avec ce titre « brillant qu'il avait été reçu dans cette académie. « Sa maison même devint un Lycée où se réunis-« sait la science, l'esprit et la décence, où ce « grand Montesquieu dissertait avec le naturaliste « Réaumur, où toutes les sciences se communi-« quaient à l'envi leurs secrets. C'est là, c'est au « milieu de ces entretiens intéressants, que ce « vertueux citoyen conçut et exécuta le projet « de se dévouer entièrement à de laborieuses et « effrayantes compilations sur la valeur des mon-« naies, sur le prix des denrées; travaux fasti-« dieux pour le traducteur de Milton, mais « dignes de l'ami de Montesquieu, puisqu'ils sont « utiles à l'humanité. »

M. de Malesherbes nous apprend que les précieux manuscrits de M. Dupré de Saint-Maur ont été remis à un ministre « dont les opérations ne « sont enveloppées d'aucun voile; qui pense que « son cœur doit être ouvert à tous les citoyens,

effet beaucoup d'études et de recherches, et dont il faut savoir d'autant plus de gré à l'auteur, qu'après avoir réussi dans des ouvrages d'agrément, il a bien voulu être utile.

« parce que leur bonheur doit être l'unique objet « de ses travaux ; et qui trouvera toujours dans « l'estime et l'amitié des gens de lettres, le prix « de tout le bien qu'il veut faire aux hommes. »

C'est à M. de Malesherbes qu'il convenait de louer si dignement le citoyen éclairé et vertueux qui a fait du ministère de la finance un ministère de bienfaits.

Enfin l'orateur termine ainsi tout ce que les lettres ont acquis sous le règne de Louis XV. « Sous son règne, les savants de tous les genres « furent protégés, parce qu'il savait que cette pro- « tection leur était due ; parce qu'un sentiment « naturel le portait à honorer le mérite, et tou- « jours sans ce faste de protection, sans aucun « retour vers sa propre gloire, sans vouloir diri- « ger des travaux, qu'un souverain ne doit qu'en- « courager, sans prétendre dicter des lois impé- « rieuses au génie : et c'est sous cette douce et « tranquille administration que les sciences, li- « vrées à elles-mêmes, ont fait des progrès supé- « rieurs à ceux des autres siècles; que la raison « humaine s'est perfectionnée; enfin, que l'hu- « manité a semblé renaître dans tous les cœurs, « et en chasser les restes de la barbarie : l'huma- « nité qui existe en nous avant la science et « même avant la sagesse ; l'humanité, qui n'est « point un présent de la philosophie, mais qui « souvent étouffée par des préjugés, enfants de « l'ignorance, par une passion exclusive et

« insensée pour la seule gloire des armes, par « des haines aveugles de parti, de nation, de reli- « gion, et qui reprend aisément son empire dans « l'instant heureux où le retour de la raison ra- « mène la morale à ses vrais principes, et où le « charme des lettres fait revivre les vrais senti- « ments de la nature. »

C'est ainsi qu'en présence de l'élite de la nation, un des premiers magistrats du royaume a parlé des lettres et du bien qu'elles ont fait à ce siècle et à ceux qui le suivront. L'assemblée a répondu à ce témoignage par des applaudissements réitérés. Ce fut sans doute un beau moment pour les lettres, un beau spectacle pour les ames éclairées et sensibles; et si l'on veut opposer à ce tableau de gloire l'opprobre et l'abjection où rampent ceux qui calomnient les arts et les talents dans des dictionnaires d'injures, on aura l'idée des deux extrêmes de l'humanité.

Ces mêmes hommes ne seront pas moins humiliés des actions de grace que l'on rend dans le même discours, au nom de l'humanité, à ce grand homme dont ils insultent si bassement la vieillesse. « Songeons que le plus beau génie de « notre siècle aurait cru sa gloire imparfaite, s'il « n'eût employé à secourir les malheureux, l'as- « cendant qu'il a pris sur le public. Je sais que « ce n'est point à moi à louer les talents de cet « homme universel en présence du public, ac- « coutumé à lui prodiguer ses acclamations, et

« devant vous, messieurs, à qui seuls il appar-
« tient de décerner la palme du génie. Mais il « m'est permis de remercier, au nom de l'huma-« nité, le généreux défenseur de plusieurs fa-« milles infortunées; celui qui, du fond de sa « retraite, sait mettre les innocents sous la pro-« tection de la nation entière; et je dois ob-« server, à l'honneur de notre siècle, que les « poëtes immortels qui ont illustré la cour d'Au-« guste et celle de Louis XIV, n'ont pas eu cette « gloire, de joindre aux titres littéraires le titre « sacré de protecteurs des opprimés. »

Ce discours, plein d'une éloquence vraie, de cette éloquence de l'ame, qui rend la vérité touchante et la raison persuasive, est dignement terminé par les remerciements et les vœux que le magistrat, le citoyen, l'homme de lettres adresse au jeune monarque qui fait le bonheur de la France. Il ne loue ce prince qu'en lui parlant de tout le bien qu'il fera, et dont celui qu'il a déja fait est le garant infaillible.

« Vous, monsieur (dit-il au directeur de l'a-« cadémie, M. l'abbé de Radonvilliers), qui avez « le bonheur d'approcher du roi, et la gloire « d'avoir contribué à son éducation, vous nous « avez annoncé que sa grande ame s'indigne de « la louange, dès qu'elle approche de la flat-« terie; c'est nous dire assez que toute louange « nous est défendue; car les éloges donnés à un « roi sont toujours voisins de l'adulation. La pos-

« térité seule peut louer dignement les rois,
« puisqu'elle seule a le droit de les juger; mais
« l'amour des peuples a une autre expression à
« laquelle ils ne sauraient se méprendre, et qui
« est la récompense de leurs bienfaits. Osons
« donc substituer à ces éloges, qu'un long usage
« semblait avoir consacrés, la naïve et sincère
« expression des sentiments des gens de lettres.
« Plus le roi se refuse aux louanges, plus il nous
« inspire la confiance de lui adresser nos vœux
« et de lui montrer nos espérances : car une
« ame inaccessible à la flatterie est toujours ou-
« verte à la vérité. Le roi protégera les lettres.
« Il le doit à sa gloire, il le doit au public, à
« qui la littérature devient tous les jours plus
« chère, et dont les vœux unanimes déterminent
« toujours la volonté des bons rois. Espérons
« qu'il sera érigé sous son règne de grands mo-
« numents, qu'il sera fait des établissements
« utiles aux sciences, qu'on exécutera de ces
« grandes entreprises, qui doivent être faites par
« les souverains, parce qu'elles ne peuvent l'être
« que par eux.

« Il est vrai qu'on ne voit point parmi vous un
« ministre puissant qui vienne se reposer de ses
« travaux dans le sanctuaire des muses, et faire
« réfléchir sur elles les rayons de sa gloire : mais
« il existe un génie invisible qui, prêtant à la
« jeunesse du roi les secours de l'expérience, lui
« fera connaître toutes les ressources de la nation

« qu'il a le bonheur de gouverner ; et on re-
« connaîtra sans peine la main qui rassembla
« dans de vastes édifices toutes les productions de
« la nature, et dans d'autres, le dépôt immense
« des connaissances humaines ; qui dirigea les
« voyages des savants dans toutes les parties de
« l'univers, soit pour recueillir les précieux restes
« de l'antiquité, soit pour rapporter cette mesure
« de la terre, que la France a la gloire d'avoir
« donnée aux autres nations. Mais ces bienfaits
« éclatants ne sont pas les seuls que les lettres
« doivent attendre dans le dix-huitième siècle.
« Quand on sortait de la barbarie, c'était aux
« princes à faire de grands efforts pour intro-
« duire la littérature dans leur patrie. Mais chez
« une nation déja instruite, et par qui la science
« et les talents sont révérés, le plus précieux de
« tous les biens pour les gens de lettres, est la
« liberté de donner l'essor à leur génie. La gloire,
« seul but de leurs travaux, peut seule en être
« le digne salaire, ou si les faveurs des souve-
« rains leur sont encore nécessaires, si la profes-
« sion des lettres exige ce loisir, qu'un dieu avait
« procuré à Virgile, que la carrière soit ouverte,
« et ceux qui seront nommés vainqueurs, par le
« suffrage des peuples, recevront des prix de la
« main des souverains.

« Non, messieurs, vous ne demanderez point
« au maître d'un grand empire de se distraire
« des soins les plus importants pour se livrer lui-

« même à vos sciences et à vos arts, et s'en con-
« stituer le juge. Vous ne lui direz point, comme
« dans les siècles d'adulation, que son goût, tou-
« jours sûr, doit inspirer tous les artistes; que
« ses connaissances personnelles doivent guider
« les recherches de tous les savants; que ce sont
« ses suffrages qui doivent entraîner ceux du pu-
« blic. Disons plutôt à tous les rois ce que l'an-
« tiquité disait à Rome, maîtresse du monde :
« que d'autres fassent respirer le marbre et l'ai-
« rain, que d'autres décrivent les mouvements
« des astres; vous, rois, n'oubliez jamais que
« votre emploi est de régir les peuples. »

Il faut avouer qu'on rechercherait en vain dans les recueils académiques du siècle dernier un morceau qui ressemblât à ce qu'on vient de lire.

M. l'abbé de Radonvilliers a répondu au récipiendaire avec beaucoup de sagesse et d'esprit.
« En vain, pour vous dérober aux regards, vous
« avez passé sous silence une révolution dans la-
« quelle vous étiez personnellement intéressé.
« En vain, pour entrer dans vos vues, j'userai
« de la même réserve. Ces ménagements sont
« inutiles. Votre présence rappelle ce que votre
« modestie veut faire oublier; et le tribunal du
« public, qui s'est depuis long-temps déclaré en
« votre faveur, vient de confirmer ses arrêts par
« de nouveaux applaudissements.

. . . .

« Lorsque vous cultiviez par l'étude vos dispo-« sitions naturelles, vous ne pensiez qu'à rem-« plir avec honneur les places où votre nais-« sance vous appelait ; mais l'académie, témoin « de vos succès, a dû songer à sa gloire. Elle « est intéressée à adopter les talents goûtés du « public; et le public, sur-tout dans ce moment, « nous indiquait les vôtres. Il n'a pas tenu à nos « prédécesseurs que vous ne trouvassiez un de « vos ancêtres inscrit dans nos fastes. Vous dé-« dommagerez l'académie, monsieur, de ses re-« grets passés, en lui rendant le même nom, au-« quel vous avez ajouté un nouveau lustre. Ce « nom vous doit la distinction flatteuse d'être « placé en même temps dans toutes les acadé-« mies, honneur rare, mais justement accordé « au nombre et à la variété de vos connaissances. « Je ne sais pourtant si l'amour des sciences et « des lettres devrait vous être compté pour un « mérite personnel ; il est ancien dans votre mai-« son, et vous l'avez recueilli dans la succession « de vos pères. »

Le directeur revient sur l'usage et sur les travaux de M. Dupré de Saint-Maur. Il termine très-heureusement sa réponse par ce morceau plein de vérité et d'intérêt. « Pour inspirer le « goût de la bienfaisance, les exemples seront « toujours plus éloquents que les discours. Il « n'est pas besoin d'en chercher loin de nous,

« tandis que nous avons sous les yeux notre au-
« guste protecteur. Je ne parle point des preuves
« journalières d'un cœur humain et bienfaisant ;
« je ne parle point des traits souvent répétés
« d'une bonté noble et généreuse. Les dons, les
« graces, les largesses, font le bonheur d'un
« petit nombre d'hommes. Les bienfaits d'un
« roi doivent rendre heureux un peuple entier.
« La libéralité est la bienfaisance des particu-
« liers : la bienfaisance des rois, c'est le soin
« de l'état. Un prince de vingt ans appelle un
« sage auprès de lui pour donner à sa jeunesse
« l'appui de l'expérience. Dans le choix de ses
« ministres, il ferme l'oreille aux vœux de l'am-
« bition pour n'écouter que l'intérêt public. Dans
« un âge, ennemi de la contrainte, il refuse au
« plaisir toutes les heures demandées par le de-
« voir, quoique le devoir demande presque tous
« les jours entiers ; voilà le roi bienfaisant. Com-
« bien d'autres traits je pourrais citer ? Mais j'en
« ai dit assez, peut-être même j'en ai trop dit pour
« lui plaire. Cependant la bienfaisance dans le
« roi, la reconnaissance dans ses sujets, sont des
« vertus qu'il est précieux de publier. »

M. L'abbé Delille lut ensuite deux chants d'un poëme sur la nature champêtre ; ouvrage charmant, plein de poésie, de mouvement et de sensibilité, et qui a été vivement applaudi. Enfin cette séance si intéressante a été couronnée par

la lecture d'un éloge de l'abbé de Saint-Pierre morceau excellent de M. d'Alembert, et digne de toute la réputation et de tout le génie de son illustre auteur.

SUR UNE IMITATION

DU VIIIe CHANT DE L'ADONÉ (1).

Mercure, mai 1774.

L'Adoné est un poëme en vingt-quatre chants, le plus considérable des ouvrages de Jean-Baptiste Marini, célèbre poëte italien, que nous appellons le *Cavalier Marin*. Son poëme d'Adonis pèche par le défaut d'action, par la prolixité et la monotonie des descriptions; mais il est semé d'idées fines et délicates, et de peintures voluptueuses. Nous en citerons quelques morceaux, qui suffiront pour faire connaître le génie du poëte italien, le ton de l'ouvrage et le style de l'imitateur.

Vénus, dans le huitième chant, se présente aux regards d'Adonis, au moment où il s'éveille. Elle l'enlève sur son char, et le conduit à Paphos. Voici la description du palais de cette déesse.

« Qui pourrait décrire ce palais enchanteur!

(1) Cet essai de traduction, dont il n'a paru qu'un chant, était de feu M. Fréron. On le savait très-bien, et sûrement le lecteur ne s'apercevra pas qu'on l'ait su.

« La *Flatterie*, qui se tient sur le seuil de la porte,
« attire les jeunes étrangers; la *Vanité* leur fait
« un riant accueil; la *Confiance* encourage les
« plus timides; la *Richesse*, vêtue d'un habit de
« pourpre, étale devant eux tous ses trésors;
« la *Promesse* engageante les prend par la main,
« et la *Gaieté*, au visage riant, les accompagne.
« Les *Soupirs* y sont des haleines de feu; le *Regard*
« est coquet; le *Sourire*, agaçant; les *Jeux* cou-
« rent embrasser les *Plaisirs*; les *Charmes* se jet-
« tent dans les bras des *Amusements*; la *Joie* chasse
« loin d'elle les *Soucis* incommodes, et folâtre
« sans cesse; l'amoureuse *Pensée*, le front baissé,
« est tout entière à l'objet qui l'occupe; la *Prière*
« à genoux demande du relâche à la *Douleur*, et
« la *Paix* à la *Guerre*. Le *Geste*, messager muet
« du *Désir*, se fait entendre; le *Baiser* présente
« ses lèvres et se fond dans un baiser; la *Lan-*
« *gueur* se repose à chaque pas; le *Sommeil* la suit,
« avec un front appesanti, et se soutenant à
« peine. La troupe des *Songes* voltige autour de
« lui, les uns parés de fleurs, les autres couverts
« de cyprès; le *Mystère* est enveloppé d'un voile
« presque impénétrable; on ne peut l'aperce-
« voir que dans l'ombre de la nuit, ou dans l'é-
« paisseur des forêts. Chaque jour il s'enrichit
« des pertes de l'*Indiscrétion*. La *Complaisance*
« facile prévient les *Goûts*; les *Soins* obligeants
« composent son cortége; la *Jeunesse* fait des cou-
« ronnes de lis, et tresse avec des roses les bou-

« cles de ses cheveux. La *Beauté*, les *Graces*, les « *Agréments* et les *Charmes*, se tiennent par la « main; l'aimable *Folie* danse au milieu d'eux; « l'*Espérance* flatteuse et perfide les suit, avec « le *Désir* plein d'agitation. L'*Occasion* ne fait que « se montrer et disparaître, elle a peur qu'on ne « lui saisisse le *toupet* de cheveux qu'elle a sur le « front. L'*Audace* tremble elle-même au premier « larcin qu'elle fait. La *Licence* porte ses mains « téméraires sur tout ce qui se présente; l'adroite « *Tromperie* et l'ingénieux *Mensonge*, tous deux « masqués, se promènent ensemble. La *Fraude* « couvre de fleurs les serpents de son horrible « chevelure; une voix douce, un sourire agréa- « ble, cachent le venin de sa langue. Les *Ser-* « *ments* faux, ou infidèles, s'envolent avec des « ailes légères, et sont répandus dans les airs. Les « *Soupirs*, les *Sanglots* entrecoupés, la *Crainte*, « au regard abattu, marchent sur les pas de la « *Colère*, si facile à apaiser. »

Ce dernier trait de la colère facile à apaiser est peut-être le plus heureux de tous, parce qu'il est le plus vrai et le plus naturel. Il y en a quelques autres qui ont de la finesse et de l'agrément. Mais, d'ailleurs, quel abus d'esprit! que cette profusion d'allégories est froide et de mauvais goût! C'est bien là que les figures sont l'opposé de la poésie. Combien le seul morceau de la ceinture de Vénus, dans Homère, est supérieur à tout ce clinquant du bel-esprit moderne! Comme toute

figure devient un défaut, dès qu'elle ne présente pas un grand sens, ou une image vraie et frappante. Qu'importe que les *charmes* se jettent dans les bras des *amusements*, et que les jeux embrassent les *plaisirs* ? Et quelle idée de faire marcher les *sanglots* sur les pas de la colère ! Comparez à ce morceau qui n'est guère qu'un amas de défauts brillants, le temple de l'amour dans la Henriade ; et voyez combien on retrouve le goût antique, le génie de la belle poésie, dans ce poëme que l'envie et l'ignorance ont accusé si souvent de n'être qu'un monument de bel-esprit.

Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.

On croit revoir dans ce tableau celui des Prières qui suivent l'Injure, dans le neuvième livre de l'Iliade. Opposons cependant à ces défauts de Marini quelques traits, dans lesquels il se rapproche plus des anciens, et par conséquent, de la belle nature. Il peint Vénus irritant les désirs d'Adonis.

« Elle s'était un peu enfoncée dans le bosquet, « comme par modestie, de manière cependant « qu'on pouvait la voir à travers le feuillage. Qui « connaît mieux que Vénus l'art d'irriter les yeux ! « Elle se montre et se cache tour-à-tour ; on « s'aperçoit même qu'elle rougit. Tous ses ges- « tes, toutes ses attitudes, tous ses mouvements « formés à dessein, semblent l'ouvrage de la ti-

« mide retenue. Cette pudeur enfantine, cet em-
« barras qui paraît ingénu, lui prêtent de nou-
« veaux charmes. Tous les arbrisseaux empressés
« se disputent l'honneur de l'ombrager. Ils éten-
« dent, ils penchent leurs rameaux à l'envi, moins
« pour la *parer* des rayons *curieux* du soleil, que
« pour s'en approcher eux-mêmes de plus près,
« pour l'embrasser et la caresser. Leur sève, au-
« trefois vagabonde, se précipite aux extrémités
« des branches qui touchent la déesse. On vit
« même un jeune hêtre qui, ne pouvant renfer-
« mer le plaisir qu'il ressentait, poussa des bou-
« tons et devint plus touffu. »

La parer des rayons est un solécisme du traducteur. Garantir était le mot propre. On *pare* un coup, et on *garantit* d'un coup. Mais, d'ailleurs, quelle différence de ce morceau vraiment poétique, à celui que nous venons de blâmer ! C'est ici que l'imagination est heureusement employée. Ce n'est plus une foule d'êtres moraux et métaphysiques, ridiculement personnifiés; c'est Vénus, c'est la déesse du plaisir animant tout ce qui l'approche. Les arbres, les eaux, tout ressent de l'amour pour elle. Non-seulement il y a de l'intérêt dans ces sortes de fictions, qui nous rappellent les idées qui plaisent le plus à notre sensibilité; mais il y a même une sorte de vérité convenue. La mythologie, dont nous avons adopté les inventions aimables, peuplait tous les éléments d'êtres sensibles; ainsi notre imagination

ne se révolte point de voir les feuilles des arbres se pencher amoureusement vers la déesse de l'amour, de voir les flots la caresser et s'empresser autour d'elle. Cette image du jeune hêtre qui pousse des boutons et devient plus touffu, est charmante et dans le goût des anciens. Comme, en effet, rien ne ressemble plus à la sensibilité physique que la végétation, les fables qui unissaient une dryade à un chêne, et faisaient habiter les sylvains dans les forêts, avaient l'avantage d'amuser l'imagination sans trop blesser le bon sens.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable;
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.

On a bien souvent cité ces vers, parce qu'ils ont un grand sens; on les a plus souvent oubliés, parce que le bon goût est fort rare. Le cavalier Marin a péché encore contre ce bon goût, même dans le morceau que nous venons de louer, en donnant aux rayons du soleil l'épithète de *curieux*. Quelle idée froide et bizarre de personnifier un rayon! C'est cette comparaison du bon et du mauvais à côté l'un de l'autre, dans un même auteur et dans un même morceau, qui peut servir à former le goût. Les bonnes traductions, qui nous font connaître la littérature ancienne et étrangère, sont, en ce sens, de très-grands services rendus à la nôtre. Quoique l'Adoné ne soit pas un bon ouvrage, il n'est pas sans mérite,

et la traduction qu'on nous annonce, peut être utile, et fera connaître de plus en plus le génie des Italiens, même en s'écartant un peu de l'original. Cette version est élégante en général; mais le traducteur aurait dû faire attention à rejeter certains mots nécessairement exclus de la langue poétique, comme celui de *toupet*, que nous avons remarqué; comme lorsqu'il met des *draps* dans le lit de Vénus; ces sortes de fautes sont faciles à éviter.

SUR UN LIVRE INTITULÉ,

LES CONVERSATIONS D'ÉMILIE.

Mercure, mai 1775.

C'EST une vérité qui n'a été reconnue qu'un peu tard, que les livres élémentaires ne peuvent être faits que par des personnes fort supérieures à ce genre de travail. Il faut posséder très-bien une matière pour n'en offrir que les résultats les plus intéressants ; il faut beaucoup de justesse d'esprit pour les saisir, beaucoup de méthode pour les présenter, beaucoup de discernement pour écarter l'inutile. C'est par toutes ces raisons (pour le dire en passant) qu'un bon journal ne peut être l'ouvrage que d'un homme de lettres très-distingué par son esprit et par ses talents. Chargé de former le goût de ses lecteurs, comment fera-t-il, s'il n'en a pas lui-même, ce qui arrive le plus souvent ? et quelle grace aura-t-il à parler d'esprit et de style, s'il écrit comme un pédant ennuyeux, ou comme un satirique grossier ?

Les conversations d'Emilie sont un livre de morale élémentaire, à la portée d'un enfant; mais il est composé de manière à être lu avec plaisir par des hommes instruits. Il y règne une simpli-

cité aimable qu'inspire le goût de la vérité et de la vertu. La tendresse et la vigilance maternelles jettent de l'intérêt dans les conversations d'Emilie avec sa mère. On aime à voir une femme qui paraît d'un esprit très-sage et très-cultivé, descendre jusqu'à celui d'un enfant pour l'élever peu-à-peu jusqu'au sien; on suit les progrès de l'instruction dans une ame neuve et docile, à qui l'on fait concevoir et sentir successivement tous les principes de morale qui fondent la société et en établissent les rapports. Ces principes ne sont pas prolixement étalés, de manière à inspirer de l'ennui. La mère attentive et sage, qui sait que les enfants ont communément l'esprit juste, et qu'il ne s'agit que de leur présenter un objet à propos pour le leur faire saisir de manière à n'être pas oublié, fait toujours naître une occasion pour enseigner une vérité, et même la rend si palpable, que c'est l'enfant qui a l'air de la découvrir. Tel est le louable artifice qui règne dans ces dialogues.

Sur la séance publique de l'Académie à la réception de M. le chevalier DE CHATELLUX.

Mercure, juin 1775.

Les discours Académiques, qui n'ont été que trop souvent de ces compliments étudiés et frivoles,

Où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire,

sont devenus, depuis plusieurs années, de très-bons ouvrages de littérature. Au lieu de mettre tout leur art et tout leur soin à rajeunir d'une manière plus ou moins heureuse l'éloge nécessairement un peu usé de Louis XIV, de Richelieu, etc., les orateurs récipiendaires se sont appliqués à traiter des questions intéressantes, et ont tiré l'éloquence académique du cercle étroit et rebattu de la louange, dans lequel on l'avait trop long-temps renfermée. Si cette révolution n'eût pas été déja faite, M. le chevalier de Chatellux l'aurait commencée. Un esprit aussi philosophique que le sien, accoutumé à envisager les objets sous de nouveaux rapports, n'aurait pu s'enchaîner dans les formes générales et vulgaires du panégyrique; et le talent de penser, qui s'é-

tait fait remarquer dans ses autres ouvrages, devait se retrouver dans le discours où il remercie les gens de lettres de l'avoir adopté parmi eux. Il se propose, dans ce discours, de suivre rapidement la marche et les progrès du goût dans les siècles de lumières.

En général, on ne peut qu'applaudir à ses idées aussi justes que bien énoncées. Mais quand il avance que les belles-lettres n'ont pas, comme la philosophie, l'avantage d'influer sur la politique et la législation, nous oserons observer que cette assertion ne peut être fondée, du moins par rapport à Rome et à la Grèce, où l'éloquence influa sur le Gouvernement beaucoup plus que la philosophie, et où l'art oratoire, cultivé avec la plus curieuse recherche, et embelli de tous les ornements littéraires et de toutes les richesses de l'imagination, était dans les mains de Cicéron et de Démosthène, un des plus grands ressorts de l'Etat. Quant à nous, on pourrait dire encore que, si la philosophie a influé sur nos mœurs et notre législation, c'est en s'unissant aux belles-lettres. Chez un peuple si sensible à l'agrément, mené par l'opinion, et plus encore par l'enthousiasme, la philosophie réduite à son cortége austère de raisonnements et de vérités, n'avancerait qu'à pas bien lents. Il faut que l'éloquence et l'imagination la prennent par la main; les portes s'ouvrent à ces deux conductrices aimables, dont Montesquieu et M. de Voltaire ont

si bien connu le pouvoir, et l'ont si heureusement employé.

Mais qui ne sera pas de l'avis du récipiendaire, lorsqu'il attribue à l'esclavage et au despotisme qui furent les fruits de la conquête, l'avilissement des esprits et la décadence des beaux-arts dans la Grèce? « Osons (dit-il) rejeter sur « les ambitieux et les conquérants le reproche « d'instabilité qu'on fait aux lettres. Eh! quel « voyageur, en déplorant les ruines de la Cam- « panie, peut accuser la fragilité des anciens « édifices, lorsqu'il voit la bouche du Vésuve en- « core fumante, et qu'il sent la terre trembler « sous ses pas? »

L'orateur jette un coup-d'œil sur le siècle brillant de Louis XIV, et arrive à cet heureux résultat qui paraît être le but général de son discours. « Alors le goût national s'effaça et fit place « au seul qu'on doive suivre, celui qui, formé par « la connaissance de toutes les convenances, ne « consulte que lui-même et ne doit rien ni aux « lieux, ni aux temps. »

Dans la description du siècle de Louis XIV, nous n'omettrons pas un trait d'une grande beauté sur les ouvrages de Corneille; « ouvrages « immortels, où l'auteur paraît si grand, si fort, « dès ses premiers essais, qu'on ne songe pas à « chercher ses modèles. C'est le fleuve majestueux « de l'Egypte; le voyageur qui ne l'a jamais vu « couler que dans un lit immense, désespère d'en

« trouver les sources, et doute même de leur « existence ».

Cette comparaison est sublime. M. le chevalier de Chatellux paie un tribut d'éloges à la mémoire des deux augustes protecteurs de l'Académie, Louis XIV et Louis XV, et à la jeunesse de leur successeur, qui semble nous promettre de les surpasser dans l'art de rendre ses peuples heureux. Il finit par jeter quelques fleurs sur la cendre de l'Académicien vraiment estimable, dont il occupe la place. On peut compter M. de Châteaubrun parmi les écrivains qui ont composé dans la littérature ce qu'on appelle l'école de Racine, tels que l'auteur d'Andronic et de Tiridate, celui d'Absalon, celui de Manlius, qui sans doute sont fort loin de leur maître, pour l'éloquence des passions et la magie du style, mais qui du moins, dans ceux de leurs ouvrages qui sont restés, ont de l'intérêt, du naturel, et quelque pureté dans la diction. La tragédie des Troyennes est de ce genre; elle est écrite faiblement, et l'ordonnance en est défectueuse; mais il y a des situations attendrissantes, une simplicité douce dans le style, et des traits de sensibilité. On y reconnaît un disciple de Racine et des Grecs, et en général un genre de composition infiniment supérieur à ces déclamations absurdes en style ridicule, ampoulé et barbare, que le parterre, averti par l'ennui, condamne le premier jour, et qui ensuite, grace à une tolérance achetée

par des moyens dont personne n'est dupe, déshonorent la scène française pendant quelques semaines, pour tomber ensuite dans l'inévitable gouffre de l'oubli.

« Dès ma plus tendre jeunesse, dit M. le che-
« valier de Chatellux, j'entendis avec ravissement
« la première des tragédies de M. de Château-
« brun (les Troyennes); je me crus transporté
« dans un monde inconnu, et oubliant l'appareil
« du théâtre, je me vis tout-à-coup au milieu
« de Troye embrasée. Bientôt après, je reconnus
« M. de Châteaubrun, ou plutôt Sophocle lui-
« même dans Philoctète; mais je ne reconnus pas
« l'amour quand je le retrouvai dans l'île de
« Lemnos, mêlant ses flèches légères aux flèches
« empoisonnées d'Alcide. »

On ne peut donner à une critique juste et fondée une tournure plus fine et plus gracieuse. Il est certain que M. de Châteaubrun a affaibli par une intrigue d'amour assez froide le chef-d'œuvre de l'éloquence dramatique chez les anciens; et sans contredit le drame le plus parfait qu'ils nous aient laissé.

M. le comte de Buffon, directeur de l'Académie, a répondu au récipiendaire. On a reconnu l'éloquent historien de la nature, lorsqu'en parlant de l'abus de la louange, il a peint la vérité
« portant d'une main l'éponge de l'oubli, et de
« l'autre, le burin de la gloire, effaçant sous nos
« yeux les caractères du prestige, et gravant pour

« la postérité les seuls traits qu'elle doit consa-
« crer ».

Le directeur rappelle les titres littéraires et personnels du récipiendaire. Il ajoute quelques traits à l'éloge de M. de Châteaubrun. La crainte de donner trop d'étendue à cet article, nous empêche de nous arrêter sur cette réponse autant que le lecteur pourrait le désirer et que nous le voudrions nous-mêmes. Nous nous bornerons à citer un morceau plein d'une simplicité noble, qui montre comme il faut louer les rois.

« L'éloge d'un souverain sera suffisamment
« grand, quoique simple, si l'on peut prononcer
« comme une vérité reconnue, Notre roi veut
« le bien et désire d'être aimé; la toute-puissance,
« compagne de sa volonté, ne se déploie que
« pour augmenter le bonheur de ses peuples. Dans
« l'âge de la dissipation, il s'occupe avec assi-
« duité. Son application aux affaires annonce l'or-
« dre et la règle. L'attention sérieuse de l'esprit,
« qualité si rare dans la jeunesse, semble être un
« auguste don de naissance qu'il a reçu de son
« père; et la justesse de son discernement n'est-
« elle pas démontrée par les faits? Il a choisi
« pour coopérateur le plus ancien, le plus ver-
« tueux et le plus éclairé de ses hommes d'État;
« grand ministre, éprouvé par les revers, dont
« l'ame pure et ferme ne s'est pas plus affaissée
« sous la disgrace qu'enflée par la faveur. Mon

« cœur palpite au nom du créateur de mes ou-
« vrages, et ne se calme que par le sentiment
« du repos le plus doux; c'est que, comblé de
« gloire, il est au-dessus de mes éloges. »

DISCOURS

Prononcés dans l'Académie Française le lundi 15 mai 1775, à la réception de M. le maréchal duc de Duras.

Mercure, juillet 1775.

En annonçant la séance de l'Académie on a déja rendu compte de l'impression qu'avait faite sur le public l'excellent discours de M. le maréchal duc de Duras. Il ne nous reste qu'à mettre sous les yeux des lecteurs quelques morceaux de ce discours. On y verra le coup-d'œil juste d'un homme qui sait connaître et apprécier les talents, et cette noblesse de sentiments, cette franchise et ces graces que le respectable récipiendaire a déployées plus d'une fois dans les services qu'il leur a rendus. Voici comme il caractérise les ouvrages de M. de Belloy et sa personne.

« Instruit par la lecture des Grecs, animé par « les succès éclatants de l'immortel auteur de « Zaïre, il a donné à toutes ses productions la « noble empreinte du patriotisme. Il s'est fait un « devoir, et ce devoir a fait sa gloire, de n'ex- « poser sur la scène que les tableaux intéressants « de notre histoire, de ranimer, de perpétuer

« l'héroïsme national par la peinture des héros
« de la nation. Les applaudissements les plus
« flatteurs ont été sa récompense, et c'est à ces
« représentations que le cri du cœur français se
« fait entendre. Qui n'a point envié le sort des
« citoyens de Calais ? Qui n'a pas retrouvé dans
« son ame la même élévation, le même courage ?
« Chaque spectateur se glorifiait d'être Français ;
« heureux mouvement d'orgueil patriotique, qui
« nous inspirait l'ardeur de ressembler à nos an-
« cêtres et de nous signaler comme eux !

« Il y a long-temps, messieurs, qu'on a com-
« paré les Français aux Athéniens. La facilité de
« mœurs, l'esprit de curiosité, le goût des amu-
« sements, la passion des arts, l'amour de la
« gloire ont fondé la ressemblance. M. de Belloy
« l'a rendue sensible; et en effet dans la sensation
« passionnée qu'excitaient à Paris ses tragédies,
« comment ne pas reconnaître cette impulsion
« vive et prompte qui agitait Athènes et Socrate
« lui-même aux éloges funèbres des héros ? Ai-
« mable et brave nation si susceptible de tant de
« vertus ! Il ne faut qu'en développer le germe
« dans vos cœurs, et c'était le but de M. de Bel-
« loy. C'était l'objet sublime de tous ses travaux.
« Un tel homme était bien fait, messieurs, pour
« vous être associé. Vos suffrages couronnèrent
« ses talents, et votre amitié fut le prix de ses
« vertus. Vous avez connu, vous avez honoré,
« vous avez chéri toutes ses qualités personnelles.

« Vous avez été les témoins de sa conduite, tou-
« jours noble sans hauteur, toujours modeste, en
« conservant la juste estime de soi-même. Né
« sans fortune, il s'interdisait, pour l'augmenter,
« tous les moyens désavoués par un cœur pur et
« une ame élevée. Egalement éloigné de la bas-
« sesse qui mendie les bienfaits et de l'orgueil
« qui les repousse, quel bonheur de pouvoir
« contribuer à la satisfaction d'un tel homme!
« j'en ai joui deux fois, et j'étais alors bien plus
« heureux lorsque, dans sa dernière maladie, privé
« des secours qu'exigeait sa situation, la déro-
« bant à ses amis, qu'il craignait de fatiguer ou
« plutôt d'affliger, son secret perça malgré lui.
« Il parvint au roi, et sa majesté m'ordonna sur-
« le-champ de lui donner une preuve de sa bien-
« faisance. Cette circonstance me procura deux
« plaisirs bien vifs, celui de lire dans le cœur de
« notre jeune monarque son empressement à
« soulager les malheurs qui parviennent à sa con-
« naissance, et celui de voir dans l'ame de M. de
« Belloy les mouvements de la reconnaissance la
« plus vraie. Il fit un effort pour la consigner
« dans la dernière lettre que sa langueur lui per-
« mit d'écrire, et son dernier sentiment a été l'a-
« mour de notre nouveau souverain. »

M. le maréchal de Duras finit par tracer en peu de mots le portrait de ce prince auguste et adoré, qui ne peut être bien peint que par ceux qui ont le bonheur de l'approcher. « Vous atten-

« dez sans doute, messieurs, que je vous entre-
« tienne des qualités d'un roi qui fait, à si juste
« titre, l'espérance de la nation. Plus on l'appro-
« che et plus on aperçoit cet esprit d'ordre et
« de justice, cet amour de la vérité, cette aver-
« sion ou plutôt ce mépris pour l'intrigue, cette
« disposition à la bienfaisance, et cette rare sim-
« plicité de mœurs qui sont la base de son carac-
« tère. Mais sous son règne aucun de ceux
« qui ont l'honneur de l'approcher et le désir de
« lui plaire, ne se hasardera à le louer autant
« qu'il pourrait l'être. Un si grand intérêt, mes-
« sieurs, m'impose la loi du silence et me servira
« d'excuse auprès de vous. »

Le directeur de l'Académie, M. de Buffon, retrace avec son éloquence ordinaire les services que M. le maréchal duc de Duras a rendus à l'état dans son ambassade d'Espagne.

« Dans cette compagnie, nécessairement com-
« posée de l'élite des hommes en tout genre, cha-
« cun devrait être jugé et loué par ses pairs; notre
« formule en ordonne autrement; nous sommes
« presque toujours au-dessus ou au-dessous de
« ceux que nous avons à célébrer; néanmoins il
« faut être de niveau pour se bien connaître; il
« faudrait avoir les mêmes talents pour se juger
« sans méprise. Par exemple, j'ignore le grand
« art des négociations, et vous le possédez; vous
« l'avez exercé, monsieur, avec tout succès, je
« puis le dire: mais il m'est impossible de vous

« louer par le détail des choses qui vous flatte-
« raient le plus; je sais seulement, avec le public,
« que vous avez maintenu pendant plusieurs an-
« nées, dans des temps difficiles, l'intimité de
« l'union entre les deux plus grandes puissances
« de l'Europe; je sais que, devant nous repré-
« senter auprès d'une nation fière, vous y avez
« porté cette dignité qui se fait respecter, et
« cette aménité qu'on aime d'autant plus qu'elle
« se dégrade moins; fidèle aux intérêts de votre
« souverain, zélé pour sa gloire, jaloux de l'hon-
« neur de la France, sans prétention sur celui de
« l'Espagne, sans mépris des usages étrangers,
« connaissant également les différents objets de
« la gloire des deux peuples, vous en avez aug-
« menté l'éclat en les réunissant.

« Représenter dignement sa nation sans cho-
« quer l'orgueil de l'autre; maintenir ses intérêts
« par la simple équité; porter en tout justice,
« bonne foi, discrétion; gagner la confiance par
« de si beaux moyens, l'établir sur des titres plus
« grands encore, sur l'exercice des vertus, me
« paraît un champ d'honneur si vaste, qu'en
« vous en ôtant une partie pour la donner à
« votre noble compagne d'ambassade, vous n'en
« serez ni jaloux ni moins riche. Quelle part n'a-
« t-elle pas eu à tous vos actes de bienfaisance?
« Votre mémoire et la sienne seront à jamais
« consacrées dans les fastes de l'humanité par les
« faits que je vais rapporter.

« Accoutumés à donner noblement, c'est-à-« dire en silence, vos bienfaits charitables, que « vous vouliez tenir secrets, éclatèrent tout-à-« coup à Madrid ; l'abondance en fit reconnaître « la source ; des sommes considérables, même « pour votre fortune, étaient en effet distribuées « chaque jour à tous les indigents ; les soulager « en tout pays, en tout temps, c'est professer « l'amour de l'humanité, c'est exercer la pre-« mière et la plus haute de toutes les vertus. « Vous en eûtes la seule récompense qui soit « digne d'elle ; plusieurs fois, tous deux applau-« dis et suivis par des acclamations de recon-« naissance, vous avez joui de ce bien, plus « grand que tous les autres biens, de ce bon-« heur divin que les cœurs vertueux sont seuls « en état de sentir. »

C'est à un homme tel que M. de Buffon qu'il convenait plus qu'à personne de s'élever contre les abus qui peuvent déshonorer les lettres ; et il convenait sur-tout d'exprimer ces sentiments devant une assemblée dont les membres sont aussi respectables par leur union que par leurs talents.

« Les lettres, dans leur état actuel, ont plus « besoin de concorde que de protection ; elles « ne peuvent être dégradées que par leurs propres « dissensions. L'empire de l'opinion n'est-il donc « pas assez vaste pour que chacun y puisse ha-« biter en repos ? Pourquoi se faire la guerre ?

« L'émulation n'a jamais produit l'envie que dans « les petites ames ; on croit triompher en ter- « nissant un éclat qui souvent n'offusque que « nous seuls ; on se félicite en rabaissant la répu- « tation d'un homme dont le seul défaut est de « penser autrement ; et sur quelles matières ? sur « des choses futiles, souvent de pure spéculation, « et presque toujours plus que problématiques.

« Qu'un militaire du haut rang, un prélat en « dignité, un magistrat en vénération, célèbrent « avec pompe les lettres et les hommes dont les « ouvrages marquent le plus dans la littérature ; « qu'un ministre vertueux et bien intentionné « les accueille avec distinction ; rien n'est plus « convenable, je dirai rien de plus honorable « pour eux-mêmes, parce que rien n'est plus pa- « triotique. Que les grands honorent le mérite « en public, qu'ils exposent nos talents au grand « jour, c'est les étendre et les multiplier ; mais « qu'entre eux les gens de lettres se suffoquent « d'encens ou s'inondent de fiel, rien de moins « honnête, rien de plus préjudiciable en tout « temps, en tous lieux. »

Le genre des pièces de M. de Belloy amène quelques idées exprimées avec énergie sur les fables anciennes, qui sont le fondement le plus ordinaire de nos poëmes et de nos tragédies.

« Et que peut indiquer cette imitation, ce « concours successif des poëtes à toujours pré- « senter l'héroïsme sous les traits de l'espèce

« humaine encore informe? Que prouve cette « présence éternelle des acteurs d'Homère sur « notre scène, sinon la puissance immortelle « d'un premier génie sur les idées de tous les « hommes? Quelque sublimes que soient les ou- « vrages de ce père des poëtes, ils lui font « moins d'honneur que les productions de ses « descendants, qui n'en sont que les gloses bril- « lantes ou de beaux commentaires. Nous ne « voulons rien ôter à leur gloire; mais après « trente siècles des mêmes illusions, ne doit-on « pas au moins en changer les objets?

« Les temps sont enfin arrivés. Un d'entre « vous, messieurs, a osé le premier créer un « poëme pour sa nation! et ce second génie in- « fluera sur trente autre siècles, j'oserais le pré- « dire, si les hommes, au lieu de se dégrader, « vont en se perfectionnant, si le fol amour de « la fable cesse enfin de l'emporter sur la tendre « vénération que l'homme sage doit à la vérité. « Tant que l'empire des lis subsistera, *la Hen- « riade* sera notre Iliade; car, à talent égal, « quelle comparaison, dirai-je à mon tour, entre « le bon et grand Henri et le petit Ulysse ou le « fier Agamemnon, entre nos potentats et ces « rois de village, dont toutes les forces réunies « feraient à peine un détachement de nos ar- « mées? Quelle différence dans l'art même? N'est- « il pas plus aisé de monter l'imagination des « hommes que d'élever leur raison. »

M. de Buffon continue à honorer les mânes de M. de Belloy, en relevant l'intérêt de ses pièces par l'intérêt de la patrie.

« Et quel doit être le but des représentations « théâtrales, quel peut en être l'objet utile, si « ce n'est d'échauffer le cœur et de frapper l'ame « entière de la nation par les grands exemples « et par les beaux modèles qui l'ont illustrée ? « Les étrangers ont, avant nous, senti cette vé- « rité ; le Tasse, Milton, le Camoens se sont « écartés de la route battue ; ils ont su mêler ha- « bilement l'intérêt de la religion dominante à « l'intérêt national, ou bien à un intérêt encore « plus universel ; presque tous les dramatiques « anglais ont puisé leurs sujets dans l'histoire de « leur pays ; aussi la plupart de leurs pièces de « théâtre sont-elles appropriées aux mœurs an- « glaises ; elles ne présentent que le zèle pour « la liberté, que l'amour de l'indépendance, que « le conflit des prérogatives. En France, le zèle « pour la patrie et sur-tout l'amour de notre « roi, joueront à jamais les rôles principaux ; et « quoique ce sentiment n'ait pas besoin d'être « confirmé dans des cœurs français, rien ne peut « les remuer plus délicieusement que de mettre « ce sentiment en action, et de le faire paraître sur « la scène avec toute sa noblesse et toute son « énergie. C'est ce qu'a fait M. de Belloy, c'est « ce que nous avons tous senti avec transport à « la représentation du siége de Calais ; jamais

« applaudissements n'ont été plus universels ni « plus multipliés ; mais, monsieur, l'on igno« rait jusqu'à ce jour la grande part qui vous re« vient de ces applaudissements. M. de Belloy a « dit à ses amis qu'il vous devait le choix de son « sujet, et qu'il ne s'y était arrêté que par vos « conseils. Il parlait souvent de cette obligation; « avons-nous pu mieux acquitter sa dette qu'en « vous priant, monsieur, de prendre ici sa place ? »

M. l'abbé Delille lut ensuite des morceaux de la traduction du IV[e] livre de l'*Énéide*, qui furent également applaudis, et pour l'expression des sentiments passionnés et pour la beauté de la poésie. M. d'Alembert termina la séance par la lecture de l'éloge de Bossuet, morceau admirable, où l'illustre écrivain a su prendre tous les tons et se pénétrer sans effort de la grandeur et de l'onction de son héros. Comme il y a des rapports naturels entre tout ce qui est vraiment beau, il a rappelé la lettre pastorale de M. l'archevêque de Toulouse, sur la maladie épizootique, chef-d'œuvre d'une éloquence et d'une charité évangélique, et l'instruction aux curés du royaume, monument de la sagesse paternelle du gouvernement. Il semble aujourd'hui que ce soit dans le sanctuaire de la raison et des talents que toute espèce de gloire doit être célébrée, et les lettres se montrent dans toute leur dignité, en devenant les interprètes de la renommée et les organes de la reconnaissance publique.

SUR UN ÉLOGE

DE LOUIS XV,

Par M. l'abbé Talbert.

L'Académie de Besançon a choisi M. Talbert pour l'interprète de sa reconnaissance envers la mémoire de Louis XV, qui donna en 1752 des lettres-patentes pour l'établissement de cette académie, en lui accordant la plupart des privilèges de l'académie française.

De tous les panégyriques de Louis XV, dont les chaires et les académies ont retenti depuis la mort de ce monarque, il n'en est aucun où l'on ait rassemblé si scrupuleusement tous les faits dignes de remarque, que l'on peut recueillir dans un si long règne. Cet éloge est le plus historique de tous; c'est là ce qui le caractérise. Ce caractère se retrouve aussi dans les notes, qui sont instructives.

On voit que l'auteur pense mieux qu'il n'écrit, qu'il cherche la précision et l'énergie, et manque souvent de justesse et d'élégance.

En général, l'ouvrage est d'un homme d'esprit et d'un homme de lettres. On ne peut que

l'exhorter à s'occuper davantage de la propriété des termes et des règles du bon goût. On trouvé, en ouvrant le livre, un coup subit et *terrassant* qui a *frappé* le chef de la *vaste* famille de l'état. Il est évident qu'un coup qui a terrassé, a fait plus que de frapper, et qu'il ne faut pas mettre l'expression faible après l'expression forte. Une famille est immense, et n'est jamais *vaste*. C'est en accumulant sans attention ces sortes de fautes, que même avec du talent on parvient à corrompre son style, et qu'on rebute le lecteur éclairé. A la page suivante, l'auteur parle encore d'une bonté *vaste*, qui n'est pas meilleure qu'une famille *vaste*. Il nous peint Louis XV qui *s'élançait du berceau sur le trône*, quoiqu'il soit difficile de *s'élancer* de son berceau. *Lorsque le gouvernement indécis et flottant eut, pour ainsi dire, cessé d'être à plomb*. *Pour ainsi dire* ne justifie pas ce qu'on n'a jamais dû dire, et qu'est-ce qu'un gouvernement qui n'est pas à plomb? qu'est-ce que *des maux accumulés lentement, et pour ainsi dire par couches qui doivent disparaître de même?* Non-seulement la diction est mauvaise; mais où est le sens? que signifie *disparaître par couches?* que signifie ce que l'auteur dit ailleurs en parlant de Montesquieu, que *sous les ailes de son génie un essaim nouveau s'est rassemblé, et prenant l'essor à sa voix, a répandu par degrés cet esprit de discussion et de vérité*, etc.? Comment *en prenant l'essor*,

répand-on l'esprit de discussion? Comment assemble-t-on des idées et des images si disparates? Au surplus, si l'on s'est permis ces critiques sur l'ouvrage de M. l'abbé Talbert, c'est que les exemples de ce mauvais goût se multiplient tous les jours dans la capitale et dans les provinces, et servent à égarer à-la-fois et ceux qui composent et ceux qui jugent.

Sur le drame intitulé, Monsieur Cassandre, ou les Effets de l'Amour et du Vert-de-Gris.

Ce drame est une critique très-gaie des mauvais drames dont nous sommes inondés, des assertions extravagantes de ces dramaturges sombres et moraux, qui prétendent être beaucoup plus utiles à la république des lettres et à l'état, que les auteurs de *Phèdre*, de *Cinna*, de *Mahomet*, et faire disparaître bientôt tous les chefs-d'œuvre de notre scène devant le drame honnête et bourgeois; de l'interponctuation exagérée et de la pantomime ridicule dont ces drames sont surchargés; des déclamations tenébreuses et vides de sens, dont ils sont remplis; des préfaces, épîtres dédicatoires, discours préliminaires, avis au lecteur, etc., où les auteurs avertissent du degré d'admiration qui leur est dû, et discourent de leur mérite par sommaires et par sections. Tous ces travers de nos jours se trouvent présentés sous une forme très-plaisante dans M. Cassandre et dans les morceaux qui l'accompagnent. Il a tout comme un autre l'épître dédicatoire, la préface, le discours préliminaire, l'avertissement, l'avis au lecteur, et le catalogue des ouvrages sous presse, qui se vendent chez

le même libraire, toutes grandes ressources, non pas de talent, il est vrai, mais de commerce, qui, avec la grande marge, les gros caractères et les grands interlignes, font un volume de la plus mince brochure, et toujours pour la postérité.

L'auteur imite très-adroitement, dans sa prose, l'importance, l'affectation et le galimatias si fort à la mode dans les préfaces de nos brochures nouvelles, et il en emprunte souvent les expressions.

Il expose le sujet de sa pièce, et il ajoute :

« Malheur à l'homme insensible qui ne sera « pas saisi d'horreur à la simple exposition que « je viens de faire ! Qu'il ferme là le livre, sans « perdre son temps à lire cette tragédie ; il la « parcourrait les yeux secs. Son ame étroite et « maigre n'est pas faite pour sentir les impres- « sions profondes. Sa vue n'est pas faite pour les « traits mâles et vigoureux, pour les tableaux « terribles et sombres de la vie humaine. Loin « de lui, loin de ses faibles yeux les peintures de « Rembrant et de Lebrun. Ils ne sauraient rien « distinguer dans les horreurs d'une nuit pro- « fonde ; ils se ferment à moitié devant les feux « ardents des passions, et ne sont pas capables « de les fixer. »

N'est-ce pas là parfaitement le ton emphatique et le style insensé de nos déclamateurs, qui s'indignent toujours le plus sérieusement du monde contre quiconque n'aura pas de leurs

drames et de leurs préfaces la haute opinion qu'ils annoncent eux-mêmes ?

« Quant au style, si je n'y ai pas répandu ce « *coloris brillant*, cette *chaleur d'idées*, et cette « *fraîcheur d'expressions*, cette *touche légère et* « *fine*, qui caractérisent plusieurs des écrivains « illustres de ce siècle, lesquels sont en posses- « sion de cette *couleur de rose morte sur un fonds* « *gris de lin*, j'ai tâché du moins de le rendre « correct, et de parler *le langage brûlant des* « *passions*. »

Ne retrouve-t-on pas ici toutes les belles expressions qui reviennent sans cesse dans les feuilles et les almanachs, pour louer les écrivains ridicules, toujours nécessairement amis des faiseurs de feuilles et d'almanachs ?

Dans le discours préliminaire, l'auteur se moque avec beaucoup de finesse et de gaieté de l'importance que quelques têtes froidement exaltées voudraient attacher au drame, et de leurs hérésies littéraires.

A l'égard des vers d'emprunt dont l'auteur a enrichi le ridicule de son drame, ils se justifie de ce larcin par une tournure très-ingénieuse dans un avis au lecteur, qui doit lui concilier la bienveillance de tous les auteurs qu'il a mis à contribution.

Si l'on fait quelques reproches à l'auteur, ce ne sera pas de s'être permis ces sortes de larcins, dont il fait toujours un usage très-heureux ; c'est

de ne les avoir pas assez multipliés. Son ouvrage, en forme de centon, aurait été beaucoup plus plaisant, et l'on aurait eu le plaisir de voir rassembler en peu d'espace une partie de nos richesses littéraires. Ce n'était pas une besogne très-difficile. Les fonds ne manquaient pas pour ce travail. Il y a plus d'un auteur, parmi ceux qui ont une sorte de réputation dans les provinces et dans quelques cotteries de Paris, dont on pourrait tirer un volume entier de prose et de vers beaucoup plus ridicules que tout ce que Molière et Boileau ont ridiculisé dans le siècle dernier.

L'auteur rend compte lui-même, dans sa préface, du sujet de son drame. M. Cassandre, amoureux de sa servante Jacqueline et jaloux d'un rival qu'il ne connaît pas, empoisonne ce rival dans une taupette de ratafiat qu'il a vue dans la chambre de Jacqueline, et dans laquelle il met du vert-de-gris. Ce rival est son propre fils, qui allait la nuit même épouser Jacqueline en secret. M. Cassandre est mis en prison; il s'empoisonne lui-même avec une bouteille de vin, dans laquelle il a jeté le reste de son vert-de-gris. Le geolier et son fils, qui avaient échappé au premier empoisonnement, boivent aussi de cette bouteille par mégarde, et meurent avec M. Cassandre. Ils tombent tous ensemble sur Madame Cassandre, qui meurt étouffée, genre de mort absolument neuf au théâtre, comme le

dit très-bien l'auteur, en ajoutant qu'il a encore inventé quinze autres genres de mort tout aussi nouveaux, qu'il promet d'employer dans ses drames.

A l'égard de son dialogue, on y trouve de la gaieté, et des vers d'une tournure très-plaisante. Il y a un songe de M. Cassandre, où il semble que l'auteur se soit rendu propre le fatras inintelligible qu'on appelle aujourd'hui *coloris*, *sublime*, *génie*, etc.

Voici une apostrophe de M. Cassandre à son bonnet de nuit et à sa perruque, qui sont très-bien tournés dans le genre héroï-comique.

Ministre du sommeil, ô meuble antique et cher,
Que des fleurs de l'amour j'ai vu jadis couvert,
Toi qu'ornaient tant de mains de blondes ou de brunes,
Toi qui fus le témoin de mes bonnes fortunes,
Tu ne le seras plus désormais que des pleurs
Que sur mon traversin font couler mes douleurs!

Il ôte sa perruque avec des mains tremblantes, et dit, en la regardant avec des yeux remplis de larmes :

De mes cheveux perdus image ingénieuse,
Haraucour te forma : sa main industrieuse
En vain me fait paraître et moins triste et moins vieux,
Va, tu fais sur mon front un mensonge orgueilleux (1).

---

(1) Ce vers est tiré d'une tragédie moderne, dans laquelle un tyran apostrophe en ces mots son diadême. Il faut avouer

L'auteur met en note : » Haraucour est le nom « de celui qui fait les perruques de l'auteur, qui « saisit cette occasion de louer son perruquier sur « ses talents, et sur-tout de ce que dans sa jeu- « nesse il a mieux aimé se livrer à la perruque « qu'à la poésie, chose fort rare dans ce siècle-ci. « On ne lui a même jamais adressé un seul vers, « avantage que n'a pas le perruquier de M. l'abbé « Aubert. »

En général, cette pièce est d'un genre de satire le moins amer et le plus innocent de tous. C'est l'amusement d'un homme qui joint beaucoup de gaieté à beaucoup d'esprit, et qui se croit permis de rire du mauvais goût. On sent bien que ses plaisanteries sur le drame ne tombent pas sur le genre même, qui, comme tous les autres, est bon, quand il est bien traité, mais sur l'abus qu'on en fait et qui est si facile et si commun.

---

que le *mensonge orgueilleux* du bonnet de nuit est bien heureusement substitué au *mensonge orgueilleux* du diadême.



LES HOMMES DE PROMÉTHÉE,

Poëme, par M. Colardeau.

Mercure, sept. 1775

L'AUTEUR de ce poëme annonce dans sa préface qu'il est redevable du sujet de son poëme à M. Querlon, et l'expression de sa reconnaissance, qui paraît très-vive, est d'autant plus louable, que l'obligation paraît petite. M. Colardeau doit être bien persuadé que le mérite de son ouvrage est fort indépendant de M. Querlon. Ce mérite est celui d'un style en général plein de grace et d'harmonie; ce mérite en un mot est celui d'un poëte, et l'idée de M. Querlon est commune et sans intérêt. C'est lui qui doit remercier M. Colardeau d'avoir embelli des charmes de sa muse, une invention si faible. Un sage conduit le poëte sous des portiques à demi ruinés et semés de débris. Ils retrouvent sur des tableaux peints à fresque, qui couvrent d'antiques murailles, l'aventure de Prométhée ravissant le feu du ciel pour animer l'homme et sa compagne Pandore. Le sage explique les détails de cette histoire à mesure qu'ils se retracent à ses yeux dans les peintures qu'ils parcourent.

Voilà toute la fiction. L'union du premier homme avec Pandore est tout le nœud de l'intérêt, et rappelle le tableau d'Adam et Eve dans Milton. Rien de tout cela n'appartient à M. Querlon : mais les beaux vers appartiennent à M. Colardeau.

Il établit d'abord le site de la scène.

L'horizon, sous un ciel et de pourpre et d'azur,
Y fuit dans la vapeur d'un air tranquille et pur.
Ce lointain, couronné du sommet des montagnes,
Offre dans les vallons de riantes campagnes:
Un fleuve entrecoupé de joncs et de roseaux,
D'un cours lent et paisible y promène ses eaux;
Et toujours plus charmé, plus épris de ses rives,
Amuse en cent détours ses ondes fugitives.
Ici c'est un torrent qui, d'un cours orageux,
Tombe, bondit et roule en flots impétueux;
D'une humide vapeur il obscurcit la plaine,
Pousse, rejette au loin les débris qu'il entraîne;
Là d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs;
Ici d'humbles buissons les côteaux sont couverts;
Et par-tout la verdure, aux yeux *qu'elle intéresse*,
Fait briller du printemps la grace et la jeunesse.

On trouve par-tout dans ces vers l'expression poétique heureusement figurée et neuve, sans être bizarre. C'est le poëte seul qui

Fait briller du printemps la grace et la jeunesse.

C'est là son langage. On le retrouve dans la belle description des deux acteurs qui animent la scène qu'on vient de décrire.

L'homme, sous le pinceau de l'artiste fidèle,
Étale sur son front sa fierté naturelle.
Tout annonce dans lui le roi de l'univers;
Son superbe regard *s'échappe* en longs éclairs.
Son port majestueux, mais noble sans rudesse,
Réunit à-la-fois la force et la souplesse;
Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
Tel paraît dans le cirque un lutteur intrépide.
Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
Laisse voir plus de grace et des attraits plus doux.
Le peintre n'avait point, sous un voile jaloux,
De la belle Pandore enseveli les charmes;
L'innocence était nue, et l'était sans alarmes;
Elle s'enveloppait de sa seule pudeur.
La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur:
Et près de son berceau, pure encore et céleste,
Dans la nudité même elle eut un front modeste.

La tournure de ces vers est charmante. On a contesté avec raison la vérité de celui-ci :

La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur.

Si la pudeur est essentielle à la beauté, elle a dû rougir en se voyant nue. Sans cette rougeur, son front modeste aurait eu une grace de moins. Peut-être aussi pourrait-on blâmer son superbe regard qui *s'échappe*. Il me semble que ces deux mots *superbe* et *s'échappe* ne soient pas faits pour aller ensemble; mais il n'y a que de très-beaux vers que l'on puisse examiner avec cette sévérité, parce qu'ils rappellent l'idée de la per-

fection. Le mot *superbe* paraît plus heureusement placé dans ces deux vers que l'on admire dans un autre portrait de l'homme :

Superbe et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux.

Les premiers pas, les premiers mouvements de l'homme et de sa compagne l'un vers l'autre, sont peints avec des teintes douces et gracieuses.

De surprise en surprise et d'essais en essais,
L'un et l'autre éperdus, préoccupés, distraits,
Se lèvent, et d'un pied chancelant et timide
Marchent abandonnés à l'instinct qui les guide;
Avec quel trouble encor, avec quel embarras,
La terre leur parut se mouvoir sous leurs pas!
Ils s'avancent; leur vue inquiète, attentive,
Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
L'homme est né fier; la crainte est peu faite pour lui.
Sa compagne, plus faible, a besoin d'un appui.
Il la soutient; Pandore, humble dans ses alarmes,
Cède à l'homme un pouvoir que reprendront ses charmes.
....
L'heureux fils de Japet, caché dans un bocage,
Observait ces époux à travers le feuillage.
Du sommet d'un coteau leurs pas précipités,
S'élançaient aisément par la pente emportés,
Et vers les profondeurs d'un vallon solitaire
Ils dirigeaient tous deux leur démarche légère.
Là Flore déployait à leurs yeux satisfaits
Son plus beau coloris et l'émail le plus frais.
Tous les dons du printemps prodiguaient leurs délices.

5.

Les fleurs, les tendres fleurs, du sein de leurs calices
Exhalaient, répandaient mille parfums divers;
En nuages légers ils flottaient dans les airs.
Un nouveau sens s'éveille, et d'une haleine pure
Ils respiraient tous deux l'encens de la nature.

L'auteur trace ainsi successivement l'essai de chacun des sens et la première jouissance. Il termine ce tableau par celui de l'union des deux premiers amants dont la terre ait vu le bonheur.

Cependant, par degrés, l'orient se colore
De la pourpre brillante et des feux de l'aurore;
A l'univers charmé qu'elle annonce un beau jour!
Son char plus radieux est conduit par l'amour.
A travers les rameaux, sa naissante lumière
Du premier des humains vient frapper la paupière.
Il ouvre lentement un œil appesanti;
Des chaînes du sommeil à peine il est sorti,
Qu'il sent près de son cœur sa compagne fidèle:
Dans ce tendre abandon qu'elle lui parut belle!
Le repos ajoutait à l'éclat de ses traits.
....
....

La fête de l'hyménée se consomme; et l'époux, dans son ivresse, exprime le charme qu'il éprouve auprès de Pandore.

Rien à l'égal de toi n'est beau dans la nature;
J'admirais ce soleil brillant au haut des cieux:
Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
Chacun de tes regards porte au fond de mon ame
Un trouble qui l'agite, un rayon qui l'enflamme.

J'admirais la verdure et les fruits et les fleurs:
Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
J'ai respiré l'encens et le parfum des roses:
Qu'il en est de plus doux sur tes lèvres mi-closes!
Les oiseaux ont chanté sous l'ombre de ces bois:
Mais les oiseaux n'ont pas le charme de ta voix.
Je l'ai bu ce nectar présenté par Pandore:
Celui de tes baisers m'est bien plus cher encore.
Le nectar, les parfums, tout ce que j'ai goûté,
Et la terre et les cieux, tout cède à ta beauté.
Ivre de mes plaisirs, ah! je respire à peine.
Une langueur secrète auprès de toi m'enchaîne.
Mon être est-il changé? m'as-tu donné le tien?
Lorsque nous confondions et ton cœur et le mien,
Aurais-tu dans mes sens fait passer ta faiblesse?
Quel pouvoir prend sur moi ta grace enchanteresse!
Ah! ces plaisirs si vils, et dont je fus surpris,
Ne me les aurais-tu prodigués qu'à ce prix?
Oui, oui, je le sens trop, au charme qui m'attire;
Tu me cèdes la force et tu retiens l'empire.

Il y a de l'intérêt et de la sensibilité dans ce discours adressé à Pandore. En général il règne dans cet ouvrage, comme dans tous ceux de l'auteur, une mollesse aimable de style, une élégante facilité qui fait pardonner les négligences, parce qu'elles semblent appartenir au caractère d'un talent heureux fait pour produire sans travail.

HYMNES DE CALLIMAQUE,

Nouvelle édition, avec une version française et des notes.

Mercure, oct. 1775.

Cette traduction, ouvrage d'un académicien des Belles-Lettres très-versé dans l'étude de l'antiquité, qui possède supérieurement la langue grecque, et qui écrit dans la sienne avec beaucoup d'élégance et de goût, doit intéresser les amateurs de la poésie ancienne. Ceux qui la connaissent bien sont seuls en état d'apprécier le travail de M. Dutheil, en comparant sa version avec l'original. Quant au plus grand nombre des lecteurs à qui les ouvrages de Callimaque sont inconnus, c'est encore M. Dutheil, quoique traducteur, qu'ils peuvent consulter, dans le jugement éclairé et impartial qu'il porte sur son auteur.

« Parmi les différentes productions de l'anti-« quité, qui paraissent avoir été jusqu'à présent « aussi négligées par les lecteurs superficiels, « qu'estimées des véritables amateurs de la langue « grecque, on distingue sur-tout les hymnes de « Callimaque. Tandis que les travaux multipliés

« d'une foule de commentateurs, qui se sont at-
« tachés à éclaircir le texte de cet auteur, et le
« grand nombre d'éditions qu'ils en ont données
« successivement, semblent annoncer le cas que
« l'on doit faire de ces hymmes, la plupart de
« nos littérateurs les regardent comme de simples
« généalogies des dieux du paganisme, comme
« des espèces de litanies mythologiques, qui ne
« pouvaient intéresser que les Grecs.

« J'avoue qu'en général on ne voit dans ces
« petits poëmes, ni la richesse des compositions
« d'Homère, ni le feu des odes de Pindare ou des
« chœurs des tragiques; mais j'ose dire aussi que
« Callimaque, dont le principal mérite ne con-
« siste, si l'on veut, que dans une élégance con-
« tinue, et dans la variété des détails qu'il sait
« placer à propos, montre quelquefois assez d'é-
« lévation et de force, pour que le jugement
« d'Ovide, qui lui refusait entièrement le génie
« et ne lui accordait que l'art, paraisse au moins
« trop sévère.

« D'ailleurs la lecture de ses hymnes, qui,
« comme pièces de poésie, ont droit de nous
« intéresser, doit nous attacher encore plus par
« l'utilité dont elle est pour la parfaite intelli-
« gence de la fable et de l'histoire ancienne. »

Les détails sur la vie de Callimaque, ras-
semblés par le traducteur, sont curieux, inté-
ressants et ornés d'un style toujours élégant et
agréable.

« Callimaque, fils de Battus et de Mesatma, « était né à Cyrène en Libye. Le nom de son « père a fait présumer qu'il était de la race du « fameux Battus, autrement nommé Aristote, fon« dateur de cette capitale de l'Afrique; et le « rang distingué que sa famille tenait dans « sa patrie, semble autoriser cette conjecture. « Lui-même, dans une épitaphe qu'il avait faite « pour orner le tombeau de son père, et où, « pour le dire en passant, il se vante assez naïve« ment d'être au-dessus de l'envie, nous apprend « que son grand-père, qui se nommait, comme « lui, Callimaque, avait commandé les armées « de sa nation. L'usage était, chez les Grecs, « que les enfants portassent le nom de leur grand« père plutôt que celui de leur père; ce qui, « dans une succession généalogique, produisait « une suite alternative des mêmes noms, comme « on le voit par la généalogie des Callias, cé« lèbre famille athénienne, dont parle Aristo« phane.

« Il serait difficile de savoir précisément l'an« née où naquit Callimaque. Si les vers insérés « sous son nom au troisième livre de l'*Antho« logie* (épig. 10, pag. 313) étaient effective« ment de lui, et que ce fût de lui-même qu'il « eût voulu parler, on en pourrait conclure que « sa naissance précéda de peu, ou suivit de près « la mort d'Alexandre. Le poëte, ou le person« nage qu'il introduit dans cette épigramme, s'y

« exprime en homme fort âgé; et Callimaque,
« comme on le sait d'ailleurs, ne mourut que
« dans les premières années du règne de Pto-
« lémée Evergète, plus de quatre-vingt ans après
« la mort du roi de Macédoine. Mais outre qu'il
« est fort incertain que Callimaque soit réelle-
« ment l'auteur de l'épigramme dont il s'agit, il
« paraît clair que le poëte, quel qu'il soit, n'y
« a point prétendu parler en son nom, et l'on
« peut s'en convaincre par la lecture de la pièce
« même.

« Quoi qu'il en soit, Callimaque florissait vers
« cette époque où la Grèce fatiguée, pour ainsi
« dire, par les miracles de tout genre qu'elle avait
« enfantés pendant près de deux siècles, et
« comme épuisée sur-tout par le dernier effort
« qui lui avait fait produire le vainqueur des na-
« tions, vit le génie des lettres et des arts s'en-
« voler de son sein, s'arrêter quelque temps à
« la cour des Lagides, et se fixer ensuite chez
« le peuple conquérant, dont elle devait bientôt
« devenir la tributaire et l'esclave. Parmi le grand
« nombre de poëtes que la magnificence et la
« libéralité des Ptolémées attira pour-lors en
« Egypte, on en distingua sur-tout sept, connus
« sous le nom de Pléiade, et dont le plus cé-
« lèbre fut, sans contredit, Callimaque.

. . . .

« Notre poëte fut admis dans ce fameux musée,
« où Ptolémée Philadelphe, par une magnifi-

« cence vraiment royale, se plut à rassembler
« tout ce qu'il parut de savants hommes et d'ar-
« tistes célèbres durant son règne, de quelque
« pays qu'ils fussent. Là, profitant du loisir et
« des facilités que la libéralité de ce prince y
« procurait à tous ceux qu'il y avait reçus, il
« composa ce grand nombre d'ouvrages de tous
« genres, qui lui valurent, pendant sa vie, l'es-
« time du souverain, et lui assurèrent, après sa
« mort, un rang distingué parmi les littérateurs.
« S'il n'est pas certain qu'il ait été chargé en chef
« du soin de la bibliothèque d'Alexandrie, comme
« plusieurs écrivains modernes l'ont avancé sans
« preuves, on sait du moins très-positivement
« que Philadelphe, ainsi que son successeur Ever-
« gète, lui témoignait la plus grande considéra-
« tion.

« Sa reconnaissance fut au moins égale aux
« bienfaits; on voit dans ses hymnes qu'il ne
« laissait échapper aucune occasion de louer ceux
« dont il avait reçu tant de marques de bonté.
« Tantôt il les met au-dessus de tous les autres
« rois, tantôt il les égale aux dieux mêmes. Il
« est vrai que les grandes qualités de ces princes
« et l'éclat de leurs règnes, semblaient autoriser
« les poëtes, qui d'ailleurs se voyaient particuliè-
« rement l'objet de leurs faveurs, à leur prodi-
« guer les louanges. Mais on ne peut excuser la
« bassesse qu'ils eurent d'encenser des faiblesses,
« on pourrait dire même des crimes; car c'en

« était un, dans les mœurs et selon les usages « de la Grèce, auxquels le fils et le petit-fils de « Lagus se conformaient exactement pour tout « le reste, que d'épouser leur propre sœur, « comme ils firent successivement l'un et l'autre. « Callimaque ne craignit point ce semble, de mé- « riter ce reproche, dont malheureusement les « gens de lettres ne sont pas toujours exempts; « il n'en rougissait pas même encore dans sa vieil- « lesse, à cet âge où l'on devrait naturellement « être moins empressé de flatter les grands, dont « la faveur devient moins précieuse à mesure « que l'avenir se ferme devant nous. Ce fut à la « fin de sa vie qu'il composa ce poëme sur la « chevelure de Bérénice, dont Catulle fit dans « la suite une traduction latine qui nous est par- « venue, tandis que l'original s'est perdu.

« On a peine d'abord à concilier cette con- « duite avec le désintéressement dont il faisait pa- « rade; car il se vantait quelquefois de n'avoir « jamais vendu sa plume, comme avaient souvent « fait bien d'autres poëtes, tel que Simonide. « Peut-être était-il plus jaloux d'avoir du crédit « que d'acquérir des richesses; peut-être le com- « merce des rois fut-il en effet plus utile à sa « réputation qu'à sa fortune. Une épigramme « qui paraît lui être attribuée avec bien plus de « fondement que celle dont nous avons déja « parlé, semble prouver qu'il vécut dans la pau- « vreté. Cependant il est difficile de penser que

« Philadelphe et son successeur eussent laissé dans
« l'indigence un homme dont ils aimaient la so-
« ciété.

« L'enjouement de son caractère et son goût
« pour le plaisir, autant qu'on en peut juger au-
« jourd'hui, contribuèrent, ainsi que ses talents,
« à le faire admettre dans la familiarité de ces
« princes. Un distique fait pour être inscrit sur
« son tombeau, nous apprend qu'il était aussi ai-
« mable convive qu'agréable versificateur, et qu'il
« savait placer à propos un bon mot. Soit que
« cette épitaphe eût été composée d'avance par
« lui-même, comme on le croit communément,
« soit qu'elle fût l'ouvrage d'un de ses contem-
« porains, il est probable que la louange qu'il y
« reçoit ne lui était point disputée.

« Cependant la vie sérieuse et appliquée lui
« plut toujours davantage. Il nous reste un frag-
« ment d'une pièce philosophique, dans laquelle
« il regrettait le temps perdu pour l'instruction,
« et ne se rappelait avec satisfaction que les
« veilles qu'il avait consacrées à l'étude. L'amour
« avait dû l'en distraire plusieurs fois. Nous sa-
« vons qu'il était marié; et comme la femme qu'il
« avait épousée était étrangère, il y a lieu de
« croire que l'inclination seule avait décidé de cet
« établissement. De plus, Ovide nous apprend
« que Callimaque avait été long-temps épris d'une
« maîtresse, dont il célébrait souvent les charmes
« dans ses écrits. De pareilles faiblesses, que les

« hommes en général se pardonnent aisément,
« deviennent quelquefois un avantage pour les
« poëtes, sur-tout lorsqu'on voit la sensibilité de
« leur ame passer dans leurs écrits, et que le
« feu de leur génie (s'il est permis de parler un
« moment leur langage) s'allume au flambeau de
« l'amour. Tel fut apparemment l'effet de cette
« passion sur Callimaque, et ce fut sans doute à
« l'expression touchante de ses sentiments, qu'il
« dut ses succès dans un genre de poésie, dont
« le mérite consiste communément à peindre les
« mouvements du cœur, les plaisirs, et plus sou-
« vent encore les peines des amants. Je veux
« parler des élégies; Callimaque en avait composé
« un grand nombre, dont aucune n'est parvenue
« jusqu'à nous. La plupart des auteurs anciens
« qui ont pu les connaître, ceux mêmes qui pas-
« sent encore, avec raison, pour des oracles en
« matière de goût, lui accordaient la supériorité
« sur presque tous les poëtes qui avaient laissé
« des pièces de ce genre. Horace ne mettait au-
« dessus de lui que Mimnerme, et Quintilien le
« plaçait au premier rang.

« D'après toutes ces particularités, l'on pour-
« rait penser que sa conduite se rapprochait beau-
« coup de la philosophie d'Epicure; on a cru
« même pouvoir inférer de quelques-unes de ses
« épigrammes qu'il ne croyait pas à l'immorta-
« lité de l'ame. Cependant il est plus probable
« que ses principes, au fond, étaient les mêmes

« que ceux des Pythagoriciens. D'ailleurs, la nature « de ses principaux ouvrages semble attester son « attachement à la religion de son pays; la plu- « part roulaient sur la Fable, qui tenait tout en- « tière au système théologique des anciens; et ses « hymnes sur-tout annoncent un cœur pénétré « de respect pour les dieux, dont il célèbre la « puissance. Rarement un auteur traite avec di- « gnité les sujets qu'il méprise, et Racine incré- « dule n'eût jamais fait Athalie. »

Vient ensuite une notice raisonnée de tous les ouvrages de Callimaque, dont la plupart sont perdus. Les gens de lettres trouveront par-tout dans ce discours une érudition éclairée par le goût.

Il suffira, pour faire connaître le mérite de la traduction de M. Dutheil, de citer un morceau très-connu de l'hymne troisième, composé en l'honneur de Cérès. C'est l'histoire d'Érésichton, traitée aussi par Ovide dans ses Métamorphoses. Nous mettrons sous les yeux du lecteur les deux objets de comparaison, et nous les renverrons à l'ouvrage même de M. Dutheil pour voir avec combien de goût et de justesse il compare les différents mérites de ces deux morceaux, qui, chacun dans leur genre, contiennent de grandes beautés.

« Les Pélasges habitaient encore à Dotium. Ils « y avaient consacré à Cérès un bois délicieux, « planté d'arbres touffus impénétrables au jour;

« lieu charmant que la déesse aima toujours à « l'égal d'Eleusis, de Triopion et d'Enna. Là, « parmi les pins et les ormes altiers, les poiriers « s'enlaçaient aux pommiers, et du sein des ro- « cailles jaillissait une onde pareille au cristal le « plus pur.

« Mais quand le ciel voulut retirer ses faveurs « aux enfans de Triopas, un funeste projet séduisit « Erésichton. Il prend vingt esclaves, tous à la « fleur de l'âge, tous semblables aux géants et « capables d'emporter une ville. Il les arme de « haches et de coignées, et court insolemment « avec eux au bois de Cérès.

« Au milieu s'élevait un immense peuplier qui « touchait jusqu'aux astres, et dont l'ombre, à « midi, favorisait les Dryades. Frappé le pre- « mier, il donne en gémissant un triste signal « aux autres arbres. Cérès connut à l'instant le « danger de son bois sacré : Qui donc, s'écria- « t-elle en courroux, brise les arbres que j'aime? « Aussitôt, sous les traits de Nicippe (c'était sa « prêtresse), les bandelettes et le pavot dans les « mains, la clef du temple sur l'épaule, elle s'ap- « proche, et ménageant encore un insolent et « coupable mortel : O toi, lui dit-elle, qui brises « des arbres consacrés aux dieux! ô mon fils! « arrête; retiens tes esclaves; mon fils, cher es- « poir de ta famille, n'arme point le courroux « de Cérès, dont tu profanes le bocage. Mais lui, « plus furieux qu'une lionne du Tomare à l'in-

« stant qu'elle accouche, retire-toi, répond-il, ou
« bientôt cette hache... Ces arbres ne serviront plus
« qu'à bâtir le palais où je passerai mes jours
« avec mes amis dans les festins et dans la joie.

« Il dit, et Némésis écrivit le blasphême. Sou-
« dain Cérès en fureur se montra tout entière.
« Ses pieds touchent à la terre et sa tête à l'O-
« lympe. Tout fuit, et les esclaves demi-morts
« abandonnent leurs coignées dans les arbres.
« Cérès les épargna; ils n'avaient fait qu'obéir à
« leur maître. Mais à ce maître impérieux : Va,
« dit-elle, insolent, va bâtir le palais où tu feras
« des festins : certes, il t'en faudra souvent célé-
« brer désormais.

« Elle n'en dit pas plus; le supplice était prêt.
« Aussitôt s'allume au sein de l'impie une faim
« cruelle, insatiable, ardente, insupportable; ef-
« froyable tourment dont il fut bientôt consumé.
« Plus il mange, plus il veut manger; vingt
« esclaves sont occupés à lui préparer des mets,
« douze autres à lui verser à boire : car l'injure
« de Cérès est l'injure de Bacchus, et toujours
« Bacchus partagea le courroux de Cérès.

« C'en est fait, ses parents honteux n'osent
« plus l'envoyer aux banquets. Tous les prétextes
« sont tour-à-tour employés. Les fils d'Orménus
« l'invitaient aux jeux de Minerve Itoniade : Eré-
« sichton n'est point ici, répondait sa mère; il
« est allé redemander aux bergers de Cranon les
« troupeaux nombreux qu'il leur avait confiés.

« Polyxo préparait l'hymen d'Actorion; elle con-
« viait à la fête Triopas et son fils : Triopas ira,
« lui disait-on avec larmes; mais Erésichton, at-
« teint, il y a neuf jours, dans les vallées du Pinde,
« par un fier sanglier, ne peut encore se sou-
« tenir. Mère infortunée ! mère trop tendre !
« quels détours n'avez-vous pas inventés ? L'appe-
« lait-on aux festins : Erésichton est loin de ces
« lieux. Célébrait-on quelque hymen : tantôt un
« disque l'a frappé; tantôt, un cheval fougueux
« l'a terrassé; tantôt, il compte ses troupeaux sur
« l'Othrys.

« Cependant au fond de son palais, Érésichton,
« passant les jours à table, y dévore mille mets :
« plus il mange, plus s'irritent ses entrailles; tous
« les aliments y sont engloutis sans effet, comme
« au fond d'un abyme.

« Tel qu'on voit la neige du Mimas ou la cire
« fondre aux rayons du soleil, tel et plus promp-
« tement encore on le voit dépérir. Bientôt les
« fibres et les os seuls lui restèrent. Sa mère et ses
« sœurs en pleurèrent, le sein qui l'avait allaité
« en soupira, et ses esclaves en gémirent. Triopas
« lui-même en arracha ses cheveux blancs, et
« s'adressant à Neptune, qui ne l'entendait pas :
« Non, s'écria-t-il, tu n'es point mon père; ou,
« s'il est vrai que je sois né de toi et de la fille
« d'Eole, regarde l'infortuné qui doit te nommer
« son aïeul, puisque c'est moi qui lui donnai le
« jour. Que n'est-il tombé sous les traits d'Apol-

« lon! que ne l'ai-je enseveli de mes mains! Faut-
« il que je le voie dévoré par la faim! éloigne
« donc de lui ce mal funeste, ou, toi-même,
« prends soin de le nourrir. Pour moi, j'ai tout
« épuisé. Mes bergeries sont vides, mes étables
« sans troupeaux, et mes esclaves ne suffisent
« plus à le servir. Il a tout consumé, jusqu'aux
« cavales qui traînaient son char, jusqu'aux cour-
« siers qui lui avaient valu tant de gloire dans
« les jeux et dans les combats, jusqu'au taureau
« que sa mère engraissait pour Vesta.

« Tant qu'à Triopas il resta quelque ressource,
« son foyer fut seul témoin de sa peine; mais
« quand Erésichton eut absorbé tout son bien,
« on vit le fils d'un roi, assis dans les places pu-
« bliques, mendier les aliments les plus vils. »

Voici maintenant la même fable racontée par Ovide dans le huitième livre des Métamorphoses. La traduction est aussi de M. Dutheil.

« Il fut jadis un mortel qui méprisa les dieux
« et ne fit jamais fumer leurs autels; on dit même
« qu'il porta la hache dans un bois de Cérès, et
« profana par le fer ses antiques bocages. On y
« voyait un chêne immense, respecté par les ans,
« et qui, lui seul, était une forêt. Ceint de ban-
« delettes et de guirlandes, chargé d'offrandes, il
« attestait les bienfaits de la déesse. Souvent les
« Dryades dansaient à l'ombre de ses feuilles;
« souvent les mains enlacées, elles entouraient
« son tronc, que quinze bras pouvaient à peine

« embrasser; autant les autres arbres dominaient « la fougère, autant il dominait les autres arbres.

« Tant de majesté n'arrêta point le fils de « Triopas. Il ordonna à ses esclaves d'abattre « cet arbre sacré. Les esclaves hésitaient; il saisit « la hache de l'un deux, en proférant ce bla- « sphème : Fût-ce, non l'arbre chéri de Cérès, « mais Cérès elle-même, bientôt cette tige superbe « touchera la poussière. Il dit; et tandis qu'il ba- « lance la hache et mesure son coup, le chêne « gémit et tremble, ses feuilles et ses glands com- « mencèrent à pâlir, et la sueur mouilla ses ra- « meaux. A peine le coup était porté, que de l'é- « corce déchirée s'élance un flot de sang, tel « qu'en verse un taureau qu'on égorge à l'autel. « Les esclaves restent interdits; un seul veut s'op- « poser au crime et retenir un bras sacrilége; « Erésichton le voit : tiens, dit-il, reçois le prix « de ton zèle; et détournant sa hache, il abat le « malheureux à ses pieds, et poursuit son ouvrage. » Tout-à-coup, du creux de l'arbre, sort une « voix lamentable; ce bois cachait une nymphe « chère à Cérès : bientôt tu recevras la peine qui « t'est due; c'est l'espoir que j'emporte en mou- « rant.

« Rien ne peut l'arrêter. Frappé de mille coups, « entraîné par cent bras, le chêne enfin tombe, « et, de son poids énorme, écrase des arbres « sans nombre.

« Epouvantés du désastre de la forêt et du sort

« de leur sœur, les Dryades en deuil, portent
« leurs plaintes à Cérès et demandent vengeance.
« Cérès jura de punir le coupable, et d'un signe
« de sa tête elle ébranla la terre et ses moissons
« jaunissantes. Elle médite aussitôt (peine déplo-
« rable, si l'on eût pu déplorer le sort d'un impie)
« de le livrer aux tourments de la faim; mais ne
« pouvant porter elle-même ses ordres à la faim
« (car le destin a, pour jamais, séparé Cérès et
« la faim) elle appelle une de ses nymphes,
« Oréade, agreste divinité des montagnes, et lui
« parle en ces termes : Il est, au fond des climats
« glacés de la Scythie, un champ triste et désert,
« qui ne porte ni fruits ni moissons. C'est là qu'ha-
« bite le froid paresseux, la pâleur, le frisson et
« l'insatiable faim. Va, ordonne à la faim de s'é-
« tablir au sein d'un sacrilége; que rien ne l'en
« puisse chasser; qu'elle y combatte mes forces,
« et qu'elle en soit victorieuse. Ne crains point
« l'éloignement, prends mon char, prends mes
« dragons, que tu guideras dans les airs.

« Elle lui donne son char. La nymphe vole, ar-
« rive en Scythie, et, sur le sommet du Causade,
« laisse reposer ses dragons. Là, cherchant des
« yeux, elle voit au fond d'un champ pierreux
« la faim, qui des ongles et d'un reste de dents
« arrachait quelques herbes. Son œil était creux,
« ses cheveux hérissés, son teint pâle, ses lèvres
« livides, sa bouche lépreuse, sa peau sèche et
« transparente. Sous ses reins courbés, s'allon-

« geaient des os décharnés; point de ventre, il « n'en restait que la place; sa gorge était pen- « dante et collée presque à l'épine. Ses jointures « étaient engorgées, ses genoux roides, et ses « talons gonflés par d'énormes tumeurs. Aussitôt, « de loin et sans oser la joindre, la nymphe « remplit son message. Elle ne s'arrêta qu'un in- « stant; elle ne s'approcha point de la faim; tou- « tefois elle crut en avoir senti les atteintes; et, « sans tarder davantage, elle reprit ses guides et « revola dans la Grèce.

« Cependant la faim, quoique toujours con- « traire à Cérès, obéit à ses ordres. Portée par « les vents, elle arrive au lieu désigné, et s'élance « au lit de l'impie. Il était nuit; et le trouvant « plongé dans le sommeil, elle étend sur lui ses « deux ailes, pénètre dans son corps, enflamme « son palais, sa gorge et ses entrailles, et répand « son ardeur dans ses veines. L'ordre exécuté, « elle abandonne un climat trop fertile et fuit « dans son désert, séjour de la stérilité.

« Le doux sommeil, avec ses plumes légères, « caressait encore Erésichton, et déja, dans l'er- « reur d'un songe, l'infortuné cherche à manger: « il remue vainement la bouche, et fatigue ses « dents; son palais abusé savoure des mets ima- « ginaires, et capte en vain l'air qui s'échappe. « A son réveil, la faim s'allume dans son gosier, « et pénètre jusqu'au fond de ses entrailles. Aussi- « tôt il se fait apporter tout ce que produisent

« l'air, la terre et la mer, et devant une table « couverte d'aliments, il se plaint de la disette. « Entouré de mets, il en cherche encore d'autres; « et plus il en consume, plus il en désire. Ce qui « suffirait à des villes, à des peuples, ne suffit pas « à un seul. Tel que l'océan qui reçoit tous les « fleuves et boit toutes les eaux de la terre sans « jamais se remplir, ou tel qu'un feu dévastant, « qui n'épargne rien, qui brûle des torches sans « nombre, et s'enflamme d'autant plus qu'on le « nourrit davantage ; tel le profane Erésichton « dévore et demande à la fois tous les mets : ce « qu'il mange l'excite à manger, *et l'abyme qu'il « comble se vide en même temps.*

« Déjà, pour remplir ce gouffre insatiable, il « avait épuisé le trésor paternel : mais rien encore, « faim cruelle, n'avait épuisé tes forces, et ses « implacables entrailles n'en étaient que plus irri- « tées. Enfin, ruiné, réduit à la misère, il lui res- « tait une fille digne d'un meilleur père »....

SUR UNE SATIRE DE M. GILBERT, INTITULÉE,

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Mercure, oct. 1775.

Cette Satire sur les mœurs et sur le goût est adressée à M. Fréron; et c'est ce qu'elle a de plus remarquable. Le titre est fastueux, et le paraîtrait même encore, si la pièce était d'un homme qui connût parfaitement le monde et la littérature. Il est assez difficile de peindre le dix-huitième siècle en deux ou trois cents vers; mais les titres ne coûtent guère à ceux qui s'embarrassent peu de les remplir; et d'ailleurs un ouvrage adressé à M. Fréron, ne pouvait pas présenter un titre trop magnifique. Voyons si la pièce est digne de la dédicace.

L'auteur commence par un sermon contre *un monstre nommé* Philosophie; et l'on croit d'abord lire une feuille de l'*Année littéraire*. L'écolier est plein de l'esprit de son maître. Il semble animé de ce bel enthousiasme qui transportait M. Fréron, quand il exhortait les puissances à *exterminer la philosophie*. Il est vrai qu'ensuite il parut croire lui-même que ce beau zèle l'avait emporté trop loin. Il proposa par modération un *errata* où on

lirait *philosophisme* au lieu de *philosophie;* mais ce petit moment de faiblesse et de remords n'ôte rien à la beauté du premier mouvement.

Pour M. Gilbert, qui paraît avoir le zèle d'un novice, il n'aura sans doute aucun remords. Il continue à poursuivre ce *monstre nommé* Philosophie.

Précipité par lui du ciel *dépeuplé d'anges,*
Dieu n'est plus, etc.

Ces deux participes font un bel effet pour l'oreille; mais l'auteur, qui donne des leçons de goût, aurait bien dû s'apercevoir que les petites circonstances ont mauvaise grace après les grandes, et que quand Dieu est *précipité du ciel,* il importe assez peu que le ciel soit *dépeuplé d'anges,* à moins que ces mots *dépeuplé d'anges* ne lui aient paru d'une harmonie assez flatteuse pour faire oublier toute autre considération, quand on peut finir si heureusement un vers et rimer si bien à *louanges.* Continuons l'histoire du monstre.

D'abord, faible Pygmée et novateur discret,
Pour mieux *braver* les lois, *caché dans le secret,*
Il prêchait, ignoré, ses maximes fatales:
Bientôt *géant nourri d'intrigues,* de cabales, etc.

Communément on se *cache* pour échapper aux lois, et non pas pour les *braver;* mais la justesse des idées et des expressions est une bagatelle que le *génie* dédaigne, comme on sait. *Un géant nourri*

d'intrigues est peut-être aussi une expression de génie ; mais comme le sublime est, dit-on, voisin du ridicule, il me semble que le *géant nourri d'intrigues* est un peu plus près du ridicule que du sublime. Enfin le *géant* a fini par

Humilier les rois, et, tyran des mortels,
S'asseoir sur les débris du trône et des autels.

Tout cela est fort neuf; mais les souverains qui accueillent la philosophie, sont bien bons d'encourager un *géant* qui les *humilie*. Ce qui pourrait *humilier* un peu un homme de *génie* comme M. Gilbert, c'est que tout ce morceau allégorique n'est qu'une imitation, un peu maladroite, à la vérité, d'un auteur pour lequel il a un bien grand mépris; je veux dire M. de Voltaire. Il n'y a qu'à lire dans *la Henriade* le portrait du calvinisme.

Faible, marchant dans l'ombre, humble dans son enfance,
Je l'ai vu sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs :
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser les autels.

C'est absolument la même suite d'idées, le même tableau. Il est vrai que le pinceau est différent ; mais M. Gilbert devait-il s'abaisser à copier M. de Voltaire?

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

M. Gilbert, en conscience, ne doit copier que M. Fréron et M. Clément. Ils sont en communauté de biens et de gloire.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture,
Et dussé-je mourir dans mon obscurité,
Du puits, sans m'effrayer, tirons la vérité.

Voilà des idées bien extraordinairement assemblées. Qui aurait cru que le moyen le plus sûr *pour mourir dans l'obscurité, fût de tirer la vérité du puits?* Il semble, au contraire, qu'il n'y ait point d'action plus éclatante, ni plus faite pour illustrer.

Et quel temps fut jamais en vices plus fertile?
Quel siècle d'ignorance en vertus plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
L'écrit le plus impie est un fort beau sermon.
Sur l'amour du prochain l'auteur *crie* avec zèle.
. . . .
J'en conviens; mais, amis, nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les pratiquaient mieux.

Ce ne sont pas là sans doute les vérités que M. Gilbert a tirées du puits. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus trivial et de plus rebattu que tous ces éloges du temps passé au préjudice du présent, et le style ne les rajeunit pas.

Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vu naître?

Ceci est un peu plus fort. Je ne sais ce que M. Gilbert entend par des *demi-dieux*. Mais si ce mot signifie ce qu'il doit signifier, de grands talens et de grandes vertus, nous ne pouvons (laissant la plaisanterie à part) qu'avoir pitié d'un apprentif satirique, qui croit ne pouvoir pousser trop loin la déclamation et l'hyperbole, et qui insulte gratuitement tout ce qu'il ne peut ni connaître, ni apprécier, c'est-à-dire, tout ce que son siècle a produit de grand et de beau. Où étiez-vous, M. Gilbert, le jour que l'élite de tous les ordres de l'état rassemblés dans le palais des rois, offrait, au nom de la nation, la couronne des talents et des vertus patriotiques au magistrat respectable, à l'homme rare que notre jeune monarque, inspiré par la sagesse, a depuis appellé au pied du trône? Vous auriez pu alors avoir une idée de la gloire et de la vertu; mais alors vous faisiez une satire contre l'Académie.

Suis les pas de nos grands: énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur.

Ces vers sont bien tournés; mais cet hémistiche, *énervés de mollesse*, est encore de M. de Voltaire; et ces quatre vers sont une imitation de ceux de M. Thomas, dans l'*Épitre au Peuple*:

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les débris chancelants,

Et sur un front jauni qu'a ridé la mollesse,
Étaler à trente ans leur précoce vieillesse.

Ce dernier vers est bien beau, et cette peinture est plus forte que la copie de M. Gilbert. Ainsi nos modernes satiriques pillent avec maladresse ceux qu'ils outragent avec audace, et rappellent toujours le jeune rimeur,

Qui dans ses vers pillés nous redit aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois et toujours mieux que lui.
(Volt.)

L'application de ces vers devient plus commune tous les jours.

Plus de foi, plus d'honneur; l'hymen n'est qu'une mode.
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé de *contraires désirs*,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Sont-ce encore là des vérités *tirées du puits?* Je les croirais tirées de quelque sermon de village, si je pouvais comprendre ces deux époux *brûlés de contraires désirs*.

Enfin dans les hauts rangs je cherche des vertus,
Je cherche un cœur honnête, et je n'en trouve plus.

Ce n'est pas là tout-à-fait la finesse et la légèreté d'Horace, ni le sel piquant de Boileau; mais l'auteur a préféré sans doute d'imiter Juvénal dans ses déclamations emportées, non dans ses *sublimes beautés* dont parle Despréaux. Ce n'est

pas que dans cette pièce dénuée le plus souvent d'esprit, de bonne plaisanterie, de goût, de raison, de justice, il n'y ait quelquefois des morceaux qui, tout communs qu'ils sont pour le fond des idées, ont le mérite de l'expression et de la tournure. Nous allons en citer qui prouvent que l'auteur n'est pas sans talent pour la versification.

Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle :
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamants,
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.

. . . .

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime :
C'est un cœur, mais un cœur.... c'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe en courant son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
Il est vrai; mais aussi, qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête,
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Il y a du style dans ces vers, dont les idées ont été bien souvent employées. On trouve quelquefois des vers heureux, comme celui-ci, en parlant

Des pères *bienfaisants*,
Du sérail de leurs fils eunuques complaisants;

mais la diction est le plus souvent incorrecte et inégale.

Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste,
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste:
De par Voltaire et moi, vains rimeurs, montrez-vous
Non peintres, mais penseurs utiles comme nous.

Certainement il n'y a point de prose d'algébriste qui ne vaille mieux que de pareils vers. *Montrez-vous non peintres*, quelle construction! c'est réunir la platitude et la dureté. Qui d'ailleurs a jamais dit aux poëtes de n'être pas peintres? Où est l'esprit de supposer des choses sans esprit. qui n'ont jamais été dites? Comment aurait-on attesté M. de Voltaire, si grand peintre en poésie, pour défendre aux poëtes d'être peintres? Quand on fait dire aux autres de pareilles absurdités, il faut citer, ou bien elles restent sur le compte de celui qui les dit. Je crois bien qu'on a pu dire quelquefois à de jeunes rimailleurs qui regardent la tournure d'un vers comme le plus grand effort de l'esprit humain, qu'il faut dans des vers bien tournés, des choses bien pensées, et que la pensée doit être mise, le plus souvent qu'on peut, en image et en sentiment; que des vers où l'on rimerait avec quelque élégance des choses triviales, ou futiles, ou fausses, pourraient, malgré la rime et la tournure, être de fort mauvais vers;

du moins au jugement d'Horace, qui n'était ni sophiste, ni algébriste, et qui tournait assez bien des vers.

Versus inopes rerum nugæque canoræ :

voilà ce qu'il condamne et ce qui est condamnable, suivant cet autre précepte du même Horace, qu'il faut toujours citer à M. Gilbert, puisqu'on ne peut citer que les morts à un homme qui a tant de mépris pour les vivants.

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

Ce même Horace veut qu'on sache faire un tout, un ensemble, et non pas quelques morceaux épars çà et là :

Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet.

Voilà ce qu'on ne peut persuader à tant de jeunes têtes, qui, lorsqu'elles sont parvenues à faire trente vers bien tournés sur deux ou trois cents mauvais ou médiocres, croient avoir atteint le comble de l'art. Elles ne font pas réflexion que depuis cent cinquante ans que l'on fait des vers, il y a une langue poétique devenue commune, dont on apprend les procédés et les expressions avec quelque travail, à moins qu'on ne soit né avec des organes absolument rebelles à l'harmonie; que l'élégance soutenue, le charme continuel du style, ne suffiraient même pas, si l'on ne parlait à l'ame, ou à l'imagination, ou à la

raison. Loin de comprendre cette vérité, vous les voyez tout étonnés que l'Europe entière n'ait pas les yeux sur eux, depuis qu'ils ont fait une bonne strophe, ou une douzaine de bons vers perdus dans de froides et insipides brochures : de là leur humeur contre tous les talents honorés de l'estime publique. Envie et impuissance, c'est par là que commencent tous les mauvais satiriques en prose et en vers. Lisez M. Gilbert, vous verrez ce sentiment revenir à toutes les pages : quoi ! d'autres sont quelque chose, et je ne suis rien ! Vous le verrez partout se plaindre des dédains et de l'indifférence du public, comme si le public eût conspiré pour ne pas lire le *Jugement dernier* et les *Odes patriotiques*. Mais on lit tels et tels, et l'on ne me lit pas ! Le public pourrait répondre comme Agnès :

Que ne vous êtes-vous fait *lire* comme lui ?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

Enfin, pour attirer un moment l'attention sur soi, on attaque les écrivains qui occupent celle du public. On leur reproche leur réputation, leur considération, leurs récompenses, qu'on ne saurait partager. On n'a pas même l'adresse commune de cacher ce sentiment vil. On s'emporte jusqu'aux plus ridicules excès de l'insulte et de l'injustice. On va jusqu'à dire de M. de Voltaire :

On aurait beau montrer tous ses vers faits sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés *par ligne* exactement pareille,
De leur chûte uniforme importunant l'oreille,
Ou bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux, etc.
Parfaite on croit sa prose et parfaits ses accords;
Lui seul a de l'esprit comme *quarante en corps*.

Ce dernier vers est curieux par le ridicule de cette chute amphibologique qui le termine. Des vers, *jetés par ligne exactement pareille*, sont un solécisme intolérable. Le bon sens et la grammaire demandaient le pluriel *par lignes*; mais il est juste qu'un écolier qui veut apprendre à M. de Voltaire l'art d'écrire, lui donne des leçons en vers plein de solécismes et d'inepties.

Voltaire en soit loué: chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace.

M. de Voltaire n'a jamais dit un mot de tout cela; ce sont là des mensonges sans esprit.

Ce chantre-gazetier, Pindare des déserts,
La Harpe, enfant gâté de nos penseurs sublimes,
Quelquefois dans Rousseau trouve de belles rimes.

Je ne suis pas plus gazetier que je ne suis Pindare. J'ai dit en propres termes que Rousseau était un grand poëte; mais j'avoue que je ne sais pas ce que c'est que le *Pindare des déserts*.

Je n'entends point la finesse de cette expression ; je ne peux pas même m'en tenir offensé.

Je le répète : plusieurs morceaux de cette pièce prouvent du talent ; mais ce talent, bien loin de s'accroître, ne peut que se corrompre et se perdre absolument, si M. Gilbert ne s'applique qu'à tourner en vers des injures sans esprit contre les écrivains qu'il ferait mieux d'étudier, et à rimer des déclamations triviales en mesures lyriques. Qu'il nourrisse sa raison et son ame de meilleurs aliments ; qu'il essaie quelque ouvrage qui puisse prouver qu'il a des droits à la gloire ; cela vaudra mieux que d'attaquer avec des armes impuissantes celle des hommes de génie, que l'on respecte toujours, lorsqu'on est fait pour leur ressembler.

LETTRE

A M. LACOMBE en réponse à une critique insérée dans le journal de M. LINGUET.

Mercure, oct. 1775.

Vous savez, monsieur, et le public a pu voir que, depuis que j'envoie à votre Mercure quelques morceaux de littérature et de critique, il ne m'est jamais arrivé de prendre la plume pour défendre mes ouvrages. Un peu différent sur ce point de la plupart de mes confrères, dont la tendre paternité jette les hauts-cris dès qu'on touche à leurs enfants, j'abandonne assez volontiers les miens à leur destinée orageuse. Je leur laisse le soin de se produire et de se défendre dans le monde; ils ont besoin d'être d'un tempérament robuste, car leur éducation est communément dure et pénible.

C'est sans doute un bel établissement que celui des prix de l'académie; ils sont faits pour exciter l'émulation et encourager le talent par des récompenses. Ils ont pu même, depuis un certain nombre d'années, contribuer au maintien du goût; on les a vus alors disputés et obtenus par des écrivains du premier ordre. Les ouvrages

couronnés ont été souvent, depuis cette époque, (si vous en exceptez les miens) des modèles en leur genre, applaudis de l'Europe entière, et dont notre langue s'honorera toujours. Alors l'académie, à qui le mérite des concurrents laissait la liberté d'être sévère, a pu rejeter constamment tout ce qui n'était pas conforme au bon goût. L'abus des mots et des figures, l'incorrection, la déclamation, l'enflure, le jargon précieux et maniéré, le faux esprit, tout ce qu'on trouve le moyen de faire passer dans la société et louer dans les journaux, n'a pu approcher de l'académie. De là, pour le dire en passant, ce déchaînement si ridicule et si indécent de tant de plats écrivains contre un corps respectable à tous égards, qui ne pouvait ni goûter leurs vers, ni soupçonner leur existence, et qu'heureusement leurs ouvrages vengeaient de leurs injures. Si ces petits satiriques avaient eu un peu de bon sens, ils auraient fait une réflexion bien simple et bien frappante; c'est qu'un homme qui aurait en effet mérité le prix et qui aurait essuyé une injustice, ne se vengerait de ses juges qu'en imprimant son ouvrage, d'autant plus sûr du succès, que le public ne demande pas mieux que de substituer son jugement à celui du tribunal qui a prononcé. C'est un sentiment naturel qui plaidera toujours en faveur des concurrents vaincus; et c'est par cette raison qu'il faut que le vainqueur ait doublement mérité son triomphe, pour que

la voix publique (qui pourtant laissera toujours des exceptions) se joigne généralement aux suffrages de l'académie. Si l'on ajoute à cette disposition les intérêts particuliers et l'esprit de parti aujourd'hui si fort à la mode, alors il ne reste de juge en dernier ressort que le temps qui heureusement ne laisse pas attendre beaucoup son arrêt, parce que ce cercle d'oisifs que l'on appelle *bonne compagnie*, et qui vit d'opinions, de préjugés, d'engouement et de nouvelles, ne s'intéresse pas long-temps à la même chose, et ne se souvient pas trop aujourd'hui de ce qu'il a dit hier. Sans doute le plus absurde de tous les écrivains a droit de dire et d'imprimer qu'il a plus de talent que tous les académiciens ensemble, et le plus sot particulier peut prétendre qu'il juge mieux que l'académie. Quand il s'agit d'esprit et de goût, chacun se fait sa mesure comme il lui plaît, pour lui et pour les autres. Il y a d'ailleurs des consolations certaines. On peut toujours compter sur tel ou tel faiseur de feuilles, qui a pris son parti sur l'auteur couronné, et qui soutiendra à jamais que son ouvrage non-seulement n'est pas le meilleur, mais même est le plus mauvais de tous ceux qu'on a imprimés dans le concours, et même encore de tous ceux qu'on a envoyés. Ces sortes de gens ont raison. Il ne faut rien faire à demi, et il y a toujours quelqu'un qui se laisse persuader.

Heureusement je ne lis jamais ces brochures

instructives ; mais je lis quelquefois les feuilles de M. Linguet, parce que j'y prends une idée des gazettes que je ne lis pas ailleurs. Il m'arrive rarement de jeter les yeux sur l'article des livres nouveaux. Le journaliste y paraît si peu instruit des objets qu'il traite ; cet homme, qui a tant écrit, paraît si étranger à la littérature ; on y voit tant d'ignorance de la langue, de l'antiquité et des beaux-arts, tant de bévues d'écolier, tant de méprises honteuses ; et parmi tant de ridicules, l'égoïsme, qui l'est plus que tout le reste, est porté à un excès si dégoûtant, qu'à moins de vouloir entendre M. Linguet parler de M. Linguet, il n'est pas possible de soutenir la lecture de ces feuilles prétendues littéraires, où l'on apprend que *esse videatur* (1), est la fin d'un vers hexamètre ; que les vers d'Horace (2) sont

(1) On sait en quatrième, qu'un vers hexamètre finit par un dactyle et un spondée. M. Linguet, toujours fort sur l'érudition, trouve un dactyle et un spondée dans trois brèves et deux longues, et prétend qu'on reprochait à Cicéron de terminer ses phrases comme on termine un vers alexandrin. On sent que M. Linguet est le seul qui ait pu faire à Cicéron un reproche si savant.

(2) *Nam vitiis nemo sine nascitur. Optimus ille est*
Qui minimis urgetur.

Ces vers d'Horace, si connus, sont cités comme de la prose de Tacite, dans une lettre adressée à M. Linguet, que du moins il a dû lire, s'il ne se l'est pas adressée lui-même,

de la prose de Tacite, et d'autres nouveautés aussi curieuses. Cependant l'article des prix de l'académie a attiré ma curiosité. Je ne m'attendais pas à des louanges; il faut être juste. On n'est pas loué par les gens dont on s'est moqué. Je me souvenais qu'autrefois, et long-temps avant M. l'abbé Morellet, j'avais fait rire le public des métaphores de M. Linguet qui ne le fit pas rire des épigrammes hebdomadaires, dont il arma contre moi sa *plume étincelante*. Ces épigrammes étaient si plates, que M. Linguet lui-même, qui les avait lancées du fond de la province dans les premiers accès de son ressentiment, les désavoua en arrivant à Paris, quand il vit qu'elles avaient paru généralement assez grossières et assez insipides, pour que, de tous ceux qui les avaient lues, il n'y eût que moi qui dût les lui pardonner. Il prit le parti de les attribuer à un *petit frère* qu'il avait et qui était *fort vif*. Ce *petit frère* qui était *fort vif*, était le même, disait-il, qui avait fait auprès de l'académie des démarches qui avaient *fort étonné*. M. Linguet, plus *étonné* encore, avait imprimé contre l'académie un libelle atroce qu'il a depuis désavoué en partie. D'après ces notions, je ne comptais pas sur des compliments de la part de M. Linguet, pour l'aca-

---

comme c'est assez sa coutume. Il est bien étrange que le rhythme du vers latin ne l'ait pas averti de sa méprise. Il faut qu'il ait l'oreille bien singulièrement organisée.

démie, ni pour moi. Nous étions également dans sa disgrace. Mais ce que j'ai lu m'a *étonné* à mon tour, et pouvait en étonner d'autres.

Que le journaliste eût dit que mon ouvrage ne méritait pas le prix; que ceux des auteurs qui ont eu l'*accessit*, valaient beaucoup mieux que le mien; cela était tout simple dans M. Linguet comme dans M. Fréron son maître, et j'y comptais; mais voici ce que j'ai lu. Je suis *gratifié du prix*. Cette insolente expression (car il faut se servir du mot propre) est une injure personnelle pour les juges et pour moi. L'académie ne donne point de gratification et ne m'en a point donné. Ce terme outrageant de *gratifié* est emprunté, m'a-t-on dit, de l'*Année littéraire* et en est digne. Mais poursuivons. M. Guibert *est rejeté au second rang avec une* distinction *plus honorable que la victoire*. S'il y avait quelque chose de plus honorable que la victoire, ce serait peut-être d'applaudir au vainqueur qui a mérité son triomphe; mais voyons quelle est cette distinction plus honorable que la victoire. C'est que l'académie déclare qu'elle a *trouvé de si grandes beautés dans le discours de M. Guibert*, qu'*elle a regretté de n'avoir qu'un prix à donner*. Cette formule n'est pas nouvelle. Elle a été mise en usage plusieurs fois, quand l'académie a donné l'*accessit* à des ouvrages qu'elle jugeait d'un mérite assez grand pour remporter un prix; et par cette manière de s'énoncer, elle ne croyait pas

sans doute déshonorer le prix qu'elle donnait, et mettre l'*accessit* au-dessus de la couronne. Mais M. Liugnet raisonne tout autrement. Il argumente de ce mot *donner un prix*, comme si ce n'était pas l'expression propre et naturelle; et il conclut, avec une mauvaise foi qui soulève et une absurdité qui fait pitié, que les *prix de l'académie sont des dons; qu'il est plus flatteur de la forcer à des regrets que d'être l'objet de sa libéralité; qu'elle fait une sorte d'excuse à M. Guibert, et lui marque sa douleur sincère de ne pouvoir concilier sa générosité avec sa justice*. Ainsi, suivant le journaliste, l'académie, qui fait des *excuses* et qui sépare *sa générosité de sa justice*, avoue elle-même sa corruption, et l'iniquité volontaire de ses jugements. On n'a peut-être jamais poussé plus loin l'outrage et l'impudence. C'est à l'académie à voir si M. Linguet n'a pas un peu trop compté sur le mépris qu'on aurait pour lui.

Je n'insiste pas sur la manière dont ce Journaliste rend compte de mon ouvrage et de ceux de mes concurrents. Quoique la partialité fût ce qu'on attendait de lui, il eût fallu du moins la déguiser un peu. Il emploie une page à critiquer une phrase de quatre lignes; il discute ensuite mon opinon sur la guerre ancienne et moderne; et voilà toute l'analyse qu'il fait de mon discours. N'est-ce pas insulter au lecteur que de lui présenter une notice si tronquée et si infidèle? Il se répand ensuite en éloges sur le discours de

M. Guibert, dont il cite ce qui lui a paru le plus louable, et dont il se garde bien de faire la plus légère critique. Je suis bien éloigné de lui reprocher ces éloges; j'y souscris de tout mon cœur, je n'y mets aucune restriction; et si mes rivaux n'ont pas toujours été fidèles au serment qu'ils ont fait d'*embrasser le vainqueur*, j'ai toujours été fidèle au serment que j'ai fait à moi-même d'épargner les vaincus. Mais comment M. Linguet n'a-t-il pas senti que pour son propre intérêt, pour ne pas décréditer son suffrage, il fallait du moins prendre un autre parti que celui de ne citer mon discours que pour blâmer, et le discours de M. Guibert que pour louer? A quel lecteur une pareille méthode ne sera-t-elle pas suspecte? Enfin il fallait, en ne critiquant qu'une phrase, ne pas entasser plus de fautes que de lignes. Il fallait ne pas prendre l'*aigle de l'empire* pour une *expression de blason*, parce qu'en style oratoire, l'aigle de l'empire n'est pas plus une *expression de blason* que l'aigle romaine; et quel orateur ne se permettrait pas de personnifier l'aigle romaine? Il ne fallait pas trouver *un jeu de mots*, *une sorte d'énigme pénible*, *une ambiguité fatigante*, dans une phrase qu'il suffit de transcrire pour répondre à des reproches si peu fondés. L'*aigle de l'empire*, *si terrible sous Charles-Quint*, *expiait ses anciens ravages*; *il avait perdu la fierté de son vol*, *et n'étendait plus ses ailes que pour fuir devant nos étendards*.

Il est aussi clair que cette phrase n'est ni une énigme, ni *un jeu de mots*, qu'il l'est que M. Linguet n'a aucun principe de critique. Elle fut très-applaudie à la lecture publique de l'académie. Ce n'est pas que j'y attache un grand mérite; au contraire, de toutes les parties de l'éloquence, celle qui consiste dans les figures, est sans doute la plus aisée. Il faudrait bien se garder d'accumuler ces sortes d'ornements; il faut en être très-sobre, et ne les placer que dans les endroits où il n'y a rien de mieux à faire, comme dans une exposition, dans un récit, partout enfin où l'orateur n'est pas passionné. Dès qu'il l'est, il ne doit plus se permettre que ces figures énergiques et rapides, ces tropes heureux qui mettent le sentiment en image. Alors toute métaphore prolongée serait un défaut. Si M. Linguet avait été instruit de ce principe, il n'aurait pas continué la même métaphore quatre pages de suite, comme cela lui est arrivé; et c'est lui qui reproche les *figures outrées* à l'auteur de l'éloge de Catinat! *Risum teneatis amici! On avait paru jusqu'ici*, dit-il, *reprocher à M. de La Harpe, dans ses compositions académiques, un peu de sécheresse et de froideur.* En effet, rien n'est si *froid*, si *sec*, comme l'on sait, que l'éloge de Fénélon, que celui de Racine, que celui de La Fontaine, que M. Linguet lui-même (je ne sais pourquoi) a tant loué, lorsqu'il parut, qu'il a dû être brouillé pour plus de six mois avec

son maître M. Fréron. C'est apparemment pour se réconcilier avec lui, qu'il a dit tant de mal de l'éloge de Catinat.

Après avoir vu de quel ton M. Linguet me donne des leçons de style, il faut voir comment il en donne des modèles. Je ne sortirai point des bornes de la feuille où il me censure. J'ouvre au hasard. Je veux voir si cet homme sait au moins exprimer en français ce qu'il veut dire. Le lecteur en va juger. Au second alinéa de la feuille, à l'article du Danemarck, on lit : *La nature se révolte avec raison contre un commerce qui a les hommes pour objet.* Il paraît d'abord impossible de deviner le sens de cette phrase. On voit par ce qui suit, qu'il s'agit de la traite des Nègres. Le gazetier ne s'est pas aperçu qu'il n'y a point de commerce qui n'*ait les hommes pour objet*, c'est-à-dire, leur utilité, leur intérêt ; et qu'ainsi sa phrase n'a pas de sens.

Quelques pages après, vous trouvez un *jeune homme de seize ans, qui avait empoisonné son père, sa mère, son précepteur, presque tous ses parents ; il fut trahi par la suite d'un repas où il avait empoisonné vingt-huit personnes à-la-fois... Trahi par la suite d'un repas!* une pareille phrase est-elle intelligible?

Page 105. « Le lendemain dimanche, elle (madame la princesse de Piémont) *fut* à la comédie avec toute sa cour. » Le gazetier ignore que le mot *fut* est un barbarisme dans ce sens, et qu'il

faut dire *alla. Je fus*, pour dire *j'allai*, n'est toléré que dans la conversation, et ne s'écrit jamais même dans une gazette.

Page 109. *Ce drame lyrique, déja connu*, (Adèle de Ponthieu) *ne sera pas exposé aux vicissitudes d'une première naissance. Les vicissitudes d'une première naissance! une première naissance!* quel galimatias!

Page 118. L'auteur excuse la sorte de chaleur avec laquelle il se livre à ses souhaits pour le rétablissement des mœurs : il prévoit qu'elle pourra lui nuire *dans le combat dont le sujet le lui a inspiré*. Que le lecteur se demande à lui-même s'il est possible d'expliquer la construction de cette phrase.

Page 121. Cette morale *aussi chaude* qu'honnête sied bien, etc. Une morale *chaude!*

En parcourant les feuilles précédentes, vous trouvez un style plus mauvais encore s'il est possible. « On a donné la semaine dernière les « Arsacides, tragédie en six actes. Cette *augmen-* « *tation de parties* n'a point influé sur le nombre « de ses représentations; elle n'en a eu que deux: « et comme nous avons eu le malheur de les « *manquer*, il nous est impossible d'en rendre « compte. Nous nous bornerons seulement à ob- « server que cette *dérogeance à la quotité com-* « *mune des divisions dramatiques*, etc. » Ce jargon arithmétique, ce style qui semble copié de la minute d'un procureur, est-il tolérable dans un

homme de lettres? et ce sont là les hommes qui osent donner des leçons à ceux dont ils ne seraient pas dignes d'en recevoir !

A tant d'observations d'une évidence qui ne permet pas de réplique, que répondra M. Linguet, qui répond à tout? Ce qu'il a toujours répondu : des mensonges et des injures.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Je reçois dans le moment la feuille suivante de M. Linguet, où il rend compte de mes vers à-peu-près comme il a rendu compte de ma prose. Je le répète encore; je ne prétends point défendre mon ouvrage; je ne veux point prouver que mes vers sont bons, mais que les remarques de M. Linguet (puisque j'ai commencé à parler de lui) sont fort mauvaises; ses remarques tombent sur quatre ou cinq vers. Il serait assez indifférent qu'elles fussent fondées; car quelle est la pièce de deux cents vers sur laquelle on ne puisse pas faire un plus grand nombre de bonnes observations, plus ou moins importantes ? Mais M. Linguet n'est pas heureux dans le choix, et il m'est facile de démontrer qu'il réunit dans sa critique ce qu'il a toujours eu l'art de réunir, la mauvaise foi et l'absurdité. Il ment ou il se trompe.

Le poëte en ses vers
A peint notre Parnasse en peignant les enfers.

Voilà ce que M. Linguet cite d'abord. « Cela « ne me paraît ni *honnête* à dire devant une « compagnie qui est censée faire une portion con- « sidérable du Parnasse, ni *placé* dans la bouche « d'un écrivain qui prétend sans doute à y être « un jour aggrégé, et qui ne se pique pas pro- « bablement d'en être un des *démons*. Ce qu'il y « a de plus *singulier*, c'est qu'après ce début, « M. de la Harpe fasse des arts de ce siècle un « portrait qui mènerait à croire que notre Par- « nasse est, au contraire, l'Élysée. »

Pour faire voir toute la mauvaise foi de ces censures, il suffit de transcrire le passage dont M. Linguet a jugé à propos de ne citer qu'un vers et demi. Je demande pardon au lecteur de ces détails fort peu intéressants par eux-mêmes; mais il n'est pas inutile de faire connaître le méprisable métier de cette espèce de gens.

Tu sais, lorsque autrefois le héros des Troyens
Allait chercher son père aux Champs Élysiens,
Quels monstres effrayants, réels ou fantastiques,
Du Ténare à ses yeux occupaient les portiques.
Rappelle ce tableau : le poëte en ses vers
A peint notre Parnasse en peignant les enfers.
Malgré tant d'ennemis placés à la barrière,
Tu franchiras le seuil sans assoupir Cerbère, etc.

Voilà, si je ne me trompe, des idées très-distinctes. Le jeune poëte à qui je parle, est comparé à Enée qui va chercher son père dans l'*Élysée*; mais pour y parvenir, il faut passer par le *Té-*

nare, et le *portique* en est occupé par des monstres. Avec du courage on franchit le *seuil* sans daigner même *assoupir Cerbère*. Les mots de *portique*, de *seuil*, de *barrière*, désignent-ils assez clairement que la comparaison du Ténare et du Parnasse ne porte que sur l'entrée de l'un et de l'autre? et qui doute que les avenues du Parnasse ne soient gardées par des *monstres*, et ne ressemblent en ce sens au vestibule de l'enfer? L'homme d'un vrai talent, qui rencontre ces *monstres* sur son passage, leur marche sur le corps, sans même s'apercevoir s'ils lui mordent les talons. L'homme médiocre et vil mange avec eux dans la même auge, et aboie comme eux aux passans. Les politiques timides leur jettent de quoi manger. Les plus adroits et les plus heureux leur échappent, en se gardant de les irriter.

M. Linguet, qui aime les figures, entendra bien le sens de celles-ci. Peut-il ignorer, ce que les étrangers savent et impriment, qu'il y a en France deux Littératures bien séparées, très-distinguées l'une de l'autre dans l'opinion publique, et qui n'auront jamais rien de commun? Il n'est donc point du tout *singulier*, il est même très-*honnête* et très-*placé*, qu'après avoir parlé de cette portion du bas Parnasse, qui ressemble à la populace du Ténare, on peigne le sanctuaire des muses qui ressemble à l'Élysée. Toutes ces idées, toutes ces images, sont parfaitement justes; et en vérité, j'oserai dire, sans trop d'amour-

propre, qu'il me paraît un peu *singulier* de recevoir de M. Linguet des leçons de justesse. Voyons si ce savant maître réussit mieux à m'en donner de la propriété des termes.

Mérite enfin qu'un jour, honorant tes succès,
Te donnant pour leçons leurs exemples à suivre,
Nivernois et Beauvau t'enseignent l'*art de vivre*.

Cet *art de vivre*, que M. Linguet ne peut comprendre et qu'il explique de quatre manières, plus absurdes les unes que les autres, me vaut une page d'observations en forme syllogistique; voici comme M. Linguet pose doctement ses prémisses : « Le premier mérite de quiconque aspire « au nom d'auteur, et qui caractérise le bon écri- « vain, c'est premièrement de dire ce qu'il faut, « et secondement de le dire comme il faut. » Voilà ce que M. Linguet appelle une *réflexion importante qu'il hasarde pour le progrès des arts*, et dont il *me constitue le juge*. Puisqu'il me constitue juge, je commence par le rassurer sur tous les risques qu'il a cru pouvoir courir en *hasardant* cette *réflexion importante*, si profonde, si neuve. En vérité, il n'a pas trop *hasardé*. Seulement le lecteur, qui voit M. Linguet s'arranger si gravement pour établir ces grandes vérités, peut se rappeller le maître de philosophie, enseignant à M. Jourdain qu'il faut ouvrir la bouche pour dire A. Pour moi, quand j'entends M. Linguet parler de littérature, je crois toujours en-

tendre Sganarelle parler de médecine. Revenons à l'*art de vivre*. M. Linguet n'a jamais qu'une manière de rendre ses adversaires ridicules; c'est de leur prêter ses pensées. Ainsi, pour faire blâmer l'aigle qui étend ses ailes, il y substituait un *lion qui remue les pattes*, et c'était, disait-il, *la même chose*. « *L'art de vivre*, dit-il, *présente « quatre sens, et n'en présente aucun*. Est-ce l'art « de vivre long-temps? celui de vivre voluptueu- « sement? de vivre avec éclat? de bien employer « le temps »?.... Il conclut avec la même gravité: « Donc M. de La Harpe a négligé son ex- « pression. Il a oublié, ou il ignore que le soin « de n'employer que le terme propre, est, *encore « une fois*, la première, on pourrait dire la seule « qualité d'un bon écrivain. »

A ce ton de prédicateur, je réponds par deux vers de Despréaux, dont personne n'a jamais demandé le sens:

C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre:
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Je conclus, à mon tour, de la critique de M. Linguet, qu'il ne sait encore ce que c'est que l'*art de vivre*; mais d'ailleurs je suis édifié de son zèle pour le mot propre; jamais zèle ne fut plus désintéressé.

M. Linguet ne veut pas qu'on dise, même en poésie, *tu le peux, j'y consens*, comme on dit,

ou le peux, je l'avoue; je ne me sens pas la force de répondre à cette remarque.

M. Linguet ne veut pas que l'on place dans le *creux d'un vallon* des roseaux *battus par l'aquilon; car,* dit-il, *le creux d'un vallon est un asyle contre les vents; et s'il est commode ici à la paresse du rimeur, il est ridicule aux yeux de la raison.* Je trouve tout simple qu'on mette en injures la force qu'on n'a pas en raisonnement. Je ne sais ce que font là les *yeux de la raison;* mais la *raison* de M. Linguet nous apprend que les roseaux ne sont jamais battus par le vent; car ils ne sont pas communément sur les montagnes, et le vent ne souffle jamais dans les vallons, pas même assez pour agiter un roseau. Telle est la raison de M. Linguet qui n'est point du tout *ridicule.*

Par la voix des flatteurs nonchalamment *bercé.*

Est-ce que les voix *bercent?* dit M. Linguet, qui a oublié que sa nourrice chantait en le berçant. Il ne *pousse pas plus loin ses observations;* mais il assure que mes vers *fourmillent d'exemples de cette négligence.* On sait que cette formule dans les journalistes qui font leur métier comme M. Linguet fait le sien, est précisément comme l'etc. de ceux qui ont transcrit tous leurs titres; mais je prends cette formule dans un sens rigoureux, et je consens de tout mon cœur que mes

vers *fourmillent d'exemples d'une négligence* pareille à celle dont M. Linguet m'a convaincu.

Je finis par demander de nouvelles excuses aux lecteurs instruits, de les avoir entretenus de pareilles misères. Je sens combien est ennuyeux l'égoïsme avec lequel on est obligé de dire, *ma prose*, *mes vers*, comme si cette prose et ces vers étaient quelque chose. Mais j'espère que ces lecteurs me rendront aussi cette justice, que si je suis un des auteurs qui en font le plus mal, je suis un de ceux qui en parlent le moins, avec toutes les facilités possibles d'en parler beaucoup. Je les supplie de croire qu'il n'était pas hors de propos de faire voir au public quelle idée il doit avoir d'un homme qui, osant lui dicter des jugements trois fois par mois, le trompe, ou se trompe lui-même sur tout; tronque des passages pour les obscurcir; n'entend pas, ou feint de ne pas entendre ce qui est clair; ne fait pas une seule remarque où il n'ait tort de plusieurs manières, et n'écrit pas en français, en dissertant sur l'art d'écrire.

RÉPONSE

A un article du Journal de Politique et de Littérature, n° 30.

Mercure, nov. 1775.

En terminant la petite discussion où j'ai cru devoir entrer sur ce que M. Linguet appelle des *critiques*; je disais en propres mots : « A tant d'ob- « servations d'une évidence qui ne permet pas de « réplique, que répondra M. Linguet, qui ré- « pond à tout? Ce qu'il a toujours répondu, des « mensonges et des injures. »

Ce que j'annonçais se trouve accompli à la lettre. Je vais le prouver en détail, pour ne plus revenir à une dispute qui, malgré l'intérêt que le nom de M. Linguet répand sur tout ce qui le regarde, pourrait, à la longue, devenir fatigante pour le public et même pour moi.

D'abord, pour ce qui regarde l'*évidence des observations qui ne permet pas de réplique*, M. Linguet me donne pleinement raison. J'ai prouvé qu'il se trompait sur tous les points; que sa critique était absurde ou infidèle. Il passe condamnation, car il n'entreprend pas de se défendre sur aucune de ces remarques; et qu'on

juge de quelle *évidence* elles doivent être, quand M. Linguet, qui a pour principe de répondre à tout, n'importe comment, n'essaie pas même d'y répondre. J'avais relevé ses méprises en latin et en français, ses solécismes, ses constructions barbares, ses platitudes, son style, tantôt de pratique, tantôt de collége, ne prenant pour cela d'autre peine que de transcrire ses phrases et d'en laisser le lecteur juge. Pas un mot de réponse sur aucun de ces reproches, qui demeurent, comme je l'ai dit, *sans réplique*. M. Linguet se contente d'observer pour sa justification, que *je choisis six phrases d'annonces du journal, c'est-à-dire, ce qu'il serait peut-être ridicule d'écrire avec recherche.*

Vraiment il est toujours *ridicule d'écrire*, quoi que ce soit, *avec recherche*, et ce n'est pas là le cas d'un *peut-être*. Il n'y a rien de si certain. Mais voyez comme M. Linguet est heureux dans ses défenses; c'est précisément ce que je lui reprochais, que cette *recherche ridicule* qu'il prétend devoir éviter dans les *annonces*. Quand, par exemple, à l'occasion des Arsacides, il parle d'une *augmentation de parties* qui *est une dérogeance à la quotité des divisions dramatiques*, il est évident qu'il y a là de la *recherche*, et nous laissons au lecteur à juger si *cette recherche* est *ridicule.*

Il est bien vrai que j'avais relevé d'autres phrases qui ne sont que plates ou incorrectes;

mais M. Linguet prétend-il que, pour éviter la *recherche*, il faut tomber dans les solécismes et les fautes grossières?

A l'égard du terme de *gratifié du prix*, que j'avais relevé avec raison, comme injurieux à l'académie et à moi, M. Linguet transcrit d'abord ma phrase que voici. *C'est une injure personnelle pour les juges et pour moi. L'académie ne donne point de gratification, et ne m'en a point donné.*

Je supplie le lecteur de faire attention à la réponse de M. Linguet; elle est curieuse, et je ne crois pas qu'un autre que lui en soit capable.

« Un avis imprimé en tête du discours de « M. de La Harpe, porte qu'en jugeant le dis« cours de M. Guibert, l'académie a regretté de « n'avoir qu'un prix à *donner*. M. de La Harpe a « reçu ce prix unique; il lui a donc été *donné*. »

Oh! oui, je ne saurais en disconvenir, quelque humeur que cela puisse causer à M. Linguet; le prix m'a été donné, et quand j'en aurais douté jusqu'ici, la force de ce raisonnement me le persuaderait. Mais quand il s'agit de prouver contre moi que l'académie donne des *gratifications*, et m'en a donné, M. Linguet s'arme de la logique la plus puissante pour prouver qu'on m'a *donné un prix;* et il en conclut avec une noble hardiesse, et comme s'il plaidait encore au barreau, *donc il lui a été donné.* C'est avec le même enthousiasme de conviction que Sganarelle, à qui j'ai déja comparé M. Linguet, *con-*

clut des concavités de l'omoplate : C'est ce qui fait que votre fille est muette.

Ce qui est peut-être encore plus extraordinaire, si quelque chose de ce genre peut l'être dans M. Linguet, c'est qu'après avoir employé ce que la dialectique a de plus vigoureux, pour me prouver que l'on m'a *donné* le prix, il me taxe de mauvaise foi, parce que je l'ai accusé d'avoir dit que les prix de l'académie étaient des *dons*, quoiqu'il l'ait dit en propres termes! Cela paraît incompréhensible. Il faut citer les phrases et poursuivre M. Linguet dans ses détours. Voici comme il s'exprimait en rendant compte du jugement de l'académie, et après avoir rapporté la formule de l'*accessit*, telle qu'on vient de la voir encore citée ci-dessus : « Dès que les prix « de l'académie sont des *dons*, il est plus flatteur « de la forcer à des regrets que d'être l'objet de « sa libéralité. »

J'ai dit dans ma réponse : « M. Linguet argu« mente de ces mots *donner un prix*, et il con« clut avec une mauvaise foi qui soulève et une « absurdité qui fait pitié, que les prix de l'aca« démie sont des *dons*, etc. »

M. Linguet prétend que je n'ai pas *cité juste*; que j'ai oublié le petit mot *dès que*, et il ajoute : « En le rétablissant, à qui conviendront les « qualifications pleines de gentillesse du Mer« cure ? »

En laissant à part la *gentillesse du Mercure*,

qui fait une phrase fort *gentille*, je réponds que les qualifications resteront à M. Linguet, et que le petit mot *dès que* n'y fait rien du tout. M. Linguet peut-il ignorer que ces mots *dès que* sont une formule de raisonnement, par laquelle on pose un fait ou un principe? qu'après avoir dit que l'académie donne des prix, poursuivre par ces mots : dès que les prix de l'académie sont des *dons*, c'est poser en fait que ce sont réellement *des dons*, pour en tirer la conclusion qu'il cherchait? J'ai donc eu rigoureusement raison, quand j'ai dit qu'il *argumentait* de ce mot *donner*, qu'il en *concluait;* et ces mots *argumenter* et *conclure* équivalent parfaitement au mot *dès que*, et conservent le sens de M. Linguet dans toute son intégrité, c'est-à-dire, dans tout ce qu'il a d'absurde; mais j'ajouterai encore une fois, qu'il n'y a peut-être que lui qui soit capable de crier à la mauvaise foi, quand on lui impute une assertion qui est précisément celle qu'il s'est le plus efforcé d'établir.

Je sais bien que M. Linguet ne s'accoutume pas à être serré de si près. Il aime mieux voltiger autour de son adversaire, et met toute son adresse à paraître lui échapper; mais je ne veux pas même lui laisser cette ressource, et sa légèreté ne le mettra pas à couvert. C'est ici le lieu de répondre à une question qu'il me fait sur ce que j'ai avancé qu'il n'avait *aucun principe de critique*, ce que je crois d'ailleurs avoir suffisam-

ment prouvé. *Pourquoi donc*, dit-il, M. *de La Harpe a-t-il écrit sa lettre?*

Je vais le lui apprendre, et cette explication s'adressera en même temps à ceux qui demandent pourquoi l'on répond quelquefois à des adversaires qu'on doit toujours mépriser. On répond, parce que tous les barbouilleurs hebdomadaires, qui, comme M. Linguet, sont les ennemis des talents, des succès et de la vérité, sont trop souvent enhardis par l'habitude d'une impunité, dont tout le monde ne sent pas également le motif; parce qu'il y a un public qui croit, à la longue, que celui qui parle toujours, a raison, et que celui qui se tait, a tort; enfin, parce que la malignité et l'envie donneraient trop de partisans à ces détracteurs de tout mérite, si de temps en temps on ne jetait sur eux un ridicule, que ceux qui seraient portés à les encourager en secret, craignent du moins de partager.

Venons aux infidélités réelles de celui qui m'en attribue de chimériques.

« M. de La Harpe commence par un trait de « gratitude remarquable. Il assure que l'abus des « mots et des figures, l'incorrection, la déclama- « tion, l'enflure, le jargon précieux et maniéré, « le faux bel-esprit, etc., n'ont *jamais* pu appro- « cher de l'académie. »

Le mot *jamais* est de M. Linguet, qui l'a placé là de son autorité; et cela est tout simple. Il vou-

lait me faire dire une chose ridicule. Il ne trouve d'autre moyen que d'ajouter à ma phrase un mot qui en change le sens, et il retranche ce qui le détermine, c'est-à-dire, la phrase qui précède. Rétablissons le passage en entier, et il ne restera, comme je l'ai annoncé, qu'un *mensonge*. « C'est « sans doute un bel établissement que celui des « prix de l'académie ; ils sont faits pour exciter « l'émulation et encourager les talents par des « récompenses. Ils ont pu même, depuis *un cer-* « *tain nombre d'années*, contribuer au maintien « du goût ; on les a vus alors disputés et obte- « nus par des écrivains du premier ordre. Les « ouvrages couronnés ont été souvent, depuis « cette époque (si vous en exceptez les miens) « des modèles en leur genre, applaudis de l'Eu- « rope entière, et dont notre langue s'honorera « toujours. *Alors* l'académie, à qui le mérite des « concurrents laissait la liberté d'être sévère, a « pu rejeter constamment tout ce qui n'était pas « conforme au bon goût. L'abus des mots et des « figures, l'incorrection, la déclamation, l'enflure, « le jargon précieux et maniéré, le faux esprit, « tout ce qu'on trouve le moyen de faire passer « dans la société et louer dans les journaux, n'a « pu approcher de l'académie. »

Il est clair que j'ai déterminé une époque particulière, dont le mot *jamais* est précisément l'opposé ; et c'est ainsi que M. Linguet s'y prend pour faire déraisonner ses adversaires.

Autre mensonge. On vient de voir qu'après avoir parlé de cette époque, où *des écrivains du premier ordre ont disputé et obtenu des prix, où les ouvrages couronnés ont été des modèles;* j'ajoute, *si vous en exceptez les miens*. Que fait M. Linguet qui veut me donner l'air de l'égoïsme? Il retranche cette parenthèse; il ne transcrit que deux lignes éloignées l'une de l'autre, dont il ne fait qu'une seule phrase. Les prix académiques, me fait-il dire, ont *été*, *depuis un certain temps*, *disputés et obtenus par des écrivains du premier ordre;* et il ajoute « Cela est clair; car, depuis *un certain temps* « ils sont tous donnés à M. de La Harpe. »

On voit que ces mots *depuis un certain temps*, ont été déplacés et même changés par M. Linguet; les mots que j'ai mis, *depuis un certain nombre d'années*, sont dans un autre membre de phrase où il est question du *maintien du goût*. Ce que j'ajoute, *des écrivains du premier ordre*, est clair pour quiconque sait un peu l'histoire littéraire. Ces mots se rapportent au temps où MM. Thomas et Marmontel ont été couronnés, soit en vers, soit en prose. On sait que l'*Épître aux poëtes* et l'*Éloge du maréchal de Saxe* ont été véritablement l'*époque* d'une révolution dans les concours académiques. Je sais que M. Linguet ne conviendra pas que ce soient là des *écrivains du premier ordre;* car ils ne sont pas dans l'*ordre* de M. Linguet; mais il me per-

mettra bien de préférer les *Contes moraux* et l'*Éloge de Marc-Aurèle*, à la *Théorie des lois*, à la *Cacomonade*, etc. etc.

Je n'ai dit nulle part, je n'ai pu dire, ni penser, que l'académie était *infaillible*, ni qu'on ne pouvait pas appeller de son *infaillibilité*; et il y a une bonne raison pour que je ne l'aie pas dit, c'est que je ne suis pas tout-à-fait imbécille. J'ai dit qu'il n'y avait que de *plats écrivains* et de *petits satiriques* capables d'insulter l'académie, parce qu'elle n'aura pu goûter leur prose, ni leurs vers.

Voilà pour les *mensonges*; venons *aux injures*. C'en est une, je crois, assez grave que d'être traité de *calomniateur*; mais plus l'injure est grave, plus elle rend coupable celui qui l'a hasardée sans motif. J'ai dit que M. Linguet *a imprimé contre l'académie un libelle atroce, qu'il a depuis désavoué en partie.* Là-dessus M. Linguet s'écrie dans son indignation :

« S'il y avait en France des lois qui punissent « les calomnies quand elles sont présentées sous « une forme littéraire, nous les invoquerions « contre M. de La Harpe : comme il n'y en a point, « nous ne pouvons que le citer au tribunal des « honnêtes gens, et demander qu'il y soit dévoué « à la peine que mérite une assertion fausse, s'il « ne produit pas le *libelle* et le *désaveu.* »

Très-volontiers, M. Linguet. Vous n'êtes pas accoutumé à gagner votre cause à aucun *tribunal*,

et je vous proteste que vous ne gagnerez pas celle-ci *au tribunal des honnêtes gens*. Le *libelle* (ah! c'en est un, personne n'en disconviendra) est intitulé, *Réponse aux Docteurs modernes, par Simon-Henri-Nicolas Linguet*, 1771. Il est vrai que ce *libelle* n'est pas seulement contre l'académie; j'ai l'honneur d'en occuper une bonne partie : j'y suis pour une soixantaine de pages; M. Dupont, l'auteur des *Éphémérides*, pour un peu plus. J'y suis traité de *dogue* et de *serpent*, pour m'être moqué des *petits soupers de Tibère* et du *Sophi;* M. Dupont, de *calomniateur*, pour avoir cité très-fidèlement M. Linguet. Ces petites qualifications sont sans doute ce que M. Linguet appelle *de la chaleur;* et il se plaint des expressions de ma lettre! Mais les *honnêtes gens* appellent *libelle*, et *libelle atroce*, un ouvrage écrit de ce style. A l'égard de l'académie, voici ce qu'on dit en propres termes dans une lettre à M. d'Alembert : « Je n'ignore pas que vous et « M. Duclos, disposez en despotes des places de « ce sénat littéraire; je sais à merveille que vous « êtes les saints *Pierres* de ce petit paradis. Vous « n'en ouvrez la porte qu'à ceux *qui sont marqués « du signe de la bête.* » Cette dernière phrase est une délation violente, dans quelque sens qu'on la prenne; mais elle le devient bien plus, quand on lit le reste de la lettre, où l'on explique ce que c'est que le *signe de la bête*, de manière qu'il est impossible de s'y méprendre. Nous

sommes fort loin d'accuser M. Linguet d'être marqué du *signe de la bête;* mais nous lui demanderons de quel signe il faut marquer l'homme qui a écrit les deux phrases suivantes, qui se trouvent dans cette même Lettre à M. d'Alembert, et qui sont bien remarquables. « Est-il « permis à un homme raisonnable, qui a passé « trente ans, de mettre seulement en question « s'il croira à son catéchisme ? Fait-on des traités « contre les ordonnances de police qui enjoignent « de balayer les rues ? » Nous ne ferons aucun commentaire sur ce passage; mais quels commentaires ne feraient pas M. Linguet et consorts, s'ils le trouvaient dans des écrivains qu'ils appellent philosophes? Voilà le *libelle* bien constaté. Reste le *désaveu*. Pour ce dernier article, je m'en rapporte absolument à vous-même, M. Linguet. N'avez-vous pas dit quelque part dans les premiers cahiers de votre journal, que vous aviez été emporté un peu trop loin dans cette *réponse aux docteurs modernes*, et que dans une nouvelle édition, vous rectifieriez ces excès? Je vous le demande, parce qu'en vérité, je n'ai pas le temps de m'en assurer : je crois l'avoir lu; mais s'il vous plaît que cela ne soit pas, je ne demande pas mieux. L'affaire principale était de prouver le *libelle;* ce point démontré, il vous importe plus qu'à moi de prouver que vous l'avez *désavoué* en *partie*, comme je l'avais dit; si vous voulez absolument que je me trompe, je consens de bon

cœur à être repris *au tribunal des honnêtes gens*, pour avoir cru M. Linguet capable de *désavouer un libelle*.

Ce n'est pas là la seule *calomnie* dont M. Linguet m'accuse, il me reproche encore comme une *calomnie*, d'avoir paru présumer (car je ne l'ai pas dit) qu'il est l'auteur de cette lettre adressée à lui-même, au sujet de la tragédie de M. Légouvé, lettre écrite du style d'un cocher de fiacre qui sort du cabaret. Si c'est une *calomnie* de l'avoir *pensé*, nous sommes un grand nombre de coupables, et M. Linguet lui-même l'avoue. « Cette lettre est si révoltante, dit-il, que quel- « ques personnes n'ont pu s'imaginer qu'elle ait « été écrite. Les uns par *honnêteté*, les autres par « malignité, ont paru *pencher à supposer* que « l'auteur du journal se l'était adressée lui-même « pour avoir occasion d'y répondre. » Qu'il est conséquent, M. Linguet! Me voilà accusé de *calomnie* pour avoir pu penser ce que tant de personnes, de son aveu, ont pensé par *honnêteté*; mais soit *honnêteté*, soit *malignité*, personne ne sera plus tenté d'avoir une semblable opinion. M. Linguet a toujours des moyens victorieux pour réduire ses adversaires au silence. En voici un qui est un des plus forts qu'il ait jamais imaginés : « Afin de les convaincre ou de les réduire au si- « lence, nous en avons déposé l'original (de cette « lettre) chez un officier public, Me Chauvet, « notaire, rue Saint-Martin. »

Voilà qui est péremptoire; il est clair qu'une lettre déposée par M. Linguet chez un notaire, n'a jamais pu être écrite par M. Linguet. Il est accablant en fait de preuves, ce M. Linguet; il en a toujours d'un genre dont il est impossible de n'être pas étourdi; aussi de quel ton il les propose! comme il sent sa force!

Il faut pourtant que M. Linguet (sérieusement parlant) ait une fois raison sur quelque chose, et grace à une faute d'imprimeur, il a raison sur un fait. C'est, comme on l'a vu, celui de ces malheureux guillemets (1), sur lesquels il a fait un bruit épouvantable. Ils n'y devaient pas être, j'en conviens; mais à qui M. Linguet fera-t-il croire que c'est ma faute? Qu'ai-je pu faire de mieux que ce que j'ai fait? Du jour que je reçois le Mercure, j'écris pour prévenir M. Linguet sur une faute involontaire; mais quand le hasard lui a donné un petit avantage, il ne faut pas croire qu'il y renonce, à quelque prix que ce soit. Il veut absolument qu'il y ait du dessein dans ces guillemets, et qu'ils soient mis de ma part volontairement, comme s'il m'importait beaucoup que M. Linguet ait dit en toutes lettres une absurdité qui résulte nécessairement de sa critique. Ainsi, dans un article où j'ai raison contre lui sur tous les points,

---

(1) L'imprimeur avait par mégarde mis des guillemets à deux ou trois lignes qui n'étaient pas copiées exactement de M. Linguet, mais qui contenaient sa pensée.

j'aurai consenti, pour lui donner un ridicule de plus, à descendre à ces petites ruses de guerre, très-dignes de lui, sans doute, puisqu'il en a été convaincu tant de fois, très-dignes de la populace des folliculaires, mais infiniment au-dessous d'un homme de lettres, à qui jamais de pareilles manœuvres n'ont pu être reprochées, et qui n'en a pas besoin!

« En laissant subsister l'infidélité publique, dit « M. Linguet, il a fait une rétractation secrète. »

La plaisante phrase! et comment voulait-il que je ne la *laissasse pas subsister?* Pouvais-je l'arracher de tous les exemplaires imprimés? et ma *rétractation secrète* pouvait-elle être publiée plus tôt?

M. Linguet veut-il un exemple d'une infidélité bien volontaire, et qui n'a ni excuse, ni prétexte? Je vais le lui montrer tout-à-l'heure chez son maître, M. Fréron; car j'ai lu sa feuille. On me demandera peut-être pourquoi? C'est qu'on m'a parlé d'une phrase sur l'envie, qui m'a paru si singulière, que je n'ai pu la croire qu'en la lisant. M. Fréron prétend que chaque fois que *j'écris des vers ou de la prose*, *l'envie est prête à le déchirer de ses serpents* (1). Cette phrase est ironique ou sérieuse. Le journaliste peut vouloir

---

(1) On ne relève pas cette expression de l'envie qui *déchire de ses serpents*, et qui est un barbarisme intolérable. La grammaire, fondée sur la logique, apprend qu'on ne dit pas

dire ironiquement qu'on l'accuse d'*envie*, quand il m'arrive d'avoir en prose et en vers quelques succès qui peuvent l'affliger; mais est-il bien possible que M. Fréron imagine qu'on l'ait jamais accusé d'*envie?* Il peut flatter l'envie, la servir, la dégoûter même en la servant trop maladroitement; mais la sentir! à quel titre! N'y a-t-il pas dans cette phrase une *envie* d'être quelque chose, qui est très-plaisante dans M. Fréron? S'il veut dire sérieusement que *l'envie le déchire*, s'acharne contre *lui*, cela est encore bien plus extraordinaire. M. Fréron, exciter l'envie! il y a de quoi rire long-temps.

Envie ou non, il fait de l'*Éloge de Catinat* ce qu'il a fait de tous les autres ouvrages du même auteur; il accumule une vingtaine de phrases transposées, tronquées, altérées, entremêlées de mots ridicules et de parenthèses de sa façon; et il finit par une autre accumulation de tous les termes injurieux, par lesquels on peut désigner un mauvais ouvrage, et qui emportent toujours leur preuve avec eux, dès qu'ils sont rassemblés; et voilà une feuille.

On raconte que dans l'inventaire de l'historiographe Mézeray on trouva un sac étiqueté, sur lequel on lisait: *Voici le dernier argent que j'ai*

---

plus que l'envie *déchire de ses serpents*, qu'on ne dirait qu'un tyran *déchire de ses bourreaux;* mais les faiseurs de feuilles n'y regardent pas de si près.

reçu du roi; aussi, depuis ce temps, je n'ai jamais dit de bien de lui. M. Fréron aurait pu mettre à la tête de chaque feuille qu'il a écrite contre moi, et il y en a une belle quantité : M. de La Harpe m'a toujours témoigné publiquement un mépris très-franc et très-senti; en conséquence, j'ai dit, je dis et je dirai qu'il écrit très-mal en prose, plus mal en vers, et que tous les ouvrages qu'il a faits et qu'il fera, sont et seront à jamais *fastidieux*, *amphigouriques*, *détestables*, *plats*, *martelés*, *rampants*, *durs*, *absurdes*, *froids*, *ternes*, etc. (1).

Ce n'est pas assez de toutes ces belles qualifications, il faut quelquefois paraître avoir raison : rien n'est plus aisé; il n'y a qu'à supposer ce que l'auteur n'a pas écrit. Par exemple, on lit dans l'*Éloge de Catinat*, qu'il se voyait, comme général, chargé de dispenser trois choses: l'argent, le temps, et ce que souvent on prodigue avec la même légèreté, le sang des hommes.

Au lieu de dispenser, il n'y a qu'à mettre *disposer*, et il y aura *disposer le temps et l'argent*, ce qui est un solécisme; et *disposer* le sang,

(1) Ce n'est là qu'une petite partie des épithètes que ce grand Aristarque entassait journellement contre moi, en protestant toujours de son impartialité. Ma mémoire ne peut pas me les rappeler toutes; mais il n'y a qu'à prendre toutes celles que la langue française produit en ce genre; on ne peut pas s'y tromper.

ce qui est un barbarisme. M. Fréron ne peut pas dire que c'est une faute d'impression; car il observe que *disposer une chose* n'est pas français. Il a donc bien évidemment voulu mettre disposer; mais comment a-t-il osé faire cette supposition, quand il y a *dispenser?* C'est qu'il a cru qu'on n'y prendrait pas garde, qu'on ne le releverait pas; et quand on le releverait, qu'importe? il a fait son métier.

Voilà, M. Linguet, ce qu'on appelle des infidélités bien réelles et dignes de vous être proposées en exemple. La dernière accusation que vous intentez contre moi, est celle d'égoïsme, parce qu'on a parlé en cinq ou six lignes des applaudissements donnés à l'*Éloge de Catinat* dans l'assemblée publique de l'académie. C'est un fait littéraire dont un journaliste doit parler; dont vous-même, M. Linguet, si vous eussiez connu vos devoirs, auriez dû faire mention. Un fait n'est pas un éloge, et rien n'empêche qu'on ne dise autant de mal qu'on veut d'un ouvrage, en avouant qu'il a été fort applaudi.

Au surplus, le lecteur peut observer, à propos d'égoïsme, que M. Linguet, sur une feuille de quarante-huit pages, en emploie trente-deux à parler de lui; c'est peu de chose.

Il finit par un cartel littéraire. Il me propose un combat, et l'académie de Toulouse doit être le champ de bataille. J'ignore le nom du champion; si c'est M. Linguet, ou un autre; mais il

trouvera bon que je ne ramasse point le gant qu'il me jette. J'ai déja dit, puisqu'il aime à citer Virgile,

Hic victor cæstus artemque repono.

Il ne manquera pas d'autres concurrents qui rendront la victoire plus illustre, et à qui on la pardonnera plus volontiers.

Ce cartel de M. Linguet est accompagné d'*un faste de citations* latines, par lequel il veut se venger du reproche d'ignorance qu'on lui fait. M. de La Harpe, dit-il, *me prétend si honnêtement ignare en latin et en français!* Eh! mais je fais plus, ce me semble; je le prouve; et deux hémistiches latins ne me donnent pas une plus haute idée de sa science. Voyez s'il n'est pas toujours comme Sgnarelle : vous dites que je ne sais pas le latin! *Singulariter*, *nominativo*, *bonus*, *bona*, *bonum*, etc.

M. Linguet parle de *l'importance que je mets aux combats académiques;* ne serait-ce pas lui plutôt, si j'en crois son cartel? Ce cartel ne confirme-t-il pas ce qu'on dit, que M. Linguet était au nombre des concurrents, du moins sous un autre nom? Je suis loin de l'assurer; car je n'en sais rien, et je prie M. Linguet de ne pas prendre encore ce propos pour une *calomnie.*

Je ne puis m'empêcher d'observer en finissant, qu'il est étonnant peut-être que M. Linguet cherche tant la guerre; car il la fait bien mal :

dès qu'il combat, la tête lui tourne. Comment ne pas le croire, lorsqu'on lit dans sa feuille ces inconcevables lignes? « Faut-il que tout, absolument tout, change de nature, quand il s'agit « de nous, et que ce qui est permis à quiconque « n'a pas le malheur d'être Champenois, ou de « s'appeler Linguet, devienne un crime pour « l'individu infortuné, qui réunit ces deux ter- « ribles qualités? »

Je demande si l'homme qui écrit ainsi, est ce qu'on appelle *mentis compos*, et s'il a l'usage de ses facultés?

Je dis qu'il cherche la guerre; car pourquoi me l'a-t-il déclarée de nouveau? Du moment où il a été attaqué dans son état, je ne me suis pas permis d'écrire une ligne contre lui. Ce n'est point ici une modération affectée comme celle dont il s'est paré à la fin de ses articles satiriques, et qui n'est qu'un raffinement d'insulte. Ce sont des faits. Je n'ai pas même voulu rendre compte des ouvrages qui paraissaient contre lui, malgré mes liaisons avec leurs auteurs. Il paraissait désirer la paix, et comme la paix est bonne avec tout le monde, je ne demandais pas mieux. C'est à lui de voir aujourd'hui s'il a lieu de s'applaudir de sa nouvelle excursion. Je lui conseille de s'en tenir là; car si l'on s'amusait à faire tous les mois un petit relevé très-fidèle de toutes les fautes de tout genre, accumulées dans son journal, ceux même qu'a séduits l'espèce de réputation qu'il s'est acquise

dans le barreau, après n'en avoir eu aucune dans la littérature, pourraient enfin convenir de ce qui n'est plus douteux aujourd'hui parmi tous les gens éclairés; c'est que M. Linguet, quoique né avec de l'esprit et une grande facilité à écrire, n'est pourtant qu'un très-mauvais écrivain, dont il ne restera pas un seul ouvrage que la postérité puisse lire avec fruit.

P. S. J'apprends que dans les affiches de province, et même dans un certain *Journal des Dames*, composé par M. Mercier, je suis assez grotesquement défiguré. Courage, messieurs; je prendrai quelque jour pour devise, *non pluribus impar*. M. Mercier, qui s'est mêlé fort souvent dans les concours académiques, en prose et en vers, peut être mécontent de l'Académie et de moi. Quant à M. Querlon, qui n'est d'aucun concours, je crois qu'il est mécontent de tout le monde. Au surplus, je n'ai lu aucun de ces deux messieurs; ainsi, qu'ils ne s'attendent pas à une réponse. Je n'ai su que long-temps après, qu'il y avait une feuille de M. Querlon contre moi, et au bout de huit jours, où retrouver cette feuille? A l'égard du *Journal des Dames*, je ne sais en quel endroit du monde on le trouve, et je ne l'irai pas chercher. D'ailleurs, quand on a combattu des chefs illustres, et tels que MM. Fréron et Linguet, on peut craindre de se compromettre avec d'obscurs légionnaires.

Sur un Article du Journal de Lecture, concernant PIRON.

LE projet d'un *Journal de Lecture* est parfaitement assorti au goût dominant de ce siècle, où la mode est de s'instruire par extraits, de lire par désœuvrement, et de parler de littérature par distraction. Rien n'est plus commode que d'ouvrir un volume où l'on trouve au hasard des fragments de nos meilleurs ouvrages en prose et en vers, qui n'ont entre eux d'autre liaison que les noms des différents auteurs. Cette collection a un autre mérite que celui d'être favorable à la paresse. Elle est d'une utilité réelle aux nationaux et sur-tout aux étrangers. Elle rend familiers à ceux-ci les meilleurs morceaux de notre langue, qu'ils retrouvent successivement dans chaque feuille, et rappelle aux autres la mémoire des modèles qu'on ne saurait trop souvent revoir et consulter. Il est vrai que ces feuilles contenant aussi en extrait les nouveautés un peu connues, qui paraissent journellement, il y a telle de ces nouveautés qui contraste étrangement avec les morceaux qui l'accompagnent. Mais, en fait de journal, la nouveauté est toujours un mérite; et si, dans ce genre, le rédac-

teur ne voulait insérer, chaque mois, que ce qui est digne d'être conservé, il courrait risque souvent de ne rien donner de nouveau; il se ferait des ennemis de tous ceux dont il n'emprunterait rien; et c'est toujours très-bien fait (quand on le peut) d'être en paix avec tout le monde.

Mais rien n'oblige le rédacteur à insérer dans son recueil des morceaux de critique qui peuvent égarer le goût des étrangers, pour lesquels ce recueil est principalement destiné. Il est vrai qu'on n'en trouve qu'un exemple; mais il se présente dans le premier volume et pourrait faire mal juger du reste. Il est intitulé, *Réflexions historiques et littéraires sur Piron.* L'intérêt qu'on peut prendre à cette espèce de journal, qui peut être réellement utile, nous oblige à quelques remarques sur le morceau dont nous parlons. Il est de M. Imbert. Voici comme l'auteur débute.

« Vous m'avez étonné, monsieur, en m'ap-« prenant que notre célèbre Piron était moins « connu chez les étrangers, qu'il n'est estimé « dans sa patrie. »

Peut-être n'y a-t-il pas de quoi tant s'étonner. Le seul ouvrage de Piron, qui aurait pu passer chez l'étranger, est *la Métromanie;* et l'on sait que la comédie est un des genres d'ouvrages qui se traduisent le plus difficilement.

« Peut-être ses ouvrages ne sont-ils pas d'une « date assez reculée pour s'y être répandus à « titre d'ouvrages anciens, et qu'ils n'étaient assez

« étayés ni par l'intrigue, ni par le ton à la mode, « pour y passer en qualité d'ouvrages modernes. »

De quels ouvrages M. Imbert veut-il parler? *La Métromanie* est de 1738, et a eu tout le temps d'être connue et traduite. Tout ce qui réussit parmi nous est traduit presque aussitôt, sans que l'*intrigue* s'en mêle; et souvent même de fort mauvais ouvrages ont les honneurs équivoques d'une traduction; car rien n'empêche qu'un Anglais ou un Italien de peu de goût ne s'amuse à traduire un mauvais drame français, ignoré parmi nous, comme on pourrait le prouver par vingt exemples, depuis que notre littérature est à la mode dans l'Europe. La traduction est communément une suite du succès, mais n'en est pas toujours la preuve. Il faut s'informer non-seulement si tel ouvrage est traduit, mais si la traduction a réussi, et si l'auteur est estimé dans le pays où on lui fait parler une autre langue. Ne traduisons-nous pas tous les jours des livres mauvais ou médiocres? Peut-être le ridicule de *la Métromanie*, plus répandu parmi nous que chez toute autre nation, n'a-t-il pas paru assez piquant, assez théâtral, assez moral, pour les autres nations de l'Europe.

« Peut-être aussi lui a-t-il manqué cette *manière* « *philosophique qui a donné des ailes*, pour ainsi « dire, aux ouvrages des Voltaire, des d'Alem- « bert. »

On n'entend pas trop comment *une manière*

philosophique donne des ailes. Il faut écrire mieux lorsqu'on juge.

« Il débuta au Théâtre-Français par sa co-
« médie de *l'École des Pères*, qui parut d'abord
« sous le titre des *Fils ingrats*. Cette pièce, an-
« térieure à celles de La Chaussée, est *l'époque*
« *de la renaissance* du comique larmoyant sur
« notre théâtre. Il en fait une espèce d'amende
« honorable dans sa préface. Quoi que puissent
« dire pour nous nos partisans, *s'écrie-t-il*, tout
« se réduira, ce me semble, à ne pouvoir ap-
« précier notre malheureux comique, où l'on s'at-
« tendrit, que sur le pied du tragique, où l'on
« s'égaie. Il est malheureux pour ce genre, que
« MM. de Voltaire et Piron, qui tous deux s'y sont
« exercés, se soient réunis pour le condamner. »

D'abord *l'École des Pères* n'est point *l'époque* du comique larmoyant. C'est *le Préjugé à la mode*, dont le mérite et le succès firent connaître les ressources qu'on pouvait tirer des situations attendrissantes, mêlées au comique, et préparèrent ce genre qu'on appelle aujourd'hui le drame bourgeois, où l'intérêt peut aller quelquefois aussi loin que dans la tragédie, qui ne s'en distingue que parce qu'elle est essentiellement héroïque. Ensuite, ce n'était point une *renaissance*. Ce mot serait bien placé, s'il s'agissait d'un genre qui eût régné quelque temps, qui eût été oublié, et qu'on eût fait revivre. Ce n'est pas ici le cas. L'Andrienne, il est vrai, avait

fait voir que la comédie n'excluait pas le pathétique; c'en était assez pour que le genre du *Préjugé à la mode* ne fût point absolument une nouveauté; mais le *Préjugé à la mode* ne fut point une *renaissance;* ce fut bien véritablement une *époque*, parce qu'il ouvrit une route peu frayée jusqu'alors, et où beaucoup d'auteurs ont marché depuis. *L'École des Pères*, pièce dans laquelle il n'y a pas plus d'intérêt que de comique, n'a pu produire aucun de ces effets et n'est une *époque* dans aucun sens.

Je ne sais si Piron *s'est écrié,* comme le dit M. Imbert, qu'on ne pouvait apprécier le comique où l'on s'attendrissait, que sur le pied du tragique où l'on s'égaie. Ce n'est pas là une exclamation; mais c'est une hyperbole très-déplacée, et que l'auteur ne s'est permise apparemment qu'à cause de l'antithèse; mais une antithèse ne justifie pas une fausseté. Le tragique où l'on s'égaie, est souverainement ridicule, et n'était bon que pour Cyrano de Bergerac; mais le comique où l'on s'attendrit, sans être comparable à la tragédie héroïque, ni à la comédie de caractère, est encore un genre estimable, quand il est bien traité. Il est vrai qu'il n'y a aucun rapport entre *l'École des Pères*, que personne ne lit, et les belles scènes de *l'Enfant Prodigue* et le chef-d'œuvre de *Nanine*, que tout le monde sait par cœur. Mais aussi M. Imbert a grand tort de rapprocher en ce genre MM. de Voltaire

et Piron, qui même en aucun genre ne doivent être rapprochés, parce qu'ils n'ont rien de commun.

« Calisthène suivit de près *l'École des Pères*. « Cette pièce, *quoique* tout entière dans le *genre* « *admiratif*, fourmille des plus grandes beau-« tés; mais le peu d'intérêt en avait préparé la « chute. »

Il faut convenir que ce mot *quoique* est singulièrement placé. *Quoiqu*'une pièce soit dans le genre qui tend à exciter l'admiration (car c'est ce que signifie *le genre admiratif*), cependant elle *fourmille des plus grandes beautés*. Pour qu'une pareille phrase eût quelque sens, il faudrait que les pièces où l'on excite l'admiration ne fussent pas vraiment susceptibles de *grandes beautés*; et sans doute ce n'est pas ce que M. Imbert a voulu dire; car *Sertorius* et la mort de *Pompée* ne peuvent guères exciter d'autres sentiments que l'admiration, et ont cependant de grandes beautés. L'admiration même est l'effet le plus général des pièces de Corneille, même de celles qui ont plus d'intérêt que les deux qu'on vient de nommer; et c'est précisément parce qu'il inspire ce sentiment d'admiration qui élève notre ame, qu'il a été nommé le grand Corneille. M. Imbert a peut-être voulu dire que ce sentiment de l'admiration n'est pas le plus tragique, ni le plus théâtral qu'on puisse exciter; et je le crois aussi. Mais ce qu'il a dit est bien

loin de ce qu'il a voulu dire; et même en lui supposant cette idée, il est toujours plaisant de dire qu'un ouvrage a des beautés, *quoique* son genre soit d'exciter l'admiration, comme si ce n'était pas précisément par les beautés qu'on produit l'admiration.

On peut remarquer ici ce qui a déja été observé plus d'une fois, combien il est rare parmi les jeunes gens qui montrent quelque talent pour les vers (car M. Imbert a donné des preuves de ce talent dans *le Jugement de Pâris*) d'en trouver un capable d'écrire quelques pages en prose, qui puissent plaire à un lecteur sensé, où il y ait quelque justesse dans les idées et dans les constructions, et où l'auteur s'entende lui-même. Cependant ils ont presque tous la manie de juger et de disserter en prose, et l'on ne voit guères d'épîtres de cent vers où il n'y ait une préface plus longue et plus mauvaise que la pièce.

Reste à savoir si Calisthène *fourmille* des plus grandes beautés. M. Imbert ne songe pas qu'un ouvrage qui mériterait cet éloge serait un ouvrage immortel, parce qu'il n'y a point de défauts que de grandes beautés ne fassent pardonner. Je ne ferai à M. Imbert qu'une question. Quelqu'un sait-il un vers de Calisthène? et trouverait-il beaucoup de gens qui l'aient lu ou qui se souvinssent de l'avoir lu? Dira-t-il qu'on ne lit guères un ouvrage de théâtre qui n'a pas eu de succès? On lit beaucoup *Esther*, qui est une

fort mauvaise tragédie; mais c'est qu'en effet *Esther*, comme ouvrage de poésie, *fourmille* des plus grandes beautés, s'il faut se servir de ce terme, que je ne trouve pas trop bien placé. Un ouvrage *fourmille* de défauts; mais il étincelle de beautés.

Au peu d'intérêt qui prépara la chûte de Calisthène, M. Imbert ajoute une autre raison, d'après ce que raconte l'auteur dans sa préface: c'est que le poignard que Calisthène reçoit de Lysimaque se rompit en morceaux dans sa main. Il est bien étonnant qu'un homme d'autant d'ésprit que l'auteur de la *Métromanie*, ait bercé son amour-propre d'un pareil conte. jamais un pareil incident ne ferait tomber une bonne pièce. Ce n'est pas le poignard brisé de Lysimaque qui fit tomber Calisthène; c'est le poignard de Melpomène qui se rompit dans les mains de l'auteur.

« Les *Courses de Tempé* réussirent et elles « réussiraient encore aujourd'hui. »

Un écrivain qui aurait eu plus de droit de parler affirmativement aurait dit, peut-être.

« L'auteur a eu l'art d'y mettre une vérité et « un naturel charmant, sans rien perdre de l'ori-« ginalité qui le distingue. »

Voici quelques traits de ce *naturel* et de cette *vérité*, et de cette *originalité*. Je les prends dans les citations de M. Imbert.

SILVANDRE.

Ah! *quand on aime*, *a-t-on* l'humeur que vous avez?
Non, vous ne savez pas ce que c'est que tendresse.

THÉMIRE.

Vous savez quereller sans cesse,
Vous; c'est tout ce que vous savez.

SILVANDRE.

Rien ne vous impatiente.

THÉMIRE.

Et tout vous met en courroux.

SILVANDRE.

C'est que je suis sensible.

THÉMIRE.

Et moi très-*endurante*,
Témoin l'amour que j'ai pour vous.

SILVANDRE.

Je ne songe en tout qu'à vous plaire.
Ma faute, *quand j'y manque*, est bien involontaire;
Mais *vous ne disconviendrez pas*
Que si vous aimiez bien, *l'on vous eût vu tout faire*,
Pour vous débarrasser d'Hylas.
Votre père a parlé de se donner un gendre;
Étranger dans ces lieux, je n'ai que peu d'espoir:
Mais consultons *par où* nous pourrons nous y prendre, etc.

Je ne sais si M. Imbert trouve dans cette manière d'écrire beaucoup de *vérité*, de *naturel* et d'*originalité*. On peut du moins assurer qu'il n'y a pas beaucoup de grace, ni d'élégance.

Viens, viens voir échouer tes ruses criminelles;
La honte et les remords courront à tes côtés.

On aime beaucoup dans Boileau,

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Pourquoi n'aimera-t-on pas les *remords qui courent*, figure qui n'est pas plus hardie? C'est que dans le vers de Boileau, c'est le poëte qui parle : ici, c'est un personnage, et un personnage de pastorale. Où est là le *naturel* dont parle M. Imbert?

Je l'ai surpris à s'exercer souvent.
Je vous l'avouerai sans finesse :
La flèche vole avec moins de vîtesse,
Et j'oserais pour lui gager contre le vent.

L'hyperbole est un peu forte, et ce n'est pas encore là du *naturel*. M. Imbert appelle les *Courses de Tempé* une *pastorale charmante*. Il ne faudrait pas s'exprimer ainsi même dans un panégyrique, encore moins dans des réflexions *historiques et littéraires;* car ce jugement n'est pas plus littéraire qu'historique.

A l'article de *Gustave*, voici comme M. Imbert s'exprime :

« On aura beau m'objecter la multiplicité des « évènements entassés dans cette tragédie, je ré« pondrai qu'elle a beaucoup d'intérêt; si on lui « reproche bien des endroits d'un style *rocail« leux;* je répondrai, beaucoup d'intérêt, et cette

« réponse sera pour moi le fameux *sans dot* de « l'*Harpagon* de Molière. »

Non, le *beaucoup* d'intérêt de M. Imbert ne sera pour personne le *sans dot* de Molière. D'abord il faudrait de bonne-foi avouer qu'on veut faire un panégyrique; encore, dans cette supposition, faut-il respecter la vérité à un certain point. Quel est le but de M. Imbert? Veut-il flatter Piron, qui ne l'entend plus? Se croit-il obligé, pour marquer le respect qu'il rend à sa mémoire, de trouver bon tout ce qu'il a fait? Il se trompe; quand on loue un homme de génie qui n'est plus, il faut le juger comme on peut supposer qu'il se jugerait lui-même, si, dans un autre ordre de choses, élevé au-dessus des faiblesses de l'humanité, au-dessus de ses propres ouvrages, il jetait sur eux le coup-d'œil d'une raison absolument épurée. Dans cet état de supériorité, il ne voudrait conserver de ses productions que celles que la postérité aurait consacrées, et n'entendrait son éloge avec plaisir, qu'autant qu'il serait conforme à la vérité. C'est la vérité qu'on doit au public, quand on parle des morts; et même quand il est question des vivants, on peut la taire sans doute; mais il ne faut pas la blesser.

M. Imbert peut-il ignorer que ce n'est pas seulement la *multiplicité des évènements* que l'on reproche à Gustave, mais leur invraisemblance? On lui reproche une intrigue qui n'est fondée

que sur un jeu de mots, sur un quolibet indigne de la tragédie, et sur une maladresse du tyran qu'il est impossible de justifier. Quel est le fondement de la pièce? Le voici en deux mots. Gustave paraît devant Christierne sous le nom d'un soldat qui apporte la tête de Gustave que Christierne a proscrit. Christierne lui dit avec beaucoup de raison:

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paraîtrais pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'était en ma puissance.

Ce qui ne peut vouloir dire autre chose, si ce n'est qu'il a la tête de Gustave, qui est en effet sur ses épaules; et il ajoute:

C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir,
Et c'est à vous, seigneur, à vous faire obéir.

Après cette réponse, le tyran n'a autre chose à faire que de demander la tête de Gustave, qui apparemment est entre les mains de quelqu'un des gardes du palais. L'objet est de si grande importance, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et toute autre conduite est impossible à supposer dans un homme qui a un si grand intérêt à s'assurer de la mort de son ennemi, et à qui le soldat qu'on lui présente ne peut pas donner d'autre preuve. Cependant Christierne n'en fait rien; et par une bonne raison, c'est que la pièce se-

rait finie. Il parle d'autre chose ; et deux actes se passent, avant qu'il s'avise de vérifier une nouvelle si importante. C'est là sans doute une faute plus capitale que la *multiplicité des évènements*, et le combat sur la glace que raconte Adélaïde, après avoir *disparu* sous la glace, et le froid épisode de Frédéric, etc. Mais, dira-t-on, la pièce a réussi. Oui, parce qu'il y a des situations attachantes et un intérêt de curiosité; car c'est là sur-tout l'espèce d'intérêt qui règne dans Gustave. Il ne faut pas disputer contre les larmes, dit M. Imbert, comme s'il parlait d'*Inès* ou de *Zaïre*. Je n'ai jamais vu que Gustave fît verser beaucoup de larmes. Il y a du mérite sans doute, puisqu'il est resté au théâtre; et ce mérite consiste, comme je viens de le dire, dans des situations qui ont fait excuser les invraisemblances ; mais plusieurs pièces sont restées au théâtre, sans mériter beaucoup d'estime, et sans faire beaucoup de réputation à leurs auteurs. *Amasis* est resté au théâtre même depuis *Mérope*. *Amasis* est-il une bonne tragédie? et Lagrange Chancel est-il un bon poëte dramatique?

M. Imbert parle de quelques endroits d'un style *rocailleux*. Je ne sais trop ce que c'est que ce style *rocailleux ;* mais on sait ce que c'est qu'un style dur et barbare, qui offense également l'oreille et la grammaire; et M. Imbert peut-il nier que ce style ne soit d'un bout à l'autre celui de Gustave? Pourquoi dissimuler la vérité?

Qui veut-il tromper? et à qui veut il plaire? Qu'il ouvre Gustave, et il verra, dès la première scène :

Tout le monde, en effet, seigneur, *en est* encore
A connaître l'objet que votre flamme honore.
. . . .

CHRISTIERNE.

Hélas! souvent ainsi *nous*-mêmes contre *nous*
Du sort qui *nous* poursuit, *nous* préparons les coups.
Juste *punition de la façon* barbare,
Dont ma *rage accueillit* une beauté si rare!
Écoute, et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus souffrir.
. . . .
Frédéric avoué de l'état et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y *fut*, etc.
Ah! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de *séduisant en soi*,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse et les graces.
Où la tendre langueur *fait remarquer ses traces :*
Jamais de deux beaux yeux *le charme en un moment*,
N'a, sans vouloir *agir*, *agi* si puissamment, etc.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette ame inflexible?

Cet amas de solécismes et de barbarismes, et d'expressions ridicules, est-il ce que M. Imbert appelle du style *rocailleux ?* C'est aux étrangers sur-tout qu'il faut dire que ce style est ce qu'il y a de plus mauvais dans notre langue.

Si M. Imbert m'observe que moi, qui dis tant

de mal de ce Gustave, j'en ai fait un, il y a environ dix ans, beaucoup plus mauvais, je lui répondrai que c'est précisément parce que j'ai fait beaucoup plus mal, que j'en parle librement. Si j'avais fait mieux, je n'aurais rien à dire.

« Vient enfin *la Métromanie*, qui marche de « front avec les chefs-d'œuvre de Molière. »

L'expression est forte. Quand M. Imbert aura réfléchi sur l'art, il saura que dans la comédie, rien ne marche de front avec Molière. *La Métromanie* est une excellente pièce, pleine de situations, de verve, de gaieté, dont les caractères sont bien tracés, l'intrigue bien menée, le style original, comique et brillant de vers heureux que tout le monde a retenus. Cette pièce et *le Glorieux* sont les deux chefs-d'œuvre de ce siècle, dans le genre de la bonne comédie. Mais M. Imbert me demandera-t-il comment, malgré tant d'avantages, on ne marche pas de front avec Molière? C'est que Molière, dans ses chefs-d'œuvre, a un mérite qui lui est propre, et que personne n'a possédé au même degré; la connaissance profonde et l'expression toujours vraie du cœur humain, et de grands résultats de morale à la portée de tous les esprits et faits pour toutes les nations. Lorsque dans une pièce, d'ailleurs aussi parfaite que *le Misanthrope*, on fait voir aux hommes que la vertu la plus pure peut n'être bonne à rien, ni pour nous, ni pour les autres, et nous être, au contraire, très-nuisible, si elle

n'est aimable et tempérée par l'indulgence; lorsqu'on met une vérité si utile dans un jour si frappant; lorsque dans *le Tartufe*, ouvrage plus théâtral encore que *le Misanthrope*, on donne une leçon peut-être encore plus importante, et sûrement plus courageuse; lorsqu'enfin ce grand mérite couronne tous les autres mérites de l'écrivain et du poëte : on est alors dans un rang unique; et une bonne comédie qui n'est pas une grande leçon de morale, et qui n'attaque qu'un ridicule particulier, ne peut jamais supposer ni un génie aussi élevé, ni d'aussi grandes vues que les beaux monuments dont nous venons de parler, et que la dernière postérité recevra avec une admiration égale à la nôtre.

M. Imbert est très-*embarrassé à deviner les raisons de la chûte de Cortez. Cortez*, dit-il, *est aussi sublime par les idées que Calisthène, plus énergique et bien plus fort d'intérêt et de situations.* Comme on prodigue les grands mots sans avoir réfléchi sur leur valeur ! Comment M. Imbert n'a-t-il pas songé qu'un ouvrage qui mériterait toutes ces qualifications, serait dans les mains de tout le monde, ou du moins admiré des connaisseurs ? et comme il serait très-inutile ici d'entrer dans la moindre discussion sur un ouvrage que personne ne lit, nous nous contenterons de demander à M. Imbert quel est l'homme de lettres (excepté lui) qui trouve dans la tragédie de *Cortez* du *sublime*, de l'*énergie*, des *si-*

tuations, de l'*intérêt;* M. Imbert cite des morceaux à l'appui de ses éloges. Voici les premiers vers qu'il transcrit.

Le lac où vous avez cent barques toutes prêtes,
Lavant le pied des murs du palais où vous êtes,
Vous peut faire aisément regagner Tézeuco;
Les chemins sont ouverts. D'ailleurs, à Tabasco,
Vous le savez, seigneur, l'ardeur était nouvelle, etc.

M. Imbert a-t-il réfléchi, quand il a cité de pareils vers? et plus bas:

Des fiers Américains *l'hostilité* sauvage
Semble nous annoncer la flamme et le ravage.
Audace contre audace, imitons le Romain
Qui se rendit l'effroi du rivage Africain.

Quel style! c'est pourtant là ce que M. Imbert appelle *des morceaux de la plus grande éloquence.* Il est vraisemblable, ajoute-t-il, que cette tragédie aurait du succès au théâtre. On en a certainement applaudi de plus mauvaises, qui ont été oubliées trois semaines après. Si M. Imbert parle de cette espèce de *succès*, ce n'est pas la peine de lui rien disputer là-dessus; on sait aujourd'hui mieux que jamais la valeur de cette sorte de succès, qui dépend plus ou moins des circonstances et des mesures qu'on prend. Mais s'il parle de cette expression d'estime et d'admiration, qui caractérise les véritables *succès*, si rare dans tous les temps, il *est vraisemblable* qu'il se trompe.

« En général, on peut dire que les derniers « ouvrages de Piron ne se ressentaient pas de sa « vieillesse. N'imputons cet avantage qu'à l'in- « fluence victorieuse du physique sur le moral. « Piron a joui de la santé la plus robuste. »

Quels sont ces ouvrages qui ne *se ressentent pas de la vieillesse?* Le dernier de l'auteur, Cortez, est de 1744. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant l'espace de près de trente ans, quel est l'ouvrage connu de Piron? Est-ce une paraphrase du *De profundis*, qu'on trouva très-ridicule? Je ne m'en rappelle pas d'autres. Peu d'auteurs ont commencé plus tard que lui, et peu ont fini plus tôt. Où M. Imbert va-t-il chercher un exemple d'une vieillesse robuste et de l'*influence victorieuse du physique?* Je ne me souviens pas, depuis que je suis au monde, d'avoir entendu rien louer de la vieillesse de Piron, si ce n'est sa bonne santé et ses digestions; et, en vérité, c'est bien quelque chose; mais jusqu'où mène la fureur du panégyrique et la manie de parler sans rien dire!

« Je sais et je ne le dissimulerai pas qu'on a « reproché à Piron de l'âpreté dans le style, une « négligence totale de l'harmonie. »

De l'âpreté! Pourquoi donc lui aurait-on reproché de l'âpreté? Ce n'est pas un défaut; c'est même une beauté, quand elle est placée.

La nature marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

Son sein, tout hérissé, n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.

Voilà du style âpre, et ce style est très-beau, parce qu'il est parfaitement adapté au caractère du personnage. M. Imbert, en parlant de meilleure foi, aurait peut-être mis dureté au lieu d'âpreté; mais il a craint d'affliger l'ombre de Piron, et n'a pas craint d'offenser la vérité. A quoi bon tous ces ménagements? *La Métromanie* exceptée, personne n'ignore que le style de Piron, dans ses pièces de théâtre, est mauvais dans tous les sens, et il faut bien se donner de garde de le prouver. On aurait trop raison, ce qui est un grand tort. Il faut s'en rapporter au lecteur et à la voix publique.

« Il était difficile à Piron de ne point manquer « d'harmonie. Son caractère dominant était l'é« nergie qui suppose la précision, et la précision « est si près de la dureté et du défaut d'har« monie. »

Quel raisonnement! Ne dirait-on pas qu'il faut être faible et bavard pour être harmonieux, et qu'on n'est pas précis sans être dur? Jusqu'à quand ces hérésies, qu'en littérature, on peut appeler *populaires*; ces ridicules apologies du mauvais goût et du mauvais style, rebattues dans les plats journaux, voués au parti de la médiocrité, gâteront-elles l'esprit des jeunes littérateurs? Faut-il répéter encore que dans Virgile, dans Horace, dans Tacite, dans Racine, dans M.

de Voltaire, l'énergie du style, ce degré de force que l'expression peut donner à la pensée, la précision, cette sobriété de termes qui rejette toute inutilité, s'unissent toujours à l'harmonie, à cet accord heureux des sons, de la mesure et du mouvement, avec le sentiment et l'idée, accord qui est le chef-d'œuvre de l'art? Voyez les beaux morceaux de Bossuet et de Corneille, qui sont ce que notre langue a produit de plus énergique dans le siècle dernier. Quand Bossuet est grand, sa prose est d'une harmonie imposante; quand les vers de Corneille sont sublimes, pleins de force et d'idées, ils sont sonores et harmonieux.

Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur;
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

Il est difficile de faire des vers plus forts et plus précis. Blessent-ils l'oreille? On citerait de même tous les beaux vers de Corneille. On ferait voir, au contraire, que quand il est déclamateur ou dissertateur, son style devient dur, et ne plaît pas à l'oreille plus qu'au goût. Qu'on cesse donc de nous répéter si mal à propos que la précision et la force sont près du défaut d'harmonie, et qu'on est dur, parce qu'on est fort. On est dur, parce qu'on est dur, parce qu'on a reçu de la nature de mauvais organes qu'on ne s'est pas appliqué à corriger. Je ne connais que Lucrèce qui

ait uni assez constamment la force à la dureté; mais il écrivait des idées philosophiques dans un langage qu'il était souvent, comme il le dit lui-même, obligé de créer. Lucrèce excepté, par-tout où vous trouvez l'énergie de style, vous y trouverez l'harmonie. Je sais bien que quelques mauvais poëtes, dénués de goût et d'oreille, ont fait quelquefois des vers où il y a de la force; mais cette force accidentelle ne tenait pas à leurs défauts. Ils étaient forts quelquefois, quoiqu'ils fussent toujours durs, et non pas parce qu'ils l'étaient.

M. Imbert rapporte la manière dont Piron se justifiait sur l'harmonie. *De l'harmonie, de l'harmonie, voilà leur mot de ralliement. Hé! mettez-moi, avant tout, des choses dans vos vers.*

Sans doute; mais faites que je puisse les entendre et les lire, ou ces *choses* seront perdues. Et qu'est-ce donc que la poésie, si ce n'est le talent de flatter l'oreille, en parlant à l'ame et à l'imagination? et n'est-ce pas la difficulté de réunir tous ces différents avantages, n'est-ce pas cette difficulté vaincue qui fait le grand mérite du poëte et le charme de son art?

Il est triste qu'il faille encore rappeler et défendre des vérités si palpables; mais tant d'écrivains s'efforcent de détruire tout principe de goût, qu'on est forcé quelquefois de redire ce que trop de gens sont intéressés à faire oublier.

Pour prouver que la muse de l'auteur de *la*

Métromanie savait se plier à tous les tons, M. Imbert se donne la peine de transcrire une longue pièce de vers qui se trouve dans plusieurs recueils, et qui commence ainsi :

O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes, etc.

En voici quelques échantillons :

De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous et deux sont sages :
Providence en tout ceci ;
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous ballotte
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de notre espèce,
En voyant courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
. . . .
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelas,
Doux sommeil entre deux draps,
Un calme dont rien n'approche ;
Jamais le moindre fracas
De carrosse, ni de coche,
Paix, bombance, liberté,
Liberté sans anicroche.
L'horloge, à la vérité,

Qui voudra nous le reproche,
Rarement est remonté,
Mais non pas le tourne-broche.

. . . .

Là, des têtes d'artichaux,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon,
Qui tout-à-l'heure en salade
Vont piquer près d'un dindon
L'appétit le plus malade, etc.

Cette prose rimée, si platement burlesque, paraît à M. Imbert *un ouvrage délicieux pour la grace et la facilité.* Tout n'est pas si mauvais que ces morceaux, qui ressemblent parfaitement aux mauvais vers de Voiture, ou du Père du Cerceau; mais ce qu'il y a de mieux, n'est pas au-dessus du médiocre, et reste fort loin de nos bonnes pièces en ce genre.

On sait combien les préfaces de Piron sont décriées. Non-seulement on est fatigué, au bout de trois pages, de leur tournure bizarre et de leur jargon baroque; mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'on y trouve très-peu d'esprit et pas une idée sur l'art. M. Imbert prétend qu'elles ressemblent à sa conversation. J'ai ouï dire trop de bien de la conversation de Piron, pour croire qu'elle ressemblât à ses préfaces; et rien, d'ailleurs, ne se ressemble moins que l'esprit de la société et l'esprit d'un livre. M. Imbert *relit souvent avec délices* les préfaces de Piron. On ne

peut contester à personne son plaisir; mais si M. Imbert est à peu près le seul qui ait ce plaisir, on peut lui contester son goût.

On connaît de Piron quelques épigrammes excellentes, et quelques contes plus plaisamment racontés que plaisamment inventés. Voilà tout ce qu'on peut ajouter, pour sa gloire, à *la Métromanie*. Dans l'opinion la plus générale, c'est un homme de génie qui a fait un bel ouvrage et quelques bagatelles piquantes. La postérité a déja oublié le reste, dont M. Imbert n'aurait pas dû parler. L'*Éloge de Piron* ne devait pas tenir plus de quatre pages.

M. Imbert rapporte quelques anecdotes sur Piron, dont plusieurs ne valaient pas la peine d'être écrites, celle-ci, par exemple:

« Une personne le rencontra un jour se pro-« menant dans le jardin des Tuileries, avec sa « haute taille, son air vénérable et son grand « bâton. *Voyez Piron*, dit-il en riant à ceux qui « l'accompagnaient, *ne lui trouvez-vous pas*, « *comme moi, l'air d'un prélat?* Là-dessus, pour « suivre sa plaisanterie, il va au devant de lui, et « se met à genoux sur son passage, comme pour « recevoir sa bénédiction. Piron, qui n'avait pu « entendre le projet de cette plaisanterie, le de-« vina sans doute; il lève majestueusement la « main, et l'ayant béni en digne prélat, *lève-toi*, « dit-il, *ou je te confirme.* » Cette anecdote était bonne pour les almanachs. La plus piquante de

celles que rappelle M. Imbert, est très-connue, et regarde la fameuse épigramme contre l'abbé Desfontaines.

« Desfontaines faisait mention dans ses feuil-
« les d'une lettre où J.-B. Rousseau louait Piron,
« qu'il avait vu à Bruxelles. Après avoir rapporté
« et approuvé les éloges que ce poëte célèbre en
« faisait, le journaliste ajouta un *mais*... avec des
« points. *Oh! Oh!* dit Piron, *tu me payeras, non*
« *pas ce que tu as dit, mais ce que tu n'as pas dit;*
« et là-dessus il lâcha son épigramme qui fit le
« plus grand bruit. Quelques jours après, il alla
« voir l'abbé Desfontaines qu'il trouva entre
« deux jésuites de ses amis. Le journaliste devint
« furieux en le voyant entrer. *Comment*, s'écria-
« t-il, *vous avez la hardiesse de me venir voir,*
« *après l'épigramme horrible que vous avez faite*
« *contre moi! Qu'appelez-vous horrible?* répon-
« dit Piron, *comment vous les faut-il donc? elle*
« *est fort jolie.* Ce sang-froid redoubla les trans-
« ports de l'abbé, et fit partir d'un éclat de rire
« les deux jésuites qui étaient présents. *Tenez,*
« ajouta notre poëte, *crier ne fait rien. Je viens*
« *vous proposer un accommodement.—Eh! quel*
« *accommodement? Le voici : Vous écrivez au*
« *public toutes les semaines; vous n'avez qu'à lui*
« *mander la première fois que l'épigramme, dont*
« *il est question, a été faite, on ne sait contre*
« *qui, ni par qui, il y a cinquante ans, et tout*
« *sera dit. A la bonne heure,* dit l'abbé Desfon-

« taines, *donnez-moi l'épigramme*. Et voilà sur-
« le-champ l'abbé au point où Piron voulait l'a-
« mener, copiant une épigramme faite contre
« lui, et sous la dictée de l'auteur même de l'é-
« pigramme. La situation est des plus comiques
« qu'on ait vues au théâtre; elle eût figuré dans
« *la Métromanie*. La peinture qu'en faisait Piron,
« et le récit des commentaires de l'abbé Desfon-
« taines à chaque vers de l'épigramme qu'il co-
« piait, auraient opéré la guérison d'un Anglais
« consomptionnaire. Cette paix ne fut pourtant
« qu'une trève; et même avant de se quitter, il y
« eut promesse mutuelle de recommencer les
« hostilités. Depuis cette visite, Piron faisait tous
« les matins une épigramme qu'il envoyait à l'abbé
« Desfontaines. Il en a fait plus de soixante. »

Il eût mieux fait de s'en tenir à la première, qui est à peu près la seule qu'on ait retenue, et qui suffisait, parce qu'elle est excellente. Cette suite d'épigrammes journalières a quelque chose de puéril. Une bonne épigramme est une saillie d'humeur ou de gaieté, et doit se pardonner, quand elle n'attaque que le ridicule. Soixante épigrammes marquent un dessein suivi d'être méchant, et c'est l'être avec maladresse. D'ailleurs, l'abbé Desfontaines ne méritait pas tant d'acharnement. Il s'en faut bien qu'il ait été le plus coupable de ceux qui ont exercé le même métier. Il jugeait souvent tout de travers; mais il se défendait les personnalités.

Le trait qui fait le plus d'honneur au caractère de Piron, c'est celui par lequel M. Imbert termine ses réflexions.

« Sa nièce était mariée à M. Capron, célèbre « musicien; mais elle cachait soigneusement ce « mariage, pour ne pas alarmer la sensibilité de « Piron, qui aurait pu craindre que les soins « qu'elle allait donner à son mari, ne fussent « pris sur les soins qu'elle donnait à son oncle; « et elle avait long-temps vécu près de lui, sans « sans qu'il lui en témoignât le moindre soupçon. « Elle se croyait maîtresse de son secret. Jugez « quelle fut sa surprise quand, dans son lit de « mort, son oncle fit écrire, en dictant son tes- « tament : Je fais mon héritière universelle ma « nièce, femme de Capron, musicien. Avoir ap- « pris ce mariage et l'avoir pardonné était géné- « reux; mais n'en avoir rien témoigné, de peur « d'affliger sa nièce, c'est une délicatesse qui n'ap- « partient qu'à une ame aussi noble que la sienne. »

M. Imbert loue beaucoup la modestie de Piron. On cite pourtant de lui quelques mots qui prouveraient qu'il ne pesait pas dans une balance fort exacte son mérite et celui des autres. Peu de gens, sans doute, sont en état de bien tenir cette balance; mais l'amour-propre de Piron ne la faisait-il pas pencher un peu trop en sa faveur, lorsque quelqu'un le félicitant d'avoir fait la dernière comédie de ce siècle, il répondit : *Ajoutez* et *la dernière tragédie?* On sait que dans ses dis-

cours, il ménageait fort peu M. de Voltaire l
comédiens lui demandant quelques changem.
qu'il faisait attendre, et lui citant en exemp
facilité de M. de Voltaire, qui leur donnait au.
de changements et souvent plus qu'ils ne v
laient, il répondit : *M. de Voltaire travaille*
marqueterie, et moi, je jette en bronze. Ce tr.
est fort connu. En voici un qui l'est m
mais qui est beaucoup plus fort. Un de ses a
lui amena un jour une personne de sa c
naissance, à qui, disait-il, il avait l'oblig
d'avoir vu M. de Voltaire, et pour lui témoig
sa reconnaissance, il ne croyait pas pou
mieux faire que de lui faire voir l'auteur de
Métromanie. Monsieur vous doit du reste,
Piron à son ami. On connaît aussi la rép
qu'il fit à M. de Voltaire qui lui demandait, d
le temps des premières représentations de Sé
ramis, ce qu'il pensait de cet ouvrage. *Je*
que vous voudriez bien que je l'eusse fa.!
J'ai entendu plus d'une fois vanter ce
comme une excellente réponse. J'avoue que
merais encore mieux avoir fait Sémiramis.

---

(1) Il est vrai que les représentations de *Sémiramis*,
sa nouveauté, furent très-orageuses. La pièce fut long t
en butte à tous les traits de la critique, de la satire et
haine; elle passa même pour une pièce tombée. C'es
jourd'hui une de celles de l'auteur le plus applaudies
plus suivies. On ne peut trop remarquer qu'il n'y a
que les productions de la médiocrité qui soient acc.

Cette réponse fait voir que, depuis le succès de Gustave, Piron croyait pouvoir balancer la réputation de M. de Voltaire dans la carrière dramatique; et en effet, les détracteurs de ce dernier lui ont toujours opposé tout ce qui n'approchait pas de lui, et tout ce qui a fini par lui céder la place. Ces détracteurs disaient (car il faut bien dire quelque chose) que M. de Voltaire faisait mieux des vers, mais que Piron était plus poëte, avait plus de verve et de génie. Alzire et Cortez, tous deux susceptibles des mêmes peintures poétiques, étaient pourtant un objet de comparaison bien décisif, et qui aurait dû dessiller les yeux de l'envie, si l'on pouvait guérir un aveuglement volontaire. C'est là qu'il était aisé de distinguer l'homme qui s'est montré partout un grand poëte, de celui qui ne l'a été qu'une fois dans *la Métromanie*. Mais, sans remonter si haut, je lisais tout-à-l'heure dans l'épître à mademoiselle Chéré, que M. Imbert cite, comme un chef-d'œuvre, un morceau dont toutes les idées se retrouvent dans une pièce de M. de Voltaire, publiée long-temps avant cette

---

paisiblement et portées, pour ainsi dire, par une indulgence générale. Comme la place qu'elles peuvent avoir un instant n'est pas brillante, on la leur accorde sans peine jusqu'au moment où il n'en est plus question; mais les productions du génie, faites pour un rang infiniment plus élevé, n'y arrivent qu'à travers les obstacles, et n'y sont affermies que par le temps.

épître. Laissant à part le mérite de l'invention, qui, d'ailleurs, est assez peu de chose en cet endroit, il est facile de faire voir au lecteur lequel des deux écrit non-seulement avec plus d'élégance et d'harmonie, mais avec plus de verve et de mouvement.

Disparaissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où le sable, au *lieu des herbes*,
Nous attriste le regard;
Lieux où la *folle* industrie
Arrondit tout au ciseau;
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie
Ou de l'ennuyeux niveau.
Ici, l'auguste nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.

Sans parler de quelques fautes de style, les longueurs, les répétitions et les épithètes accumulées, refroidissent tout ce morceau, dont l'idée est agréable. Quelle différence de ces vers à ceux-ci de M. de Voltaire, dont le fonds est absolument le même!

Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau

En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau.
Jardins, il faut que je vous fuie;
Trop d'art me révolte et m'ennuie:
J'aime mieux ces vastes forêts;
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.

Quelle rapidité dans ces vers! Comme ils échappent d'une imagination frappée! et comme les autres sont languissants en comparaison! Telle est la distance que l'art d'écrire peut mettre entre les mêmes idées. Mais encore une fois cet art a peu de juges, et ce n'est qu'à la longue que ce petit nombre de juges se fait entendre, et fait taire l'envie et l'ignorance.

Malgré les divers témoignages du peu de justice que Piron paraissait rendre à la supériorité de M. de Voltaire, une anecdote, plus intéressante que toutes celles qui ont été écrites sur le même sujet, constatée par des personnes dignes de foi, prouve qu'au fond du cœur, il sentait ce prodigieux mérite, dont il ne convenait pas. Quelque temps avant sa mort, le bruit de celle de M. de Voltaire s'accrédita dans Paris, et cette mort passa quelque temps pour certaine. Un des amis de Piron vint lui annoncer cette nouvelle. Piron se répand en regrets sur la perte qu'on vient de faire, parle de M. de Voltaire comme d'un homme vraiment rare et qu'on ne peut guère remplacer...

Tout au milieu de cet épanchement de sensibilité et de justice, il s'arrête tout d'un coup, et prenant la main de son ami : *Au moins vous m'assurez qu'il est mort.* Ce mot remarquable est l'histoire de l'esprit humain. *Extinctus amabitur idem.*

Au surplus, si j'ai dit librement sur cet écrivain ce que pensent à peu près tous les gens de lettres et les connaisseurs, et si j'ai relevé les faux jugements de M. Imbert, qui sans doute a été égaré par l'attachement qu'il conserve pour la mémoire d'un homme célèbre qu'il a connu et qu'il a aimé (motif honorable qui doit faire excuser toutes ses erreurs), j'espère que les esprits équitables ne verront dans les opinions que j'ai établies, aucune partialité. Personne n'estime et n'admire plus volontiers que moi ce que Piron a de vraiment beau. Si c'est un tort d'avoir traité plus mal que lui le sujet de Gustave, quoique ce n'en fût pas un de l'essayer; je n'ai jamais eu le tort, beaucoup plus grand, d'être injuste envers un écrivain dont notre langue s'honore. Je sais que dans le temps de ce Gustave, et depuis encore, il fit quelques épigrammes aussi mauvaises qu'inutiles, contre un jeune homme qui avait lutté très-malheureusement contre lui. Ces épigrammes ne m'offensèrent point du tout, et ne firent point fortune (1); mais quand elles auraient été bonnes,

---

(1) Elles étaient heureusement ignorées; mais M. Rigoley

ce qui est le seul cas où l'on soit excusable de répondre, je n'y aurais pas répondu; j'aurais respecté son âge et sa réputation. Il n'y a qu'une ame lâche et basse qui puisse insulter la vieillesse et le génie. Je n'ai d'autre intérêt, en écrivant, que celui de la vérité et du goût; et si l'on veut toujours étouffer cet intérêt dans l'ame des artistes et des écrivains par une politique timide et silencieuse, on éteindra bientôt en eux cet enthousiasme des talents et des beaux-arts, qui seul peut soutenir leur courage contre les dégoûts et la persécution.

---

de Juvigny n'a pas manqué de les réunir toutes dans l'édition posthume des œuvres de Piron. On sait quel accueil le public a fait à l'édition et à l'éditeur.

SUR UN LIVRE INTITULÉ:

ANECDOTES DRAMATIQUES.

Mercure, avril 1776.

C'EST le titre d'une compilation en trois gros volumes *in*-8°, où l'on trouve une nomenclature très-complète de tous les drames français, imprimés depuis Alexandre Hardi. Si l'auteur avait su joindre au titre de chaque pièce un jugement sûr et précis; s'il eût été assez éclairé pour marquer les vicissitudes qu'a éprouvées le Théâtre Français, soit dans la composition des drames, soit dans le genre de la déclamation; s'il eût été plus instruit des anecdotes les plus curieuses de la scène française depuis le commencement de ce siècle; son livre, écrit sur des matériaux mieux choisis, eût été beaucoup plus court, mais plus instructif et plus amusant. Un ouvrage, qui ne doit être qu'un composé de résultats, ne peut être fait que par un excellent esprit, qui ait assez d'impartialité pour bien juger, et assez de talent pour bien écrire; mais malheureusement presque tous ces recueils de faits, de jugements et d'anecdotes, sont pour l'ordinaire aban-

donnés aux manœuvres de la littérature, qui joignent à l'ignorance et au mauvais goût cet esprit de parti qui ne se nourrit que de préjugés, et ne s'occupe qu'à flatter les ennemis du génie et des grands écrivains. La compilation dont nous allons rendre compte, est infectée de tous ces vices. La haine pour M. de Voltaire y est affichée à chaque page, et les écrivains qu'on lui a long-temps opposés, y sont loués avec profusion. A l'égard des anecdotes, l'auteur n'a recueilli que celles qui traînent depuis cent ans dans les dictionnaires, dans les journaux, dans les ana; et la plupart sont défigurées en partie, ou absolument fausses, ou mal racontées. Le style, d'ailleurs, est de la plus dégoûtante platitude, et l'ignorance de la langue y est portée jusqu'à l'excès le plus inexcusable, comme il sera facile de le faire voir par des citations. Cet ouvrage n'ayant, d'ailleurs, d'autre plan que l'ordre alphabétique, nous n'avons d'autre manière de le faire connaître que de relever les fautes de tout genre qui se présentent à toutes les pages.

Page 161. « Baron, prêt à jouer Britannicus, « trouva le prince de Conti dans une coulisse, et « lui dit avec dignité : *Bonsoir au grand Conti.* « — *Tope à Britannicus,* lui répondit le prince « en passant. »

Il est difficile de défigurer plus maladroitement une anecdote plus connue. Tout le monde

sait que c'est en jouant avec le prince de Conti que Baron lui dit : *Masse à Mons de Conti*, et que ce prince lui répondit, *Tope à Britannicus*. *Mons de Conti* était une impertinence; *bonsoir au grand Conti* n'en était peut-être pas une, parce que le mot de *grand* fait tout passer; et *tope* eût été une étrange réponse à *bonsoir*. On n'a guère rassemblé plus de bévues en moins de lignes.

L'auteur ajoute dans ce même article, sur la tragédie de Britannicus, que le comédien Beaubourg jouant Néron, disait à Burrhus ces deux vers qui finissent le troisième acte,

Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

avec des cris aigus et tous les emportements de la férocité. Cette expression étrange, dit-il, renfermait tant de vérité, que tout le monde en était frappé de terreur : ce n'était plus Beaubourg; c'était Néron même.

Non assurément ce n'était pas Néron, c'était un comédien. Néron n'eût jamais dit ces deux vers avec des cris *aigus;* et l'acteur sublime, qui joue ce rôle aujourd'hui avec une vérité si frappante, inspire certainement plus de terreur que l'*emportement* de Beaubourg.

Page 162, à l'article de Brutus. « Lorsque « M. de Voltaire donna cette tragédie, il reve- « nait de l'Angleterre; il était rempli de cet esprit

« républicain qui convenait assez au sujet qu'il « traitait. Titus dit dans cette pièce :

Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée et les rois en horreur.

« A la première représentation, le parterre fut « blessé de ces vers, et frémit d'indignation, « comme étant peu accoutumé à des expressions « si peu ménagées. »

Que veut dire l'auteur *avec ses expressions si peu ménagées?* Quoi! lorsqu'on est *fils de Brutus*, on ne peut pas avoir les *rois en horreur*, et on ferait un crime à un personnage de tragédie d'avoir le langage de son caractère! N'était-on pas, d'ailleurs, accoutumé, dans les pièces de Corneille, à des traits républicains beaucoup plus forts? Où l'auteur a-t-il trouvé que le parterre *ait frémi d'indignation?* c'eût été une grande ineptie. Où l'auteur a-t-il pris cette anecdote si peu vraisemblable? et s'il l'a inventée, qu'on juge de son intention. Il cite un jugement de Rousseau sur cette tragédie. « J'ai lu le *Brutus*, « et j'ai été surpris de voir ce grand homme con- « damner son fils à la mort pour une simple « pensée, qui ne passerait pas même pour une « tentation chez nos casuistes les plus rigides. Si « celui de l'ancienne Rome eût été si sévère, il « eût été dépeint dans l'histoire comme un extra- « vagant. »

En rapportant un pareil jugement, il eût fallu

en relever l'injustice. Il est très-faux que Brutus ait condamné son fils à la mort pour une simple pensée. Titus sort du théâtre au quatrième acte, résolu de livrer aux ennemis la porte Quirinale. Il dit à Messala :

> Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour.
> ....
> L'heure approche ; Tullie en compte les moments,
> Et Tarquin après tout eut mes premiers serments :
> Le sort en est jeté......

C'est un peu plus qu'une simple pensée. Il n'achève pas son crime, parce qu'il est découvert. Il ne le projette que dans un moment de trouble et d'égarement ; mais enfin il s'y résout. Messala reçoit ses ordres ; et ce parti pris est assurément plus qu'une *tentation*. On peut sans doute critiquer le dénouement de cette sublime tragédie ; mais ce n'est pas de cette manière.

Page 187, à l'article de *Cénie :* « Le fond de « cette pièce est le même que celui du roman « anglais de *Tom-Jones*. On prétend que ma- « dame de Grafigni n'était que la dixième partie « d'auteur de cette comédie. Ceux qui la courti- « saient particulièrement savent quels étaient les « beaux-esprits qui tenaient alternativement la « plume. C'est de la même façon qu'ont été com- « posées les *Lettres péruviennes*. »

Voilà des assertions bien témérairement hasardées. D'abord il est très-faux qu'on ait jamais

attribué les ouvrages de madame de Grafigni à une société de beaux-esprits. Il faudrait être absolument dépourvu de goût et de bon sens pour ne pas voir que *Cénie* et les *Lettres péruviennes* ont été écrites par une seule et même plume. On a prétendu, il est vrai, qu'elles étaient l'ouvrage d'une femme d'une très-grande naissance (mademoiselle de G...) qui aimait madame de Grafigni; mais c'est un soupçon absolument dénué de preuves, et uniquement fondé sur ce que l'esprit de madame de Grafigni, dans la société, paraissait au-dessous de sa réputation; mais rien n'est moins rare que cette disproportion, qui ne prouve rien. Il y a fort peu de rapport entre *Cénie* et *Tom-Jones;* cette pièce a une ressemblance bien plus marquée avec *la Gouvernante*, qui l'a fait oublier. *Cénie* est, en effet, un drame fort médiocre. Les *Lettres péruviennes* sont une production beaucoup plus agréable, plus originale et d'un mérite plus réel; il y a du sentiment, de l'intérêt et de la douceur dans le style; et cet ouvrage est demeuré au nombre des romans qu'on peut relire. Ces *Lettres péruviennes* et *Cénie* même eurent un succès assez grand pour que l'auteur, si c'eût été un autre que madame de Grafigni, les eût revendiquées tôt ou tard. Nul auteur ne regarde le succès d'un ouvrage d'esprit comme au-dessous de lui; car celui qui le croirait, n'écrirait pas. L'écrivain qui rend ici justice à la mémoire de madame de Grafigni était encore

très-jeune lorsqu'il l'a connue; mais il peut assurer qu'il n'y avait dans sa société, quoique composée de gens de beaucoup de mérite, personne à qui l'on pût attribuer *Cénie* ou les *Lettres péruviennes*.

Page 205. « *Dans* le beau tableau des proscrip-
« tions, que *fait* Cinna *à* Émilie *dans* le premier
« acte, Dufresne eut recours *une* fois à *une petite*
« *adresse* qui produisit un *grand* effet. *Dans* le
« cours de ce récit, il *tint* un de ses bras plié der-
« rière son dos, *tenant caché* son casque *surmonté*
« d'un panache rouge. Quand il en fut à ces vers
« terribles,

Ici, le fils baigné dans le sang de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire.

« *indépendamment* du feu qu'il mit dans la décla-
« mation, il tira *précipitamment* le casque et le
« panache rouge, et l'agitant *vivement*, il sembla
« montrer aux spectateurs la tête et la chevelure
« sanglante *dont il s'agit dans* ces vers; ce qui
« jeta une frayeur et une surprise agréable dans
« tous les esprits. »

Indépendamment de toutes les fautes et du ridicule de ce style, est-il permis de pousser l'ignorance jusqu'à défigurer si grossièrement deux des plus beaux vers de Corneille, que l'on a tant de fois cités? Ces deux vers,

Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire.

forment un tableau aussi vrai que terrible ; au lieu de cette belle expression, *dégouttant du meurtre*, l'inepte compilateur a mis *baigné dans le sang;* et il n'a pas senti que ces mots ne pouvaient convenir au meurtrier qui vient, *une tête à la main, demander son salaire*. C'est ainsi que de profanes barbouilleurs, étrangers aux beaux-arts dont ils ne devraient jamais parler, souillent tout ce qu'ils touchent, et défigurent non-seulement ce qu'ils voudraient décrier, mais encore ce qu'ils se mêlent d'admirer sans en avoir aucun droit.

Page 277, article du *duc de Foix*. « Cette pièce « est la même que celle d'*Adélaïde du Guesclin*, « qui ne réussit pas en 1734, et au sujet de la« quelle Rousseau fit cette épigramme, qui est une « de ses meilleures :

« Par le démon de la dramaturgie,
« Ce fanatique au théâtre agrégé,
« Que l'ignorance, avec tant d'énergie,
« Avait sans honte en Corneille érigé,
« De désespoir s'est noyé dans l'histoire.
« Sa tragédie a pourtant eu la gloire
« De voir deux yeux de larmes l'honorer ;
« Car s'il n'a fait pleurer son auditoire,
« Son auditoire au moins l'a fait pleurer. »

Avant d'aller plus loin, remarquons d'abord que cette épigramme est tout ce que le compilateur trouve de plus intéressant à rapporter sur la tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*, dont la destinée

a été si singulière. Tombée en 1734, affaiblie sous le nom du *duc de Foix*, et médiocrement accueillie sous ce titre en 1752, remise enfin au théâtre dix ans après, telle qu'elle avait été faite d'abord, elle a le succès le plus brillant et le plus soutenu; et c'est peut-être de toutes les pièces de l'auteur, après *Zaïre*, celle qui fait verser le plus de larmes et qui excite le plus de transports. Le compilateur n'en dit pas un mot; il a soin de dire qu'elle est tombée en 1734; mais il se garde bien d'ajouter qu'elle a réussi en 1762. Une pareille omission dans un ouvrage de ce genre, ne montre-t-elle pas la plus scandaleuse partialité? et quant à l'épigramme, elle est bien tournée sans doute; mais ce n'est sûrement pas une des meilleures de l'auteur, à ne considérer même que le mérite du genre; elle n'est ni très-fine, ni très-gaie, et ce sont là les deux premières qualités de l'épigramme: elle est dure et cruelle. Y a-t-il un grand effort d'esprit à dire qu'un drame injustement tombé a fait pleurer son auteur? Oui, il est possible que le génie ait versé de telles larmes; et c'est avec cette même sensibilité qu'on produit des ouvrages qui en font verser; mais insulter à ces larmes d'un grand homme, me paraît plus lâche que plaisant. Ces vers de Rousseau me semblent sous ce point de vue très-méprisables. Une bonne épigramme doit être l'expression de la gaieté; elle fait rire alors, et on l'excuse. Elle révolte, quand elle n'est que l'expression de la haine et de la rage. *Ce fa-*

natique au théâtre agrégé, deux ans avant *Adélaide*, avait donné *Zaïre;* il avait donné presqu'en même temps l'*Histoire de Charles XII*, l'un des chefs-d'œuvre de notre langue, et c'est ainsi qu'il s'était *noyé dans l'histoire*. C'était sans doute un bon *démon* que celui qui lui avait dicté *Zaïre:* c'était le *démon* de la basse jalousie qui avait dicté à Rousseau sa détestable épigramme. L'emportement d'une haine déclarée pouvait peut-être lui fournir quelque apparence d'excuse, si jamais l'on est excusable d'être brutalement injuste, même envers un ennemi, et de manifester un sentiment odieux. Mais que penser de celui qui, quarante ans après l'envie, semble encore écrire sous sa dictée, quand il ne faudrait écrire que pour la démentir et la confondre?

Page 295. L'auteur rapporte une épigramme faite à l'occasion d'*Électre*.

Quel est ce tragique nouveau
Dont l'épique nous assassine?
Il me semble entendre Racine
Avec un transport au cerveau.

Cette épigramme ne signifie rien; la manière de Crébillon n'avait rien de commun avec celle de Racine, pas même en supposant *le transport au cerveau*.

Page 314, à l'article d'*Ériphile*. « M. de Voltaire « ayant lu à l'abbé Desfontaines cette tragédie que « personne ne connaît aujourd'hui, lui demanda

« ce qu'il en pensait. L'abbé Desfontaines eut le « malheur de la trouver mauvaise et d'annoncer « sa chute; M. de Voltaire le traita d'ignorant, « d'âne, de pédant, d'homme sans goût, etc. « L'abbé Desfontaines, de son côté, ne ménagea « pas les injures. *Ériphile* fut jouée et sifflée. Le « poëte ne pardonna jamais au critique d'avoir si « bien jugé. »

Qui est-ce qui a été témoin de cette querelle, et qui est-ce qui en a dit les termes à l'auteur? Il n'est pas permis de rapporter sans preuves de telles grossièretés. Le compilateur veut-il nous faire entendre que ce fut là l'origine des démêlés qui éclatèrent entre le journaliste et l'homme de génie? Il est bien mal instruit. On sait que l'abbé Desfontaines écrivit contre M. de Voltaire, parce qu'il ne crut pas avoir à prendre un meilleur parti. *J'y ai réfléchi*, disait-il, *et j'ai vu qu'il était de mon intérêt d'avoir M. de Voltaire pour ennemi plutôt que pour ami. Si Alger était en paix avec tout le monde, Alger ne subsisterait pas.* L'histoire de l'abbé Desfontaines est, en effet, celle de tous les satiriques hebdomadaires. Leurs principes, comme on voit, ne sont pas fort nobles, et leur métier est sujet à quelques désagréments; mais ils en reviennent toujours à ce mot de l'abbé Desfontaines: *Il faut que je vive.*

Page 549, à l'article de *Mérope*. « Mademoiselle « Dumesnil ayant joué supérieurement le rôle de « Mérope, Fontenelle dit avec son air doucereux

« et précieux : Les représentations de *Mérope* ont « fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire, et « l'impression à mademoiselle Dumesnil. »

Je n'ai jamais ouï dire que M. de Fontenelle eût l'air *précieux*. On sait qu'il était très-discret, qu'il ménageait beaucoup dans ses propos M. de Voltaire, qu'il le ménageait dans ses écrits, et qu'il avait trop d'esprit pour dire une sottise.

Page 187, à l'article du *Cercle* de Poinsinet. « Comme il y a dans cette petite pièce à la mo- « saïque de M. Poinsinet, quelques peintures assez « vraies de ce qui se passe parmi les gens d'un « certain monde, M. le duc de..... lui disait : Il « faut, M. Poinsinet, que vous ayez écouté aux « portes. »

Cette anecdote est encore défigurée. C'est feu M. l'abbé de Voisenon qui dit ce mot, quand il vit la pièce : *Il a écouté aux portes*, disait-il, en parlant de l'auteur ; mais il n'eut pas l'impolitesse de le lui dire à lui-même. Le compilateur change volontiers les plaisanteries en duretés.

Page 222, à l'article du *comte d'Essex*. « J'ai vu, « dit Boileau, représenter cette tragédie, et le par- « terre faire de grands brouhahas sur ce vers, qui « a un sens louche, et qui est une espèce de ga- « limatias :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

« On voit bien qu'il a eu en vue ce passage de « Tertulien, *Martyrem facit causa, non pœna ;*

« mais ce passage est-il rendu de manière à être « entendu ? »

Ceci ne regarde pas le compilateur ; mais il aurait pu observer que très-peu de gens seront de l'avis de Boileau, malgré le juste respect qu'on doit avoir pour l'autorité de son jugement. Ce vers n'est point un galimatias, et n'a pas un sens louche : la construction n'en est pas correcte ; mais personne ne peut se méprendre au sens, qui est très-clair et très-beau ; et la force de la pensée rendue heureusement dans un vers, fait passer par-dessus la faute de grammaire. A l'égard du passage de Tertulien, je doute fort que Thomas Corneille y ait songé, ou même qu'il ait jamais lu Tertulien.

Tome second, page 2, à l'article de *Nanine*. « On donna de grands applaudissements à la *Na-* « *nine* de M. de Voltaire ; l'auteur parut ne pas « s'en rapporter entièrement à ces éloges, et en « sortant, il demanda *malicieusement* à Piron ce « qu'il en pensait; celui-ci, qui *démêla l'artifice*, « répondit : Je pense que vous voudriez bien que « ce fût Piron qui l'eût faite. Pourquoi ? dit M. de « Voltaire; on n'y a pas sifflé. Ah ! reprit Piron, « peut-on siffler quand on bâille ? »

Premièrement *Nanine* ne reçut point de grands applaudissements dans la nouveauté ; elle eut même fort peu de succès. Ce n'est qu'avec le temps qu'elle s'est élevée au rang des pièces qui font le plus de plaisir, et c'est ce qui est arrivé

fort souvent aux pièces de M. de Voltaire et à celles des hommes de génie. Ce n'est pas non plus à l'occasion de *Nanine* que M. de Voltaire fit à Piron la question qu'on vient de rapporter; c'est à *Sémiramis*. Et quel *artifice* y avait-il à *démêler* dans cette question? Enfin, comment Piron aurait-il pu dire qu'on bâillait à une pièce qui, dans la supposition du compilateur, était si fort applaudie? Les bâillements ne ressemblent point aux applaudissements. D'ailleurs, ce mot, *peut-on siffler quand on bâille?* n'a jamais été dit à propos d'une pièce de M. de Voltaire.

Tome second, page 23, à l'article d'*Oreste*. « Comme M. de Voltaire, dans cette tragédie, « voulait lutter contre l'*Électre* de Crébillon, et « qu'on ne peut lui disputer qu'il ait mieux fait « le vers que Crébillon, il fit imprimer sur les bil- « lets de parterre les lettres initiales de ce vers « d'Horace: »

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quel rapport ce vers pouvait-il avoir avec la concurrence de l'*Électre* et de l'*Oreste*, et avec le talent de *mieux faire le vers?* Ce n'était sûrement pas là l'application du passage d'Horace. Le compilateur ajoute qu'un mauvais plaisant tourna ainsi ces lettres initiales contre la tragédie d'*Oreste*: *Oreste, tragédie pitoyable que M. de Voltaire donne.* En effet, cette plaisanterie n'est pas plus ingénieuse que la tragédie d'*Oreste* n'est *pitoyable*;

mais toutes ces plates facéties amusent un moment la malignité.

Tome second, page 158, à l'article des *Scythes*, tragédie de M. de Voltaire. « C'est le même sujet « que celui des *Illinois*, tragédie de M. de Sauvi- « gny : cette dernière pièce était composée plu- « sieurs années avant la première, et reçue par les « comédiens avant qu'il fût question des *Scythes*. »

Il est très-faux que le sujet des *Illinois* soit le même que celui des *Scythes* : il n'y a qu'à lire ces deux pièces pour voir qu'elles n'ont aucun rapport. Le compilateur ajoute : « On lit dans la « *France littéraire*, année 1766, tome 8, page 216: « Je viens d'apprendre que M. de Voltaire avait en- « voyé aux comédiens une tragédie nouvelle de sa « façon, intitulée, *Les Scythes*, en leur marquant « qu'il n'avait mis que douze jours à la faire. On « m'a dit en même temps que les comédiens la « lui avaient renvoyée, en le priant très-humble- « ment de mettre douze mois à la corriger. »

Je ne connais point la *France littéraire* ; je m'imagine que l'auteur a voulu mettre l'*Année littéraire* ; et ce qui me le persuade, c'est qu'on attribue aux comédiens une impertinence qu'assurément ils n'ont jamais écrite, et qui est fort dans le goût et dans le style de ces feuilles.

Tome second, page 188, à l'article de la *Sophonisbe* de Corneille. « Trente-deux ans après « qu'eut paru la *Sophonisbe* de Mairet, Corneille « traita le même sujet ; et quoiqu'il eût déja donné

« des chefs-d'œuvre, il fut blâmé généralement « d'avoir voulu ternir la gloire de son prédéces-« seur; c'est ainsi que de nos jours on a regardé « comme un trait de jalousie de la part d'un poëte « célèbre, d'avoir tenté de refaire l'*Électre*, la *Sé-« miramis*, le *Catilina*, le *Triumvirat*, l'*Atrée* de « Crébillon. »

On n'a point fait un crime à Corneille d'avoir fait une *Sophonisbe*, et ce grand homme n'a jamais passé pour jaloux. Il est permis à tout le monde de traiter un sujet que l'on croit n'avoir pas été heureusement rempli, et l'on n'a jamais tort de faire mieux que ses rivaux. Ce n'est point jalousie, c'est émulation; et après tout, ce serait encore une heureuse jalousie que celle à qui nous serions redevables de trois ouvrages aussi beaux qu'*Oreste*, *Sémiramis* et *Rome sauvée*.

Tome second, page 402, à l'article d'*Hypermnestre*. « Un homme d'esprit, au sortir d'une « des représentations de cette pièce, frappé du « génie pittoresque qui y règne, et des grands ta-« bleaux qui s'y trouvent en très-grand nombre, et « d'*une manière plus neuve que dans aucune autre* « *tragédie*, s'écria qu'*Hypermnestre* était *une pièce* « *à peindre*. »

Ce mot a été jusqu'ici attribué à une femme; mais on peut observer, d'ailleurs, qu'il est assez singulier de se récrier sur *le grand nombre* et sur *la nouveauté des* tableaux qui se trouvent dans *Hypermnestre*. Le seul tableau frappant qui

ait fait le succès de cette tragédie, est celui du cinquième acte, et assurément rien n'est moins *neuf*. Ce tableau se trouve deux fois dans *Métastase*, dans l'*Aménophis* de M. Saurin, dans un roman de l'abbé Prévôt, etc. C'est dans *Tancrède* et dans *Sémiramis* que se trouvent en *grand nombre* des tableaux très-*neufs*.

Si nous passons aux jugements sur les auteurs, nous ne les trouverons pas mieux appréciés que les ouvrages. Voici, par exemple, un panégyrique de Boissy, qui n'a pas été dicté par le goût : « On « ne peut sans injustice refuser à Boissy un esprit « brillant, une imagination vive, une versification « légère, un coloris gracieux, un talent rare pour « le dialogue, une connaissance parfaite des ridi- « cules du siècle. »

Voilà un beau portrait : il est difficile d'y méconnaître ce tendre amour pour la médiocrité, qui se joint toujours à la haine pour les talents. Si Boissy avait, en effet, réuni toutes ces qualités, il aurait laissé une grande réputation ; et personne n'ignore qu'il en a eu très-peu de son vivant, et beaucoup moins depuis sa mort. Il y a peu de lectures aussi fastidieuses que celles de ses ouvrages : il manque absolument d'*imagination*, de *versification* et de *coloris*, en un mot, de tout ce que le compilateur lui attribue très-gratuitement ; son esprit est frivole, son style froid et plein d'affectation ; ses scènes sont remplies de hors-d'œuvre et de morceaux de commande, qui

sont précisément l'opposé du *dialogue;* il ne procède que par définitions et par tirades; et ces tirades, quoique avec beaucoup de prétention à l'esprit, sont toujours communes et vagues : on n'a pas retenu de lui un seul vers vraiment comique; bien loin d'avoir la connaissance du ridicule théâtral, il ne savait que saisir avec un empressement puéril tous les évènements du jour, qui ne pouvaient faire qu'un vaudeville passager. On joue encore trois ou quatre petites pièces de Boissy infiniment médiocres, que le jeu des acteurs a fait supporter au théâtre après la mort de l'auteur, et dans un temps où il n'y a plus de sévérité. Ces pièces sont sans réputation et sans mérite : la seule où il y ait quelque talent, est *l'Homme du jour*, qui pourrait être au rang de nos bonnes pièces, si elle n'était pas aussi faiblement écrite qu'elle est bien intriguée.

A l'égard du style de cette compilation, on a déja pu en juger par quelques échantillons assez curieux; mais on peut en citer une foule d'autres qui le paraîtraient bien davantage : telle est, par exemple, cette anecdote que l'on trouve à l'article du *Carnaval*, opéra-comique de Panard. « L'actrice chargée du principal rôle de ce pro- « logue, était une *grande fille* qui s'était toujours « piquée d'une sagesse à toute épreuve. Malheu- « sement elle vint à Paris dans un temps *critique*, « qui aurait donné une *fâcheuse entorse* à sa répu- « tation, sans les précaûtions prudentes qu'elle

« prit pour le cacher. Trois ou quatre jours après « son début, elle sentit quelques atteintes de *co-* « *lique* sur le théâtre ; elle les surmonta courageu- « sement. Le lendemain à trois heures du matin, « elle accoucha, vint à la répétition à neuf, joua « le soir, et continua pendant toute la foire, sans « laisser le moindre soupçon de son accident. « Bel exemple de modestie pour nos *nymphes* de « théâtre, qui tirent vanité du déshonneur, en « étalant publiquement les témoignages de leurs « *complaisances prolifiques*. »

Si l'on veut des exemples de barbarismes et de solécismes, on trouvera à l'article du *Soldat magicien*, que mademoiselle Lusy jouait *originalement* dans cette pièce le rôle de Crispin avec beaucoup de succès. L'auteur a voulu dire qu'elle jouait d'original, et il a créé un adverbe qui, s'il était français, signifierait d'une manière originale. Écrire ainsi, c'est joindre la barbarie à la déraison.

A l'article du *Distrait*, vous trouverez que ce caractère est copié d'après celui qui se trouve dans les *Caractères de la Bruyère* qu'on *voulait être* le portrait de M. le comte de Brancas.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans le ton et dans l'esprit général de cet ouvrage, l'auteur qui, depuis quelques années, écrit à M. de Voltaire, pour prouver que M. de Voltaire n'a ni goût, ni génie. Ces lettres sont demeurées, comme on

l'a dit, *sans réponse, ainsi que sans lecteurs*; et en effet, il n'y a rien de moins intéressant qu'une correspondance de M. de Voltaire et de M. Clément, dans laquelle M. Clément parle tout seul.

Sur l'Édition posthume des Œuvres complètes de Piron, publiées par M. Rigoley de Juvigny.

Il y a sans doute peu de recueils que le lecteur ne voulût abréger plus ou moins, et qui ne gagnassent à cette diminution ; mais ici la disproportion du bon au mauvais est prodigieuse, et jamais on n'a eu lieu de déplorer davantage l'abus du papier. Trois gros volumes d'opéras-comiques, dont il est impossible à qui que ce soit (M. Rigoley de Juvigny excepté, comme de raison) de lire trois pages de suite ; deux autres volumes de poésies dont on pourrait conserver une douzaine d'épigrammes, et quelques autres pièces badines : enfin, deux volumes d'ouvrages dramatiques, que personne n'a jamais lus depuis leur chute ; voilà le misérable fatras sous lequel on ensevelit *la Métromanie*, seul monument qui recommande à la postérité éclairée la mémoire de Piron.

Je veux que l'éditeur, chargé de publier toutes ces rapsodies, n'ait pas cru pouvoir s'en dispenser ; au moins pouvait-il s'excuser devant le public, des circonstances qui lui faisaient une espèce de devoir de ne rien retrancher de cette volumineuse collection. Il pouvait réclamer, au nom de *la Métromanie*, l'excessive indulgence dont tout

le reste a besoin. Mais, point du tout. On ne présenterait pas avec plus de faste un recueil de chefs-d'œuvre. Écoutons M. Rigoley.

« Quoique ces opéras-comiques ne soient pas « tous également bons, et de la même *force*..... « le plus médiocre est plein de ces saillies origi- « nales qui n'appartiennent qu'à Piron..... Les « contes ne sont pas la partie la moins *intéres-* « *sante* de ce recueil. M. Piron a excellé dans « ce genre, où il est le *seul* qui *approche* de La « Fontaine, sans être imitateur. Sa manière de « raconter est à lui. Il n'a pas les heureuses négli- « gences de son inimitable prédécesseur; mais il « en a toutes les *graces* et toute la *naïveté*. »

D'abord, un éditeur n'est point obligé de louer ce qui n'est pas louable. Ensuite, il doit caractériser les ouvrages par les qualités qui leur appartiennent; autrement il n'inspire plus aucune confiance au lecteur. Que peut-on croire, lorsqu'on voit employer le mot de *force* pour des bagatelles qu'il ne faudrait pas même qualifier ainsi, si elles avaient le mérite du genre, encore moins lorsqu'elles ne l'ont pas? Les opéras-comiques de Piron sont presque tous oubliés, même à la foire. Qui est-ce qui connaît aujourd'hui *les Chimères*, *le faux Prodige*, *l'Endriaque*, *le Clapermans*, *l'Ane d'or*, etc., etc.?

Mais voici bien pis, les contes de Piron comparés avec ceux de La Fontaine! Jamais rapprochement ne fut plus extraordinaire. Sur une dou-

zaine de contes de Piron, il y en a deux ou trois narrés plaisamment ; presque tous manquent absolument par le fond, et sont dénués d'imagination et d'intérêt. Le mérite des meilleurs est une précision piquante, et une sorte de gaieté qui tient le plus souvent à une tournure bizarrement originale dans sa dureté recherchée. Mais de la *naïveté!* mais des *graces!* et les graces de La Fontaine! En vérité, M. Rigoley qui paraît avoir étudié son Piron toute sa vie, a bien perdu son temps, puisqu'il connaît si peu les qualités distinctives de son auteur.

Non-seulement Piron n'a point *excellé* dans les contes, mais il est en ce genre au-dessous de presque tous ceux qui en ont fait. Le conte des *Cerises* de Grécourt, celui du *Tonnerre* par Vergier, les contes de Sénecé sont fort supérieurs aux siens. M. de Voltaire a essayé aussi ce genre parmi les amusements de son génie. Qui est-ce qui ne connaît pas *ce qui plaît aux dames*, *la Bégueule*, *l'Éducation d'une fille?* Ces morceaux charmants ont fourni des pièces au théâtre, et sont dans la bouche de tout le monde. Mais, excepté quelques curieux, qui est-ce qui connaît *le Nez et les Pincettes*, *le Cordelier et le Requin*, etc.? C'est qu'en tout genre d'écrire, une partie essentielle du talent consiste à choisir des sujets qui puissent plaire à ce qu'on appelle les *honnêtes gens*.

« Quant aux poésies fugitives de M. Piron, quoi-

« qu'elles soient en grand nombre, il y en a très-« peu de connues. »

Pourquoi? Tout le monde sait par cœur celles de M. de Voltaire; les bonnes pièces de Chaulieu, de Bernard, de Desmahis, etc. Immédiatement après ce singulier aveu, on est bien étonné de trouver ce pompeux éloge.

« *La légèreté, l'aisance, l'harmonie, les graces*, « les caractérisent presque toutes. Il semble même « qu'il ait emprunté tantôt le pinceau de l'Albane, « tantôt celui du Corrège. »

Je ne sais pas si Piron avait *emprunté le pinceau* de ces grands peintres. Mais apparemment il n'a pas su s'en servir; car s'il y a une vérité généralement reconnue, c'est que *la légèreté, l'aisance, l'harmonie, les graces*, sont précisément ce qui manque à ses poésies; et la raison en est fort simple; c'est que les qualités contraires, le ton pénible, la platitude, la dureté, le mauvais goût, sont les vices qui dominent dans son style. Il n'est pas question ici de cet examen. On s'en rapporte très-volontiers à quiconque voudra parcourir la collection des sept volumes. Il est vrai que c'est une envie qui n'a pas pris à beaucoup de lecteurs.

Il faudrait apostiller tous les jugements de M. Rigoley, comme cette règle d'un ancien ordre qui portait: L'habit de nos frères sera blanc; et en marge, C'est-à-dire noir.

« Piron est *agréable* dans ses épîtres, *sublime*

« dans ses odes, plein de *force* et de *choses* dans « ses poëmes divers. Il a *parcouru tous les genres*. « et jusque dans ses chansons *tout est marqué* « *au coin du génie*. »

Voilà ce qui s'appelle louer. A tout cela que répondre ? Un seul mot : Lisez. Des gens difficiles répliqueront peut-être : Cela vous est bien aisé à dire.

J'ai vu dans ma vie un assez grand nombre d'hommes qui avaient quelque connaissance en littérature. Je n'en ai pas rencontré un qui sût ce que c'étaient que les épîtres *agréables* de Piron, ses odes *sublimes*, ses poëmes *pleins de force et de choses*. L'épître à mademoiselle Chéré est la seule que j'aie entendu citer. Elle est fort longue et fort médiocre; mais en effet il y a quelques vers *agréables*. Est-ce assez pour qu'on dise qu'un homme qui a fait des volumes de mauvaise poésie, est *agréable dans ses épîtres ?* Vingt personnes qui ne cultivent la poésie que comme un amusement, ont fait des pièces fort supérieures à celle qui est adressée à mademoiselle Chéré, et n'en parlent pas.

Suivons M. Rigoley, qui ne se lasse point de louer.

« La traduction des *sept psaumes de la Péni-* « *tence* ne se ressent point de l'âge avancé dans « lequel il l'a composée. Elle est encore animée « par ce feu poétique qu'il a conservé, pour ainsi « dire, jusqu'au dernier moment de sa vie. »

Le savant éditeur des *Bibliothèques* de Verdier et de la Croix du Maine, et des poésies de Piron, ne sait pas qu'on est animé *d'un* feu et non *par* un feu, que dans cette occasion *de* se met pour les choses et *par* pour les personnes. Ce sont de petites fautes; nous en remarquerons bien d'autres, quand nous parlerons de diction du savant éditeur. A l'égard des *psaumes de la Pénitence* de Piron, les lire est en effet une vraie *pénitence*, que peu de gens voudront s'imposer.

« Si quelqu'un respectait assez peu le public et « la vérité pour ajouter d'autres pièces à celles « que renferme cette édition, j'affirme qu'elles ne « sont point de Piron. »

Il serait assez maladroit de vouloir ajouter à ce qui est trop long des trois quarts et demi. Mais il y a aussi une autre manière de manquer de respect *à la vérité et au public*; c'est d'affirmer que, dans un recueil de sept volumes, dont il y en a plus de six de pièces inconnues et oubliées, *tout est marqué au coin du génie.*

M. Rigoley dit en parlant des épigrammes de Piron :

« Il n'a point vomi d'*injures grossières*, ni en « vers ni en prose : *la calomnie* n'a point empoi- « sonné ses traits ; *le fiel* n'a point coulé de sa « plume ; *il s'est égayé* sur ses rivaux ; il n'a point « *intéressé les grands* dans sa querelle, etc. »

Pour juger de la vérité de ce témoignage, voyons quelques-unes des *gaietés* de Piron. J'ouvre le

tome sixième à la page 206, et je trouve cette épître à M. le comte de Saint-Florentin, où l'auteur raconte à ce ministre, que le roi de Prusse s'est enquis du caractère de l'auteur de *la Métromanie*, et il poursuit ainsi :

Sire, lui dit son chambellan (1),
Crâne à cervelle détraquée,
Foulant aux pieds bible, alcoran,
Synagogue, église, mosquée,
Tiare, éphod et turban,
Jérusalem, Genève et Rome,
Et qui, ministre de Satan,
Dans cet esprit-là nous assomme
De mille écrits affreux par an.

C'est là, sans doute, de la fine plaisanterie, sans *fiel*, sans *injures grossières.* Je ne parle pas de la tournure de vers comme celui-ci,

De mille écrits *affreux par an.*

dont la construction est curieuse. Mais que ces *écrits affreux* et ce *ministre de Satan*, etc., sont un innocent badinage! il faut voir le prétexte de ces délicates facéties. L'auteur affirme dans une note, que le roi de Prusse dit un jour à M. de Voltaire : *Quel homme est-ce donc que ce* Piron? *il me paraît drôle. Je voudrais le voir.—Fi! Sire. C'est un homme sans mœurs.* M. de Voltaire a re-

(1) M. de Voltaire.

poussé cette *calomnie* par une lettre insérée dans *le Mercure*; mais quand il n'aurait pas pris la peine de répondre, je laisse à penser à tout homme de bon sens, s'il est probable, s'il est possible que M. de Voltaire ait jamais fait au monarque une réponse si étrangement déplacée. Il ne s'agit pas de prouver qu'il n'a pas voulu dire une méchanceté; il suffit de songer qu'il n'a pas pu dire une sottise, ni sur-tout la dire au roi de Prusse. Il invoque dans sa lettre le témoignage de ce prince, dont Piron a très-mal à propos compromis le nom, nom qui doit être aussi respecté dans les fastes de la littérature que dans celles de la politique.

Encore une *gaieté* du *bon-homme* Piron. C'est une petite épigramme dont voici le titre. Il est remarquable. « Après la *défense* de jouer Mahomet, « l'auteur s'étant laissé aller à des propos peu me« surés, *fut obligé de s'enfuir* à Bruxelles. »

Du mont sacré noir étourneau,
Aigle aux yeux du vulgaire ignare,
Lâche ennemi du grand Rousseau,
Digne ami du petit la Marre;
Fuis, méchant, fuis. Double le pas,
Cours, vole au fond des Pays-Bas,
Replonger ta muse infernale;
Loin pour jamais, loin de nos yeux,
Avec ton squelette odieux,
L'orgueil, l'envie et le scandale.

Voilà les bons mots de cet homme, *qui n'eut jamais de malice que dans l'esprit*, suivant M. Ri-

goley. Cessons de plaisanter. La juste indignation de tout lecteur honnête ne nous le permettrait pas. S'il y a quelque chose de plus révoltant que la brutale grossièreté de ces vers, c'est le titre. Quoi! l'on peut être assez lâche pour faire trophée des disgraces d'un ennemi! On se respecte assez peu pour triompher de la *défense* qui suspend les représentations de son ouvrage, de la persécution qui l'*oblige à s'enfuir?* et ce sentiment si odieux, on l'avoue, à soi-même et au public! et l'on déclare qu'on a pris ce moment pour adresser ces dégoûtantes injures à celui dont il fallait au moins respecter le malheur, si l'on ne respectait pas son génie!

Assez long-temps l'esprit de parti en a imposé à un certain public, et a fait méconnaître la vérité que personne ne défendait. Piron répète en cent endroits de ses écrits en prose et en vers, que M. de Voltaire est jaloux de lui. Il est temps de faire voir de quel côté était l'envie et la haine. Nous n'avons autre chose à faire que de mettre sous les yeux du lecteur une très-petite partie des mille et une satires de Piron contre l'auteur de *la Henriade.* Cela peut d'ailleurs amuser les curieux qui n'auront pas lu la collection.

SUR LE TEMPLE DU GOUT.

Métamorphose eut jadis lieu par-tout,
Dès que d'un dieu la bile était émue.
Au nom du fat qui se croit dieu du goût,

Phébus, la tienne à coup sûr se remue.
Donc par plaisir en monstre le transmue,
Et ne l'écorche, ainsi que *Marsias*.
Mais donne-lui cuir et poil de *Judas*,
Deux yeux de chien, gueule à triple quenotte,
Puis cœur de lièvre, oreilles de *Midas*,
Serres de cancre, et tête de linotte.

Allons, éditeurs, commentateurs, prôneurs, tâchez de nous prouver que ce sont là des épigrammes comme les honnêtes gens peuvent en faire et aiment à en lire. On voit bien là de grosses injures; mais où est l'esprit? où est le plaisant? Quand on songe à ce qu'est aujourd'hui le *Temple du Goût* aux yeux de l'Europe lettrée, et que près de cinquante ans après que cet ouvrage a paru, on voit imprimer ces détestables ordures contre un chef-d'œuvre d'esprit, de grace et de bon goût, peut-on s'empêcher de prendre en pitié les égarements de la haine et de l'envie? Continuons. En voici une autre sur le même sujet.

De toi seul on dira, crois le fait très-certain,
Ce que toi seul tu dis avec audace,
D'*Homère*, de *Milton*, de *Virgile* et *du Tasse*,
Sans entendre toscan, grec, anglais, ni latin.
On dira donc en somme, y joignant l'arrogance,
Sujets ratés, clinquant, babil, extravagance.

On me permettra de répéter encore, où est l'esprit? Je dirai de plus, où est la vérité? Je sais qu'elle peut n'être pas exactement observée dans

une épigramme, ni dans une satire. On n'en attend pas une équité rigoureuse; mais il ne faut pas non plus être trop ouvertement injuste. C'est non-seulement un vice de la passion, c'est encore une maladresse du genre. Lorsque Catulle fit des épigrammes contre César, il ne le représenta pas comme un poltron: on peut en faire contre M. de Voltaire; mais il n'y a pas d'esprit à le donner à peu près pour un sot. Il n'y en a pas non plus à dire qu'il ne sait pas le latin, ni l'italien, ni l'anglais, quand il est notoire qu'il possède parfaitement ces trois langues, et sur-tout quand on sait que celui qui parlait ainsi, savait très-peu de latin, et pas un mot d'italien, ni d'anglais. Il n'y a pas d'esprit à ne voir dans M. de Voltaire *que sujets ratés, clinquant, babil, extravagance;* car il ne faut pas déraisonner même dans une épigramme.

SUR L'ŒDIPE DE M. DE VOLTAIRE.

Jadis en Grèce aux yeux d'un *parterre* éploré,
De ses vives douleurs *OEdipe* déchiré
Pleura sa fatale ignorance,
Et détestant le jour, *se l'interdit.*
Pour la seconde fois long-temps après en France,
Il revit la lumière, et bientôt la perdit.
Arouet, dans ses chants funèbres,
Lui fait revoir encor ce jour *persécuteur*,
Et pour jamais enfin, grace au nouvel auteur,
Le revoilà dans les ténèbres.

Celle-ci n'est que plate; mais l'auteur avait oublié que les Grecs n'étaient pas des barbares, et qu'il n'y avait point de *parterre* chez eux : tout le monde y était assis. Et où est l'esprit de dire qu'une pièce est oubliée, quand elle a un succès constant? ce ne sont pas là des mensonges ingénieux.

SUR MÉROPE.

Chez l'histrion Mérope usée,
Vers le Pont-Neuf a pris l'essor,
Et là par un sot, la rusée,
S'est fait donner cent louis d'or.
Serre-la bien dans ton trésor,
Troupe ignorante et mercenaire;
Car elle fait pleurer encor,
Non le lecteur, mais le libraire.

Il y a quelque apparence que c'est Piron et consorts que *Mérope* pouvait faire pleurer dans le sens de l'épigramme; car il en veut étrangement à cette pièce. Il y revient sans cesse dans ses épîtres, dans ses notes, dans ses satires, dans ses chansons. Voici ce qu'il en dit ailleurs :

« Le succès de cette tragédie *gonflait* l'auteur, « quoiqu'elle ne fût qu'une *copie imparfaite* de « la *Mérope* du marquis Maffei, saupoudrée par- « ci, par-là, d'un pillage de nos auteurs indis- « tinctement jusqu'aux plus pauvres, puisque le « plus beau coup de théâtre de *Mérope* est pris « *tout cru* dans le *Gustave* du pauvre Piron. »

Pourquoi donc l'auteur de l'*OEdipe*, de *Brutus*, de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, de *la Henriade*, aurait-il été si gonflé du succès de *Mérope?* Les succès lui étaient-ils si extraordinaires? Cette *Mérope* n'est donc qu'une *copie imparfaite* de celle de Maffei? Je ne l'aurais pas cru; mais le plus beau coup de théâtre de la pièce est, à ce que j'imagine, celui du troisième acte, quand Mérope apprend que celui qu'elle allait égorger, comme l'assassin de son fils, est son fils lui-même.

J'allais venger mon fils. — Vous alliez l'immoler.

Cela est-il *tout cru* dans *Gustave?* Je ne l'y ai pas vu.

Remarquons qu'une scène de *Mérope* vaut infiniment mieux que tout le Théâtre de Piron (*la Métromanie exceptée*); et c'est cette *Mérope* qu'il affecte de mépriser! Nous ne dirons pas comme lui, *Pauvre Piron!* mais nous dirons: Pauvre espèce humaine!

En deux mots, voulez-vous distinguer et connaître
Le rimeur Dijonais et le Parisien?
Le premier ne fut rien, et ne voulut rien être;
L'autre voulut tout être, et ne fut presque rien.

Cela s'appelle se mettre par terre pour mieux mordre. Piron ne sera pris au mot, ni sur M. de Voltaire, ni sur lui-même; mais *l'autre voulut tout être*, est un terrible hémistiche pour l'oreille.

Près d'*Alari*, l'un des quarante,
Voltaire, en son fauteuil assis,
Lui dit d'une voix arrogante :
Toi qui jamais rien n'écrivis,
Si tu vaux un, moi je vaux dix.
Ce que vous dites pourrait être,
Répondit humblement le prêtre;
Du siècle je suis le rebut:
Mais le bon goût n'a qu'à renaître;
Nous serons alors but à but.

Il se peut qu'il y ait des gens qui trouvent très-fin, très-agréable, qu'on dise à l'auteur de *Zaïre*, qu'il n'est rien aux yeux du bon goût; qu'il serait *le rebut de son siècle, si le bon goût venait à renaître*. J'avouerai que je répugne à exprimer le sentiment que m'inspirent ces belles plaisanteries.

Veut-on savoir ce que c'est qu'une bonne épigramme? En voici une : elle est du lyrique Rousseau.

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour Dieu! tâchez d'écrire un peu moins mal;
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez très-bien.
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

Voilà saisir le ridicule et percer l'endroit faible

de l'ennemi; c'est dire la vérité avec esprit. Une bonne épigramme de ce genre porte une atteinte incurable; on la répète sans cesse, parce que l'application en est toujours vraie. Le lecteur indifférent sent bien que vous avez battu gaiement votre ennemi. Si, au contraire, vous vomissez des injures, il ne voit en vous que de la colère; et s'il rit, c'est à vos dépens. Au reste, les bonnes épigrammes de Piron ont ce mérite. Tout le monde connaît celle qui finit par ce vers :

Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Elle a fait une grande fortune, parce que c'est en deux mots l'histoire de tous les détracteurs des talents, journalistes, satiriques, faiseurs de libelles, etc. Si Piron n'en eût jamais fait que de pareilles, il n'y aurait rien à lui dire. De justes représailles sont le droit de la guerre; mais lorsqu'on le voit exhaler contre M. de Voltaire tout ce que la rage la plus absurde peut imaginer d'invectives; le poursuivre depuis *OEdipe* jusqu'à *Tancrède*; le harceler sans cesse en prose et en vers; le traiter comme le dernier des écrivains; répéter continuellement que M. de Voltaire la *pillé;* qu'il est *jaloux* de lui : lorsque d'un autre côté, l'on voit que pendant trente ans, M. de Voltaire n'a opposé que le silence à ce débordement de satires; qu'il n'a pas, pendant tout ce temps, écrit un mot, ni contre la personne, ni contre les ou-

vrages de Piron (1); que tandis qu'il marchait de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, et qu'il embrassait tous les genres de gloire, Piron était réduit à ne marquer sa longue carrière que par le seul moment de *la Métromanie;* peut-on douter alors de quel côté est l'envie et la haine? Peut-on ne pas voir clairement dans celui qui renouvelle sans cesse ses inutiles attaques, l'homme tourmenté de la supériorité d'autrui et s'en vengeant comme il peut? Quel était le principe de cette guerre continuelle? Il faut le dire; c'était la manie d'un parti fort nombreux, qui cherchait à opposer à un grand homme tous les talents qui avaient quelque éclat. Ce parti, réduit aujourd'hui à une douzaine de barbouilleurs satiriques, a été long-temps très-puissant; c'est lui qui exalta l'amour-propre de Piron, et nourrit en lui la ridicule et malheureuse prétention qui l'égara toute sa vie, de se comparer à un homme si prodigieusement au-dessus de lui.

Une chose vraiment remarquable, c'est l'importance qu'on voit que l'auteur a mise à tous les chiffons qui composent ces rapsodies. On voit que l'occupation de sa vie a été de préparer cette

---

(1) M. de Voltaire n'a rien écrit contre Piron jusqu'en 1760, et le seul trait qu'il se soit permis est celui-ci:

> Piron seul eut raison, lorsqu'en un goût nouveau
> Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau:
> Ci gît qui ne fut rien.

volumineuse édition, qui devait faire si peu d'honneur à sa mémoire. Jamais de plus misérables bagatelles n'ont été mises dans un plus bel ordre. Les épigrammes, les chansons, tout est enrichi de notes explicatives, souvent plus injurieuses que le texte, et toujours remplies de l'égoïsme le plus naïf.

On sait combien il est rare que M. de Voltaire ait parlé de lui-même dans ses immenses ouvrages, et avec quelle discrétion, quelle modestie il en a parlé. Jamais il ne lui est arrivé de défendre ses écrits attaqués de tout côté. Cependant on n'a pas fait contre lui un seul libelle où il ne soit accusé d'un excès d'amour-propre: d'un autre côté, voilà Piron qui parle sans cesse de lui, qui raconte avec importance ses moindres querelles, qui se débat dans toutes ses préfaces pour justifier ses productions, en relever le mérite, en excuser les défauts; et tout le monde dit qu'il est modeste. Lecteur, quel est le mot de l'énigme? N'est-ce pas que l'amour-propre de Piron ne pouvait jamais être aussi incommode à celui des autres, que la modestie de M. de Voltaire?

Et qui est-ce qui n'a pas d'amour-propre? Le mien, je l'avoue, est assez flatté de trouver parmi les *gaietés posthumes de* Piron, une douzaine d'épigrammes contre moi. Je ne pousserai pas la vanité jusqu'à les rapporter; elles sont trop mauvaises; je puis l'affirmer en conscience. Outre ces épigrammes, mon nom revient une trentaine

de fois dans les épîtres, poésies, satires, etc., et toujours accompagné d'un assortiment d'injures, d'aussi bon goût que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Il fallait qu'il eût conservé un furieux ressentiment d'une entreprise qui m'avait si mal réussi. J'espère qu'on me croira sans peine, quand j'assurerai que toutes ces hostilités n'ont influé en rien sur le jugement que j'ai porté. On sait assez que je n'ai jamais pensé autrement, et je ne m'en cachais pas. Mon avis, d'ailleurs, est celui de tant d'honnêtes gens! dans peu même, il n'y en aura pas d'autre.

Reste à dire un mot du style de M. Rigoley; il débute ainsi dans sa préface :

« Voici les Œuvres complètes de feu M. Piron.
« Je dois à son amitié le *précieux* dépôt qu'il m'en
« *a fait* en mourant. Il aurait pu le remettre en
« des mains plus habiles; mais je doute qu'il eût
« trouvé un dépositaire plus fidèle. »

Ce dépôt est bien *précieux*, comme on le voit; mais je n'ai encore lu nulle part que l'on dît *faire un dépôt à quelqu'un* : c'est du français nouveau. Je n'entends pas non plus comment il faut des mains plus ou moins *habiles* pour donner à l'imprimeur une édition si merveilleusement arrangée par l'auteur lui-même.

« Le rang distingué qu'il occupe sur le Parnasse,
« me dispense de faire l'éloge de ses écrits. »

Cette formule oratoire est d'autant plus adroite, qu'un moment après, on trouve sur tous les écrits

de Piron cet *éloge* que l'éditeur était *dispensé* de faire.

« Rien ne *provoque* autant notre ardeur que le « portrait *au vrai* de ces hommes que le public « a couverts de lauriers. »

Si un autre que Piron avait fait *les Fils ingrats*, *Calisthène*, *Montézume*, *les courses de Tempé*, et trente opéras-comiques oubliés, comment M. Rigoley trouverait-il ces *lauriers*-là?

« On voudrait que l'homme moral fût *grand* « dans le *grand homme*. »

Si l'homme moral était *grand* dans le *grand* homme, cela ferait un *grand homme* dans un *grand homme*. C'est là sans doute ce que M. Rigoley a voulu dire, et ce qui est merveilleux; la suite ne l'est pas moins.

« Il faut convenir, malgré le nombre des ex« ceptions, que si la noble simplicité fait la gran« deur de l'homme moral, elle se trouve ordinai« rement réunie à l'élévation du génie.»

Je soupçonne que si l'on pouvait deviner la liaison de ces deux membres de phrase, on y découvrirait quelque chose de fort beau. La vie de Piron est écrite du même style.

« Ses parents s'efforcèrent d'étouffer en lui cet « *amour poétique*, qui décelait déja le feu de son « génie. »

M. Rigoley a cru sans doute qu'*amour poétique* et amour de la poésie, c'était la même chose; et puisqu'il l'a cru, il faut qu'il ait de

bonnes raisons. Nous en laisserons le lecteur juge.

« Il lui restait la profession d'avocat..... Ce n'est « pas qu'il n'y vît aussi des écueils.... ; mais il pen- « sait qu'à un jugement sain, un esprit actif et « pénétrant, une ame élevée et sensible, une droi- « ture de cœur, et un désintéressement à toute « épreuve, joignant une étude approfondie et rai- « sonnée des lois, on pouvait risquer de s'engager « dans leur labyrinthe. »

Oh! oui, avec tout cela, on pourrait même risquer davantage. Cette singulière phrase rappelle l'histoire de cette femme qui ne demandait dans le gouverneur qu'elle cherchait pour son fils, qu'une naissance honnête, la connaissance des langues, celle du monde, de la facilité à faire des vers dans l'occasion, une idée de la politique et de la législation de l'Europe, des sciences exactes, de l'histoire naturelle, et un peu de danse et de blason. Elle aurait risqué, disait-elle, de confier son fils à celui qui aurait réuni ces qualités. Quelqu'un lui dit que, sans la danse et le blason, il lui aurait proposé le chancelier Daguesseau.

« Il était alors dans l'âge *où l'amour triomphe* « *aisément d'un cœur*, et le sien tendre et sensible « s'était déja *rendu aux charmes* d'une de ses pa- « rentes, etc. »

Ce style de madrigal a aussi bien des *charmes*. Ailleurs, l'éditeur parle d'un soldat des gardes françaises, à qui vingt sous que lui donnait le

chevalier de Belle-Isle, ajoutés à sa paie ordinaire, faisaient *un bien-être qui le rendait heureux*. Il me semble qu'il y a une heureuse naïveté dans cette expression; mais j'aime encore mieux dans ce genre, ce couplet connu:

Le bonheur et le malheur
Nous viennent du même auteur,
Voilà la ressemblance.
Le bonheur nous rend heureux,
Et le malheur malheureux,
Voilà la différence.

Dans un autre endroit, l'éditeur dit que Piron *entra se placer* dans le parterre. Dans tout autre écrivain, ce pourrait être un barbarisme; mais dans M. Rigoley, c'est sans doute une belle hardiesse.

Au reste, cette vie de Piron contient une partie des anecdotes plaisantes qui se sont répandues depuis long-temps dans le public, et qui attestaient la gaieté vraiment originale que cet écrivain portait dans la société; mais on voudrait qu'elles fussent moins longuement racontées, et sur-tout qu'elles le fussent d'un ton plus convenable au sujet. Il faut donner des plaisanteries de table pour ce qu'elles sont; ne pas avoir l'air d'admirer ce qui ne doit que faire rire, et ne pas donner de l'importance à des folies agréables.

Ce serait peut-être ici le lieu, si cet article n'était pas déja trop long, de faire mention d'une

brochure de M. Imbert, publiée contre moi, à l'occasion de quelques réflexions critiques que je m'étais permises sur un éloge très-maladroitement exagéré, qu'il avait fait de Piron dans le *Journal de lecture.* Cette réponse de M. Imbert n'est ni sans art, ni sans esprit; mais tout cet art consiste à éluder toujours le point de la question, et l'esprit n'est employé qu'en personnalités plus ou moins malignes, fort étrangères à la discussion établie. Je n'essayerai point de réfuter cette réponse, imprimée il y a long-temps; personne ne nous écouterait plus; et en voilà bien assez sur Piron. Je citerai seulement quelques exemples de la mauvaise foi de son panégyriste, M. Imbert.

Il avait dit que *la Métromanie pouvait marcher de front avec les chefs-d'œuvre de Molière.* J'avais relevé cette exagération déplacée, et montré qu'il n'y avait pas lieu à la comparaison. M. Imbert prétend qu'il n'a point *comparé Piron à Molière*, et que *je me bats tout seul;* mais je ne l'ai point accusé de *comparer Piron à Molière :* j'ai fait voir la différence de caractère et de génie qui distinguent les ouvrages de Molière de ceux de tout autre comique; et c'était répondre juste au rapprochement très-mal fondé de *la Métromanie* et des chefs-d'œuvre de Molière.

Ailleurs, j'avais opposé des vers de M. de Voltaire à d'autres vers de Piron, qui exprimaient les mêmes idées; et je les avais trouvé meilleurs.

M. Imbert est d'un avis différent; je ne m'y oppose pas. Mais il ajoute : *Vous cherchez des vers charmants dans* M. de Voltaire *qui en est plein, et vous choisissez des vers médiocres.* Non, je ne *cherche* pas ce qui se présente sous mes yeux. Le rapport des mêmes idées avait déterminé mon choix; il ne s'agissait pas de citer les *meilleurs vers* de M. de Voltaire; mais de citer des vers, où, disant les mêmes choses que Piron, il les dit beaucoup mieux : que devient alors l'observation de M. Imbert?

Mais voici une petite infidélité qui mérite plus d'attention. En reprochant à M. Imbert le ridicule excès de ses louanges, plus faites pour nuire à la mémoire d'un écrivain que pour l'honorer, je lui disais, quel est le but de M. Imbert? veut-il *flatter Piron* qui ne l'entend plus? Je prie le lecteur de faire attention à ce mot *flatter.* Je vais lui offrir la réponse de M. Imbert : c'est de l'éloquence moderne; il n'en faut rien perdre.

« Vous me demandez plusieurs fois pourquoi « je *loue Piron?.... Je me crains moi-même* en ré« pondant à cette question. Je crains *l'indignation* « qu'elle doit exciter dans un cœur *sensible; et* « *un ami qui l'aurait écrite, cesserait d'être mon* « *ami.* Quoi! vous êtes surpris que je *loue Piron,* « parce qu'il est mort..... Si vous êtes étonné qu'on « puisse *louer* un homme sans avoir rien à craindre « et sans rien attendre de lui, je vous conseille au « moins de ne faire qu'à vous cette confidence. »

Voilà de la chaleur, M. Imbert; voilà un morceau digne de l'*Année littéraire*. Que cela est moral et honnête! que cette *indignation d'un cœur sensible* est bien à propos exhalée! quel dommage qu'un seul mot puisse faire tomber tout cet appareil d'éloquence et de vertu! Savez-vous lire, M. Imbert? Les lettres qui forment le mot *flatter*, sont-elles à vos yeux les mêmes que celles qui forment le mot *louer?* Je vois bien par votre *Éloge de Piron*, que *louer* et *flatter* est pour vous synonyme; mais dans la langue française et dans celle de toutes les nations, il y a quelque différence. Revenez donc à vous-même; ouvrez les yeux et réveillez-vous; ne craignez plus votre *indignation;* ne craignez que de perdre votre *pathos.* Pour vous dédommager de cette perte, vous apprendrez qu'à moins d'être fou, on n'a jamais reproché à personne de *louer* un homme après sa mort, et que n'étant pas encore en démence, je n'ai pas pu vous faire ce reproche inconcevable; vous apprendrez ensuite comment on peut trouver fort simple qu'on *flatte* un homme de mérite vivant, mais fort extraordinaire qu'on s'attache à *flatter* un mort; car *flatter*, voyez-vous, M. Imbert? c'est louer au-delà de la vérité. Or, il se peut qu'un homme de talent, de génie, qu'un grand homme même, craigne la vérité sévère qui peut se mêler aux justes louanges qu'il mérite; il se peut qu'il ait acquis assez de droits à nos hommages, pour qu'on lui doive cet égard et

cette complaisance, et pour que l'on craigne (si vous me permettez de répéter mes expressions) d'affliger la vieillesse et le génie. Ainsi, quelques traits de satire que l'auteur de *la Métromanie* ait lancés contre moi, je n'ai pas songé un moment à repousser ses injures. Mais si vous en exceptez les oraisons funèbres, il n'y a point de genre d'écrire où ce ne soit un vice réel que de *flatter* un mort. *Flatter*, entendez-vous, M. Imbert? ne vous y trompez pas; et savez-vous pourquoi cette flatterie n'est pas excusable? C'est qu'elle ne peut avoir d'autre objet que de tromper ou d'humilier les vivants, ne pouvant plaire à *celui qui ne l'entend pas?* Ne savez-vous pas que de tout temps, on a reproché à l'envie de ne célébrer que les morts? Vous me reprochez d'*insulter à la mémoire de Piron*. Non, M. Imbert. Je pourrais vous dire qu'il m'a *insulté* de mon vivant, et fort grossièrement; mais je me suis borné à lui rendre une exacte justice qui ne peut plus l'offenser. Je ne devais à lui et au public que la vérité. Je trouve fort bon qu'on le *loue*, et j'ai *loué* moi-même, et fort *loué* sa *Métromanie* et ses bonnes épigrammes. Vous voyez, après cette petite explication, que si j'avais eu l'honneur d'être *votre ami*, je ne *cesserais pas de l'être*. J'ai fait voir comment vous vous y preniez pour dénaturer les faits et les expressions. C'est la seule ressource de ceux qui ont tort, et c'est ainsi qu'on m'a presque toujours répondu. Je pourrais en citer vingt autres

exemples tirés de votre brochure; mais on peut juger de votre logique par cet échantillon. Vous avez cherché à me piquer, ne pouvant me répondre; mais je ne dispute avec vous ni d'injures, ni d'amour-propre.

Sur un Drame de M. Mercier, intitulé Molière, imité de Goldoni.

Faire parler Molière sur la scène, était une entreprise assez hardie, beaucoup moins pourtant dans Goldoni que dans son imitateur, les étrangers ayant moins de droit d'être difficiles sur le personnage de Molière, et portant à ce grand nom moins d'intérêt que nous, qui le regardons comme un des titres de notre gloire nationale. La pièce italienne est comme toutes celles du même auteur, faible d'intrigue et de caractères; mais il y a quelques scènes plaisantes, et le dialogue est naturel. Le sujet est la représentation de *Tartufe* et le mariage de Molière avec la fille de la comédienne Béjart. Molière regarde le succès de *Tartufe* comme l'époque la plus intéressante pour sa gloire et pour son bonheur. Passionnément épris de la demoiselle Béjart, et traversé dans son amour par la mère de cette jeune personne, par la Béjart, qui, depuis long-temps, a des prétentions à l'épouser, il attend le succès de sa comédie, comme un moment favorable, pour faire agir en sa faveur le crédit de Louis XIV, et hâter la conclusion de son mariage. La cabale des hypocrites met tout en œuvre pour étouffer dans sa nais-

sance un ouvrage qui doit les écraser, et c'est un certain Pirlon, digne instrument de cette vile cabale, qui vient dans la maison de Molière, où il a quelque accès, faire jouer les ressorts qui peuvent empêcher la représentation de *Tartufe*. Cette idée de représenter Tartufe lui-même, faisant tous ses efforts pour n'être pas joué sur la scène, est heureuse et piquante, et c'est sans doute ce qui a déterminé M. Mercier à imiter la pièce italienne; mais n'a-t-il pas vu quelque danger à faire son *Tartufe* après celui de Molière? car Pirlon et Tartufe, c'est la même chose pour le fond du caractère. A l'égard du mérite de l'exécution, la comparaison était difficile à soutenir. Quoi qu'il en soit, donnons quelque idée du drame de M. Mercier, de sa préface et de ses notes.

« Molière, (dit-il) est parmi nous le poëte qui « *ait* consulté davantage la nature, et qui *ait* mis « sur notre scène le plus d'expression et de vérité. « Peintre fidèle et franc, il a caché l'art que les « autres *montrent trop;* chez lui, on ne voit, on « n'entend que ses personnages, et le tableau ne « paraît si *juste*, que parce que sa manière est « ingénue : aussi conserve-t-il parmi les poëtes « dramatiques la physionomie que La Fontaine a « parmi les fabulistes; et l'homme instruit, qui, « vers sa quarantième année, se dégoûte ordinai« rement de la tragédie française qu'il aperçoit « peuplée d'êtres factices, découvre une certaine « profondeur dans les pièces de notre poëte. Il

« quitte volontiers le romanesque pour porter son « attention sur des passions plus naturelles, et des « caractères qu'il peut retrouver dans le monde. »

Nous ne nous arrêtons pas à relever les fautes qui blessent l'oreille ou la grammaire, et que le lecteur aperçoit assez. On sait bien qu'aujourd'hui, la correction, la propriété des termes et l'harmonie, sont des misères dont ne s'occupent jamais ceux qui prétendent au sublime, au génie; et M. Mercier est sûrement de ce nombre. N'examinons que les idées. N'est-ce pas un arrêt un peu dur, que *l'homme instruit, vers sa quarantième année, se dégoûte ordinairement de la tragédie française?* D'abord pourquoi cette restriction dans les termes, *tragédie française?* S'il se dégoûte de celle-là, il peut bien se dégoûter des autres. Si Racine et M. de Voltaire l'ennuient, qui est-ce qui l'amusera? Shakespéare peut-être, le *grand Shakespéare, le dieu du théâtre, le créateur de la vraie tragédie.* Voilà du moins comme répondrait M. Le Tourneur, et sans doute M. Mercier est du même avis. Mais beaucoup de gens *instruits*, qui, en approchant de leur *quarantième année,* ne sont pas encore *dégoûtés de la tragédie française*, lui demanderont quelque adoucissement dans l'arrêt qu'il porte contre leurs plaisirs. Ils lui répondront qu'à la vérité, sur le retour de l'âge, on est moins touché des ouvrages passionnés, parce qu'on a moins d'illusions et de sensibilité; que l'on peut pré-

férer alors les ouvrages qui font rire et qui amusent à ceux qui remuent puissamment, parce qu'alors on a un plus grand besoin de délassement que d'émotion; qu'alors la vérité de l'imitation comique qui parle à l'expérience, peut l'emporter sur l'intérêt tragique qui s'adresse davantage à l'imagination ; mais d'ailleurs ils lui demanderont quel est *l'homme instruit* à qui Roxane, Hermione, Néron, Acomat, paraîtront des êtres factices? Ils oseront lui dire que la *profondeur* très-réelle qu'on admire dans ces chefs-d'œuvre d'imitation dramatique, est au moins égale à celle des caractères tracés par Molière, et a de plus le mérite de l'éloquence poétique dans le genre le plus difficile de tous. Enfin, ils lui diront qu'en louant Molière d'avoir plus de vérité et d'expression que tout autre poëte, il fallait, pour être juste, restreindre cet éloge au genre de la comédie, parce qu'il est incontestable que Racine en a dans le sien autant que Molière, et, pour le dire encore une fois, dans un genre qui réunit plus de sortes de difficultés et de mérites.

M. Mercier reproche cependant à Molière de n'avoir pas médité assez profondément le but moral. Il serait trop long de discuter ce reproche et d'examiner si la comédie peut donner de plus grandes et de plus utiles leçons que celles qui résultent de *Tartufe* et du *Misanthrope*. Il ajoute: « On appella publiquement Molière, de son vivant

« *maître d'école en fait de vilénie* ; dès qu'il ne « fut plus, on lui prêta les vues de la plus haute « sagesse, et la *marche approfondie* de la plus dé« cente philosophie. Rien ne coûte aux panégy« ristes. L'envie qui persécute les grands hommes « se métamorphose, à leur mort, en une admira« tion stupide, et l'on érige une espèce de culte « idolâtre à celui-là même à qui on refusait l'aveu « de ses plus incontestables qualités. » Cette réflexion est aussi usée qu'elle est judicieuse; mais le mot sur Molière est remarqué fort à propos, et peut donner à penser au lecteur, qui d'ailleurs sait bien qu'une marche n'est pas plus *approfondie* qu'un tableau n'est *juste*, etc., etc., etc. « Vu du côté du génie, c'est certainement le pre« mier des *dramatistes*, en ce qu'il est original et « naïf. Cette dernière qualité est si rare et si pré« cieuse; c'est un caractère si frappant, si dis« tinctif, qu'il fait tout-à-coup d'un auteur un « homme à part, et l'on compte, au premier coup« d'œil, les rares écrivains doués de ce *talent su*« *prême*. Il cesse alors d'être soumis à la discussion « qui tyrannise les *renommées subalternes*. » Observons que chaque préface est aujourd'hui une poétique, et que toutes ces poétiques sont des déclamations. Voilà donc la naïveté au premier rang des qualités du génie, le *talent suprême*, et toute renommée qui n'est pas celle de la naïveté, est une *renommée subalterne* ; c'est beaucoup louer ; et pour entendre quelque chose à cet

étrange panégyrique, il faut supposer que l'auteur a de grandes prétentions à la naïveté; car l'amour-propre donne la clef de toutes les poétiques. Mais si M. Mercier y avait un peu réfléchi, n'aurait-il pas vu d'abord que tout ce qui est grand, exclut le naïf, et que, par conséquent, les plus belles productions, même dans le genre de la comédie, n'en sont guère susceptibles? Croit-il que la naïveté soit le caractère dominant de *Tartufe* et du *Misanthrope?* n'a-t-il pas confondu la naïveté avec la vérité? Agnès, Martine, Alain et Georgette, sont remarquables par la naïveté; mais quand Alceste dit à sa maîtresse,

Efforcez-vous du moins de paraître fidèle
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

il n'est pas naïf, il est vrai.

M. Mercier nous paraît mieux raisonner, lorsqu'il se plaint du jargon de nos comédies et de la monotonie maniérée des personnages prétendus élégants, qui ont remplacé sur la scène les vrais *originaux* que nous montrait la nature. « La co« médie, à qui le bon Molière avait su donner « une figure animée, un rire franc, un front po« pulaire, dégénéra sous les habits brillants et « dorés, dont on l'affubla à tout propos. Les mar« quis modernes, en expulsant les bourgeois, « chassèrent le naturel et la simplicité: le jargon « *brillanté* succéda au langage naïf; on eût dit que « la nation avait changé d'idiome et n'avait plus

« de physionomie, parce qu'il ne se trouvait plus « que des peintres maniérés et des écrivains fan- « tasques. L'impuissance, toujours féconde en dis- « cours, mit tout en œuvre pour se justifier, et « accusa solennellement le peuple de n'avoir plus « rien de pittoresque. »

Ces remarques sont très-fondées; mais on peut ajouter que Molière savait trouver à la cour des originaux tout aussi vrais que dans les autres classes d'hommes, au lieu que M. Mercier semble vouloir qu'on les cherche toujours dans le peuple, et ne combat un extrême que par un autre extrême.

« Despréaux et Racine se croyaient de bonne- « foi supérieurs à La Fontaine. Ils le jugeaient, ils « le raillaient; ils allaient même jusqu'à une espèce « de dédain. Ces deux écrivains, *si loin de la* « *naïveté*, ne sentirent pas son extrême mérite. »

Voilà bien des choses étranges assemblées en peu de lignes. Despréaux et Racine *jugeaient* La Fontaine. Eh! qui donc l'aurait jugé, si Despréaux et Racine n'avaient pas ce droit? *Ils le raillaient.* En plaisantant et dans la liberté d'une liaison fondée sur l'estime réciproque. *Ils allaient même pour lui jusqu'à une espèce de dédain.* Où est la preuve de cette assertion si injurieuse à la mémoire de deux grands hommes? *ces deux écrivains si loin de la naïveté.* Où sommes-nous, bon Dieu! Quand M. Mercier faisait tout-à-l'heure un éloge si exclusif de la naïveté, on aurait pu croire au

moins qu'il ne la voulait que dans les genres qui l'exigeaient ou la comportaient. Mais ici la chose est claire. Voilà un satirique et un tragique rabaissés pour avoir été *loin de la naïveté*. Quoi! ce ne sera pas assez qu'un auteur ait atteint la perfection d'un art sublime, il sera toujours peu de chose, s'il n'est pas naïf? Quel renversement de toutes les idées reçues! Que dirait M. Mercier, si, pour rabaisser La Fontaine, on disait, *cet écrivain si loin du sublime?* Est-il obligé d'être sublime dans des fables, répondrait aussitôt M. Mercier? Nous pouvons lui faire la même question sur Despréaux et Racine; étaient-ils obligés d'être naïfs, l'un, en écrivant des satires, l'autre, en composant des tragédies? A quels écarts peut conduire la prévention! M. Mercier sera-t-il toujours égaré à ce point par la haine qu'il a vouée à Racine et à Despréaux, et ne leur pardonnera-t-il jamais d'avoir *perdu la poésie française?* Venons au drame.

A quelques scènes près, c'est l'ouvrage italien assez exactement copié. L'intrigue, les caractères, la marche des scènes, la plus grande partie du dialogue, tout est à-peu-près traduit. Voici les changements que l'auteur français s'est permis. Il a substitué le rôle de Chapelle à celui d'un Léandre, ami de Molière, que Goldoni a peint comme un buveur et un homme de plaisir. Ces traits, qui conviennent fort à Chapelle, ont donné à M. Mercier l'idée heureuse de remplacer le per-

sonnage assez froid de Léandre par celui de Chapelle ; et s'il l'eût représenté aussi gai et aussi original qu'on se le peint communément, ce rôle aurait pu jeter dans son drame une variété très-piquante. Mais, de ce côté, le rôle de Chapelle n'est pas ce qu'il pourrait être ; il est beaucoup plus malin que gai. Il tourmente Molière, en lui répétant, avec une sorte de complaisance, tout ce qu'on dit contre lui, et jusque-là, il ressemble fort bien à ce qu'on nomme communément des amis ; mais il ne lui échappe aucun de ces mots de bonhomie qui caractérisent toujours un buveur aimable, ni aucun de ces mouvements de bonté que doit lui inspirer la situation critique de Molière. Quand la Béjart et sa fille, toujours trompées par le fourbe Pirlon, refusent de jouer dans *Tartufe*, c'est Chapelle qui devrait les ramener, et ce trait ferait excuser la petite jalousie qu'il a des succès de Molière. C'est ce qu'il y a de mieux saisi dans ce rôle, et ce qui doit faire honneur à M. Mercier, qui ne doit point cette idée à Goldoni. La faiblesse, si commune entre les gens de lettres, d'être secrètement jaloux, même de ses amis, est marquée avec art dans le personnage de Chapelle, et produit même quelques mots heureux. On sait qu'il avait la vanité de laisser croire qu'il aidait beaucoup Molière dans ses comédies, comme plus d'un paresseux de bonne compagnie a usurpé, pour quelque temps, la réputation d'un talent qu'il n'avait pas. Chapelle,

à la fin du second acte, vient d'impatienter Molière à force d'avis et de leçons. Celui-ci le quitte; et Chapelle, resté seul, se dit à lui-même: « Au fond, « c'est un bon humain, mais il est opiniâtre à « l'excès. On lui donne mille traits excellents, « dont il ne profite seulement pas. On a beau lui « indiquer les moyens de perfectionner ses ou« vrages, il ne veut rien entendre; il faudrait se « couper la gorge avec lui pour lui faire faire un « chef-d'œuvre. Sa comédie tombera infaillible« ment: j'en serai fâché; mais cela le rendra moins « entêté. Si ces diables d'hommes-là, quoiqu'on « les aime, réussissaient toujours, il n'y aurait plus « moyen de vivre avec eux. » Ce trait est excellent; en voici encore un meilleur. Un comte et un marquis, gens du bel air, parlant de tout ce qu'ils ne savent pas, causent avec Chapelle et le comédien La Thorillière, sur l'auteur de *Tartufe*, que l'on va jouer; et c'est à qui en dira le plus de mal, à l'exception de La Thorillière, qui est véritablement attaché au directeur de la troupe.

LE MARQUIS, *à Chapelle*.

Molière vivra-t-il dans la postérité?

CHAPELLE.

Je distingue, messieurs: le bon y parviendra; le mauvais n'y parviendra point.

LE MARQUIS.

Mais qui l'emporte du bon ou du mauvais?

CHAPELLE.

A vous dire le vrai, je ne sais trop. Quand il veut m'écouter, il parvient à faire d'excellentes choses; mais il est d'une obstination dont on n'a point d'idée. C'est toutefois un bonhomme; un peu triste, mais ayant un cœur excellent....

LE MARQUIS.

Tant pis.

CHAPELLE.

Plaute est plus gai.

LE COMTE.

Térence, plus sage.

LE MARQUIS.

Scarron, plus plaisant.

LA THORILLIÈRE.

Ah! messieurs, messieurs, Scarron! est-il possible? A quoi bon se donner tant de peines?

CHAPELLE.

Ah! je prends le parti de mon ami. La Thorillière a raison de se récrier. De la justice. Molière vaut mieux que Scarron.

Ce dernier mot est charmant. Voilà un ami bien généreux et un juge bien équitable! La plupart des écrivains sont aussi heureux que Molière, en juges et en amis.

Ces traits de finesse et de vérité appartiennent en propre à M. Mercier; mais a-t-il bien songé au caractère de Chapelle, quand il lui fait dire:

« Si je voulais écrire, moi, je ne ferais qu'un seul « et unique ouvrage; mais j'y emploierais dix « années, et j'y mettrais une lime, une correction, « un soin, un fini!... car on doit respecter le « public. »

Le Chapelle qui n'était pas celui de M. Mercier, a dit un peu plus heureusement :

Tout bon paresseux du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais;
Et si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

A l'égard des scènes que l'imitateur français a ajoutées au drame italien, il n'y en a que deux de remarquables, l'une qui commence la pièce, et où le valet de Molière met en papillotes la traduction que son maître avait faite de *Lucrèce*, en vers français; l'autre, qui se trouve au cinquième acte, et où une jeune personne vient se présenter pour être reçue dans la troupe de Molière, qui apprenant que c'est une fille bien née, que l'indigence et l'abandon réduisent à cet état, lui donne une lettre de recommandation pour le chef d'une manufacture de province, et pourvoit à ce qu'elle obtienne de son travail une subsistance honnête. La scène du poëme en papillotes est gaie, et annonce fort bien, dès le premier acte, les impatiences naturelles et la bonté de Molière. Quant à la scène de la jeune fille, elle

est intéressante, mais déplacée peut-être dans un cinquième acte, où elle forme un épisode qui retarde le dénouement. Le style de l'ouvrage est en général plus naturel que celui des autres drames de M. Mercier : on voit que le caractère de l'original a influé sur le sien ; mais cependant celui-ci reparaît de temps en temps, par exemple dans des phrases telles que celles-ci : *Les hypocrites frémiront dans l'attente des rayons vengeurs que je vais rassembler sur leur front..... Il semble ignorer le prestige de notre art, qui marche pour le moins égal au sien..... La gloire est belle; mais elle altère et ne rafraîchit point. Eh! pourquoi ne pas mélanger la philosophie du commerce des graces? Elle n'aura plus ce front austère qui la dégrade*, etc., etc.

L'attente des rayons vengeurs, l'art qui marche pour le moins égal, la gloire qui ne rafraîchit pas, et le front austère qui dégrade la philosophie! Ce n'est pas Molière qui a appris à M. Mercier à écrire ainsi; et, ce qu'il y a de pis, c'est à Molière qu'il prête ce langage. Les idées qu'il met dans sa bouche, souvent ne sont pas moins étranges que ces expressions; et l'auteur, trompé par un égoïsme qui l'entraîne sans doute malgré lui, charge quelquefois Molière de l'apologie de M. Mercier; en voici un exemple. Chapelle reproche à Molière que *ses écrits fourmillent de négligences*; il aurait dû dire d'incorrections, et le reproche eût été plus fondé. Quoi qu'il en soit, Molière

répond : « Mon style n'est pas *uniforme*, j'en « conviens; mais ce n'est pas sans dessein que je « lui imprime un air de négligence; je veux par ce « moyen, qu'il respire un naturel plus naïf. Je dois « faire parler à chacun son langage; c'est donc « *l'accent de l'homme* que je produis, et non pas « le mien. »

Assurément Molière n'aurait jamais fait une réponse si peu raisonnable. Quoi! il laisse des fautes *à dessein*, afin que son style ne soit pas *uniforme!* Sont-ce les fautes qui font la variété du style? et qu'est-ce que l'*accent de l'homme?* cet accent est-il moins vrai quand on parle sans solécismes? Dès qu'on fait des vers, que devient cet *accent de l'homme?* Sera-t-il mieux conservé dans des vers incorrects que dans des vers bien faits? Un homme tel que Molière, qui couvrait les fautes par un si grand nombre de beautés, n'eût pas eu la petitesse de les justifier, ni la maladresse de les justifier si mal; il aurait dit tout simplement : c'est que le temps me manque pour corriger. Il aurait laissé aux mauvais auteurs cette logique de convention inventée par l'amour-propre, qui leur fait prendre les fautes de langage pour des négligences heureuses, les figures outrées pour les hardiesses du génie, l'enflure pour le sublime, l'exagération pour la sensibilité, et le délire pour la chaleur.

On pourrait observer beaucoup d'autres endroits où Molière s'exprime d'une manière très-

peu convenable, même en matière plus grave. Dans la scène troisième du cinquième acte, il dit, en parlant de son valet, qui est un homme grossier et stupide : « La nature a enfermé son ame « *dans un double coffre*. L'espèce humaine est « néanmoins encore plus *estimable* sous cette « forme-là que sous celle de Pirlon. »

Remarquez que ce Pirlon est le plus odieux des fripons, et que c'est faire injure au laquais le plus bête, que de le comparer à un coquin. Il n'y a nulle comparaison à faire entre le mépris mêlé de pitié que peut exciter la bêtise, et le mépris mêlé d'horreur qu'inspire la méchanceté.

Il nous reste à dire un mot des notes. Elles renferment beaucoup d'anecdotes sur Molière, la plupart très-connues, et copiées dans tous les livres; mais il y en a quelques-unes qui le sont moins; ce sont des traditions qu'on doit savoir gré à l'auteur d'avoir recueillies, parce qu'elles intéressent un grand homme, et que d'ailleurs elles sont amusantes. Nous en rapporterons une. « On jouait une pièce intitulée, *Don Quichotte*. « C'était le moment où Don Quichotte installe « Sancho dans son gouvernement. Molière faisait « Sancho. Fidèle au costume, il était monté sur « un âne, et il attendait dans la coulisse, afin de « paraître à l'instant précis ; mais l'âne qui ne « savait pas son rôle, *se voyant dans la coulisse*, « s'obstinait à vouloir entrer en scène. On sait

« combien un âne est têtu. Molière tirait le licol « de toutes ses forces. Il appelait à son aide tous « ses camarades. A moi, Baron! à moi, La Tho« rilhière ! ce maudit âne rétif!... La fidèle Laforêt « (la servante de Molière), en riant de tout son « cœur, tâchait de fixer l'âne, qui après plusieurs « saccades, fut victorieux de tous ses efforts. Il « partit comme un trait, et, s'élançant sur le « théâtre, il dérangea une scène précédente. « Son maître, tout renversé sur le derrière de « l'animal, tirant en vain le licol à le briser, « criait aux spectateurs, tout en caracolant : Par« don, messieurs, pardon! ce maudit animal a « voulu entrer malgré moi. »

Et c'était Molière!

On retrouve aussi dans ces notes quelques-uns des paradoxes favoris de l'auteur; par exemple, son aversion pour les vers. « A mon oreille, « toute comédie en vers débute par donner un « grand soufflet à la nature. » Si cela est vrai, il faut convenir que personne n'a donné de meilleurs *soufflets à la nature* que Molière lui-même, dont M. Mercier exalte cependant le naturel, et avec tant de raison. Et où a-t-il pris, d'ailleurs, qu'une comédie devait être la nature? Aucun art n'est la nature, mais l'imitation d'une nature choisie : c'est une vérité triviale; mais il faut bien la redire à ceux qui s'obstinent à l'oublier.

Dans cette même note, il propose de traduire

en prose les dernières tragédies de Corneille, dont il prétend que tous les défauts sont dans la *rime*, l'*hémistiche* et la *tournure*. Il croit qu'en prose elles feraient de l'effet. M. Mercier ne les a donc pas lues avec attention : qu'il y pense un peu plus mûrement, et il verra que *Théodore*, *Pertharite*, *Attila*, *Suréna*, etc., seraient des pièces tout aussi mauvaises en prose qu'en vers, parce qu'elles sont aussi mal imaginées, aussi mal pensées que mal écrites ; ce qui n'empêche pas que le cinquième acte de *Cinna* ne soit une fort belle chose.

Dans une autre note, il s'écrie, à propos du *Festin de Pierre*, dont il ne trouve pas le sujet rempli : « Quel sujet que l'Athée ! et à quelles « mains sûres et vigoureuses est réservé l'hon- « neur d'écraser ce personnage sous les foudres « réunies de la raison et du ridicule ? »

Est-il bien sûr que l'Athée soit un sujet si heureux ? L'athéisme n'est point plaisant. S'il est joint à des vertus, il n'est qu'à plaindre ; s'il est joint à des crimes, on sentira aisément que celui qui les commet n'aurait pas été beaucoup meilleur quand même il n'aurait pas été athée, le moral de la conduite tenant bien plus au caractère qu'aux opinions. Enfin une erreur antireligieuse n'est guère un sujet de comédie. Si *Don Juan* dogmatisait sur l'impiété, on ne l'écouterait pas. Il fait rire quand il cherche à duper à-la-fois deux paysannes, et qu'il éconduit M. Di-

anche; ce qui arrive à beaucoup de gens qui : sont pas athées.

La note la plus curieuse de toutes est celle où . Mercier cherche l'origine de la division ordi- ıire des drames en cinq actes. « C'est peut-être le la nécessité de descendre les lustres et de moucher les chandelles à des intervalles égaux, ju'est née la bizarre coutume de diviser tou- jours une pièce en cinq actes. Le rôle *absolu* du moucheur en aura fait une loi inévitable et respectée. »

C'est dommage que les Romains aient toujours ué leurs pièces en plein jour, et sans chan- elles ni moucheurs; sans quoi, ce serait certai- ement quelque moucheur romain qui aurait fait : vers d'Horace :

Neve minor quinto neu sit productior actu
Fabula.

Que la pièce n'ait ni plus ni moins que cinq actes.

Ce n'est pas qu'on croie que cette règle oive être inviolable; il n'y en a guère que : génie ne puisse transgresser heureusement; ıais il n'y a pas de génie dans la note de I. Mercier.



SUR UNE TRADUCTION

De la Divine Comédie du Dante, par M. Moutonnet.

O voi ch' avete gl' intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto'l velame degli versi strani.
(Dante, inf. canto 9, terz. 21.)

Ce titre prouve l'ignorance grossière du siècle où vivait le Dante. On y appelle *comédie* un ouvrage qui n'a rien de commun avec le genre dramatique; et l'on y donne l'épithète de *divine* à une rapsodie informe, sans aucun plan, sans aucun intérêt, de la plus ennuyeuse monotonie, enfin qui n'a mérité d'échapper à l'oubli que par deux ou trois morceaux de poésie énergique que l'on distingue dans un amas de descriptions ampoulées et dégoûtantes, comme on distingue quelques arbres çà et là dans une plaine couverte des laves d'un volcan.

Que l'Italie ait divinisé le Dante, cet excès d'enthousiasme national est naturel et excusable. On pardonnera toujours à un peuple éclairé de porter au-delà des bornes sa reconnaissance pour les anciens écrivains, qui les premiers l'ont aidé

à sortir de la barbarie. Ces écrivains, d'ailleurs, ont aux yeux de leur patrie un mérite qui ne doit pas être, à beaucoup près, évalué au même prix par les étrangers; c'est d'avoir contribué à fixer et à épurer le langage. Ainsi, comme l'a remarqué M. de Voltaire, l'ouvrage du Dante, *rempli de morceaux aussi purement écrits que s'ils étaient du temps de* l'Arioste *et du* Tasse, doit être très-précieux, à tous égards, pour les Italiens; mais, pour les juges étrangers, il faut des beautés de tous les temps et de tous les lieux, et ce n'est qu'à ce titre qu'on est *divin.*

Que penser donc de cet enthousiasme de commande, maladie des traducteurs et des commentateurs ; de cette admiration aveuglément extatique, par laquelle ils se cachent ou veulent se cacher les vices monstrueux et multipliés de ces productions des temps barbares, si prodigieusement surpassées dans les siècles du génie et du goût? Que penser du jugement que porte M. Moutonnet sur le Dante?

« Le plan de ce poëme pourra paraître singu-
« lier, bizarre même au premier coup-d'œil;
« mais le sujet une fois donné, *il était impossible*
« *de le mieux remplir*, et d'y répandre autant de
« *richesses*, de *beauté* et d'*agrément*. Le poëte a
« tout puisé dans son propre fonds; il excite
« l'admiration par sa *variété*, son abondance et
« sa fécondité..... Dans toute l'antiquité, on ne
« trouve rien de semblable. *Quelques taches*,

« *quelques défauts*, n'empêcheront pas ce poëme « d'être mis au rang *des plus belles productions* « *de l'esprit humain.* »

Est-il bien vrai que le sujet *une fois donné, il fût impossible de le mieux remplir?* Ce sujet, c'est la description de l'enfer. Le Dante feint qu'il se trouva égaré dans une forêt qui le conduit au pied d'une montagne. Il rencontre une panthère, une lionne et une louve; effrayé surtout de cette dernière, il est rassuré par une ombre qui lui apparaît pour le défendre et le guider. Cette ombre, c'est Virgile qui lui apprend qu'une femme céleste, nommée Béatrix (c'est le nom d'une maîtresse que le poëte italien avait aimée), l'envoie pour secourir un malheureux voyageur égaré. Or, selon l'interprétation du traducteur et des commentateurs qui l'ont précédé, Virgile est la raison naturelle et humaine; Béatrix est la lumière divine ou la théologie; Dante lui-même *est pris pour la vie animale et sensuelle;* la louve, c'est la volupté, etc. A la bonne-heure. Mais avec toutes ces explications, les inventions du Dante n'en sont pas plus belles, et l'on ne conçoit pas plus ce que fait là Virgile.

C'est lui qui conduit le Dante dans l'enfer. Voici le résumé que le traducteur nous donne de leur voyage, et de la description de l'enfer. Il est exact et fidèle; nous le tirons de la préface.

« La forme de l'enfer ressemble à celle d'un « entonnoir, ou d'un cône renversé. Tous les « cercles en sont concentriques, et, par consé- « quent, vont toujours en diminuant et en des- « cendant en forme de spirale.

« L'espace qui se trouve depuis la porte jus- « qu'au fleuve Achéron, se divise en deux par- « ties. Dans la première sont les ames de ceux « qui vécurent sans réputation. Ces pécheurs, « tièdes, lâches et pusillanimes, ont mené une « vie indolente, exempte de crimes et de vertus. « Des mouches et des frelons leur piquent le vi- « sage et l'ensanglantent. Ces damnés courent « après une bannière qui tourne continuellement « autour de ce cercle.

« Dans la seconde partie sont tous les cou- « pables qui s'empressent de passer le fleuve « Achéron dans la barque du nautonnier des « enfers.

« C'est là que commence précisément la divi- « sion de l'enfer en neuf cercles concentriques. « Les limbes forment le premier. Ils renferment « les enfants morts sans baptême, et tous les « anciens qui ont vécu selon la loi naturelle, et « qui n'avaient point connu Jésus-Christ. Ces « derniers sont divisés en trois classes. Ceux qui « ne se sont fait connaître par aucune action « éclatante, et dont le nom n'existe plus sur la « terre, sont au milieu des ténèbres. Les grands « hommes, au contraire, qui ont acquis une ré-

« putation brillante, soit par la vie active, soit « par la vie contemplative, se trouvent placés « séparément dans un superbe château, au mi- « lieu de prairies agréables. Ces ombres poussent « des soupirs et des gémissements : elles ne res- « sentent aucune douleur corporelle, n'ont que « des peines d'esprit ; et leur plus cruel tour- « ment, c'est d'espérer toujours, mais en vain, « le bonheur éternel.

« Le second cercle renferme les luxurieux : « ils sont sans cesse agités, transportés çà et là sur « des tourbillons de vents.

« Le troisième est rempli par les gourmands, « étendus dans la fange, et continuellement ex- « posés à un déluge épouvantable de pluie, de « neige et de grêle.

« Le quatrième contient les prodigues et les « avares ; ils sont condamnés à rouler éter- « nellement les uns contre les autres des poids « énormes.

« Le cinquième est destiné aux colères et aux « paresseux : ils sont plongés dans la boue. Les « colères se déchirent de leurs propres mains ; et « les paresseux gémissent tristement au fond de « la fange.

« Le sixième est rempli de tombeaux rouges « et brûlants : les hérésiarques et leurs sectateurs « y sont tourmentés.

« Le septième est divisé en trois autres : le « premier contient ceux qui ont usé de violence

« contre leur prochain, et qui lui ont enlevé de « force ses biens ; ils sont plongés dans un fleuve « de sang : le second, tous ceux qui se sont donné « eux-mêmes la mort, ou par chagrin, ou après « avoir dépensé leurs biens. Les premiers sont « changés en troncs d'arbres noueux et couverts « d'épines ; les harpies logent sur leurs branches, « se nourrissent de leurs feuilles, et leur causent « de vives douleurs : les derniers sont pour-« suivis et déchirés par des chiennes noires et « affamées. Le troisième, les coupables qui ont « usé de violence contre Dieu, la nature et l'art. « Ils sont tous au milieu d'une plaine sablon-« neuse, et exposés à une pluie de feu. Les pre-« miers restent couchés et étendus à la renverse « sur le sable brûlant ; les seconds courent sans « cesse, et les troisièmes demeurent toujours « assis dans la même attitude et dans la même « place.

« Le huitième, appelé *Malebolge*, renferme « tous les fourbes ; et comme il y a dix espèces « différentes de fraudes, ce huitième cercle est « divisé en dix autres.

« Le premier contient les séducteurs, partagés « en deux classes : ils courent perpétuellement ; et « les démons, armés de fouets, les poursuivent « et les battent cruellement.

« Le deuxième, les flatteurs, enfoncés dans l'or-« dure la plus infâme et la plus dégoûtante.

« Le troisième, les simoniaques, suspendus dans

« des trous, ou espèces de puits, la tête en bas et « les pieds en haut; des flammes s'élèvent de la « plante de leurs pieds, et les brûlent.

« Le quatrième, les devins, les astrologues, les « sorciers; leur punition est d'avoir la tête tournée « vers le dos et de marcher à reculons.

« Le cinquième, ceux qui vendent et achètent « la justice; ils sont plongés dans de la poix « bouillante, et sous la garde de démons armés de « cornes, de griffes, de fourches et de crocs.

« Le sixième, les hypocrites; leur supplice est « d'être couverts et chargés de grands manteaux « de plomb dorés à l'extérieur : ils marchent len-« tement autour de ce cercle sans jamais se re-« poser.

« Le septième, les voleurs; il est rempli de ser-« pents innombrables qui tourmentent ces damnés. « Quelques-uns subissent les plus étranges méta-« morphoses.

« Le huitième, les mauvais conseillers; ils mar-« chent continuellement, et chacun d'eux est cou-« vert et enveloppé d'un tourbillon de flamme.

« Le neuvième, ceux qui ont causé des scan-« dales, des schismes, des hérésies et des dissen-« sions. Les auteurs de nouvelles religions sont « fendus depuis le menton jusqu'à la ceinture. Les « défenseurs des hérésies, et ceux qui aident à « les répandre, ont le visage séparé en deux par-« ties. Les hommes dont les mauvais conseils ont « fait naître la guerre entre le prince et ses sujets,

« ont la langue entièrement coupée. Ceux qui se-« mèrent la haine et le désordre entre les familles « et les parents, ont les mains mutilées. Les « monstres, enfin, qui excitèrent les fils à se ré-« volter contre leurs pères, portent devant eux, « avec la main, leur tête séparée du tronc.

« Le dixième, les faussaires, divisés en quatre « classes; leur punition est différente. Les alchi-« mistes poussent des cris affreux, exhalent une « odeur détestable, sont entassés les uns sur les « autres, et se traînent dans l'ordure; leur corps « sont tout couverts de lèpres horribles. Ceux qui « se sont déguisés pour feindre *d'être une autre* « *personne*, se poursuivent avec fureur les uns « les autres, et s'entre-déchirent cruellement. Les « faux-monnayeurs sont tourmentés par une hy-« dropisie effroyable et par une soif ardente. Une « fièvre excessive brûle et consume tous ceux qui « déguisèrent la vérité et parlèrent autrement qu'ils « ne pensaient.

« Enfin le onzième et dernier cercle, de la forme « d'un puits ou goufre, est placé précisément au « centre, et au fond de tout l'Enfer : les traîtres y « sont punis; ils forment quatre classes, et le poëte, « en conséquence, partage ce dernier en quatre « autres parties, formées par l'étang glacé.

« On trouve dans la première les traîtres envers « leurs frères; ils sont dans la glace jusqu'à la « tête. Ce cercle se nomme *Caïn*.

« Dans la seconde, les traîtres envers leur pa-

« trie, également enfoncés dans la glace : leurs
« larmes ne peuvent couler ; le froid les condense
« et les gèle sur leurs paupières. Ce cercle est
« appelé *Anténor*. Un prince de ce nom trahit sa
« patrie et cacha Ulysse dans sa maison.

« Dans la troisième, les traîtres envers leurs
« égaux et leurs bienfaiteurs : ils sont également
« enfoncés dans la glace. Ce cercle est nommé
« *Ptolomée*, à cause de Ptolomée qui fit égorger
« dans un festin Simon, son beau-père, et ses deux
« fils.

« Dans la quatrième, enfin, les traîtres envers
« leurs bienfaiteurs, mais d'une condition bien
« plus élevée. Ces traîtres sont entièrement ren-
« fermés dans la glace. Ce cercle porte le nom de
« l'infâme *Judas Iscariotes*.

« Lucifer occupe le centre et le dernier cercle
« de tout l'Enfer. On voit, par ce détail, que tout
« l'abyme infernal est divisé en dix grandes par-
« ties subdivisées ensuite elles-mêmes en vingt
« plus petites. »

Tel est le plan de la *Divine Comédie*. Les détails ne sont autre chose que les récits que font les damnés de différents étages ; et ces récits sont le plus souvent relatifs aux petits intérêts et aux petits évènements des petites villes d'Italie divisées alors entre la faction des Guelfes et celle des Gibelins. Le Dante y avait joué un rôle, et pouvait croire tout cela fort important, mais il n'en est pas de même pour le lecteur. Sur cet exposé,

qui ne voit clairement qu'un plan semblable, exécuté en trente-quatre chants, est bien moins un poëme qu'une longue amplification de rhétorique, digne d'un moine déclamateur du treizième siècle! Est-ce un poëme, qu'un tissu de descriptions sans aucun but général, sans objet, sans action, sans intérêt? Où est donc cette *richesse*, cette *variété*, cet *agrément?* Quoi! cette ridicule subdivision des cercles infernaux, cette interminable accumulation de supplices bizarrement recherchés, cet assemblage de grotesques, est une *des plus belles productions de l'esprit humain!* On opposera Callot à Raphaël et à Michel-Ange! Je suis bien loin, sans doute, de rabaisser le nom et le génie de Virgile et d'Homère, jusqu'à comparer leurs chefs-d'œuvre à ces monstrueuses extravagances : mais quel est l'homme assez malheureusement organisé pour ne pas sentir qu'il y a mille fois plus de mérite dans vingt vers de cet admirable livre de l'*Énéide*, où Énée descend aux enfers, qu'il n'y en a dans toute la comédie, prétendue *Divine*, du Dante Alighieri? Voyez comme ce livre, qui suffirait seul pour immortaliser son auteur, forme un tout intéressant dans toutes ses parties! comme l'idée de montrer à Énée la puissance romaine dans l'avenir est grande et sublime, et forme heureusement le dessein général du livre! comme on marche ensuite de scènes en scènes, plus attachantes les unes que les autres! comme l'imagination est tou-

jours occupée, et le cœur toujours ému! quelle foule de traits sublimes! quel moment que celui où Énée s'adresse à l'ombre de Didon, qui se détourne de lui, et s'éloigne sans l'écouter! Que cette imitation de l'*Odyssée* est belle et touchante! et l'éloge de Caton, et la mort de Marcellus, et tant d'autres beautés supérieures! Que sert-il que de pareils hommes aient élevé si haut l'honneur de l'esprit humain, si l'on vient aujourd'hui nous dire, au milieu des lumières qui nous environnent : Fermez les yeux aux clartés de l'astre du jour, et venez admirer quelques éclairs qui brillent par intervalle dans une nuit épaisse et infecte? Nous pourrons peut-être parler ailleurs de ce projet, aussi inconcevable et aussi révoltant qu'il est réel et manifeste, de nous ramener à la barbarie et de l'ériger en système et en principe. La conspiration est nombreuse; mais heureusement les noms des chefs ne sont pas fort imposants, et, quoique merveilleusement servis par l'ignorance, l'envie et l'esprit de parti, probablement ils ne seront pas les plus forts.

Pour revenir au Dante, un des morceaux qui ont eu le plus de succès chez les étrangers, et qui justifient le plus sa réputation dans l'Italie, c'est le fameux récit du comte Ugolin dans le trente-troisième chant. Ce tableau est d'une effrayante énergie, et offre des coups de pinceau sublimes. Voici la traduction de M. Moutonnet, dont plusieurs traits sont copiés mot à mot de la

traduction qu'en avait déja faite M. Vatelet, insérée dans la poétique de M. Marmontel. Il faut se rappeler que le Dante aperçoit dans un étang glacé deux coupables couchés l'un auprès de l'autre, dont l'un couvrait de sa tête celle de son compagnon, et la déchirait avec les dents. Le Dante lui demande quel est le crime de ce malheureux qu'il dévore ainsi.

« Ce *pécheur souleva de dessus* ce mets abomi-
« nable, sa *bouche* ensanglantée, l'essuya aux
« cheveux de cette tête qu'il avait rongée *par*
« *derrière*, et commença *ensuite* : Tu veux donc
« que je renouvelle la douleur extrême dont le
« seul ressouvenir accable mon cœur, avant même
« de t'en faire le récit; mais si mes paroles peu-
« vent couvrir d'infamie le perfide que je dévore,
« tu vas me voir en même temps parler et pleu-
« rer. J'ignore qui tu es, et comment tu as pu
« descendre dans ce lieu souterrain. A ton langage,
« je te juge Florentin. Tu dois savoir que je suis
« le comte Ugolin, et voici l'archevêque Roger.
« Je vais t'apprendre maintenant pourquoi je suis
« si acharné contre lui. *Il n'est pas nécessaire* de
« te dire comment ce monstre, abusant de ma
« confiance, me fit traîner et renfermer dans une
« tour, où je péris, victime de sa noire perfidie;
« mais tu vas entendre des détails dont tu n'as
« pas pu être instruit; *c'est combien* ma mort fut
« affreuse : tu connaîtras alors si ce barbare m'a
« offensé.

« Mon noir cachot, nommé, *à cause de moi*, « la Tour de la Faim, où d'autres malheureux se- « ront encore enfermés, n'avait qu'une étroite « ouverture par laquelle *j'avais aperçu plusieurs « fois la lune*, lorsque j'eus un songe funeste qui « déchira à mes yeux le sombre voile de l'avenir. « Ce Roger, tel qu'un seigneur puissant, me pa- « raissait chasser un loup et ses petits sur la « montagne qui empêche les Pisans de découvrir « Luques. Le comte Gualandi, accompagné de « Sismondi et de Lanfranchi, était posté en avant « avec une meute de chiens maigres et agiles. Le « loup et ses louveteaux me parurent fatigués « après une petite course, et je crus voir ces « chiens leur déchirer les flancs avec leurs dents « aiguës. Je m'éveille avant le jour, et j'entends « mes enfants qui étaient avec moi, se plaindre, « pendant leur sommeil, et me demander du pain. « Tu es bien cruel, si, prévoyant déja les maux « qui menaçaient mon cœur, tu n'en es pas atten- « dri; et quand répandras-tu des larmes, si mon « récit ne t'en arrache pas dans *le moment?* Mes « fils s'étaient éveillés, et l'heure où l'on avait « coutume de nous apporter notre nourriture « approchait; chacun de nous, effrayé de ses « songes, attendait en suspens. Je m'aperçois alors « que l'on ferme pour toujours la porte de cette « tour horrible: dans l'instant je fixe mes regards « sur le visage de mon fils: immobile et muet, je « ne versai pas une larme; j'étais pétrifié. Pour mes

« enfants, ils pleuraient amèrement, et mon petit « Anselme me dit : Mon père, comme tu nous re« gardes! qu'as-tu donc? Mes larmes ne coulèrent « point encore, et je ne répondis rien ce jour, ni « la nuit suivante, jusqu'au lever du soleil. Dès « qu'un de ses faibles rayons eut pénétré dans « mon triste cachot, le teint pâle et livide de mes « quatre enfants m'annonça tous mes malheurs. A « cette vue, la douleur m'aveugle : je me mords les « deux mains; et mes fils, s'imaginant que la faim « cause ma rage, se lèvent à l'instant, et s'écrient « tous ensemble : Mon père, mange-nous plutôt; « nous souffrirons beaucoup moins. C'est toi qui « nous as donné cette misérable chair, reprends-là. « Je m'apaise aussi-tôt pour ne pas augmenter « leur *tristesse*. Ce jour et le suivant, nous gar« dâmes un morne silence. Ah! terre cruelle, « pourquoi ne t'es-tu pas entr'ouverte sous nos « pas? *Quand nous fûmes arrivés* au quatrième « jour, Gaddi se jette et s'étend à mes pieds, en « *disant:* Mon père, tu ne peux donc me secou« rir? Il meurt *dans cette posture*. Entre le cin« quième et le sixième jour, je vis tomber, je vis « expirer, les uns après les autres, les trois fils « qui me restaient. Les yeux déja éteints, je me « traînais, en chancelant, sur leurs corps froids et « inanimés; et, trois jours après leur mort, je les « appelais encore. *Enfin* la *faim*, plus puissante « que ma douleur, termina mes tourments. En « achevant ces mots, le comte Ugolin, les yeux

« enflammés de fureur, reprend le crâne sanglant
« du malheureux Roger, et, tel qu'un *dogue* af-
« famé, le brise et le broie avec les dents. »

L'horrible beauté de ce tableau qui fait frémir, se découvre à travers toutes les fautes de cette faible et languissante version. On la sentira bien davantage dans celle de M. Vatelet, infiniment supérieure, et beaucoup plus rapprochée de l'original. On n'y verra point un *pécheur qui soulève sa bouche*. On ne trouvera point des consonnances choquantes, telles que celles-ci, *enfin la faim*; ni des solécismes tels que celui-ci : *tu vas entendre des détails dont tu n'as pu être instruit; c'est combien ma mort*, etc. La force, la noblesse, la précision de ce morceau, vont rendre au Dante tout ce qu'il vient de perdre sous la plume de M. Moutonnet, qui ne le sert pas mieux par sa froide traduction que par ses louanges exagérées.

« Ugolin soulève sa tête et se détache de son
« horrible proie. Il essuie ses lèvres ensanglan-
« tées avec les cheveux de ce crâne qu'il avait à
« moitié rongé. Puis il me parle en ces mots :
« Veux-tu que je renouvelle ma douleur et mon
« désespoir? Je les sens renaître à la seule pensée
« du récit que tu me demandes. N'importe, je
« consens à gémir de nouveau, pourvu que mes
« paroles deviennent des semences d'horreur, et
« qu'elles couvrent d'opprobre à jamais le per-
« fide que je dévore. Je ne sais qui tu es, ni par

« quelle route tu as pu pénétrer ici-bas; mais à « ton langage, je te crois Florentin. Le nom du « comte Ugolin ne t'est pas inconnu. Je suis ce « malheureux, et voilà l'archevêque Roger. Il me « reste à t'apprendre pourquoi je le tourmente « ainsi. Je lui donnai ma confiance, et, victime « de sa méchanceté, j'en fus trahi; je mourus. « Tu le sais, sans doute; mais ce que tu ne sais « pas c'est combien ma mort fut cruelle. Tu « l'apprendras et tu frémiras de son crime. Une « étroite ouverture *éclairait* le cachot qui a re- « tenu, depuis ma mort, le nom de cachot de « la faim, et dans lequel on aura sans doute fait « périr d'autres infortunés. Plusieurs lunes m'a- « vaient *éclairé* déja lorsque j'eus un songe af- « freux, qui sembla déchirer à mes yeux le voile « de l'avenir (1). Je m'éveillai. Le jour ne parais- « sait point encore; j'entendis autour de moi mes « enfants, qui pleuraient en dormant, et qui de- « mandaient du pain. Ah! que tu es cruel, si tu « ne frémis pas du pressentiment dont je fus « frappé! Qui pourra jamais t'attendrir, si tu m'en- « tends sans verser des larmes? Nous nous étions « tous éveillés. L'heure où l'on devait nous don- « ner à manger approchait. Les songes qui m'a- « vaient agité, me glaçaient de crainte. Dieu! « j'entendis murer la porte du cachot. Je fixai

(1) Vatelet a passé le songe, qu'apparemment il n'a pas trouvé aussi frappant que le reste du récit.

« tout-à-coup mes regards sur le visage de mes
« enfants. Immobile et muet, je ne versais pas
« une larme; j'étais pétrifié. Pour mes fils, ils
« pleuraient, et mon petit Anselme me dit :
« comme vous me regardez, mon père! Ah!
« qu'avez-vous? Je ne pleurai point encore. Je
« passai le jour entier, je passai la nuit, sans
« prendre de repos. A peine les rayons du jour
« suivant pénétraient dans mon cachot, que je
« vis tout-à-la-fois sur le visage de mes quatre
« enfants l'image de la mort qui me menaçait.
« Je cède à la douleur; je me mords les deux
« mains, et, dans l'instant même, mes enfants,
« qui prennent ma rage pour l'effet d'une faim
« pressante, se levèrent, et me dirent : Mon père,
« que ne nous manges-tu plutôt? C'est toi qui
« nous as donné cette misérable chair; reprends-
« la. Je me fis violence alors pour ne pas aug-
« menter leurs peines. Ce jour et le suivant, nous
« restâmes dans un affreux silence. Ah! terre im-
« pitoyable, que ne t'ouvrais-tu sous nos pas!
« Le quatrième jour arrive enfin. Gaddi se jette
« étendu à mes pieds, et me dit : Mon père, tu
« ne peux donc me secourir? Il meurt; et, du
« cinquième au sixième jour, mes trois autres
« enfants périrent l'un après l'autre sous mes
« yeux. J'avais moi-même déja presque perdu
« le sentiment et la lumière. Je me roulais sur
« leurs corps, que j'embrassais; et, trois jours
« après leur mort, je les appelais encore. La

faim eut plus de puissance que la douleur; j'expirai. En disant ces mots, les yeux enflammés de fureur, il se rejette sur le crâne sanglant, et il le ronge de nouveau, semblable à un chien affamé qui dévore les os d'un cadavre. »

On peut juger par la manière dont M. Mou-onnet a affaibli le plus bel endroit de son origi-al, qu'il ne l'a pas mieux traité dans le reste de ouvrage. C'est qu'il est plus aisé de louer que e traduire.

A l'égard de l'avis que nous avons énoncé sur e Dante, nous retrouvons, dans le moment, une ettre très-ancienne de M. de Voltaire, adressée un savant Italien (l'abbé Bertinelli de Vérone) t tout récemment imprimée dans le *Commen-aire historique sur l'auteur de la Henriade*. 'oici comme s'explique ce grand homme en arlant du Dante, dont il a imité et embelli un ragment dans ses mélanges.

« Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que Dante était un fou, et son ouvrage, un monstre. J'aime encore mieux pourtant, dans ce monstre, une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que les vermisseaux appelés *sonetti*, qui naissent et meurent aujourd'hui à milliers en Italie, de Milan jusqu'à Otrante.... Je crois que, dans le fond, Algaroti pense comme vous sur le Dante; il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui

« pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille
« de son ami. Ce monde-ci est une pauvre mas-
« carade. Je conçois à toute force comment on
« peut dissimuler ses opinions pour devenir car-
« dinal ou pape; mais je ne conçois guère qu'on
« se déguise sur le reste.... Marini nous reproche
« comme un crime de préférer Virgile à son
« Dante. Ce pauvre homme a beau dire : Le
« Dante pourra entrer dans les bibliothèques des
« curieux; mais il ne sera jamais lu. On me vole
« toujours un tome de l'Arioste. On ne m'a ja-
« mais volé un Dante. Je vous prie de donner
« au diable *il signor Marini* et tout son enfer,
« avec la panthère que le Dante rencontre dans
« son chemin, sa lionne et sa louve. Demandez
« pardon à Virgile, qu'un poëte de son pays l'ait
« mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont
« quelque étincelle de bon sens doivent rougir
« de cet assemblage, en enfer, du Dante, de Vir-
« gile, de saint Pierre et de madonna Béatrice.
« On trouve chez nous, dans le dix-huitième
« siècle, des gens qui s'efforcent d'admirer des
« imaginations aussi stupidement extravagantes
« et aussi barbares. On a la brutalité de les op-
« poser aux chefs-d'œuvre de génie, de sagesse
« et d'éloquence, que nous avons dans notre
« langue. *O tempora! ô judicium!* »

On voit que M. de Voltaire a toujours manifesté contre les ennemis du goût une indignation vraiment poétique, dont l'expression, plai-

amment exagérée, ne doit pas plus être prise a pied de la lettre, que la colère d'un musicien, qui crie *bourreau*, lorsqu'on joue faux. L'oreille du goût peut être tout aussi facilement déchirée que celle de l'harmonie.

Il nous reste à dire un mot sur la vie du Dante. Il fut à peu près aussi malheureux que le Tasse et Camoëns l'ont été depuis. Il était né à Florence en 1265. Sa famille était ancienne, et sa fortune au-dessus de la médiocrité. Rien ne manqua à son éducation. Il étudia ce qu'on savait alors de philosophie et de mathématiques, et les langues latine et grecque lui étaient familières. On a dit que Virgile était son auteur favori, peut-être parce qu'il en fait le principal personnage de son poëme. Car, d'ailleurs, il n'a rien de commun avec cet excellent génie. A l'érudition et aux belles-lettres il joignait le goût pour les arts. Il cultiva la musique, le dessin, la peinture. Il se distingua par sa bravoure dans les querelles sanglantes des Guelfes et des Gibelins; et, ses talents s'étendant à tous les objets, il fut envoyé en ambassade dans toutes les cours d'Italie; mais son attachement au parti Gibelin fit naître ses disgraces, qui ne finirent plus qu'avec sa vie. Le parti des Guelfes, devenu le plus fort à Florence, appela Charles d'Anjou: et le Dante, ainsi que tous les partisans de la faction impériale, fut exilé de sa patrie; sa maison fut rasée, ses terres furent dévastées. Il

tenta en vain de rentrer dans Florence, d'abord par la force des armes, ensuite par la voie de la négociation. Il mena depuis une vie errante, dans les alarmes et dans la pauvreté. Il mourut à l'âge de 56 ans. Il fut enterré à Ravenne; et Bembo, père du fameux cardinal de ce nom, lui éleva un mausolée.

On s'est étendu dans cet article un peu au-delà des bornes ordinaires, parce qu'il s'agissait d'un écrivain étranger, dont le nom est aussi célèbre que ses écrits sont peu connus.

SUR LES ROMANCES
DE M. BERQUIN.

ES quatre romances qui composent ce Recueil ont précédées d'un Discours. Avant de dire aux cteurs de quoi il traite, nous en citerons quelues passages.

« Née au milieu d'un peuple qui ne respirait que la guerre, *elle vit son enfance* toute consacrée aux chants guerriers. Le régime féodal lui conserva ce *caractère belliqueux*..... Contrainte d'adoucir depuis *son humeur martiale*,..... ce fut le moment de *son plus beau triomphe*..... *Une dégradation fatale lui porta le coup le plus dangereux*..... *On la retint encore sur le penchant de sa décadence*..... Nos guerres sanglantes *achevèrent sa ruine*..... *Muette pendant toute la durée du règne de son vainqueur*..... *Les efforts qu'elle a hasardés* vers le milieu de ce siècle, ont fait concevoir à ses partisans les *espérances les plus flatteuses*..... *Tous nos voisins semblent* d'ailleurs nous inviter *à former une confédération en sa faveur*..... Si malgré le secours *de ses armes aiguës, son rival n'a pu se garantir des usurpations*, pourra-t-elle se défendre contre

« une *dangereuse étrangère*, n'ayant à lui oppos
« que *sa candeur et sa timidité?* Ce n'est poi
« au milieu du fracas qu'elle doit espérer *d'établ*
« *son empire. Bienfaisante*, même envers ceu
« qui dédaignent de l'introduire dans leurs cer
« cles, etc. »

Il est temps d'apprendre aux lecteurs, qu peut-être ne s'en douteraient pas, qu'il s'agit d la Romance et du Vaudeville. C'est la Romanc à laquelle *une dégradation fatale* a porté *le cou le plus dangereux*, qu'on a *retenue sur le penchant de sa décadence*, qui nous invite *à forme une confédération en sa faveur*, qui a été *muette pendant toute la durée du règne de son vainqueur*, etc. Ce *vainqueur*, ce *rival*, c'est le Vaudeville qui n'a pu *se garantir des usurpations de l'ariette, malgré ses armes aiguës*, etc. C'est ainsi que tout le discours est écrit; c'est ainsi que sont écrites aujourd'hui presque toutes nos brochures.

Il est du ressort de la saine critique d'indique quels sont, en fait d'ouvrages d'esprit, les trave à la mode, les défauts dominants qui caractérise telle ou telle époque. Il paraît que, depuis ving ans, le vice le plus général dans les écrits c'e sur-tout la manie des grands mots pour les petit choses, l'importance des frivolités et la prétentio dans les bagatelles. La contagion est générale, e il n'y a que le très-petit nombre des bons écri vains qui aient su s'en garantir.

Il est très-évident que M. Berquin, qui a mon

ré du naturel dans ses poésies, a été égaré ici
par le mauvais exemple. Il a cru bien faire en
parlant de la romance du même ton dont il aurait parlé de l'empire romain. Il a entendu dire,
et il a cru que c'était là du *coloris*, de la *chaleur*,
etc.; et il a oublié que la règle la plus indispensable dans tout ouvrage, c'est d'abord qu'il soit
écrit d'un ton convenable au sujet. C'est cet accord du ton avec le sujet qui forme, avant tout,
ce qu'on appelle *le style*. Viennent ensuite les
différents caractères que le génie de chaque auteur peut lui donner; mais celui-là est le plus
essentiel, et dès qu'il manque, on a mal écrit.
Si M. Berquin veut se former le goût ailleurs que
dans nos brochures nouvelles et dans nos journaux
qui les exaltent; s'il veut relire les bons écrivains
du siècle dernier et de celui-ci, il verra qu'il n'y
en a pas un qui soit tombé dans ce défaut, aujourd'hui si commun, de l'accumulation des figures déplacées, qui ne sert qu'à masquer maladroitement le vide des idées, à étouffer le bon
sens, et à dégoûter tout lecteur raisonnable.

Un autre écueil qu'il faut soigneusement éviter,
c'est le faux enthousiasme, par lequel on cherche
à agrandir à ses yeux l'objet qu'on traite. On tombe
infailliblement dans le ridicule. Par exemple, si
M. Berquin eût tracé en sept ou huit lignes le
tableau d'une famille villageoise occupée à chanter
une romance, et les effets que cette romance produit sur les parents, sur les enfants, sur la jeune

fille, sur l'amoureux, il ne serait pas sorti de son sujet. Il pouvait même, sans inconvénient, annoncer le projet qu'il a formé de se faire le poëte des jeunes filles et des enfants; mais lorsqu'il ajoute:

« Un choix d'aventures propres à faire éclore « dans leurs ames les vertus de leur âge, ou à « fortifier le germe des vertus d'un âge plus avancé, « me paraît un de ces projets qu'un homme, après « les avoir conçus, ne peut négliger *sans devenir* « *traître à l'humanité.* »

M. Berquin y pensait-il, en écrivant ces étranges paroles? N'est-ce pas là l'excès le plus outré de la déclamation? Quoi! si M. Berquin n'ajoute pas quelques romances à la foule de celles que nous avons déja, il devient *traître à l'humanité!* Ne sent-il pas, s'il veut y réfléchir un moment, qu'il n'y a pas un lecteur sensé qui ne soit prêt à le tranquilliser sur des alarmes si extraordinaires?

L'auteur, toujours plein de cette même ivresse que lui inspire le projet de faire des chansons, s'écrie: *Oh! combien la résolution de l'exécuter est immuablement arrêtée dans mon ame!* La belle exclamation! S'il était question d'aller dans les glaces du pôle, ou sous les feux de l'équateur, rendre à l'humanité le service le plus essentiel et le plus difficile, comment s'exprimerait M. Berquin? Mais écoutons-le encore, tandis qu'il est sur le trépied; car en vérité, ce ton, quoiqu'il ne soit pas rare, ne laisse pas d'être curieux.

« O Dieu ! ne plus rencontrer une jeune fille « ou un enfant sans se dire : mes vers vont bientôt « habiter sur ces lèvres ingénues et *vermeilles !* « Mon nom n'y sera prononcé qu'avec un sourire « de bienveillance. Toute cette génération qui « s'élève, toutes celles qui vont la suivre, seront « pour moi *des générations d'amis.* Lorsque l'âge « amortissant un peu *cette fureur de travail qui* « *me dévore*, me rendra le commerce de la société « plus nécessaire, je ne m'y trouverai point étran- « ger ; j'y aurai formé les liaisons les plus tendres. « Quelques lieux que j'habite, je me verrai avec « des personnes accoutumées à me chérir. Dans « ces heures délicieuses de la matinée, où la fraî- « cheur de l'air, le calme des sens, le baume que « le sommeil a laissé dans nos veines, nous font « trouver dans la moindre impression qui nous « flatte, une source de volupté et de *béatitude*, « quel plaisir de se figurer ici une mère tendre « qui enseigne à chanter *ma Romance*, le jeune « enfant assis sur ses genoux ; là, un vieillard qui « a voulu aussi l'apprendre, pour en devenir *plus* « *utile et plus cher* à ses petits-neveux ! Peut-être « m'arrivera-t-il quelquefois d'être témoin de ces « scènes touchantes ; et je ne *mourrai point* sans « avoir vu dans le cœur et dans la mémoire de « tous ceux qui m'entourent, *les gages de la* « *plus précieuse immortalité.* »

On voit que si ce discours a commencé comme un panégyrique, il finit comme un sermon. Nous

n'avons nulle envie de troubler l'heureuse extase où l'Auteur est sans doute encore, en songeant que *ses vers habiteront sur des lèvres ingénues* et sur-tout *vermeilles;* mais s'il s'était souvenu que les chansons de M. La Joye et de M. Bellehumeur habiteront probablement aussi souvent que les siennes sur ces mêmes lèvres *ingénues* et *vermeilles*, son bonheur n'aurait-il pas un peu diminué?

C'est avec un plaisir bien vrai, bien sincère, que nous trouvons dans les Romances de M. Berquin, de quoi l'opposer à lui-même, en terminant par des éloges un article qu'il a fallu commencer par des critiques. De ses quatre Romances, trois sont historiques : la première est *Sainte Geneviève-des-Bois*, fameuse dans la Bibliothèque-Bleue; la seconde est l'histoire d'une jeune fille qui retrouve, dans un hermite, un amant qu'elle se repent d'avoir rebuté. Elle est traduite d'une romance anglaise, insérée dans *le Ministre de Wakefield;* la troisième est encore empruntée d'une romance anglaise, et le sujet est d'une atrocité qui peut-être aurait dû engager l'auteur à le rejeter. C'est une femme jalouse, qui, en l'absence de son mari, fait enfermer une jeune et innocente créature qu'elle croit sa rivale, dans un souterrain où elle est dévorée par des serpents. Nous citerons quelques stances de la seconde; c'est l'hermite qui parle à un jeune pélerin égaré dans la nuit. Ce jeune pélerin est une fille déguisée :

c'est sa maîtresse qui lui a été si long-temps cruelle, et qu'il reconnaît ensuite.

Tu ne peux dans ces bois trouver un autre asyle :
Viens, ma porte est ouverte au fils de l'étranger.
Un doux miel, quelques fruits, un lit frais et tranquille,
Ce sont là mes trésors, tu peux les partager.

Mes agneaux dans mes champs, libres comme moi-même,
Craignent peu que mon bras leur ravisse le jour.
La pitié qu'a pour moi la Puissance suprême,
A la faible brebis *je la donne* à mon tour.

Mais tu le vois, au pied de ces vastes montagnes,
D'un repas innocent je cueille les douceurs,
Un lait pur, le ruisseau qui baigne ces campagnes,
Aisément de ma soif apaisent les ardeurs.

Viens sous mon toit de chaume où le bonheur repose ;
Viens, chasse *devant töi* les ennuis et les soins.
Nos besoins sur la terre, ami, sont peu de chose,
Et combien peu de temps avons-nous ces besoins.

Ces derniers vers sont heureux. Il y a dans l'original anglais : « L'homme ici-bas n'a besoin que « de peu, et il n'en a pas besoin pour long-temps. » La tournure du traducteur est plus intéressante. Nous lui observerons qu'on ne dit pas *donner la pitié ;* que *chasse devant toi les ennuis* est une mauvaise expression, quoiqu'elle soit littéralement dans l'anglais. Dans notre langue, elle semble trop poétique pour le style de la romance.

Il est vrai que l'auteur, dans cette même romance, pèche encore souvent contre l'élégance et la propriété des termes. Dans le moment où le jeune pélerin s'évanouit, où l'hermite, en lui découvrant la poitrine, reconnaît son sexe, M. Berquin s'exprime ainsi :

Par un sein palpitant qui *se fraie un passage*,
D'un sexe déguisé les *secrets* sont trahis.

On ne dit point qu'un sein *se fraie un passage*; il n'y a point de terme plus impropre. *S'ouvre* était le mot; mais *ouvrir* et *frayer* sont deux termes très-différents.

L'amour n'est ici-bas qu'au nid des tourterelles:
Dans le cœur d'une femme *il haïrait ses feux*.

Le premier vers est de Sarrazin; le second est d'une expression fausse et exagérée. On ne sait même trop ce qu'il signifie. Il n'est point dans l'original.

Et moi, *ceignant mon front d'un rebut inflexible*.

Ce vers serait mauvais, même dans une ode; combien l'est-il plus dans une chanson! On dirait bien, dans les ouvrages qui admettent les grandes figures, le *rebut inflexible*, l'orgueil insultant, le mépris altier *ceignent* son front. Cet assemblage est nécessaire pour former le bandeau métaphorique qu'exprime le mot *ceindre*, et c'est à quoi l'auteur n'a pas pensé.

La meilleure de ces romances est la dernière ; e sujet en est très-simple. C'est la plainte d'une emme, qui, près du berceau de son enfant qu'elle ndort, chante l'inconstance de l'amant qui l'a uittée; elle se plaint à l'enfant de l'infidélité du ère. Nous transcrirons cette chanson ; elle n'est pas longue, et d'un bout à l'autre elle est naïve, amoureuse et touchante.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur.
Dors, mon enfant ; ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque par de douces tendresses
Ton père sut gagner ma foi,
Il me semblait dans ses caresses
Naïf, innocent comme toi.
Je le crus : où sont ses promesses ?
Il oublie et son fils et moi.
Dors, mon enfant, etc.

Qu'à ton réveil, un doux sourire
Me soulage dans mon tourment ;
De ton père pour me séduire
Tel fut l'aimable enchantement.
Qu'il connaissait bien son empire,
Et qu'il en use méchamment !
Dors, mon enfant, etc.

Le cruel, hélas ! il me quitte ;
Il me laisse sans nul appui :

Je l'aimais tant avant sa fuite;
Oh! je l'aime encore aujourd'hui.
Oui, dans quelque lieu qu'il habite,
Mon amour habite avec lui.
Dors, mon enfant, etc.

Oui, le voilà, c'est son image
Que tu retraces à mes yeux.
Ta bouche aura son doux langage;
Ton front, son air vif et joyeux.
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.
Dors, mon enfant, etc.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos.
Se plaindre de ce qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.
Dors, mon enfant, etc.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir.
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrais-je recourir?
Ah! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul tu peux les adoucir.
Dors, mon enfant, etc.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours.
Deux victimes infortunées

Se doivent de tendres secours:
J'ai soin de tes jeunes années;
Tu prendras soin de mes vieux jours.
Dors, mon enfant, etc.



SUR M. DE SAINT-FOIX.

(ÉDITION 1778.)

La littérature a perdu, il y a quelque temps, cet écrivain justement estimé, quoique des auteurs et des journalistes de parti l'aient cent fois loué avec une exagération affectée, et fort au-dessus de son mérite. Car, on peut le dire aujourd'hui que cette vérité ne peut plus être offensante, on prodiguait, depuis long-temps, à cet écrivain ces éloges outrés et de convention, que l'on accorde si volontiers à la vieillesse inactive d'un homme qui n'a jamais eu des titres assez imposants pour faire ombrage à la multitude des aspirants, et alarmer l'envie. De quatre ou cinq volumes de pièces de théâtre qu'il avait imprimées, ou fait représenter, il n'y en a que deux qui aient surnagé : *l'Oracle* et *les Graces*. Toutes les autres, malgré les éloges qu'il leur donne lui-même, dans ses préfaces, sont à-peu-près oubliées. *L'Oracle* eut un succès prodigieux dans sa nouveauté. Il en fut redevable, en grande partie, à la réputation et à la beauté d'une actrice adorée qui faisait les délices de Paris, et qui, dans le rôle de Lucinde, developpait tous les charmes de sa figure et de sa voix, également faites pour l'amour. La pièce, qui

l'ailleurs est écrite avec délicatesse, s'est toujours soutenue sur la scène, ainsi que *les Graces*. Ces deux drames offrent sur le théâtre des tableaux séduisants.

Mais oserait-on comparer ce petit genre fondé tout entier sur les prestiges de la féerie, au vrai genre de la comédie, fondé sur l'étude de la nature et des mœurs? Qui ne voit qu'un acte de comédie ingénieux et gai vaut cent fois mieux que ces bagatelles agréables, et suppose beaucoup plus de talent et d'esprit? Le dialogue naturel et la gaieté des petites pièces de Dancourt, qui pourtant ne sont que d'un comique du second ordre, ne sont-ils pas au-dessus de toutes les féeries possibles, autant qu'un joli roman est au-dessus d'un conte de fées?

Les *Essais historiques sur Paris* n'ont-ils pas été aussi beaucoup trop vantés? Le livre est amusant comme tout recueil de faits et d'anecdotes, et c'est, en général, l'ouvrage d'un homme instruit et judicieux. Mais était-il bien difficile de rassembler ces faits et ces anecdotes sous les noms des rues, et de les écrire d'un style raisonnable? Il est vrai que le style raisonnable est aujourd'hui si prodigieusement rare, que le mérite semble en être plus grand; mais il l'était beaucoup moins il y a vingt ans. Le jargon et le galimatias n'étaient pas, à beaucoup près, un ridicule épidémique, accrédité, encouragé, exalté, par la classe devenue si nombreuse des

intéressés. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner quelque jour comment, par quels moyens, cette contagion s'est répandue, et quels écrivains en ont hâté les progrès, auxquels ils ont attaché leur réputation incertaine et précaire.

M. de Saint-Foix, dans ses Essais historiques, traite quelquefois des matières de goût, comme, par exemple, lorsqu'il parle de Corneille et de Racine; mais alors il s'en faut de beaucoup que ce soit un bon juge et un bon guide.

Le nouveau volume que l'on a publié depuis sa mort, offre d'abord quelques réflexions détachées sur nos usages et nos mœurs. Plusieurs ne méritaient pas trop d'être imprimées, et la plupart sont fort communes. C'est le défaut des vieillards et des jeunes gens d'attacher un grand prix à des vérités rebattues; les uns, parce qu'ils ne les savent que de la veille; les autres, parce qu'ils les savent depuis fort long-temps.

« Le luxe de la table augmente tous les jours « autant et plus par vanité que par gourmandise. « — Combien de dévots et de dévotes qui ne le « sont que pour tuer le temps! — Pourquoi ne « pas accoutumer les enfants à se servir de l'une « et l'autre main avec la même aisance et avec « la même adresse. »

Ces pensées si souvent imprimées valaient-elles la peine d'être redites?

On trouve ensuite *les Lettres turques*, espèce

le roman épistolaire, confondu depuis long-temps dans la foule des ouvrages agréablement frivoles, qui étaient communs parmi nous, avant le règne des déclamations de tout genre et des compilations ampoulées.

Le volume est terminé par différents morceaux de discussion historique sur le fameux prisonnier au masque de fer, la plus singulière de toutes les anecdoctes, dont le secret nous est encore inconnu, et probablement le sera long-temps.

Il résulte que M. de Saint-Foix, sans être un homme supérieur, laisse une mémoire recommandable par l'agrément de ses pièces, et l'utilité de ses recherches sur notre histoire. Sa diction, d'ailleurs, est saine et pure, et l'on sent qu'il a écrit avant l'inondation du mauvais goût.

Sur la Traduction en vers latins des Fables de La Fontaine, par le P. Giraud.

L'élégance et la pureté caractérisent cette version latine de La Fontaine, autant du moins que nous en pouvons juger par la comparaison nécessairement imparfaite du latin moderne avec celui des anciens. L'auteur a choisi le rhythme des vers hexamètres et pentamètres, comme plus propre à se graver dans la mémoire des jeunes gens, que le vers ïambe. Il se fonde, d'ailleurs, sur la grace que cette mesure semble avoir dans Tibulle, et il remarque qu'Ovide l'employa dans ses Fastes, qui ne sont le plus souvent que des narrations; mais il aurait dû sentir que la nécessité de procéder par distiques, devait avoir de grands inconvénients, sur-tout dans le récit de l'apologue, et encore plus dans la traduction d'un auteur, chez qui la variété des mesures et des tons, adaptée à celle des sujets, est un mérite particulier et distinctif. Le traducteur s'est-il flatté, par exemple, de rendre avec des vers hexamètres et pentamètres, le caractère imitatif, remarquable dans ce passage de la fable du loup et de l'agneau?

« Sire, répond l'agneau, que votre majesté
« Ne se mette point en colère;
« Mais plutôt qu'elle considère
« Que je me vas désaltérant
« Dans le courant,
« Plus de vingt pas au-dessous d'elle. »

Phèdre avait dit dans un seul vers avec sa précision si élégante :

A te decurrit ad meos haustus liquor.

Voici comment le père Giraud traduit :

Ah! parce irasci, rex maxime, laniger inquit;
Quo restinguo sitim respice, quæso, vadum.
Te procul, inferior placidè mihi ducitur unda,
Ergo tuos potus non ego turbo meis.

Ces vers sont également loin et de Phèdre et de La Fontaine.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Ce beau vers de la fable du chêne et du roseau est affaibli en deux vers latins.

Est immanè fremens aquilo tibi quælibet aura.
Est mollis zephyrus quæque procella mihi.

Sur une Traduction du Traité des Bienfaits de Sénèque, par M. Dureau de La Malle.

Dans le siècle dernier, nos bons écrivains se contentaient de louer les anciens, ou de les imiter quelquefois, et laissaient aux hommes médiocres le soin de les traduire. Aujourd'hui les génies les plus distingués ne dédaignent point le travail de la traduction, ni l'espèce de gloire que l'on peut en recueillir. Aussi les anciens paraissent-ils mieux sentis, et généralement plus goûtés du grand nombre des lecteurs, depuis que d'excellentes plumes se sont chargées de les faire connaître. C'était sans doute la meilleure manière de terminer le procès qui a si longtemps partagé notre littérature sur le mérite des auteurs de l'antiquité, et une traduction telle que celle des *Géorgiques*, doit donner à Virgile beaucoup plus de partisans et d'amateurs, que la plus savante apologie.

M. Dureau de La Malle a essayé, sur un morceau de Sénèque, un talent qui paraît pouvoir être beaucoup plus heureusement et plus glorieusement employé. Sa préface, dont nous discuterons quelques endroits, est écrite d'un style noble, animé, énergique. Le bon goût, l'imagi-

tion, le sentiment de l'harmonie, sont les qualités naturelles qui constituent le caractère de sa diction. Écoutez-le, lorsqu'il explique à ses lecteurs ce que c'est que le style, et vous verrez s'il parle en connaissance de cause. « A quoi se réduit le fond des choses dans les plus belles harangues de Démosthène et de Cicéron? A quelques faits dont leurs parties les avaient instruits, à quelques réflexions amenées naturellement par ces faits; à un petit nombre de raisonnements qui se seraient offerts d'eux-mêmes aux plus bornés de leurs auditeurs ou de leurs juges. Mais c'est l'art de présenter, de placer, d'enchaîner, de développer, tous ces faits, ces réflexions, ces raisonnements; c'est le mouvement rapide, imprimé à toutes les parties du discours, qui en pousse, précipite toutes les phrases les unes sur les autres, comme les flots d'une mer agitée; c'est le feu secret universellement répandu dans le corps de l'ouvrage, qui tantôt se manifeste par une chaleur douce et graduée, tantôt par des explosions subites et violentes; ce sont toutes ces formes heureuses et brillantes, sous lesquelles se métamorphosent leurs idées; c'est le choix constant d'une expression qui termine avec justesse, et dessine avec correction toutes les pensées; c'est la réunion de toutes les qualités, d'une élocution simple dans les traits sublimes, élégante dans les moments tranquilles, impétueuse, abandonnée dans les morceaux pas-

« sionnés ; c'est tantôt l'abondance du style qui « prouve les ressources de leur génie ; tantôt la « précision qui en prouve les richesses, le plus « souvent la nòblesse de l'expression par laquelle « ils s'élèvent à la hauteur des grands objets ; quel- « quefois aussi, je ne sais quelle familiarité *par « laquelle ils insultent à des idées faussement « grandes ;* c'est l'harmonie enchanteresse et va- « riée, qui accompagne tous leurs discours ; enfin « c'est le rapport constant des idées accessoires « avec l'idée principale, du ton avec le sujet, du « mot avec la pensée, du son avec l'objet ; c'est « le style, en un mot, qui fait le charme de ces « admirables écrits. »

Pour parler ainsi du style, il faut non-seulement avoir cette sensibilité de goût, qui est un présent de la nature ; il faut encore de ces connaissances réfléchies qui sont le fruit de l'étude des bons modèles. Peut-être la phrase *des idées faussement grandes* pourrait-elle être plus clairement exposée.

L'auteur examine, dans sa préface, quels sont les droits du traducteur, les avantages de la liberté qu'il faut lui laisser, les inconvénients de la servitude que trop souvent il s'impose à lui-même. Tous les principes qu'il développe, sont d'une excellente critique. Il faut les lire dans l'ouvrage même. Une simple notice ne nous permet pas de les analyser. Il considère toutes les difficultés qui se présentaient à vaincre dans la traduction

l'un ouvrage tel que *les Géorgiques*, et il paie au poëte qui les a surmontées, un tribut d'éloges que l'amitié rend plus intéressant, sans le rendre moins équitable. Il entremêle ses justes louanges de quelques critiques fondées, qui éloignent de lui le reproche de cette espèce de complaisance que l'amitié excuserait, mais que la vérité n'avouerait pas. « Mes éloges (ajoute-t-il) inutiles à la « gloire de M. Delille, viennent trop tard. Mais « permettez encore ce faible tribut d'estime à un « ami de vingt ans, qui vit tracer les premiers « traits de l'ouvrage qui vous charme aujourd'hui, « qui en suivit les progrès si long-temps, qui osa « dès-lors présager vos suffrages à son ami, qui « même l'encouragea quelquefois dans ces mo- « ments de langueur qu'amène la lassitude d'un « long ouvrage, et cette terreur secrète *contre* des « injustices dont le mérite n'a pas toujours ga- « ranti. »

Parmi les devoirs d'un bon traducteur, M. Dureau compte, avec raison, celui de transporter dans sa langue les formes étrangères que l'on peut y adapter. Il rappelle, à cette occasion, ce qu'on avait dit sur la supériorité des langues anciennes dans la préface de la traduction de *Suétone*, et il combat, ou plutôt (s'il nous permet de le dire) il exagère un peu l'opinion qu'avait énoncée sur ce sujet l'écrivain qui rend compte ici de l'ouvrage de M. Dureau.

« Ici, M. de La Harpe, dans sa préface de *Sué-*

« *tone*, semble accuser l'*impuissance* de notre langue, qui, privée de la faculté de l'inversion, ne « permet pas, selon lui, à nos écrivains de placer « où ils veulent le mot qui fait l'image, et le mot « qui fait la pensée. J'ose combattre le sentiment « de M. de La Harpe, et l'assurer que, dans son « magnifique éloge de Fénélon, le mot important « se trouve toujours placé au même endroit où « l'aurait placé un écrivain latin de sa force. »

Avec quelque politesse flatteuse que M. Dureau semble intéresser à cette question mon amour-propre et ma reconnaissance, j'oserai lui représenter qu'il ne m'est jamais arrivé de dire que nous étions dans l'*impuissance* de placer où nous voulons et où il convient le mot important de la phrase. J'ai dit que les anciens, grace à la facilité de l'inversion, avaient sur ce point de grands avantages sur nous. Voici mes termes : « Les Grecs et « les Latins ont deux qualités inestimables : 1° une « harmonie élémentaire qui réside dans leurs syllabes et dans leurs terminaisons, au lieu que nous « ne pouvons avoir qu'une harmonie accidentelle, « née du concours de mots heureusement choisis « et artistement combinés ; 2° la faculté des inversions qui les laisse maîtres de placer où ils veulent le mot qui est image et le mot qui est pensée. Il n'y a personne qui, en réfléchissant un « moment, ne soupçonne ce qu'on peut tirer de « ces deux avantages qui nous manquent. »

Il résulte de ces observations, non pas que tout

bon écrivain ne puisse placer le mot important d'une manière convenable, relativement au génie de sa langue; mais que cette manière sera infiniment plus variée dans la langue qui jouira des priviléges de l'inversion. Qu'on lise de suite, par exemple, quarante vers de Virgile et quarante de Racine, certes le mot sera toujours à sa place dans l'un et dans l'autre poëte; mais combien les différentes combinaisons des termes principaux seront-elles plus nombreuses et plus remarquables dans l'un que dans l'autre? Qui peut sentir cette disproportion mieux que M. Dureau, qui est si familiarisé avec les grands écrivains des deux langues?

M. Dureau cite, en faveur de notre langue, les efforts heureux qu'il a faits pour placer dans sa version le mot important comme il est dans l'original. « Si je traduis, en suivant la construction « latine, ce beau trait de Sénèque, *beneficiis tuis* « *illum cinge*, dont on voit que l'effet dépend en « partie de la place du mot *cinge* à la fin de la « phrase; il est impossible de mettre, *de vos bien-* « *faits l'investissez*. Je suis forcé de dire, *inves-* « *tissez-le de vos bienfaits*; et alors, le mot im- « portant n'étant plus à sa place, tout l'effet est « détruit ; mais je formerai une combinaison « différente : je mettrai, par exemple, que vos « bienfaits le suivent par-tout, il faut l'*en investir*; « et voilà l'effet conservé avec la place du mot. »

Vraiment je sais bien que M. Dureau fera tou-

jours ce qu'il y aura de mieux à faire; mais ne s'est-il pas aperçu que cet exemple même démontre ce que je voulais prouver? L'habile traducteur est si peu maître de la disposition des termes, qu'il est obligé d'abord d'ajouter une périphrase qui n'est pas dans le latin, *que vos bienfaits le poursuivent par-tout*, et ensuite de faire deux phrases au lieu d'une : *il faut l'en investir*. Voilà ce qu'il lui en coûte pour conserver la place du mot *investir*; et, malgré tous ces sacrifices, il sent bien que la phrase latine est nécessairement plus rapide et plus précise : et il pourrait douter encore des avantages de l'inversion!

M. Dureau soutient, contre l'abbé Desfontaines et quelques autres traducteurs, qu'il est permis d'embellir son original; et l'on conçoit qu'il plaide sa propre cause. Personne n'est plus capable que lui d'embellir ce qu'il traduira, et c'est ce qui lui arrive plus d'une fois en travaillant sur Sénèque; mais j'oserai lui observer que je crois ce principe susceptible de beaucoup de restrictions, et qu'il ne faut user qu'avec beaucoup de réserve de cette liberté, dont pourtant peu d'écrivains sont à portée d'abuser. On peut bien quelquefois prêter un peu de clarté à ce qui est obscur, remplacer un mot faible par une expression plus forte, ajouter au mouvement d'une phrase. Mais la première, la plus essentielle, la plus inviolable de toutes les règles, est sans doute de rendre fidèlement, non-seule-

ment le sens, mais le caractère de style qui distingue l'auteur que l'on traduit; sans cela, vous trompez la classe des lecteurs qui se fie à vous et que vous devez éclairer. Prenons Sénèque pour exemple. Son style est coupé, sentencieux, plein d'esprit, concis dans les tournures et les expressions, redondant et diffus dans les idées, jetant un trait après un autre, et procédant sans liaison. Je désire, je l'avoue, de retrouver tous ces caractères dans une traduction; j'y veux voir l'esprit de l'auteur, ses beautés et ses défauts: l'un et l'autre sont également pour moi un objet d'observation; et quand vous le faites parler dans une autre langue, je ne désire pas que vous le rendiez meilleur qu'il n'est. Remarquons qu'il n'est ici question que des auteurs qu'on peut lire avec quelque plaisir, et dans qui un mérite réel est le résultat du mélange des beautés et des défauts. Sénèque est de ce nombre: ce n'est pas un écrivain du premier ordre; mais c'est un des premiers du second. Le nouveau traducteur a supprimé beaucoup d'endroits du *Traité des bienfaits*, qui lui ont paru froids: prolixes, languissants, déplacés, etc. Il n'y a point d'inconvénient, dès qu'on avertit le lecteur qu'on ne lui donne qu'un abrégé; l'original aura des défauts de moins et ne changera point de physionomie: mais si l'on traduit d'un style nombreux, élégant, affectueux, métaphorique, un auteur qui a beaucoup plus d'esprit que de sensibilité, plus de traits que de

liaison, plus de pensées que de figures, on peut faire mieux que lui sans doute; mais on ne l'a pas traduit.

C'est un reproche que l'on peut d'autant plus se permettre de faire à M. Dureau, qu'il est fort au-dessus du mérite de traduire exactement Sénèque. Voyons les premières lignes du premier chapitre : *Inter multos ac varios errores temerè inconsultèque viventium, nihil propemodùm, vir optimè liberalis, dixerim nocentius, quàm quod beneficia nec dare scimus, nec accipere. Sequitur ut malè collata malè debeantur; de quibus non redditis serò querimur. Ista enim perierunt cùm darentur.*

« Dans la foule *innombrable* d'erreurs diffé-« rentes où l'*inconsidération* nous jette, je n'en « trouve point, mon cher Ebutius, de plus *con-« damnables* peut-être que celles où tombent *géné-« ralement* les hommes qui *presque tous* ne savent « ni donner, ni recevoir. *Ces deux fautes se sui-« vent toujours.* Des bienfaits mal *placés* sont *né-« cessairement* mal reconnus; et c'est trop tard « que nous nous plaignons ensuite de n'avoir point « recueilli de notre bienfaisance *des fruits qui « avaient séché à l'instant qu'ils furent semés.* »

Cette version est harmonieuse et élégante : j'ai marqué ce qui n'était pas dans le latin, et il me semble que cette manière d'écrire s'éloigne beaucoup trop du texte. Je ne sais si l'inconsidération rend bien *temerè inconsultèque viventium.* Vivre

u hasard et sans réflexion, était, je crois, l'expression nécessaire. *Malè collata* veut-il dire *mal lacés?* Ce mot n'exprime-t-il pas plutôt la manière de donner? *innombrable, nécessairement*, ont des mots ajoutés. Peut-être, en traduisant Sénèque, fallait-il être avare de mots, et le traducteur les prodigue. *Nocentius* veut plutôt dire, en cet endroit, nuisible, funeste, que condamnable; enfin la métaphore des fruits séchés n'est point de l'original. Voici comme s'explique Sénèque : « Dans le grand nombre d'erreurs différentes où « nous tombons en vivant au hasard et sans ré« flexion, la plus funeste peut-être, c'est que nous « ne savons ni donner, ni recevoir : il suit que des « bienfaits mal conférés sont mal reconnus. Nous « nous plaignons de n'en pas recevoir le prix, et « c'est trop tard; car le bien que nous avons fait « était perdu au moment que nous le faisions. »

Cette traduction ne vaut pas sans doute le style de M. Dureau; mais peut-être rend-elle mieux Sénèque. Quelquefois même la richesse oratoire de l'élégant traducteur ne vaut pas le mot simple de l'original; et il aurait mieux fait, en se donnant moins de peine. Par exemple, *Xerxes intellexit quantùm ab exercitu turba distaret. Xerxès comprit combien tous ces milliers d'hommes* étaient loin de faire une armée, dit M. Dureau. *Tous ces milliers d'hommes* est oratoire; le texte littéral disait : « Xerxès comprit qu'une multitude n'est

« pas une armée. » L'expression est piquante, et le traducteur la détruit.

Malgré ce défaut, que peut relever une critique scrupuleuse, l'ouvrage de M. Dureau sera lu avec beaucoup de plaisir. S'il emploie trop les équivalents, souvent aussi sa traduction réunit au mérite de l'élégance, qu'elle a toujours, celui d'une exacte fidélité. Mais aussi pourquoi M. Dureau traduit-il Sénèque? Pénétré de l'esprit des grands modèles, plein de talent pour écrire, il semble gêné par le commerce d'un esprit trop étranger au sien. Qu'il travaille sur Tacite, et il se trouvera à sa hauteur naturelle; il élèvera un monument qui manque à notre langue, et qui sera celui de sa propre gloire (1).

---

(1) On dit qu'en effet l'auteur travaille à une traduction de Tacite.

SUR UN OUVRAGE INTITULÉ:

DICTIONNAIRE DRAMATIQUE.

Nous avons beaucoup de Nomenclatures dramatiques; celle-ci peut passer pour la meilleure. Il est vrai que les notices des pièces, et les jugements sur leur mérite, pouvaient être beaucoup mieux traités. On voit qu'ils ont été pris indifféremment dans diverses sources bonnes ou mauvaises; mais la partie didactique de cet ouvrage, celle qui traite par ordre alphabétique des règles du théâtre, paraît être d'une plume exercée, et conduite par le goût : c'est en ce genre une petite Encyclopédie élémentaire, qui aurait beaucoup plus de mérite, si elle eût été réduite en un volume, et dégagée des compilations qui l'étouffent.

En général, ces sortes de compilations ont un grand inconvénient : elles sont faites ordinairement par cette espèce d'écrivains qui impriment des livres, ne pouvant composer des ouvrages. Occupés uniquement du débit, des moyens de gagner les suffrages des journalistes, sur-tout de la crainte de blesser les intérêts et les préjugés de la médiocrité, qui fait toujours tant de bruit dès qu'elle est compromise, ils co-

pient servilement tout ce qui a été fait de concert avec elle pour la flatter et la servir. Aussi, loin de se rendre utiles, comme ils le pourraient en énonçant sur chaque ouvrage la vérité établie par le temps et les bons juges, et qui a succédé à ces jugements de parti, les premiers qui se fassent entendre, ils préfèrent de les répéter, parce que cette route est plus commode et plus sûre; et les erreurs, les injustices et l'ignorance se perpétuent dans des livres qui devraient les combattre et les détruire.

Par exemple, à l'article d'*Atrée*, pourquoi nous redire encore, contre l'avis de presque tous les gens de lettres et du plus grand nombre des amateurs éclairés, que cette tragédie est *au rang des chefs-d'œuvre dramatiques?* Pourquoi tromper ainsi les jeunes gens et les étrangers? Qu'est-ce qu'un *chef-d'œuvre dramatique*, dont on n'a jamais pu soutenir nulle part la représentation? Ne vaudrait-il pas mieux faire voir pourquoi, malgré quelques beautés que le génie de son auteur y a répandues, cet ouvrage n'est point du tout théâtral; faire voir que le sujet est mal choisi, parce que le fonds de ce sujet est une vengeance froidement atroce et lentement combinée, une vengeance d'un affront reçu vingt ans auparavant, auquel personne ne peut prendre le moindre intérêt; que le personnage de Thieste étant purement passif, ne pouvant rien opposer à la puissance d'Atrée, n'inspire point cette espèce

e pitié, mêlée de crainte et d'espérance, la seule ui puisse former un nœud théâtral; que l'amour légiaque de Théodamie et de Plisthène, mêlé aux trocités de ce sujet, est encore une disparate hoquante, et que le spectateur ne peut entendre es soupirs d'un amour doucereux, mêlés aux ris de rage que pousse l'abominable Atrée; que lepuis le moment où Thieste est reconnu par son rere, l'intrigue ne fait pas un pas, et que l'ac-ion, fondée tout entière sur une feinte récon-iliation, répétée deux fois, manque de ressort et de mouvement; que le dénouement n'inspire que cette horreur révoltante qui fait qu'on dé-tourne les yeux d'une victime égorgée à loisir par un bourreau; qu'enfin le style n'est presque jamais qu'une déclamation en mauvais vers? Voilà ce qu'il était facile de démontrer avec la dernière évidence; on pouvait ensuite expliquer pourquoi, par quel intérêt, quelques personnes s'obstinent à louer cet ouvrage, qu'on ne peut pas voir au théâtre, et qu'il n'est pas beaucoup plus aisé de lire dans le cabinet. On pouvait marquer précisé-ment le temps où personne ne soutiendra plus cet étrange avis, parce que l'envie n'en aura plus besoin : toutes ces vérités n'auraient pas empêché qu'on ne rendît justice aux beautés vraiment tra-giques de *Rhadamiste* et d'*Électre*, titres immor-tels du génie de Crébillon.

On pouvait donner de justes éloges à la tra-gedie de *Didon*, conduite sagement, et dont plu-

sieurs morceaux sont écrits avec intérêt et pureté. Mais pourquoi dire, d'après l'abbé Desfontaines, qu'elle nous retrace l'élégance de Racine, lorsque, dans cette pièce, la diction est souvent faible, dénuée d'imagination et d'éloquence, et froidement sentencieuse?

La Coquette fixée est-elle en effet une pièce où l'on trouve des *scènes théâtrales, de l'intérêt, des mouvements?* C'est précisément ce qu'on n'y trouve pas, quoiqu'il y ait quelques morceaux ingénieux.

Et *l'Époux par Supercherie*, que le jeu des acteurs a fait revivre, croirons-nous que les détails en soient *si agréables, si brillants, si comiques?* Si quelqu'un, sur cet éloge, essaie de le lire, il sera bien étonné.

Devait-on dire, en parlant d'*Électre*, que le *rôle* d'Oreste, *qui s'ignore long-temps, a dû paraître neuf au théâtre?* Pourquoi transformer en beauté un défaut réel et incontestable? Ne valait-il pas mieux faire sentir combien, dans un sujet historique, cet incident romanesque était déplacé; combien c'est un personnage froid, qu'Oreste occupé, sous le nom de Tydée, à parler d'amour à une Iphianasse, lorsqu'il ne devait parler que de la vengeance de son père? Voilà ce qu'il était utile de dire; mais qui est-ce qui se soucie de la vérité?

A l'article du *Joueur*, on fait une remarque assez singulière sur l'endroit où le Joueur envoie

n valet prendre un livre dans sa bibliothèque. *a donc une bibliothèque; ne devait-il pas l'en- ıger, plutôt que le portrait* d'Angélique? *C'est ıe légère distraction de l'auteur.* La *distraction* est-elle pas plutôt dans le critique? Le censeur -t-il songé que la bibliothèque pouvait être, et robablement était de peu de valeur, telle que our l'ordinaire est celle d'un joueur; qu'on 'engage pas ordinairement une bibliothèque, uoiqu'il arrive de la vendre; et qu'enfin, dans ıne situation urgente, comme celle de Valère, n a mis bien plus vîte des diamants en gage, ju'on n'a pu vendre une bibliothèque?

Nous ne pouvons qu'applaudir aux traits justes :t bien saisis dont on caractérise la comédie des *Mœurs du Temps.* Cet endroit paraît être de la nème main qui a fait les articles didactiques.

« Cette comédie réunit les graces, l'esprit et « presque toutes les qualités du genre; c'est la « raison même qui a pris les habits du théâtre « pour nous éclairer par d'utiles leçons. On y « trouve cette heureuse simplicité, ce vrai beau « dont nous nous écartons tous les jours, une « sage *économie*, des scènes bien liées, des ca- « ractères soutenus, de fines plaisanteries, nées « du fonds du sujet; rien d'étranger à la pièce; « le monde, en un mot, tel qu'il est aujourd'hui. « C'est là à-peu-près l'idée que l'on peut se former « de la comédie des *Mœurs du Temps.* Aussi a-t- « elle joui du plus brillant succès, et on ne doute

« pas qu'elle ne reste au théâtre aussi long-temps « que les ridicules qu'on y relève subsisteront « dans nos mœurs ; c'est lui annoncer une longue « durée. »

Nous pourrions faire encore quelques observations sur les articles qui regardent l'art dramatique ; quoiqu'en général ils soient judicieusement pensés, on peut y relever quelques idées qui ne paraissent pas justes. Par exemple, à l'article *Amour*, l'auteur observe avec raison, d'après M. de Voltaire, qu'on ne s'intéresse guère sur la scène à un amant qu'on est sûr qui sera rebuté ; il ajoute : *Pourquoi Oreste intéresse-t-il dans* Andromaque? *C'est que Racine a eu le grand art de faire espérer qu'Oreste serait aimé.* Je crois d'abord que rien n'aurait été plus contraire à *l'art*, que de donner une pareille espérance qui aurait affaibli et démenti le caractère violent et passionné d'Hermione, sur lequel est fondé le plus grand effet de la pièce. Si elle était capable d'aimer Oreste, elle ne le serait pas de faire assassiner Pyrrhus ; mais ici le critique paraît s'être mépris. Il n'y a rien dans la pièce qui puisse faire croire qu'Oreste sera jamais aimé ; il ne le croit pas lui-même. Il se flatte d'enlever Hermione à Pyrrhus, et de l'épouser, même malgré elle ; et ce qui intéresse dans son rôle, ce n'est pas son amour ; c'est la malheureuse destinée de cet homme poursuivi par les dieux, et qui semble né pour les crimes où le conduisent ses passions furieuses et son désespoir.

A l'article *Mœurs*, l'auteur loue *la magnificence de sentiments que Corneille met dans la bouche de Cornélie*, lorsqu'elle dit à César :

César, car le destin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonnière, et non pas ton esclave ;
Et tu ne penses pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur.

M. de Voltaire cite ces mêmes vers comme un exemple d'enflure et de fausse grandeur ; il remarque que, dans aucun cas, Cornélie ne pouvait être l'*esclave* de César, et que ce n'était pas la peine de se vanter d'une chose toute simple que César savait aussi bien qu'elle ; que, du temps de César, personne ne s'appelait à Rome *Seigneur*, et que c'était encore une chose toute naturelle qu'elle ne donnât pas à César un nom qu'on ne donnait à personne. Il n'y a dans tout cela de magnificenee d'aucune espèce, quoiqu'il y ait de grands sentiments dans plusieurs endroits du rôle de Cornélie. C'est au lecteur à juger entre l'auteur du Dictionnaire et M. de Voltaire.

Peut-être aussi le style de ces articles n'est-il pas toujours aussi élégant qu'il devait l'être.

L'auteur dit, en parlant de Sapho : « *Elle gèle*, « *elle brûle, elle est sage, elle est folle* ; son ame « est *un rendez-vous* de toutes les passions. » Ce style, et d'autres endroits de ce genre, ne sont pas dignes du reste.



ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. L'ARCHEVÊQUE D'AIX.

Mercure, avril 1776.

Le 29 février, M. l'archevêque d'Aix est venu remplir la place que les suffrages de l'Académie lui avaient décernée. On a retrouvé dans sa harangue de réception ce talent de penser et d'écrire. dont il avait déja donné des preuves dans des morceaux plus considérables et plus importants. tels que l'oraison funèbre du roi de Pologne Stanislas, et le discours prononcé au sacre de notre jeune monarque; discours qui a réuni tous les suffrages, et qui a paru vraiment digne de l'auguste cérémonie pour laquelle il a été fait.

M. de Boisgelin a paru considérer principalement l'influence des lettres sur tous les états, et leur rapport avec tous les genres de travaux et de gloire. C'est sous ce point de vue moral qu'il envisage d'abord le siècle de Louis XIV.

« On vit se former dans la république des lettres « la plus noble des conjurations, celle des talents « contre les vices. La morale, source des grands « intérêts, anime et dirige tous les travaux litté-

raires. Les uns observent leur siècle; philosophes à qui rien n'échappe, censeurs qui ne savent point pardonner, ils ont l'art d'aiguiser une raison sévère et polissent les mœurs publiques. Un autre nous fait sentir dans l'innocence de ses fables l'impression naïve et juste des erreurs de nos sociétés et des simples besoins de la nature. « Boileau devient Horace; il a gravé ces mots sur « le temple de mémoire : *Rien n'est beau que le « vrai.* Bossuet emprunte le style d'Homère, et « sa hauteur est celle du ciel, dont il fait descendre « les vérités saintes. Fénélon, nourri des maximes « évangéliques, s'instruit dans la sagesse d'Athènes « pour donner des leçons aux souverains; Fénélon « qui posa les fondements de la première de toutes « les sciences, celle de régner: il osa faire goûter « à Louis XIV les fruits amers de ses triomphes; « il fit monter jusqu'à lui les réflexions des bons « citoyens et les murmures des peuples. Combien « la prospérité trompe et le malheur instruit! « Louis XIV mourant envisagea la France; il ou« blia sa gloire; il montra son courage. Il lui reste « aujourd'hui d'avoir perfectionné les lois, d'avoir « favorisé les lettres, et d'avoir rétracté la grande « erreur de son règne. »

Ce dernier mot est bien beau. L'orateur développe les mêmes idées dans le morceau suivant, sur la littérature de notre siècle.

« La science du bien public devint, ainsi que « toutes les autres, un objet intéressant de l'art

« d'écrire sous un règne paisible et modeste, qui
« donnait à tous les arts ces consolants avantages,
« le repos et la liberté. Louis XV a vu combler
« l'intervalle qui sépara si long-temps les diffé-
« rents ordres des connaissances humaines. Les
« principes de la législation, consignés dans les
« écrits d'un chancelier illustre, appartiennent à
« la république des lettres. Nous avons vu sortir
« du sein de la littérature et de l'étude des lois,
« un ouvrage célèbre, dont le public instruit sait
« à-la-fois admirer les beautés et juger les erreurs.
« Le but général du gouvernement est connu; sa
« marche habituelle et constante n'est plus enve-
« loppée dans l'ombre et dans le mystère; la po-
« litique habile est le secret du talent et non ce-
« lui de l'état. On peut éclairer la nation; il reste
« des préjugés à vaincre, des abus à détruire: on
« ne peut plus la tromper: on n'en a pas besoin.
« L'autorité connaît mieux ses obligations et con-
« naît mieux sa force. Sûre d'elle-même, elle peut
« céder sans crainte à des idées justes, et l'opi-
« nion publique ne résiste point au pouvoir di-
« rigé par la raison. Ainsi tout se tient et tout
« s'unit, les intérêts des princes et les désirs des
« peuples; et l'on a connu que l'utilité publique
« est le terme où doivent tendre d'un pas égal et
« ceux par qui la nation est instruite, et ceux par
« qui la nation est gouvernée. »

Aux triomphes dont s'honorait l'éloquence dans les anciennes républiques, le récipiendaire oppose

ıvec beaucoup de vérité et d'esprit les avantages ȷue l'éloquence moderne a dû acquérir en s'unisıant à la philosophie, et les grands effets qu'elle ı produits. « Qui peut mettre en balance les in« térêts d'une ville et d'une république avec ceux « du genre humain ? Voudrions-nous voir encore « tout l'univers esclave d'un seul peuple ; et ce « peuple, non moins infortuné que triomphant, « en proie à l'ambition d'un seul homme ? Autant « notre siècle a surpassé par ses connaissances ces « temps de troubles et de guerres, autant les ob« jets qui nous occupent sont supérieurs aux in« justes et violentes délibérations du champ de « Mars et des Comices. Oublierons-nous sans « cesse et les biens dont nous jouissons, et les « sources de la lumière générale qui maintient « notre bonheur et notre sécurité ? Ce sont les « hommes éloquents de tous les pays qui doi« vent plaider les vrais intérêts des nations. C'est « par les bons ouvrages, par ceux qui sont pen« sés avec justesse, qui sont écrits avec chaleur, « que les usages salutaires se communiquent, que « les vérités utiles sont connues. Ainsi tombent « les barrières qui séparaient les états; et peut« être des traités qui rapprochent des puissances « alliées leur donnent moins de rapports entre « elles, que les idées semblables n'en ont établi « depuis un siècle entre les nations ennemies. « Nous voyons d'un bout de l'Europe à l'autre les « gouvernements plus doux et plus humains. Les

« guerres sont moins longues et moins sanglantes.
« La paix est appelée de son véritable nom, le
« premier besoin des sujets, le premier devoir des
« souverains. Nous nous consumons, il est vrai,
« trop souvent en murmures, et sans cesse en re-
« grets; mais enfin nous sommes instruits, et nous
« osons juger de ce qui nous manque, et nous
« pouvons nous rendre compte de nos progrès par
« nos espérances et par nos craintes.

« L'éloquence, ajoute l'orateur, n'est pas le
« simple effet des talents; elle est la plus noble
« production de ces mêmes vertus qui doivent
« animer tous les travaux consacrés au bien pu-
« blic; il est une sorte de courage, une horreur
« naturelle pour tout ce qui peut ressentir la bas-
« sesse et la servitude. Il est une conscience tran-
« quille, fondée sur l'habitude des vues justes et
« des actions utiles, qui donne au style l'empreinte
« de la confiance et le pouvoir de la persuasion;
« et ce ne sont point là des qualités que la facilité
« d'un esprit cultivé par les lettres, et la seule
« impression d'un goût éclairé, puissent trans-
« mettre à nos discours au moment du besoin; il
« est des actions que le vice n'imitera jamais; il
« est des expressions que la vertu seule a l'heu-
« reuse audace et le droit de prononcer. »

Voici comme s'explique M. de Boisgelin au sujet de M. l'abbé de Voisenon. « L'académicien auquel
« je succède n'a point eu l'avantage d'employer
« ses talents au bien de son pays. Mais nous sa-

vons que son cœur ne se refusa jamais aux besoins des malheureux. Il jouissait d'une fortune modique, et sa mort a fait perdre deux mille livres de pension à des familles indigentes. On ignora long-temps qu'il avait consigné des fonds pour réparer des maisons incendiées dans une terre qu'il habitait. Les larmes de ceux dont il a soulagé la misère, ont trahi ses bienfaits, et nous ont fait connaître ses vertus. Il paraît que l'habitude de la littérature avait secondé l'aménité naturelle de son caractère, et qu'elle a fait « dans tous les temps son bonheur ou sa consolation; son exemple nous apprend quelle est la « séduction des lettres, même au milieu des dangers dont elles ne sont pas toujours exemptes, « et quelles peuvent être aussi leurs ressources « dans toutes les vicissitudes de la vie. »

M. l'évêque de Senlis, directeur, en rappelant dans sa réponse à l'éloquent prélat les titres littéraires qui lui ont mérité les suffrages de l'Académie, ne pouvait manquer de faire mention du sermon du sacre, qui a excité tant d'applaudissements; et il en prend occasion de tracer un très-beau tableau de cette imposante cérémonie. « Que « de vérités, que de principes lumineux, mais « sur-tout que de sentiments répandus dans ce « discours également consacré par son succès et « par l'auguste cérémonie qui l'a fait naître! Spectacle unique!.... Je ne parle point du moment « où l'huile sainte coula sur le front de notre

« jeune David, avec la bénédiction de Dieu qui « donne les empires ; je passe à cet instant où « notre ame ne fut plus maîtresse d'elle-même, « lorsque le monarque, élevé sur son trône, pa- « rut dans toute sa gloire ; les cris du peuple, les « acclamations des grands, le chant des lévites, le « bruit sacré de nos temples, le son des instru- « ments pacifiques, l'éclat des foudres de guerre..... « Tel fut le cantique de sa proclamation. A l'aspect « de l'autel, à l'aspect du trône, je ne sais quoi « d'auguste et de sacré saisit toutes les ames ; une « voix intérieure nous crie : voilà notre Dieu ! « voilà notre roi ! Ces deux idées ou plutôt ces « deux sentiments s'emparent de tous les cœurs, « les pénètrent, les élèvent : on s'interroge ; on « ne se répond que par des larmes ; et c'est là, « monsieur, le vrai principe de toute l'éloquence, « l'émotion. C'est elle qui vous a inspiré les traits « énergiques et touchants qui ont fait répandre « des pleurs sur les cendres réunies de deux au- « gustes époux, dont la sagesse, mûrie au pied « du trône, devait entretenir la chaîne de la gloire « et du bonheur de la nation. C'est encore à cette « source que vous avez puisé ces expressions aussi « nobles que pathétiques, avec lesquelles vous « avez déploré sur le tombeau d'un roi philosophe « chrétien, le néant et la vanité des grandeurs hu- « maines. »

L'éloge de Louis XVI a paru très-bien tourné et a été fort applaudi. C'est la vérité exprimée avec

nesse. « Élevé sur un des plus beaux siéges de l'église de France, et placé à la tête des états d'une grande province, vous avez prouvé, par votre conduite, que vous possédez l'art de manier les esprits et de concilier heureusement les intérêts du peuple avec ceux du souverain. Il ne sera pas difficile de concilier ces intérêts du peuple avec ceux de l'auguste et jeune monarque qui nous gouverne aujourd'hui. Tout est vrai, tout est simple dans ses mœurs, dans ses idées, dans sa personne. Auprès de lui, la vérité n'a plus à rougir que de se tenir cachée. Il ne laisse « à l'éclat du trône que ce qu'il ne peut pas lui dé« rober; de ses retranchements sur sa grandeur ap« parente, il en acquiert une véritable. Son peuple « lui est cher; et comme il l'aime sans faste, il « prépare son bonheur sans ostentation. Ses choix « sont heureux, parce qu'ils sont justes : sa con« duite étonne, parce qu'elle ne frappe point. Il « y a quelque chose de si naturel, de si peu ap« prêté, de si antique même dans ses vertus, que l'in« trigue n'a pu encore se remettre de sa surprise. »

M. l'évêque de Senlis finit par payer un tribut de louange à la mémoire de M. l'abbé de Voisenon. « M. l'abbé de Voisenon eut en partage les « graces de l'esprit et de l'imagination. Il démê« lait par un tact fin les plus légères nuances du « sentiment, des idées, du langage. La gaieté et « la douceur de son commerce, la souplesse et la « facilité de son esprit, le firent désirer et recher-

« cher dans la société. Son ame, naturellement « douce, ne sentait point les amertumes de la sa- « tire et de la critique. Il se laissait aller à son « penchant ennemi de toutes querelles littéraires: « eût-on attaqué ses ouvrages, il eût conseillé le « censeur; eût-on attaqué sa personne, il eût par- « donné. Il aurait pu, par cela seul, confondre et « désarmer son ennemi; et ce que je viens de dire « qu'il eût pu faire, est véritablement ce qu'il a « fait. Mais une action qui l'honore bien davan- « tage, c'est que, pouvant monter facilement aux « premières dignités de l'église, qui vinrent le « chercher de bonne heure, il résista, par pro- « bité, aux offres les plus flatteuses. Un ambi- « tieux les eût saisies comme un don imprévu de « la fortune; l'homme faible et facile à se laisser « éblouir, se serait trompé lui-même: l'homme « de société, mais de bonne foi, ne vit dans ces « honneurs que la gravité d'un ministère capable « d'alarmer par l'étendue des devoirs qu'il im- « pose; et ce qui pouvait peut être l'en rappro- « cher, c'est qu'il fut très-éloigné de s'en trouver « digne. On sent assez quelle est la fin qu'un tel « refus donnait lieu d'espérer. Celle de M. l'abbé « de Voisenon fut ce qu'elle devait être, chré- « tienne et consolante. Aussi quels que soient sa « réputation et ses titres littéraires, je les oublierai « tous dans ce moment, pour ne songer qu'à sa « mort édifiante, et pour en faire honneur à la « religion et à sa mémoire, devant le public, de-

vant l'Académie, et sur-tout devant l'illustre prélat qui lui succède. »

M. de Marmontel lut ensuite un discours en ers sur l'éloquence, qui fut écouté avec les plus rands applaudissements. Des vérités noblement noncées, des tableaux animés, des portraits frappants, des vers faits pour être retenus : voilà ce qui a paru caractériser cet ouvrage. L'auteur ayant bien voulu nous le confier, nous sommes à portée l'en mettre quelques morceaux sous les yeux du ecteur.

Aux lois de la pensée, aux lois de l'harmonie,
Heureux qui de sa langue a soumis le génie,
Et qui, sans la contraindre, ayant su la fléchir,
De tours nouveaux pour elle ose encor l'enrichir!
Mais ces formes du style et leur noble élégance
Font le grand art d'écrire et non pas l'éloquence.
L'éloquence est l'instinct que reçut en naissant
L'homme qui sait à l'homme inspirer ce qu'il sent.

Cette définition, renfermée en deux vers, est de la plus heureuse justesse.

Et ce talent suprême, et ce divin génie,
Que la Grèce adorait sous le nom d'Uranie,
On prétend le réduire aux manéges de l'art!
Chaste fille du ciel, Uranie est sans fard:
Laissez-lui sa candeur. Quoi! des fleurs et des voiles
A celle dont le front est couronné d'étoiles!
Qu'elle soit toujours nue et belle innocemment,
Et que sa majesté soit son seul vêtement.

L'expression de ce dernier vers est très-belle. Le poëte, pour donner une idée de l'éloquence dénuée de tous les secours de l'art, peint le célèbre missionnaire Bridaine et l'étonnant effet de ses prédications.

Je l'ai vu : Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'orateur était loin :
Ce n'était point ce style ingénieux et tendre
Qui semble attacher l'ame au plaisir de l'entendre,
Ce langage épuré qu'une sensible voix
Parlait si doucement à l'oreille des rois ;
C'était un orateur saintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeait l'art de plaire.
D'une élégance vaine il dédaignait les fleurs ;
Il n'avait que des cris, des sanglots et des pleurs :
Mais de longs traits de feu jetés à l'aventure
D'une chaleur brûlante animaient sa peinture :
C'était l'ame d'un père ouverte aux malheureux ;
Son cœur se déchirait en gémissant sur eux ;
Le faible et l'indigent croyaient voir, à son zèle,
L'ange consolateur les couvrir de son aile.
Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
Au riche impitoyable, au cruel ravisseur
Déclarait-il la guerre ? une voix fulminante
A leur ame de fer imprimait l'épouvante :
Tout tremblait sous sa main : le méchant consterné
D'un ténébreux abyme était environné.
Il domptait l'habitude, il domptait la nature,
Il faisait du remords éprouver la torture,
De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouillait,
La rapine tombait des mains qu'elle souillait,

La volupté rompait ses chaînes les plus chères,
Ennemis et rivaux se pardonnaient en frères :
C'était un nouveau peuple, et ce peuple charmé
Bénissait l'orateur qui l'avait transformé.

e poëte insiste sur la nécessité d'être ému pour mouvoir.

L'ame d'un malheureux vient gémir sur sa bouche.
Qui n'est pas éloquent sur l'objet qui le touche?
Qui nous fera sentir les maux qu'il ne sent pas?

Il cite en exemple et met en contraste deux rateurs du barreau, dont l'un, organe du scanlale et du mensonge, ne peut jamais être celui le la vérité ; et dont l'autre, plein de respect our la vertu, a droit de défendre l'innocence et le la recommander à ses juges.

Écoutez au barreau, parmi ces longs débats
Que suscite la fraude ou qu'émeut la chicane,
Écoutez le suppôt qui leur vend son organe :
Le fourbe atteste en vain l'auguste vérité;
En vain sa voix parjure implore l'équité;
Le mensonge, qui perce à travers son audace,
L'accuse et le confond. Il s'agite, et nous glace.
Des passions d'autrui satellite effréné,
Il se croit véhément; il n'est que forcené :
Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
Donne l'air du mensonge à la vérité même.

Qu'avec plus de décence et d'ingénuité
L'ami de la justice et de la vérité,

La candeur sur le front, la bonne foi dans l'ame,
Présente l'innocence aux lois qu'elle réclame!
Profondément ému, saintement pénétré,
Dans l'enceinte sacrée à peine est-il entré,
Le respect l'environne; on l'observe en silence,
Et d'un juge en ses mains on croit voir la balance.
Loin de lui l'imposture et son masque odieux;
Loin de lui les détours d'un art insidieux;
Il ne va point du style emprunter la magie;
Précis avec clarté, simple avec énergie,
Il arme la raison de traits étincelants,
Il les rend à-la-fois lumineux et brûlants;
Et si, pour triompher, sa cause enfin demande
Que son ame au-dehors s'exhale et se répande,
A ces grands mouvements on voit qu'il a cédé
Pour obéir au dieu dont il est possédé;
Sa voix est un oracle, et ce grand caractère
Change l'art oratoire en un saint ministère.

Les effets d'une sensibilité vraie et profonde, inséparable du génie et de la grande éloquence, sont encore retracés ici par l'exemple le plus heureux et le plus frappant que le poëte pût choisir.

C'est peu d'un esprit souple et d'une ame flexible:
Nul poëte éloquent, qui ne soit né sensible;
Et s'il paraît tenir de la Divinité,
C'est par un noble excès de sensibilité.
Mais doutez-vous encor si son ame recèle
Ces semences de feu dont sa plume étincelle,
Ou si d'un vain délire il n'a que les accès?
Dans l'asyle sacré du Sophocle français
Pénétrez au moment que son ame élancée

Semble aller dans les cieux rajeunir sa pensée.
Le voilà dans l'ivresse; il sent tout ce qu'il feint;
Il croit voir sous ses yeux le tableau qu'il vous peint:
Venez, rompez le charme, annoncez qu'il arrive
Une famille en pleurs, errante et fugitive.
Ah! c'est dans ce moment que va se déployer
Ce cœur qui du génie est le brûlant foyer;
Dans les yeux du vieillard c'est alors que respire
L'ame de Lusignan, d'Alvarès, de Zopire.
Au nom de l'innocence, à la voix du malheur,
Tout son sang a repris sa première chaleur.
Il s'élance, agité des plus vives alarmes:
Où sont ces malheureux? qu'il les baigne de larmes.
Il croit voir ses enfants à la mort échappés;
Dans ses bras paternels ils sont enveloppés;
A venger leur injure il consacre sa plume;
Sa vieillesse pour eux en travaux se consume;
Et les derniers accents de sa mourante voix
Réclameront pour eux la nature et les lois.

Ce n'est point ici une peinture chimérique. Les habitants de Ferney furent témoins de ce spectacle, quand la veuve et les enfants du malheureux Calas, dans le délabrement de la misère, dans le deuil et la désolation, entrèrent en charrette dans la cour du château, et se précipitèrent en pleurs aux genoux du libérateur qu'ils venaient chercher, et qui les releva en les baignant de ses larmes. Moment sublime! où l'on pouvait reconnaître cet instinct du malheur qui les avertissait que s'il y a dans le monde un pouvoir à opposer à l'autorité trompée, à l'abus des lois, à l'injus-

tice et à l'oppression, c'est la voix du génie qui a le droit de se faire entendre au monde.

Après la lecture de cet ouvrage, dont les beautés ont été vivement senties, M. d'Alembert termina la séance par l'éloge de l'abbé de Dangeau, dans lequel il parle des grands et des gens de lettres d'une manière également honorable pour les uns et pour les autres. Cet éloge a été entendu avec le même plaisir que le public prend toujours à la lecture des différents morceaux dont M. d'Alembert embellit les séances académiques.

Sur un Mémoire contenant l'histoire des Jeux floraux et celle de Clémence Isaure, pour servir de réponse à un écrit intitulé : Discours prononcé par maître Lagane, au Conseil de Ville de Toulouse, imprimé par ordre du même Conseil.

Mercure, avril 1776.

CETTE discussion juridique, vivement agitée à Toulouse ne doit point être indifférente aux gens de lettres de la capitale. La liberté et l'égalité, qui doivent être par-tout le véritable esprit des compagnies littéraires, sont compromises dans cette dispute qui s'est élevée entre les capitouls de Toulouse et l'Académie des Jeux Floraux. Il faut, avant tout, exposer en peu de mots l'origine de cette Académie, et de l'hommage annuel qu'elle rend à la mémoire de Clémence Isaure. Ce détail est tiré d'un avertissement qui précède le mémoire.

« Il est certain qu'une société de sept poëtes ou « troubadours avait institué, long-temps avant « 1323, le collége de la gaie-science, représenté « aujourd'hui par l'Académie, et qu'ils ont fait les « frais des premiers prix qui y furent distribués. « Ils ont donc pu être appelés les fondateurs de « ce collége. Il est prouvé que Clémence Isaure

« ayant consacré une partie de ses biens à restau-
« rer ou à rétablir l'ancien collége du gai-savoir
« sous le nom de collége de rhétorique ou de
« poésie française, a pu de même en être regardée
« comme la fondatrice, quoiqu'à la rigueur on
« puisse dire qu'elle n'a précisément rien fondé.
« Enfin Louis XIV, qui a érigé ce collége en corps
« académique par ses lettres-patentes de 1694,
« peut aussi et doit passer pour en être le véri-
« table fondateur, parce qu'il a le premier fixé lé-
« galement et à perpétuité, les sommes destinées
« à son entretien.

« A l'égard de Clémence Isaure, elle est indiffé-
« remment désignée sous la dénomination, tantôt
« de fondatrice ou d'institutrice, tantôt de restau-
« ratrice ou de bienfaitrice, parce qu'elle paraît
« avoir réuni ces diverses qualités. On l'appelle
« fondatrice ou institutrice des Jeux Floraux, parce
« qu'elle a donné le nom de Jeux Floraux à la fête
« qu'on appelait dans l'ancien temps la fête de la
« violette, en mémoire de la première violette
« d'or fin qui fut inventée et ordonnée par les
« troubadours. On la nomme restauratrice ou bien-
« faitrice, parce que, d'après la tradition et les
« monuments publics, elle a légué de grands biens
« aux capitouls, à condition qu'ils feraient célé-
« brer les Jeux Floraux, c'est-à-dire qu'ils ren-
« draient l'ancienne distribution des prix plus ré-
« gulière et plus constante. »

Tous ces faits historiques sont prouvés fort au

ong dans ce mémoire, nécessairement volumineux, qui est à-la-fois un plaidoyer et une dissertation, et dans lequel on accumule les citations et les autorités, en réfutant les objections contraires. Le discours de maître Lagane, qui a donné lieu à ce mémoire, paraît être le résumé des prétentions du consistoire des capitouls. Ces magistrats, *les plus relevés de l'Europe*, comme les appelle leur défenseur, à la faveur des nuages faciles à répandre sur toute espèce d'antiquité, soutiennent aujourd'hui que Clémence Isaure est un être chimérique dont ils ont bien voulu adopter la fable, pendant long-temps, pour avoir un prétexte et une occasion de répandre des bienfaits sur l'Académie des Jeux Floraux; qu'ils en sont les véritables fondateurs, et doivent en être les présidents nés et nécessaires, etc.

Les doutes élevés sur l'existence de Clémence Isaure sont la dernière espèce d'attaque qu'ils aient livrée à l'Académie des Jeux Floraux. Mais il y a long-temps que les prétentions des capitouls et la résistance de l'Académie avaient fait naître une discorde dont les effets avaient souvent éclaté. Dépositaires des fonds affectés à l'entretien de cette compagnie, les capitouls se croyaient autorisés à l'asservir. C'est principalement pour faire cesser ces divisions et fixer l'état et les priviléges de l'Académie, que Louis XIV avait expédié les lettres-patentes de 1694, le titre le plus précieux sur lequel elle s'appuie. C'est par ces lettres

qu'il est arrêté que le chef du consistoire, à la place du maire de ville, est seul en droit d'assister à toutes les séances académiques *comme académicien né;* et que trois des capitouls, en qualité de bailes des jeux, *accompagneront le corps des Jeux Floraux, pour lui faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville;* car c'était ordinairement dans ce lieu que se tenaient les assemblées. Il est même spécifié par ces lettres-patentes, que le maire de la ville, ou le chef du consistoire qui le remplace, ne portera *aucune marque de distinction, robe de cérémonie, ni autre ornement appartenant à ladite charge;* ce qui montre évidemment qu'il ne doit pas assister à la séance comme magistrat, mais comme simple académicien. L'avocat des capitouls s'était fort indigné de cette disposition. « Ils re-« gardent (disent les auteurs du mémoire en ré-« ponse à son discours) un consul comme dégradé « parce qu'il est sans robe. Il s'écrie : *Quelle figure « pouvait faire le maire, ce premier magistrat de la « ville, dans une séance académique sans cet or-« nement consulaire?* On croirait après cette ex-« clamation, que toute la dignité des capitouls « consiste dans la robe, qu'avec elle ils sont tout, « que sans elle ils ne sont rien; mais toutes les « robes consulaires possibles ne sauraient leur « donner dans l'Académie une prééminence qu'ils « n'y ont jamais eue, et que le législateur a tou-« jours eu soin de proscrire, pour ne point cho-

quer la liberté et la délicatesse d'un corps littéraire jaloux de son indépendance. »

Sans doute, il ne faut pas mettre sur le compte les capitouls l'exclamation plaisamment emphaique de maître Lagane leur défenseur ; mais il est ûr que cette phrase rappelle la douleur de maître Nicolas (dans la pièce du *Jardinier et son Seigneur*), qui, ne trouvant pas de perruque au moment de a visite de son patron, s'écrie : Il ne me reconnaîtra pas ; il ne m'a jamais vu sans perruque.

En 1773, un édit du feu roi Louis XV renouvela en partie les constitutions portées par l'édit de 1694, et en établit de nouvelles, toujours dans la vue de prévenir les différends. *La Salle des Illustres* fut affectée aux assemblées et séances publiques de l'Académie des Jeux Floraux, qui s'étaient tenues jusqu'alors dans la salle du consistoire ; les dépenses furent réglées de manière à prévenir l'abus et la dissipation des fonds qui, dans la main des capitouls, étaient souvent employés, à ce que porte le mémoire, à des usages peu académiques, c'est-à-dire, prodigués en repas d'assemblée ; mais plus on assurait les priviléges et les avantages de l'Académie, plus l'animosité redoublait de la part du corps de ville. Ils en donnèrent un exemple bien frappant à la mort de Louis XV. « L'Académie des Jeux Floraux s'em« pressa de payer publiquement le tribut des « louanges qu'elle lui devait comme à son Roi et

« à son protecteur particulier, qui venait de lui « donner (par l'édit de 1773) un dernier témoignage « de son amour pour les lettres. Ils refusèrent de « prêter la Salle des Illustres, que le nouvel édit « assigne pour tenir les assemblées publiques, sous « le vain prétexte, consigné sans honte dans leur « acte, que l'édit ne leur ordonnait de prêter cette « salle que *pour les assemblées publiques et les « éloges des académiciens, mais non pas pour « les oraisons funèbres de nos Rois*. Sur leur refus « l'Académie fut obligée de s'adresser à la grand- « chambre du parlement, qui rendit une ordon- « nance le 19 juin, et l'éloge fut prononcé le 21. « Le public accourut en foule à cette séance; les « capitouls seuls ne daignèrent pas y assister; ils « désertèrent l'hôtel-de-ville ce jour-là; de sorte « qu'il n'y eut pas même un seul officier de garde « pour recevoir les ordres de M. le premier pré- « sident, qui, en sa qualité de chancelier de l'Aca- « démie, a conservé le droit de présider dans les « assemblées publiques. »

Il faut espérer que le mémoire dont nous rendons compte ouvrira les yeux des capitouls sur leurs prétentions injustes, condamnées par nos Rois, et que Toulouse ne sera plus témoin du scandale de ces querelles. Ils comprendront sans doute que, s'il est une espèce d'ambition qui convienne à des officiers municipaux, c'est surtout celle de protéger les institutions qui peuvent honorer leur patrie, et non de les combattre pour

es avilir. L'Académie des Jeux Floraux fait honneur à la ville de Toulouse, et doit être favorisée et encouragée dans un pays où les lettres ont toujours été cultivées, et rempli d'une jeunesse éclairée et studieuse, dont les prix peuvent exciter l'émulation. Que deviendrait cette émulation, si les charges municipales donnaient le droit de présider l'Académie et de prononcer sur les prix? On sent quels abus en pourraient résulter, et quel dangereux avantage aurait, dans un concours académique, un corps de magistrats qui tient souvent aux meilleures familles de la ville, et dont la protection emporterait toujours la balance? Et que serait-ce encore si ces magistrats, occupés, comme ils doivent l'être, d'objets plus importants, étaient souvent peu familiarisés avec les lettres et les beaux-arts? Ne pourraient-ils pas se rappeler quelquefois l'exemple connu d'un homme fort grave, qui, entendant parler d'une idylle très-jolie : *Jolie!* dit-il, *a-t-on cette jolie femme-là pour de l'argent?*

Anecdotes de la Cour et du Règne d'Édouard II, roi d'Angleterre; par madame J. M. D. T. et madame E. D. B.

Mercure, juin 1776.

Les deux premières parties de ce roman sont un ouvrage posthume de madame de Tencin, si connue par plusieurs romans qui sont au nombre des plus intéressants et des mieux écrits dont notre littérature s'honore, tels que *le Siége de Calais*, *le Comte de Comminge*, *les Malheurs de l'Amour*. Les *Anecdotes du règne d'Édouard* ne sont pas indignes du nom et du talent de leur célèbre auteur, quoiqu'elles ne soient pas de la même supériorité que ses autres productions. On y reconnaît encore cet art de tracer des caractères et d'amener des situations; cet intérêt de style et ces détails de passions que saisit si bien l'esprit des femmes, et qui semblent acquérir sous leur plume un nouveau charme, parce qu'elles paraissent les avoir tracés avec plus de complaisance.

La fortune et la disgrace du malheureux Gaveston, favori d'Édouard, sont le fondement historique de cet ouvrage, et forment même l'action principale. L'Histoire y est quelquefois suivie et

uelquefois déguisée, et même contredite. C'est : défaut de presque toutes les productions de ce enre, qui étaient fort à la mode dans le siècle ernier, et qu'on appelait *Nouvelles historiques*. .lles sont passées de mode; et c'était un défaut ssentiel que ce mélange de la vérité et de la iction, qui répandait beaucoup de fausses idées, t pouvait tromper beaucoup de personnes peu nstruites. Quand, pour augmenter l'intérêt d'une able, on l'établit sur des évènements et des caactères connus, il ne faut point les altérer et les léfigurer. *Le Siége de Calais* est exempt de ce léfaut, parce qu'il ne roule guère que sur des ntrigues d'amour.

Madame Élie de Beaumont, connue par les *Lettres du Marquis de Roselle*, dont plusieurs éditions ont attesté le succès, dans ce pays, et chez les étrangers qui les ont traduites, a bien voulu se charger de la troisième partie de l'ouvrage, que Madame de Tencin n'avait point achevée. Ceux qui sentiront combien c'est une tâche pénible que de travailler sur un plan qu'on n'a point fait, et de se mettre à la suite des idées d'autrui, sauront beaucoup de gré à madame de Beaumont de son travail, qui fait autant d'honneur à sa modestie qu'à son talent.

SUR LA THÉORIE DES JARDINS,

DE M. MOREL.

Mercure, sept. 1776.

IL paraît d'abord étonnant que l'homme ait été si lent à perfectionner ce qui semble si près de lui, le plaisir; et que les arts, dont ce plaisir est le but, aient été si souvent écartés de leur objet: mais, en réfléchissant, on s'aperçoit que quoique nos idées naissent de nos sensations, le raisonnement qui les compare n'est pas toujours juste; et pour peu que dans la première création des arts imitateurs de la nature il se soit glissé un principe d'erreur, l'empire de l'habitude et de l'opinion, si puissant sur tous les hommes, consacre et perpétue cette erreur pendant des siècles, et ne permet que bien tard à la vérité et au bon sens de reprendre tous leurs droits.

On peut appliquer cette réflexion à l'art des jardins, soumis si long-temps à des règles qui devaient lui être étrangères. L'auteur de la *Théorie* que nous annonçons, combat cette tyrannique symétrie dont on fait si mal-à-propos la base d'un art agréable qui devrait retracer, en quelque sorte, l'heureuse liberté de la nature. Vivement

ouché de ses beautés, M. Morel paraît avoir puisé lans une sensibilité très-exercée les principes qu'il léveloppe avec autant de clarté que d'intérêt. Tous ses tableaux sont tracés par cette imagination ardente sans laquelle un artiste ne conçoit jamais rien de grand; il a répandu dans son ouvrage tout l'agrément dont son sujet était susceptible, et le mérite du style se joint souvent à celui des connaissances.

Il remonte d'abord à la première source du préjugé qui a présidé si long-temps à la formation de nos jardins. « On prit le change sur les véri- « tables principes. On voulut les emprunter des « formes géométriques, quoique la géométrie, « cette science utile et profonde, la base de toutes « les autres, soit absolument étrangère à ce sen- « timent fin et délicat, le vrai guide dans la car- « rière des beaux-arts; cependant tel fut l'égare- « ment général, que par-tout la froide symétrie « de ses figures fut préférée aux beautés sublimes « et variées, simples et touchantes, dont le spectacle « de la nature nous offre de si séduisants modèles, « et qu'au trait facile et libre du crayon on substitua « la sécheresse de la règle et du méthodique com- « pas.... Dès que l'architecte se fut emparé de la « conduite des jardins, on dut s'attendre que, con- « fondant les principes des deux arts, et trop ac- « coutumé aux formes régulières, il chercherait à « lier, par une mutuelle correspondance, le bâti- « ment, dont il fit l'objet principal, au jardin, qui

« ne lui parut que l'accessoire.... Il composa un
« jardin comme une maison; il le compartit en
« salles, en cabinets, en corridors; il en forma
« les divisions avec des murs de charmille percés
« de portes, de fenêtres, d'arcades, et leurs tru-
« meaux furent chargés de tous les ornements
« destinés aux édifices. Par une suite de cette
« fausse analogie, les architectes donnèrent à ces
« pièces, ainsi qu'à celles de leurs bâtiments,
« des formes rondes, quarrées, octogones; ils les
« décorèrent, comme un appartement, avec des
« vases, des niches, des gaînes; ils y logèrent des
« statues, habitants insensibles, bien dignes d'un
« si triste séjour; ils les meublèrent, comme des
« chambres, avec des tapisseries de verdure, du
« treillage, des perspectives peintes, des lits, des
« siéges de terre couverts de gazons; ils édifièrent
« ainsi jusqu'à des salles de théâtre, des dortoirs,
« et imaginèrent le minutieux labyrinthe. »

Faut-il s'étonner si les propriétaires habitèrent si peu ces demeures si tristement magnifiques, dont on peut dire ce que La Bruyère disait de l'Opéra, qu'il était impossible d'ennuyer à plus grands frais? Cet effet infaillible est très-naturellement peint dans le morceau suivant :

« C'est à cette fastueuse monotonie qu'il faut
« attribuer cet instinct naturel qui force le pro-
« priétaire de sortir de ses jardins factices, et les
« lui fait traverser par la voie la plus courte, pour
« aller se promener le long des haies de son vil-

« lage, et dans les sentiers raboteux qui parta-
« gent les champs de son canton, pour gravir
« les coteaux du voisinage par des chemins obli-
« ques et tortueux. Attiré par les beautés na-
« turelles qui l'environnent, autant que repoussé
« par l'uniformité fastidieuse de son parc, il pré-
« fère les bords d'une rivière, dont les eaux,
« claires et libres dans leur cours, ont façonné
« ses rives inégales et variées; il cherche à s'en-
« foncer dans un bois négligé, que la main de
« l'homme n'a pas gâté, où les groupes d'arbres
« et les massifs, entrecoupés de clairières, lais-
« sent jouer la lumière et l'ombre par leur heu-
« reuse disposition. Entraîné par un charme tou-
« jours nouveau, il parcourt cette vaste pelouse,
« entretenue et animée par les bestiaux de la
« commune; ou bien il descendra dans ce vallon
« enrichi d'une prairie que rafraîchit sans cesse le
« ruisseau qui en suit librement la pente et les
« détours. »

Ces observations sont justes; cependant je crois que, par elles-mêmes, elles prouveraient peu contre les jardins particuliers. Fussent-ils aussi parfaits qu'ils sont communément éloignés de l'être, le propriétaire les quittera toujours, quand il sera question de se promener. Il en sortira, ne fût-ce que pour sortir, parce qu'il regarde son jardin plutôt comme une possession que comme une promenade, plutôt comme un objet de soin et d'entretien que comme un

objet d'amusement. Il en sortira, parce que l'habitude de la propriété éloigne l'idée du plaisir que l'on croit toujours trouver ailleurs que chez soi; enfin, parce qu'en effet, quelle que soit la beauté d'un jardin ou d'un parc, la campagne est toujours infiniment plus belle, l'art ne pouvant jamais imiter qu'en petit ce que la nature produit en grand.

Malgré l'aversion fondée que montre l'auteur pour la symétrie, il l'admet dans les jardins publics, et dans ceux qui sont une dépendance des palais et des hôtels. Voici ses raisons, qui paraissent solidement établies. « La forme presque toujours régulière du terrain, son peu de « surface, l'importance du bâtiment, dont l'*in-* « *fluence* doit se faire sentir dans l'étroit espace « qui l'environne, tout concourt à soumettre un « pareil local à des distributions symétriques; « et *pour celui* qui ne se laissera pas abuser par « le mot, il ne verra dans ces sortes de jardins « que des cours décorées, dont le premier objet « est de donner de la lumière et de l'air à l'habi- « tation de la ville, sans laquelle son séjour est peu « salubre. La symétrie s'applique encore avec « succès à la composition des jardins publics. « Ceux-ci ne sont que des places plantées d'arbres, « situées dans l'enceinte des villes, où les citoyens « se rendent, non pour jouir du spectacle de la « nature, mais pour prendre un exercice momen- « tané, où ils se rassemblent pour étaler leur

luxe et satisfaire leur curiosité. Le plus grand ornement de ces lieux *existe* dans le concours général; l'ennui qu'ils font éprouver, quand ils sont peu fréquentés, en est la preuve. C'est là qu'il faut un terrain bien de niveau, des arbres bien alignés, un marcher facile en tout temps; c'est là qu'il faut appeler à son secours tous les arts d'imitation et de décoration; c'est là, enfin, qu'il faut que la disposition soit telle, que les promeneurs de l'un et de l'autre sexe, dont le but est de se montrer, voient tout du même coup-d'œil, et paraissent avec avantage, parce qu'ils sont tout-à-la-fois et spectateurs et spectacle. »

Il suit que l'auteur établit une distinction très-ensée entre le séjour des villes et celui des cam-agnes, et en déduit ces différences essentielles qui doivent se remarquer dans la manière d'orner l'un et l'autre. Il veut que les principes qu'on uivra dans l'embellissement d'une habitation champêtre, soient analogues à l'espèce de plaisirs et de jouissances que l'on va chercher à la cam-agne.

« Indépendamment de toutes les beautés de la « nature et de ses charmes, la campagne, théâtre « de l'abondance et de la liberté, offre à ses heu-« reux habitants des ressources sans nombre. La « vie y coule, sans inquiétude et sans remords, « dans des occupations agréables et fructueuses. « L'ame y est saine, et le cœur en paix. Son séjour

« calme la violence des passions destructives et « malfaisantes, et entretient, par une douce *fer-* « *mentation*, les sentiments honnêtes. L'homme « débile et malade y recouvre ses forces et sa santé; « l'homme vigoureux et sain les y conserve. Elle « procure un délassement au citoyen laborieux, « une retraite au militaire qui a rempli sa pé- « rilleuse carrière. Elle est l'asyle de la médiocrité, « et la ressource la plus assurée du pauvre. Le phi- « losophe l'aime, la contemple et s'en occupe; le « sage en connaît le prix et en jouit; le riche, « détrompé, y trouve le vrai bonheur que lui « promirent en vain les faveurs mensongères de la « fortune. Elle fait les délices de la vieillesse et « l'espoir des jeunes gens. Les poëtes la chantent, « les peintres l'imitent. Son attrait se fait sentir à « tous les cœurs; il est indépendant des caprices « de la mode et de la variation des opinions. En « un mot, elle a eu et elle aura des admirateurs « dans tous les pays et dans tous les siècles; et « plus les mœurs seront simples et pures, moins « le goût sera corrompu, et plus ses plaisirs se- « ront recherchés. »

Après ces notions préliminaires, l'auteur comprend, sous quatre espèces générales, tous les jardins qui ont la nature pour modèle, et ses beautés pour objet; le *parc*, le *jardin* proprement dit, le *pays* et la *ferme*. « Ces quatre *es-* « *pèces* renferment tous *les genres* par les modi- « fications infinies dont elles sont susceptibles.

Le caractère particulier et distinctif de chacun est la variété pour le *pays*, la noblesse pour le *parc*, l'élégance pour le *jardin*, la simplicité pour la *ferme*. »

Le lecteur a pu observer que des *espèces* ne pouvaient pas renfermer des *genres*. C'est un contre-sens dans les termes, l'*espèce* étant subordonnée au *genre*. Nous avons marqué quelques incorrections aussi faciles à apercevoir qu'à corriger, et qui n'empêchent pas que le style n'ait, en général, de l'intérêt et de l'agrément.

Pour asseoir ces différentes habitations, il faut se déterminer par la nature du terrain; et cet examen engageant l'auteur dans les détails descriptifs, lui donne occasion de développer son talent pour saisir les grands tableaux de la nature. Voici, entre autres, un morceau sur les montagnes qu'on lira avec plaisir :

« Transportez-vous d'un autre côté, et vous « ne verrez qu'avec admiration la majesté impo- « sante des montagnes. De loin, elles ne se font « apercevoir que par des traits à peine sensibles, « que leurs distances et des tons *vaporeux* lient « avec l'horizon; mais considérées de près, ce sont « des masses énormes qui compriment et foulent « les entrailles de la terre. Une suite de monts « accumulés les uns sur les autres, se perdent « dans les nues, et leurs cimes bleuâtres se con- « fondent avec les eaux; des vallons profonds et « resserrés, dont les côtes dures et escarpées for-

« ment autant de précipices continus, les parta-
« gent et les séparent. Dans leurs brusques et
« fréquents détours, ils forment des angles *sail-*
« *lants* et *rentrants*, presque toujours *correspon-*
« *dants*. Leurs divers aspects présentent à-la-fois
« tous les climats et toutes les saisons. Des neiges
« éternelles couronnent les sommets les plus éle-
« vés et y entretiennent un froid vif et constant.
« Plus bas, règne le printemps, la fraîcheur et
« les charmes, tandis que les fonds sont brûlés
« par les feux du soleil renfermés entre les gorges.
« Ses rayons, cent fois réfléchis par les plans pres-
« que verticaux du terrain, entretiennent une cha-
« leur rarement tempérée par le zéphyr. D'un côté,
« le sol est fertile et animé par la plus active vé-
« gétation ; de l'autre, ce ne sont que rochers
« arides, et bruyères parsemées de quelques buis-
« sons sauvages et rampants. Ici, des masses sus-
« pendues semblent détachées de la masse géné-
« rale ; assises à peine sur les bases frêles et étroites
« qui les portent, entourées d'abymes profonds,
« que l'œil le plus ferme n'ose sonder, la hardiesse
« de leurs saillies, leur hauteur inaccessible, inspi-
« rent la terreur, et en imposent au spectateur
« étonné. Là, ce sont des rochers *merveilleux*,
« des cascades bruyantes, des torrents impétueux.
« C'est dans les sites de ce genre qu'on rencontre
« ces accidents singuliers et presque surnaturels,
« tels que les antres sauvages, les ténébreuses ca-
« vernes, les précipices effrayants. C'est là que la

nature audacieuse et bouleversée affecte de se mettre au-dessus des lois de la physique, auxquelles elle ne saurait pourtant se soustraire. Fière de cette apparente indépendance, il semble que dans ses écarts, elle ait dédaigné sa marche ordinaire, qu'elle ne connaisse de bornes que celles de ses caprices, ou que laissant son œuvre imparfaite, elle n'ait voulu produire qu'une ébauche informe, pour nous montrer dans son sublime désordre le spectacle rare et frappant d'une belle horreur. »

Peut-être dans ces sortes de descriptions oratoires et poétiques, y aurait-il quelque délicatesse de goût à exclure les mots techniques, tels que les *angles saillants*, *rentrants*, *correspondants*, etc., dont la sécheresse s'accorde mal avec les expressions figurées qui les suivent et qui les précèdent.

L'auteur caractérise les différentes sortes de beautés qui conviennent aux quatre espèces de jardins que nous venons de distinguer. Ses idées sont dirigées par un goût exquis. Il veut que par-tout on obéisse à la nature, et qu'on ne la tourmente nulle part; que tous les genres d'embellissements lui soient toujours subordonnés. Il condamne les imitations mesquines et forcées, et la prétention de transporter de grands objets dans un petit terrain, de faire des montagnes avec quelques pelletées de terre, et des rivières avec un petit réservoir. Ce talent de peindre que nous

avons déja loué, se retrouve sur-tout dans la description des effets, si prodigieusement variés, que produisent les eaux dans un pays. Nous n'en citerons qu'un endroit pour terminer cet article.

« Outre les effets résultants de leur masse, de « leur bruit et de leur mouvement, les eaux ac« quièrent encore d'autres caractères par leur cou« leur et leur situation. Elles rendent une per« spective plus sombre et plus mystérieuse, quand « elles coulent sans bruit et sans effort entre des « arbres touffus qui les ombragent. Leur trans« parence donne de la légèreté et de l'éclat au « paysage, et leur limpidité est le charme des yeux. « Un ravin déja excavé devient tous les jours plus « désastreux par le dégât qu'occasionne leur acti« vité prodigieuse. Un abyme ténébreux semble « plus horrible par les eaux ternes qu'il renferme « dans son sein, par les sourds mugissements que « leur chute fait entendre, et que, dans ses ca« vités profondes, les échos redoublent encore et « portent au loin. L'aspect d'un lac, dont les eaux « sont épaisses et fangeuses, augmente la tristesse « d'une perspective sauvage. Enfin une rivière in« dolente dans sa marche, enveloppée de côtes « escarpées et hérissées d'arides rochers, qui se « laisse à peine apercevoir à travers les vapeurs « grossières et malsaines qu'elle exhale, nous « présente un aspect mélancolique et dégoûtant « qui nous repousse. »

L'auteur oppose à cette impression, si triste.

telle que fait sur nos sens la vue d'un ruisseau qui serpente dans une belle prairie, et il conclut ainsi : « Quoiqu'on puisse se passer d'eaux dans « la composition d'un jardin, quoiqu'elles n'y « soient pas absolument nécessaires, il faut avouer « qu'on les y regrette toujours, et que celui qui « en manque perd non-seulement la variété « qu'elles y jettent, mais est encore privé d'un « des plus beaux objets, d'un des plus précieux « effets de la nature. Il n'est point de scènes si « petites où elles soient déplacées, et auxquelles « elles ne prêtent des graces; il n'en est point de « si grandes où elles ne figurent avec avantage, « qu'elles n'embellissent, et dont l'expression ne « puisse en emprunter plus de force et de viva- « cité; il n'en est pas même de si brillantes aux- « quelles elles ne puissent encore ajouter de l'é- « clat. Enfin, indépendamment des impressions « qu'elles nous font éprouver, les eaux plaisent « par elles-mêmes. On aime à les voir, on re- « cherche les lieux où elles se trouvent; elles ré- « pandent une fraîcheur voluptueuse sur tout ce « qui les environne, quand elles sont bien pla- « cées; mais elles n'ont de la grace que lorsqu'elles « sont libres, c'est-à-dire que quand, hors de « toute contrainte, du moins apparente, elles se « trouvent dans les lieux où la pente du terrain « a dû les conduire. La liberté fait leur premier « agrément, après la simplicité. »

Cet ouvrage estimable, et l'*Essai sur les Jardins*

par M. Vatelet, sont, sans contredit, ce qu'on a écrit de meilleur sur cette matière. Elle est ici plus méthodiquement développée; mais la diction est quelquefois incorrecte, et il ne faut pas s'étonner que l'artiste n'écrive pas toujours avec autant de goût que l'académicien. On est fâché de trouver dans un bon livre des rochers qui *se coiffent* de plantes, des canaux qui se ramifient et *se bifurquent*, des fleurs qui sont *la coquetterie de la nature*, etc.; mais ces légères taches ne peuvent nuire au mérite de l'ouvrage, et n'empêchent pas qu'on ne doive savoir beaucoup de gré à l'auteur d'avoir prouvé un talent très-rare dans les artistes même distingués, celui de savoir écrire sur son art.

Sur une édition posthume des Confessions du comte de***, donnée au public par M. l'abbé de La Marche.

Nous saisirons cette occasion de résumer en peu de mots les productions d'un académicien, remarquable par son esprit et par son caractère, et qui a laissé différents morceaux justement estimés.

Peu d'hommes sont nés avec autant d'esprit, non-seulement de celui qu'on met dans un livre, mais de celui dont on se fait honneur dans la société. Ce rapport de la conversation avec les écrits, que l'on a remarqué dans plusieurs écrivains célèbres, a peut-être été plus frappant dans M. Duclos que dans tout autre. Son entretien ressemblait à son style; une précision tranchante, des saillies vives et brusques, une tournure de phrase piquante et originale, et ce qu'on appelle du trait, voilà ce qui lui donnait dans ses écrits et dans le monde une physionomie particulière.

Porté de bonne heure dans la meilleure compagnie; en même temps qu'il en goûtait les agréments en homme de plaisir, il l'observait en homme de talent. Celui de dessiner des caractères était alors fort à la mode, sur-tout dans la société

de madame de T** et de M. le comte de F**. La manière d'écrire de M. Duclos se prêtait merveilleusement à ce genre. Aussi *les Confessions du comte de**** ne sont-elles qu'une galerie de portraits, tous supérieurement tracés. Ce mérite, qui est à-peu-près le seul des *Confessions*, suffit alors pour leur procurer un grand succès, d'autant plus que quiconque trace des caractères est sûr qu'on y mettra des noms, et la malignité ajoute à la vogue. Aujourd'hui ce roman, demeuré comme un ouvrage ingénieux et agréable, n'est pas mis au rang des premières productions de ce genre, parce qu'après tout ce n'est qu'un récit d'intrigues qui n'ont entre elles aucune liaison, et qu'il manque d'imagination et d'intérêt.

Cette suite de portraits fut pourtant regardée comme une singularité heureuse. *La baronne de Luz* en avait offert une autre ; une femme qui succombe toujours et qui n'a jamais tort. Il semblait que celle-là dût faire encore plus de fortune ; mais on n'y vit que des aventures un peu forcées. Le livre ne parut qu'un jeu d'esprit, une espèce de gageure ; et l'auteur avait oublié que les faiblesses doivent être non-seulement excusables, mais intéressantes.

Acajou n'était encore qu'une gageure : il s'agissait de remplir les sujets de quelques estampes bizarres dont on ignorait le dessein. M. Duclos en vint à bout; car de quoi ne vient-on pas à bout avec la *Féerie?* Au reste, cette petite brochure a

ourni au Théâtre Italien l'opéra-comique d'*Aca-ou* que l'on voit encore avec plaisir.

On engagea M. Duclos à écrire l'histoire : il omposa celle de Louis XI ; mais un bon peintre le portraits souvent n'est pas propre à faire un ableau. M. Duclos n'avait dans le style ni noblesse, ni éloquence. La vie de Louis XI est écrite ivec une sécheresse rebutante. On vit que cette nain qui avait tracé quelques figures de roman et quelques grotesques, n'était pas faite pour manier les pinceaux de l'histoire.

Il était encore moins fait pour ceux de la poésie; et nous ne parlerons point de son opéra des *Caractères de la Folie*, qu'il vit pourtant reprendre dans ses dernières années, et qu'il avait fait apparemment pour montrer qu'un homme d'esprit peut faire de tout. On sait qu'il n'aimait pas les vers; que Fontenelle, Marivaux et lui, étaient à la tête d'une secte qui avait conspiré contre la poésie, sous prétexte que les vers n'étaient bons qu'à gâter la pensée. Cette remarque est parfaitement vraie pour les mauvais vers; mais le contraire est précisément l'éloge des bons, qui non-seulement ne gâtent point la pensée, mais l'embellissent et la fortifient. Quand ils voulaient louer des vers, ils disaient, *cela est beau comme de la prose* : ce propos, comme tant d'autres, est ridicule d'un côté, et vrai de l'autre. Des vers bien faits ont toute l'exactitude et toute la justesse de la prose; en y joignant l'expression et l'harmonie poétiques.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à la mémoire de M. Duclos, c'est sans doute celui qu'on a réimprimé tant de fois, *les Considérations sur les Mœurs*: le monde y est vu d'un coup-d'œil rapide et perçant. Il est rare qu'on ait rassemblé un plus grand nombre d'idées justes et fines dans des cadres plus ingénieux. Ce livre, semé de leçons utiles et de mots saillants, peut être regardé comme le supplément de l'expérience, s'il peut y en avoir un.

Le hasard a fait faire une observation dont qui que ce soit peut-être ne se serait douté; c'est que dans ce livre, qui traite des mœurs, le mot de *femme* n'est pas même prononcé: on le dit à l'auteur, qui en fut surpris; mais dans *les Mémoires pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle*, qui, sont en quelque façon la seconde partie de ses *Considérations*, il a bien dédommagé les femmes; elles sont l'objet continuel du livre. L'auteur crut apparemment que cette moitié du genre humain, qui peut-être vaut mieux que l'autre, méritait qu'on en traitât à part.

On a reproché à M. Duclos une certaine dureté extérieure qui ne nuisait en rien à la bonté de son caractère: il faisait profession d'une franchise brusque qui ne déplaisait point, et dont il conservait le ton même dans les politesses et les louanges, qui n'y perdaient pas. Il était d'une droiture inflexible, incapable de sacrifier son opinion ni sa liberté à aucun intérêt, ni à aucune

olitique. Personne n'a soutenu plus noblement dans toutes les occasions, la dignité de l'homme de lettres et de l'académicien ; il était généralement estimé de ses confrères, même de ceux qui ne l'aimaient pas. La fortune qu'il a laissée, et les lacunes qui s'y rencontrent (1), prouvent qu'il savait amasser et répandre.

La place d'historiographe ne fut pas pour lui un titre oiseux : il a écrit l'histoire du dernier règne, remise après sa mort dans les dépôts du ministère. Je me souviens d'avoir entendu quelques morceaux de la préface, qui annonçaient le courage de la vérité.

Cet homme, que le succès de quelques-uns de ses ouvrages et le crédit de ses sociétés avait fait regarder un moment comme le plus bel esprit de la France, vit, depuis, sa réputation bien surpassée par celle de quelques écrivains qui lui étaient en effet fort supérieurs; mais il a eu un avantage assez rare, celui de garder beaucoup de considération, en perdant beaucoup de renommée. C'est que, quoiqu'il ait été mis au-dessus de ce qu'il valait, il y avait un mérite réel, et dans sa personne, et dans ses ouvrages, et qu'il échappa à la faiblesse trop commune de passer

(1) On a trouvé dans ses papiers un compte exact de ses revenus et de sa dépense annuelle. Dans ce calcul, il se rencontre un *déficit* de sommes considérables qui n'ont pu être employées qu'en bonnes actions.

dans le parti de l'envie, quand on voit la gloire s'éloigner.

On a retenu plusieurs de ses bons mots; entre autres, ce qu'il disait des hommes puissants qui n'aiment pas les gens de lettres : *Ils nous craignent*, disait-il, *comme les voleurs craignent les réverbères.*

Il serait à souhaiter que la nouvelle édition des *Confessions* ne fût pas défigurée par une prétendue vie de l'auteur, où l'on ne trouve pas un seul mot qui puisse caractériser la personne de M. Duclos, ni ses ouvrages, et qui n'est qu'un prétexte maladroit pour placer à la tête d'un ouvrage connu une mauvaise satire faite pour demeurer ignorée. Ce morceau, qui porte le nom de M. l'abbé de La Marche, loin de nous entretenir de M. Duclos, n'est, dès les premières lignes, qu'une déclamation vague et emportée contre ceux que l'auteur appelle des philosophes. Il n'est pas question d'autre chose; et la fureur qui anime M. l'abbé de La Marche, l'aveugle au point qu'il tombe dans des contradictions inexplicables. On ne sait où il va, et rien n'est clair que l'envie de prodiguer les injures. On en va juger par quelques citations.

« Ce *corps*, si toutefois on peut appeler ainsi « une *poignée* de sophistes hardis, à qui l'impu- « dence et l'audace tiennent lieu de mérite et de « génie; cette *secte* qui n'a d'autre principe que « celui de les combattre tous, et de substituer

« aux *idées des ames vraies* les conceptions in-
« sensées de l'esprit versatile et faux qui les guide;
« cette *classe*, ou plutôt ce *ramas* d'hommes, qui
« sous *le voile* imposant de la sagesse qu'ils *jouent*,
« dérobent aux yeux *inattentifs* leur incapacité et
« leur *néant*; ce *conciliabule* de penseurs que le
« règne des femmes accrédite, et dont ce sexe fa-
« cile et vain épouse et soutient les intérêts, soit
« pour figurer dans leur *ligue*, soit pour payer
« leur encens, les *philosophes* enfin commen-
« çaient à jeter les fondements de leur *empire*,
« aujourd'hui à la veille de les ensevelir sous ses
« *ruines*, lorsque *le jour de l'impression annonça*
« *M. Duclos* dans le monde. »

Quel style forcené et incendiaire! *Les philosophes enfin!* que cette chute emphatique termine bien cette liste de dénominations, *ce corps*, *cette poignée*, *cette classe*, *ce ramas*, *ce conciliabule!* en voilà-t-il assez! et à quel propos toute cette rhétorique furieuse? pour nous dire que M. *Duclos contracta des liaisons publiques avec quelques-uns des membres de la cabale*, *ce qui fit supposer dès-lors qu'il briguait un rang parmi eux; qu'enfin il se retira avec la prudence d'un sage*, *et que les philosophes feignirent de lui rester attachés*.

Est-ce donc là tout ce que devait contenir la vie de M. Duclos? (car M. l'abbé de La Marche ne parle pas d'autre chose, et le nom de M. Duclos n'est là que pour ramener sans cesse les phi-

losophes.) Ne s'expliquera-t-on pas une fois sur ces invectives obscures et vagues ? A qui en veut M. l'abbé de La Marche? à qui en veulent tant d'autres écrivains de la même force, en répétant sans cesse le nom de *philosophes?* Ce nom dont ils veulent faire un épouvantail, et qu'ils donnent comme un mot de ralliement, pourrait bien l'être en effet, mais seulement pour les ennemis des lettres. Car, d'ailleurs, qu'est-ce que cet *empire?* qu'est-ce que des *ruines ?* Je ne vois nulle part ni *empire*, ni *ruines*, et je crains que M. l'abbé de La Marche ne combatte des fantômes.

Il faudrait savoir ce qu'on entend par le mot de *philosophes.* Ce mot pris collectivement peut-il jamais devenir une injure ? Des hommes qui seraient tels qu'on les représente ici, seraient-ils des *philosophes?* Si l'on vient au particulier, si l'on examine qui sont ceux que l'on a souvent qualifiés de *philosophes*, on trouvera que ce sont les premiers hommes de notre littérature, ceux qui sont les plus estimés parmi nous et les plus honorés chez l'étranger; des hommes aussi irréprochables dans leur conduite que dans leurs écrits; des hommes honorés des récompenses du gouvernement et des bienfaits des souverains; qui n'ont point l'orgueil de s'appeler *philosophes*, mais qui voudraient quelquefois inspirer à ceux qui gouvernent les peuples, le désir de le devenir. Tels sont ceux contre qui M. l'abbé de La Marche déclame si mal-à-propos et si maladroitement : jamais, en

let, l'esprit de satire ne s'est plus embarrassé ns ses propres expressions. Ici, *les philoso-es sont une cabale protectrice qui s'est arrogé droit de distribuer les renommées et d'assigner s rangs;* ailleurs, ce sont *de faibles pygmées, dignes qu'on se mesure avec eux.* On voit dans l'abbé de La Marche, et dans tous les décla-ateurs de cette espèce, l'envie de montrer un épris faux et l'impossibilité de cacher une co-re réelle.

A l'égard du style, on en a déja vu un échan-lon : on a vu un *néant caché sous un voile;* on vu des *renommées*, que l'auteur prend pour des éputations; ailleurs, on trouve des *factionnaires*, ot qui signifie un soldat en faction, et que l'au-eur emploie pour factieux; plus loin, l'*étendue t la bonté du cœur de* M. Duclos. L'*étendue du œur* nous dispense d'en citer davantage pour prouver l'étendue des connaissances de M. l'abbé le La Marche en fait de style et de langage.

Tout lecteur honnête ne sera pas moins choqué le lire que M. Rousseau de Genève *fut, comme on sait, l'ami et le protégé de* M. Duclos. Tous ceux qui ont connu ce dernier savent combien il erait indigné d'une expression si indécente. Si l'abbé de La Marche était un homme de lettres, ou s'il avait jamais vécu avec ceux qui méritent nom, il saurait que les vrais gens de lettres aiment, se servent, s'éclairent mutuellement, ais ne se *protègent* point. Il répète encore, un

moment après, ce mot de *protecteur*, apparemment pour humilier M. Rousseau, qui est fort au-dessus de cette injure. On ne peut parcourir une page de ce singulier morceau de M. l'abbé de La Marche, sans rencontrer les choses les plus étranges. Il parle de notre siècle, que *l'intérêt personnel caractérise bien plus encore que l'ignorance*. Voilà peut-être la première fois que le dix-huitième siècle a été nommé le *siècle de l'ignorance*. Cela rappelle les deux vers de M. de Voltaire sur les mauvais critiques :

Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par leurs écrits.

L'éloge des *Confessions* n'est pas moins digne de remarque.

« Ce serait un chef-d'œuvre peut-être supérieur « à tout ce que l'*Europe savante* a produit de plus « singulier en fait de *Romans*, si l'auteur n'eût pas « quelquefois négligé ces nuances ingénieuses, ces « gradations naturelles, *qui, en liant les traits de* « *rapport, justifient tour-à-tour et la vérité des* « *caractères et l'assortiment des portraits.* »

Il n'y a dans le monde que M. l'abbé de La Marche qui puisse donner le commentaire d'un pareil texte, comme il n'y a que lui qui prétende que l'*Europe savante a produit des Romans*.

En général, cette *Vie de M. Duclos*, et les morceaux de cette espèce, où l'esprit de parti a saisi une occasion et un prétexte de s'exhaler,

rouvent que les lettres n'ont point d'ennemis lus acharnés que ces hommes qui, joignant au dicule des prétentions toutes les douleurs de mpuisssance, se font éditeurs, faute de pouvoir ire mieux, recrépissent quelques vieux dictionaires oubliés, ou réimpriment quelque brochure :créditée; et, réduits à n'être auteurs que dans ne préface, la font du moins la plus longue qu'ils euvent, imaginant que son étendue sera la meire de leur esprit; gémissent sur la décadence es arts, comme s'ils avaient droit de s'y intéesser, sur la perte de la gaieté française, qu'on e retrouvé pas chez eux, et sur l'abus de l'esprit, u'on ne leur reprochera jamais.

SUR UNE TRADUCTION
DE L'ILIADE,

PAR M. LE BRUN.

CE fut sans doute une grande et haute idée que de faire du repos d'un guerrier l'action d'un poëme, et cette seule conception suffirait pour caractériser un homme de génie.

L'ordonnance de l'*Iliade* est d'une simplicité noble et imposante. L'intérêt y est soutenu avec beaucoup d'art. Tous les événements y sont disposés pour agrandir le héros, et tout ce qui est grand autour de lui le relève encore. Tous les caractères sont frappants et variés, et tous font sortir le sien avec plus d'éclat. Quand tous les Grecs fuient devant Hector, l'attention se porte aussitôt sur Achille, qui, tranquille dans sa tente, plaint tant de braves gens immolés à l'orgueil d'Agamemnon, et s'applaudit en même temps de voir cet orgueil humilié. Il se contente d'ordonner qu'on l'avertisse, si par hasard les Troyens vainqueurs osaient venir jusqu'à ses pavillons. Il a vu la Grèce entière à ses pieds, et il est inexorable. La vengeance lui a fait poser les armes; la ven-

geance seule peut les lui faire reprendre. Ce n'est pas la Grèce qu'il veut servir; c'est Patrocle qu'il veut venger. Il pleure encore Patrocle, en traînant le cadavre de son meurtrier, et mêle les larmes de l'amitié aux larmes de la rage; mais il pleure aussi en rendant au vieux Priam le corps de son malheureux fils. Il s'attendrit sur cet infortuné vieillard, et menace encore en s'attendrissant. Ainsi de ce mélange de sensibilité et de fureur, de férocité et de pitié, de cet ascendant qu'on aime à voir à un homme sur les autres hommes, et de ces faiblesses qu'on aime à retrouver dans ce qui est grand, se forme le caractère le plus poétique qu'on ait jamais imaginé.

Il est vrai que les répétitions trop fréquentes et trop longues des mêmes combats, des mêmes blessures et des mêmes discours; que les défauts de justesse et de convenance dans les caractères et les événements donnés, sont des fautes dans toutes les langues et dans tous les temps. La Motte les a très-bien relevées, et on lui a très-mal répondu. On lui a tout nié, et il fallait avouer tout. Il n'y avait qu'une bonne réponse à lui faire:

« La meilleure critique ne détruit pas les beautés en montrant les défauts. Aussi n'y a-t-il de critique vraiment redoutable que celle qui montre l'absence des beautés. Celles d'Homère sont dans son plan et dans son ordonnance générale. On ne peut les nier sans injustice, et on les démontrerait sans peine. Il y en a d'autres, les plus

22.

puissantes de toutes, pour faire vivre un auteur dans la mémoire des hommes, parce qu'elles contribuent plus que tout le reste à le faire relire: ce sont celles du style. Elles sont perdues pour nous, en partie, quant à ce qui regarde la diction: mais elles sont sensibles pour ce qui regarde les idées, les images, l'harmonie et le mouvement. Apprenez le grec, M. de La Motte. Lisez Homère dans sa langue, et si vous n'admirez pas assez ses beautés pour lui pardonner ses fautes, gardez-vous de le juger; car vous serez seul contre trois mille ans de renommée et contre toutes les nations éclairées; et, sur-tout, gardez-vous de le traduire; car c'est le seul mal que vous puissiez lui faire. »

M. de La Motte, l'esprit le plus anti-poétique qui peut-être ait jamais existé, anéantit Homère dans sa version abrégée. Il détruit tout ce qu'il touche. Il n'avait aucune espèce d'imagination et de chaleur dans le style; et c'est ce qui fait que sa prose même, d'ailleurs élégante et ingénieuse, le laisse encore fort au-dessous de ceux qui ont écrit sur les arts et la littérature avec plus d'expression et de sensibilité. Il disserte fort bien; il plaît, il amuse; mais il n'intéresse, ni n'entraîne jamais. Les hommes nés et organisés pour les arts n'en parlent pas froidement; mais M. de La Motte semble n'avoir écrit que pour faire voir jusqu'à quel point l'esprit pouvait suppléer au défaut d'organes et de talents.

Madame Dacier n'a d'autre mérite que l'exactitude de sa version, quant au sens. D'ailleurs elle justifie Homère, de manière à faire voir qu'elle n'était pas digne de l'admirer. Sa traduction est d'un style prolixe, souvent même familier et rampant.

Un homme de beaucoup de mérite, M. Bitaubé, a voulu abréger Homère en prose, comme M. de La Motte l'avait abrégé en vers; mais lui-même a reconnu, par la suite, qu'abréger Homère, c'était le détruire et le dénaturer, et il a pris le parti d'en faire une traduction complète, actuellement annoncée. Il est très-capable d'y réussir. Il a donné plusieurs essais de prose poétique, dans lesquels il y a de la noblesse et de la chaleur (1).

La première de ces qualités est à-peu-près la seule qui distingue la nouvelle traduction de *l'Iliade*, dont nous allons rendre compte. La seconde, si nécessaire pour traduire Homère, pa-

---

(1) Dans les mille et un libelles contre moi, qui circulent journellement pour l'édification publique, on a affirmé plus d'une fois du ton le plus sérieux, que je ne reconnaissais de qualité dans le style que l'élégance et le goût, et que j'avais pris *le parti de rire de la force et de la chaleur*. Entendons-nous, messieurs. Je vous proteste que je reconnais fort bien *la force* et *la chaleur* où elles se trouvent; par exemple, dans les rôles de Phèdre, d'Hermione, de D. Diègue, du vieil Horace, de Vendôme, etc.; mais quant à votre *force* et à votre *chaleur*, quant à vos convulsions de commande, oui, *j'ai pris le parti d'en rire*, et je crois que c'est le bon parti.

raît manquer absolument à l'auteur. Il faut, ou qu'il ait oublié que le premier devoir est de se rapprocher le plus qu'il est possible de la manière de l'original, ou que la sienne y soit naturellement opposée. Autant le poëte grec est riche, facile, animé, plein de liaisons et de mouvements, autant le traducteur est sec, pénible, décousu, roide et froid. Homère a une marche égale et soutenue; le traducteur ne procède que par secousses. Le style grec est un tissu où tout est lié, où chaque phrase s'appuie sur ce qui précède et sur ce qui suit; et cet heureux enchaînement est ce qui constitue la verve poétique; c'est ainsi que la diction ressemble à une inspiration qui ne s'arrête jamais. Le traducteur, uniquement occupé de la précision et de l'élégance, coupe et isole toutes ses phrases; en sorte qu'au bout de quatre pages, on est essoufflé de cette marche brisée. Nous allons offrir au lecteur le commencement du premier livre.

« Muse, chante la colère d'Achille, cette colère « funeste qui plongea les Grecs *dans un abyme* « de douleurs; qui, *avant le temps*, précipita dans « les sombres demeures une foule de héros, et de « leurs cadavres sanglants fit la pâture des chiens « et des vautours. Ainsi l'*ordonna la volonté* su- « prême de Jupiter, depuis qu'une fatale querelle « eut divisé le fils d'Atrée, le monarque des rois, « et le divin Achille.

« Quel Dieu *alluma le flambeau de ces tristes*

discordes? Le fils de Jupiter et de Latone. Pour venger l'outrage fait par Agamemnon à Chrisès, son prêtre; Apollon, enflammé de courroux, *lança* sur l'armée des Grecs la *contagion* et la mort; et les peuples périrent. Chrisès était venu pour rompre les fers d'une fille chérie. Il apportait des trésors pour prix de sa liberté; dans ses mains étaient un sceptre d'or et des bandelettes « sacrées. Il implorait tous les Grecs; il implorait « sur-tout les deux Atrides, les chefs suprêmes des « guerriers. Fils d'Atrée, et vous généreux ven- « geurs de la Grèce, puissent les dieux immortels « livrer à vos coups la ville de Priam! Puissiez-vous « retourner dans votre patrie vainqueurs, et riches « de *ses* dépouilles. Rendez-moi, rendez-moi une « fille tendrement aimée, et recevez la rançon que « je vous offre; respectez, dans son prêtre, le fils « de Jupiter, le dieu qui lance au loin d'inévi- « tables traits. *Il dit*, et tous les guerriers avec « un murmure favorable accueillent son discours. « Tous veulent qu'on cède à sa prière, et qu'on « accepte les trésors qu'il apporte; mais Agamem- « non les désavoue, et par cette cruelle réponse il « ajoute à la dureté du refus. Fuis, vieillard, fuis, « et garde que mes yeux ne te rencontrent encore « sur ces rives. Ni ton sceptre, ni tes bandelettes « ne pourraient te dérober à mon ressentiment. « Je ne te la rendrai point. La vieillesse dans Argos « *flétrira ses appas*. Captive dans mon palais, loin « de sa patrie, elle tournera le fuseau, et *servira*

« *sous mes lois*. Pars, et crains d'allumer mon cour-
« roux, si tu veux sauver tes jours. *Il dit*, et le
« vieillard tremblant obéit à ses ordres. Morne et
« pensif, il suit le rivage de la mer écumante. Enfin,
« quand il a laissé loin derrière lui la flotte des
« Grecs, il adresse cette prière au fils de Latone:
« O dieu, dont l'arc d'argent lance les traits de la
« mort, dieu puissant dont la force environne
« Chrysès et la divine Cylla, dieu de Smynthe, dieu
« protecteur de Ténédos, écoute la prière de ton
« prêtre. Si jamais j'ornai ton temple d'agréables
« festons, si l'odeur de mes sacrifices a jamais pu
« te plaire, daigne exaucer mes vœux : que tes
« flèches fassent payer aux Grecs les pleurs que je
« répands. *Il dit*, et le dieu du haut de l'Olympe
« entendit sa prière : *son arc et son* carquois *sont*
« *sur ses* épaules; ses traits, qui retentissent, an-
« noncent aux mortels sa présence et sa fureur.
« Il s'avance, semblable à la nuit, et s'arrête loin
« encore de la flotte *dévouée à sa vengeance*. Son
« arc est tendu. Le trait part avec un horrible sif-
« flement. Les *mulets*, les chiens fidèles sont les
« premières victimes. »

Cette traduction est en général élégante, et le ton en est noble : mais en la comparant au texte, on y trouvera une multitude de fautes que l'auteur aurait presque toutes évitées en suivant fidèlement l'original. D'abord il eût supprimé ces phrases rebattues, *qui plongea les Grecs dans un abyme de douleurs*,...... *quel Dieu alluma le*

ambeau de ces tristes discordes? Le texte dit: hante cette colère funeste qui causa tant de 1aux aux Grecs....... Quel Dieu les anima l'un ontre l'autre, et les rendit ennemis? L'expres-on propre vaut toujours mieux qu'une figure sée, et c'est ce qu'oublient sans cesse ceux qui rétendent à ce qu'ils appellent *le coloris*, en ré-étant jusqu'au dégoût toutes les métaphores evenues triviales. Ils ne songent pas qu'il faut voir sa propre *couleur*, et non pas celle qui, tant à tout le monde, n'est plus celle de per-onne.

Je ne crois pas qu'on puisse dire *lancer la con-agion*, non plus que *ainsi l'ordonna la volonté*; l y a dans le grec: ainsi s'accomplissait la volonté le Jupiter.

Chrysès était venu pour rompre les fers d'une fille chérie. Il apportait des trésors pour prix de sa liberté. Dans ses mains étaient un sceptre d'or, et des bandelettes sacrées. Il implorait tous les Grecs: il implorait sur-tout les deux Atrides, les chefs suprêmes des guerriers.

Voilà comme on dépèce un tableau. A toutes ces petites phrases hachées, substituez les traits réunis dans Homère, et vous trouverez en traduisant littéralement:

« Agamemnon avait outragé le pontife Chrysès.
« Ce vieillard était venu suppliant, aux vaisseaux
« des Grecs, redemander sa fille captive, chargé
« de riches trésors pour sa rançon, portant dans

« ses mains les bandelettes sacrées, et le sceptre
« d'or du sacerdoce ; et s'adressant aux Grecs, et
« sur-tout aux Atrides, leurs chefs ; il dit, etc. »

On ne prétend point que cette version vaille l'original ; mais comme elle en est bien plus rapprochée, quel lecteur ne sentira pas qu'elle est beaucoup plus poétique que celle qui précède ! Dans toutes les compositions du genre noble et élevé, dans tout ce qui doit parler à l'imagination, l'affectation du style coupé et concis est un grand défaut. Il exclut les deux principaux caractères de la grande poésie, la richesse et la majesté.

Je ne te la rendrai point. La vieillesse au sein d'Argos flétrira ses appas. Captive dans mon palais, loin de sa patrie, elle tournera le fuseau, et servira sous mes lois.

Il n'est point question dans le texte de ces *appas flétris ;* et le traducteur a souvent le double défaut de rompre les constructions, et de paraphraser les termes. Le texte dit :

« Je ne ne la délivrerai point avant qu'Argos
« l'ait vue vieillir loin de sa patrie, esclave dans
« mon palais, tournant le fuseau, et destinée à
« mon lit. »

Agamemnon ne dit pas, comme l'on voit, *je ne te la rendrai point :* il dit, je ne la délivrerai pas, ce qui est différent. Et pourquoi avoir substitué *servir sous mes lois*, qui est vague, au mot grec, qui signifie prenant part à mon lit, et qui est plus

utrageant et plus conforme aux lois de la guerre ans les temps qu'on nomme héroïques?

Morne et pensif il suit le rivage de la mer écumante.

Il y a dans le grec :

« Il allait en silence le long du rivage de la mer bruyante. »

Soit qu'Homère ait pensé ou non au contraste lu silence de ce vieillard avec le bruit des flots; l fallait l'exprimer, et le traducteur le supprime.

Il dit: et le Dieu du haut de l'Olympe entendit sa prière. Le cœur brûlant de courroux, il descend de la voûte azurée. Son arc et son carquois sont sur ses épaules. Ses traits qui retentissent annoncent aux mortels sa présence et sa fureur.

Sans parler de cet assemblage de consonnances, *son* arc, et *son* carquois *sont sur ses*, qui blesse étrangement l'oreille; tous les traits de la peinture que fait Homère sont séparés et affaiblis. Les voici fidèlement rassemblés:

« Apollon l'entendit, et du haut des cieux il « descend plein de colère, portant sur le dos son « arc et son carquois. Il marche, et à chaque pas « les flèches du dieu courroucé retentissent sur « ses épaules. Il s'avance semblable à la nuit, etc. »

Il n'y a point de traits là qui *annoncent sa présence.* Le traducteur prête ici à Homère qui n'en a pas besoin. Nous ne pousserons pas plus loin cet examen critique, que ceux qui entendent le grec peuvent étendre jusqu'où il leur plaira, et

qui suffit aux autres pour leur persuader que cette traduction ne leur montrera pas Homère. Mais nous croyons faire plaisir au lecteur en mettant sous ses yeux, du moins en partie, le morceau du dernier livre de l'*Iliade* qui représente Priam au camp d'Achille, d'abord tel qu'il est dans la nouvelle traduction, ensuite imité par M. Diderot, dans les entretiens à la suite du *Père de Famille ;* enfin imité beaucoup plus librement en vers par M. de Voltaire, il y a quelques années. Ce parallèle peut être curieux, et nous le laisserons tout entier au lecteur.

« Le *monarque entre,* se jette aux pieds d'Achille, « les embrasse, et de ses mains presse les homi- « cides mains qui lui ont ravi ses fils. Achille « étonné frémit à son aspect. Ses guerriers inter- « dits se regardent en silence.......... Héros chéri « des dieux, Achille, s'écrie l'infortuné monarque, « souviens-toi d'un père vieux comme moi, par- « venu comme moi aux portes du tombeau. Peut- « être, en ce moment, d'inquiets voisins affligent « sa vieillesse. En vain il cherche autour de lui « le bras qui pourrait venger ses outrages, et dé- « fendre ses jours. Du moins il apprend que tu « respires. Cette douce idée console ses ennuis. « Chaque jour il espère de revoir son fils, et de le « serrer encore dans ses bras. Mais, moi, tous les « malheurs à-la-fois *empoisonnent ma vie.* J'avais « des fils, les héros, les soutiens de mon empire. « Hélas ! je ne les ai plus. J'en comptais cinquante

orsque les enfants de la Grèce abordèrent sur :es rives. L'impitoyable Mars m'en a ravi le plus ;rand nombre. Il m'en restait un, c'était l'appui le nos murs, et le vengeur de Troie. Hector, non cher Hector, il vient de périr sous tes :oups en combattant pour son pays. Ce fils, je iens te le redemander. Pour racheter sa triste lépouille, je viens mettre à tes pieds mes trésors. Respecte tes dieux, Achille. Sois compa-issant *comme eux*. Aie pitié de ma vieillesse. Souviens-toi de ton père. Hélas! je suis mille fois plus à plaindre que lui. Exemple déplorable d'un nouveau genre d'infortune, je suis réduit à baiser la main qui m'a ravi mes fils. Il dit : le souvenir d'un père réveille au cœur d'Achille la tendresse et les regrets. De la main il repousse doucement le vieillard, etc. »

Voici l'imitation de M. Diderot; je dis imita-on, parce qu'il s'est permis quelques change-ients.

« Achille, ressouvenez-vous de votre père. Il est du même âge que moi, et nous gémissons tous les deux sous le poids des années. Hélas! peut-être est-il pressé par des voisins ennemis, sans avoir autour de lui personne qui puisse éloigner le péril qui le menace ; mais s'il a entendu dire que vous vivez, son cœur s'ouvre à l'espérance et à la joie, et il passe ses jours dans l'attente du moment où il reverra son fils. Quelle différence de son sort au mien! J'avais

« des enfants, et je suis comme si je les avais tous « perdus. De cinquante que je comptais autour « de moi lorsque les Grecs sont arrivés, il ne « m'en restait qu'un qui pût nous défendre, et il « vient de périr par vos mains sous les murs de « cette ville. Rendez-moi son corps, recevez mes « présents, respectez les dieux, rappellez-vous « votre père, et ayez pitié de moi. Fut-il un mo-« narque plus humilié? un homme plus à plaindre? « Je suis à vos pieds, et je baise vos mains teintes « du sang de mon fils. Ainsi parla Priam; et le « fils de Pélée sentit, au souvenir de son père, la « pitié s'émouvoir au fond de son cœur. Il releva « le vieillard, et, le repoussant doucement, il l'é-« carta de lui. »

M. de Voltaire prend d'un peu plus haut, et va un peu plus loin.

L'horizon se couvrait des ombres de la nuit.
L'infortuné vieillard, qu'un dieu même a conduit,
Entre, et paraît soudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector, en ce moment tranquille,
Par un léger repas suspendait ses douleurs.
Il se détourne, il voit ces yeux baignés de pleurs,
Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
Que le fardeau des ans et la douleur accable,
Exhalant à ses pieds ses sanglots et ses cris,
Et lui baisant la main qui fit périr son fils.
Il n'osait sur Achille encor jeter la vue,
Il voulait lui parler, et sa voix s'est perdue.
Enfin il le regarde, et parmi ses sanglots,

remblant, pâle et sans force, il prononce ces mots:
ongez, seigneur, songez que vous avez un père...
ne put achever. Le héros sanguinaire
entit que la pitié pénétrait dans son cœur.
riam lui prend les mains. Ah! prince! ah! mon vainqueur!
étais père d'Hector, et ses généreux frères
lattaient mes derniers jours et les rendaient prospères.
s ne sont plus. Hector est tombé sous vos coups.
uisse l'heureux Pélée entre Thétis et vous
rolonger de ses ans l'éclatante carrière!
e seul nom de son fils remplit la terre entière.
e nom fait son bonheur, ainsi que son appui;
os honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui.
Hélas! tout mon bonheur et toute mon attente
Est de voir de mon fils la dépouille sanglante,
De racheter de vous ces restes mutilés,
Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.
Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
Achille, accordez-moi cette grace funeste,
Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux.
Le héros, qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
Tous nos jours sont tissus de regrets et d'alarmes,
Lui dit-il; par mes mains les dieux vous ont frappé:
Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
Mourant avant le temps loin des yeux de mon père,
Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi,
Vous perdez votre fils, et je perds un ami, etc.

C'est aux lecteurs à comparer les différences des deux morceaux de prose, et à juger les liber-

tés qu'a prises le grand écrivain qui a fait ces vers à quatre-vingts ans. En imitant Homère, il fait souvenir de la vieillesse de Sophocle; c'est tout ce que nous remarquerons à ce sujet. La discussion a des bornes, et il faut se garder de tout dire.

Le nouveau traducteur a imaginé un genre de préface qui n'est pas fort à la mode, et qui ne sera guère imité; c'est un dialogue grec qu'il suppose avoir été trouvé dans les ruines d'Athènes, et qui lui a été communiqué, dit-il, par un savant anglais. Le but de ce dialogue est de mettre dans la bouche d'Homère lui-même l'apologie de l'*Iliade* et les principes de sa politique et de sa philosophie. Il établit d'abord, et d'une manière assez heureuse, qu'il n'a jamais reconnu qu'un seul être suprême, qu'un seul Dieu ; et qu'à l'égard des autres divinités, il s'en est servi dans son poëme comme de fables reçues, instruments poétiques dont sa muse s'est jouée à son gré. Cette apologie est ingénieusement amenée. Trois Grecs abordent Mélésigène; (c'est le nom qu'Homère a dans ce dialogue, et qui signifie né sur les bords du fleuve Mélès.) Ils s'adressent à lui comme au chantre chéri des dieux, et lui demandent un hymne pour Cérès. Le vieillard se recueille un moment, et chante un hymne à Jupiter. Les trois Grecs s'en étonnent. Il leur avoue qu'il ne croit pas que Cérès soit une divinité, et c'est ainsi que commence l'explication. Cette forme est antique:

: style y paraît adapté autant qu'il est possible ans le grec moderne; mais peu-à-peu l'air d'aniquité s'efface et disparaît. Homère développe les vues de politique et de morale fort étrangères u caractère de ses poëmes. On en fait un grand égislateur qui s'est proposé d'amener tous les euples de la Grèce à former une confédération nonarchique. Homère parle comme ses commenateurs l'ont souvent fait parler; et l'esprit d'un 'rançais qui écrit en grec dans son cabinet, se lécouvre bien vîte sous les débris d'Athènes, lont il cherche à se couvrir. L'envie de faire la satire prophétique du siècle où nous vivons, est une des choses où la supposition se trahit le plus maladroitement.

« Déja (fait-on dire à Homère dans la traduc- « tion française du dialogue) déja les esprits se « rétrécissent, les ames se dégradent et s'affais- « sent. Les grandes passions qui remuaient nos « pères, qui exaltent encore aujourd'hui quelques « hommes privilégiés, se *décomposeront.* Au lieu « de ces fleuves majestueux qui souvent portaient « la ruine, mais souvent aussi l'abondance, il ne « restera que d'obscurs ruisseaux, qui mourront « stériles dans le cercle des petites sociétés, et se « perdront dans de sourdes intrigues. »

Assurément des *ruisseaux* ne peuvent guères se *perdre dans des intrigues,* et l'auteur se traduit ici plus mal qu'il ne traduit Homère. Voici

ce que dit la phrase grecque, qui est beaucoup meilleure.

Ἐκεῖνος τῶν παθῶν ὄγκος.... μάλα ψιλῶς διαλυθήσεται, μέχρι τοῦ ἐν σκιεροῖς τισι μηχαναῖς, καὶ μικρῷ τινι καὶ ψυχρολόγῳ τῶν ὁμιλημάτων κύκλῳ διασκύδην ἀπολέσθαι, κατάπερ οἱ θεσπέσιοι τῶν ποταμῶν, ἐνίοτε μὴν τῷ τῶν ὑδάτων πλήθει βλάψαντες, πολλάκις δὲ καὶ ὠφελήσαντες, ὕστερον εἰς ῥυάκια διῃρημένοι σχεδὸν ἐλλείπουσι καὶ τελευταῖον ἐν ψαμάθοις ἀφανίζονται.

Nous demandons très-humblement pardon au Français hellénisé d'essayer de le retraduire après lui-même; mais nous n'avons d'autre but que de faire voir qu'il ne commet point en grec les mêmes fautes qu'en français.

« Cette hauteur des passions, dit-il, s'affaissera
« peu-à-peu, jusqu'à ce qu'elle se perde entière-
« ment dans l'obscurité des intrigues, et dans le
« vain babil des petites sociétés; comme les grands
« fleuves qui, dans l'abondance de leurs eaux,
« portent quelquefois le ravage, et le plus sou-
« vent la fertilité, viennent ensuite se partager
« en ruisseaux, nous échappent, pour ainsi dire,
« et se perdent enfin dans les sables. »

SUR UNE TRADUCTION EN VERS DE L'ODYSSÉE,

PAR M. DE ROCHEFORT.

« Il ne s'est trouvé qu'un homme dans le monde, « dont les ouvrages aient généralement fait les dé- « lices des nations les plus polies de l'antiquité, « aient servi de modèles dans tous les genres aux « poëtes, aux orateurs, aux historiens, et aient « été comme un trésor immense, où les philoso- « phes, les législateurs, et les plus grands hommes « de Rome et de la Grèce, ne cessaient de puiser « des autorités, des leçons et des exemples. Fa- « miliarisés dès l'enfance avec les ouvrages de ce « poëte, ils le citaient en toute occasion, plus fa- « cilement qu'un homme de goût ne citerait au- « jourd'hui Racine et La Fontaine. Il n'est per- « sonne, parmi les gens un peu instruits, qui ne « reconnaisse Homère à ce portrait, et qui ne « sache que, dans le monde entier, Homère est « le seul qui ait mérité un pareil éloge. C'est le « seul, en effet, de qui on ait pu dire ce que Dion « Chrysostôme dit, que ses ouvrages étaient les « premiers et les derniers de tous les livres pour

« l'enfance, pour l'homme fait, et pour le vieil-
« lard. »

C'est ainsi que s'exprime, dans sa préface, l'auteur de cette nouvelle traduction de l'*Odyssée*. Quoiqu'Homère soit peut-être plus fait qu'un autre pour justifier l'espèce d'idolâtrie que tout traducteur semble vouer à son original, n'y a-t-il pas, cependant, une exagération trop marquée dans la plupart des traits qui forment le magnifique tableau que M. de Rochefort vient de nous présenter? sont-ils tous bien conformes à la vérité? et s'ils ne le sont pas, n'y a-t-il pas quelque inconvénient à mettre ainsi un écrivain hors de toute mesure? n'est-ce pas avertir de chercher de près la sienne, et d'examiner sa grandeur naturelle, en faisant tomber l'échafaudage gigantesque sur lequel on s'efforce de le rehausser?

Il n'est que trop vrai que, dans le siècle dernier, les traducteurs et les commentateurs des anciens leur avaient nui réellement dans l'opinion publique, en leur consacrant ainsi une admiration aveugle et exclusive, qui convertissait leurs défauts mêmes en beautés. Il a fallu que, dans notre siècle, de meilleurs esprits et des juges plus éclairés aient réparé le mal qu'on avait fait, aient ramené le grand nombre des lecteurs, en ne leur dissimulant pas les défauts des anciens, mais en leur apprenant en même temps à sentir leurs beautés. Aussi, est-ce de nos jours que les grands écrivains de l'antiquité, mieux

raduits et mieux appréciés, ont paru avoir enfin une influence plus générale sur la littérature et le goût, et ont excité plus de curiosité et d'intérêt.

Il semble que M. de Rochefort, malgré le mérite et les connaissances qu'il annonce dans ses ouvrages, ait mieux aimé s'attacher aux préjugés du siècle dernier, que de suivre la marche du sien. Je ne crois pas qu'on m'accuse d'être le détracteur des anciens, ni d'Homère. Il y a longtemps que j'ai fait ma profession de foi en ce genre, de manière à ne pouvoir pas être suspect. Je les ai regardés comme les vrais modèles du bon goût, et des beautés naturelles. Mais tout en les choisissant pour nos dieux, en vouant à leur génie un culte légitime, il faut encore laisser à sa raison le droit de juger les divinités qu'on s'est faites dans son enthousiasme, et convenir que ces dieux, semblables à ceux d'Homère, sont souvent hommes ainsi que nous.

Comment, d'ailleurs, ne s'aperçoit-on pas que le même sentiment qui nous passionne pour ce qu'ils ont d'admirable, doit repousser ce qu'ils ont de défectueux? et si l'on confond l'un avec l'autre, ne donne-t-on pas lieu de soupçonner que l'on est conduit par l'opinion et l'autorité, plus que par ses propres lumières et par son goût? Je suis fort éloigné d'appliquer ce principe à M. de Rochefort. Il paraît sentir très-vivement le mérite d'Homère. Mais on peut lui reprocher

de charger ses notes d'éloges qui ressemblent un peu à ceux des commentateurs, dont lui-même se moque quelquefois avec raison; de trouver trop souvent un *art infini*, *une vaste intelligence*, *etc.*, dans les choses les plus simples et les plus communes, et d'excuser les fautes les plus évidentes. On n'en sera pas étonné, si l'on observe d'abord sous quel point de vue il considère son original. C'est *le modèle des poëtes*, *des orateurs et des historiens*, *un trésor immense où les législateurs et les philosophes ont puisé.*

Le modèle des poëtes. Oh! oui, sans doute. Car il se sert en grand peintre d'une langue très-pittoresque, et il est plein de traits de vérité où le cœur humain se retrouve. Il y a plus. L'ordonnance de l'*Iliade* est imposante et sublime, quoiqu'on y puisse remarquer beaucoup de fautes dans les détails. A ces titres, qui, mieux qu'Homère, a mérité de percer la nuit des âges? *mais cette vaste intelligence qui*, dit-on, *a présidé à ses poëmes*, ne se trouve-t-elle pas bien plutôt dans le Tasse que dans Homère? s'il s'agit d'intérêt, de cet art si admirable dans un long ouvrage d'enchaîner et de suspendre de grands évènements, de mêler des épisodes à l'action principale, de manière que l'ame et l'imagination du lecteur soit toujours émue et attachée, la *Jérusalem délivrée* ne paraîtra-t-elle pas un *modèle* bien supérieur à l'*Iliade?* et si le Tasse avait le style d'Homère, ne serait-ce pas le premier des poëtes?

e qui le prouve, c'est qu'il n'y a personne qui 'ait lu avec grand plaisir la traduction du Tasse, uoique très-faible et très-imparfaite; et combien eu de personnes lisent Homère avec plaisir, dans uelque traduction que ce soit? Disons donc, vec Tite-Live, *non omnia eidem dii dedere*. Les lieux n'ont pas tout donné au même homme. *Le modèle des orateurs*. Homère est éloquent sans loute. Cependant ce n'est pas lui qui a formé les orateurs grecs; et Lysias, Périclès, Isocrate, Eschyne et Démosthène, se sont fait un art qui n'avait rien de commun avec les poésies d'Homère.

Il est encore bien moins *le modèle des historiens*. Il est bien vrai que la poésie chez les Grecs ayant précédé l'histoire, et les traditions des temps anciens et les tableaux des premières mœurs s'étant conservés dans les ouvrages d'Homère, ils devenaient des monuments précieux à consulter; mais ce mérite est étranger au génie d'un poëte, et ce n'est pas là servir de *modèle*. N'a-t-on pas même reproché à Hérodote d'avoir trop accordé à ce goût pour les fables et le merveilleux, que les Grecs tenaient de leurs premiers poëtes? et quant à la dignité et à la sagesse qui doivent caractériser l'histoire, les Grecs ont-ils eu un écrivain qui les possédât avant Thucydide, qui a écrit la guerre du Péloponnèse?

A l'égard des *leçons*, des *autorités*, des *exemples* qu'on a puisés dans Homère, on en peut dire autant de tous les bons poëtes; et c'est sans

fondement que M. de Rochefort affirme qu'*Homère est le seul dans le monde entier qui ait mérité un pareil éloge. Il a fait les délices de la Grèce et de Rome, les deux nations les plus polies de l'antiquité.* Nos grands poëtes du siècle passé et de celui-ci *font les délices* de vingt nations policées, et ce n'est pas encore là un éloge particulier à *Homère seul dans le monde entier.* M. de Rochefort est moins fait que personne pour ressembler aux commentateurs qui voient tout dans Homère.

Dion Chrysostôme a dit *que les ouvrages d'Homère étaient les premiers et les derniers de tous les livres, pour l'enfant, pour l'homme fait et pour le vieillard.* On a bien fait des livres depuis Dion Chrysostôme.

J'aime beaucoup Homère, je l'ai beaucoup lu, sans prétendre pourtant le connaître aussi bien que M. de Rochefort qui l'a traduit; mais j'avoue que, s'il fallait choisir, ce ne serait pas le livre que je préférerais à tous les autres, même parmi les anciens. Assurément le plan de l'*Énéide* ne vaut pas celui de l'*Iliade*, il s'en faut de beaucoup, et Virgile est fort loin d'avoir tracé un caractère qui s'approche de celui d'Achille. Mais je sépare de l'*Énéide* trois grands morceaux qui valent des ouvrages entiers par leur étendue, et sur-tout par leur perfection; ce sont le second, le quatrième et le sixième livre, qui réunissent tous les genres de beautés. Je préfère pour mon plaisir

ces trois morceaux à tout ce qu'a fait Homère; et l'on se doute bien que, dans les autres livres, je ne laisserais pas de côté l'admirable épisode de Nisus et d'Euryale, et la peinture énergique du combat d'Hercule et de Cacus. Comme chaque lecteur ne doit mettre dans cette question que l'intérêt de son plaisir, je crois qu'il en est beaucoup qui choisiraient comme moi, et pour qui Homère ne serait ni le premier livre qu'ils voulussent prendre, ni le dernier qu'ils voulussent quitter.

M. de Rochefort excuse Homère autant qu'il le peut, de n'avoir jamais peint l'amour dans ses poëmes. Il prétend que les sujets qu'il traitait ne devaient pas l'y conduire, et que, d'ailleurs, le poëte qui a su peindre la ceinture de Vénus, les embrassements de Jupiter et de Junon, les plaisirs furtifs de Vénus et de Mars, n'était pas sans doute un homme à qui l'amour et ses *transports* fussent étrangers. Il me semble que dans les morceaux que cite ici M. de Rochefort, on remarque de la grace et de l'imagination, mais rien de passionné; et si Homère avait eu réellement cette sensibilité vive dont Virgile a donné la preuve dans les Amours de Didon et d'Énée, est-il vraisemblable qu'il n'eût pas trouvé l'occasion de manifester ce genre de talent dans le cours de deux poëmes aussi étendus que l'*Iliade* et l'*Odyssée*?

L'infériorité de ce dernier ouvrage est assez

généralement avouée. Le fameux critique Longin y reconnaît les traces de la vieillesse. Il est vrai que M. de Fénélon avait une grande prédilection pour l'*Odyssée*; ce qui peut-être prouverait seulement que cette ame douce et pure avait plus de rapports avec la simplicité des mœurs peintes dans l'*Odyssée*, qu'avec les passions violentes tracées dans l'*Iliade*. M. de Rochefort, en convenant que la première peut être inférieure à l'autre à quelques égards, y trouve cependant *un plan vaste et régulier, dont on peut d'un coup-d'œil embrasser toute l'étendue, enchaîner toutes les parties les unes aux autres par le nœud de l'unité*, etc.

J'oserai encore avouer avec toute la défiance que je dois avoir de mon avis, en l'opposant au sien, que je n'ai point trouvé ces caractères dans l'*Odyssée*; que la marche m'en a paru vague, languissante, embarrassée d'épisodes, aussi dénuée d'intérêt que de vraisemblance. On perd trop souvent Ulysse de vue, et Pénélope et Télémaque ne sont pas assez intéressants pour remplir ce vide. J'ajouterai que les fables de l'*Iliade* me semblent faites pour élever et attacher l'imagination, et que celles de l'*Odyssée* souvent la dégoûtent et la révoltent. Les combats des dieux valent mieux que la caverne de Polyphème; et si je vois un grand poëte dans la peinture du Scamandre se battant avec tous ses flots contre le terrible Achille, je crois entendre des contes d'enfants quand on me

montre les compagnons d'Ulysse, perçant l'œil du Cyclope avec un pieu. Les fables de l'Arioste amusent, parce qu'il en rit le premier ; mais Homère raconte sérieusement ces puérilités extravagantes. En général, l'*Iliade* paraît animée sans cesse du feu de la poésie ; j'y admire l'épanchement fécond d'un beau génie qui prodigue les beautés, et fait oublier les fautes ; mais dans l'*Odyssée* je crois le plus souvent entendre un vieillard qui fait des contes ; et quoiqu'il y ait un peu plus d'intérêt dans les derniers livres, quoique la fidélité d'Eumée et le déguisement d'Ulysse forment une situation plus attachante que ce qui a précédé, quoiqu'il y ait des tableaux heureux de mœurs champêtres et hospitalières ; la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope, amenée par de petits moyens, et froidement tracée, ne produit point ce que le lecteur en attendait, et jette encore de la langueur sur cette partie du poëme qui devait s'élever au-dessus du reste.

Il reste à donner au lecteur une idée de la traduction de M. de Rochefort, en lui en offrant quelques morceaux. Voici le début :

Muses, chantez ce roi *prudent* et *courageux*
Qui combattit long-temps ses destins *orageux*,
Qui brisa d'Ilion les murailles sacrées,
Et, jeté *par le sort* en diverses contrées,
De cent peuples fameux vit les lois et les mœurs ;
Qui pour ses compagnons souffrit de longs malheurs,

Et sur l'humide plaine où commande Neptune
Défendit constamment leur vie et sa fortune.

Il y a., si on ose le dire, bien des fautes dans cet exorde. La moindre serait peut-être d'avoir employé huit vers pour en rendre cinq, si en allongeant l'original on l'eût embelli ou égalé. Mais il était facile de n'être pas plus long que le grec, et d'éviter les défauts de la traduction française. Pourquoi mettre deux épithètes dans le premier vers? *Prudent et courageux* rimant avec *orageux*: c'est là dès le commencement un style prosaïque et faible. On sait que c'est en général un défaut de rimer par des épithètes, à moins qu'elles ne soient harmonieuses et énergiques. Encore dans tous les cas ne faudrait-il pas les prodiguer, mais sur-tout dans le début d'un poëme qui doit être noble dans sa simplicité. Un autre défaut, c'est la construction de ces deux vers :

Qui combattit long-temps ses destins orageux,
Qui brisa d'Ilion les murailles sacrées.

On dirait que la chute d'Ilion est un des sujets que la Muse doit chanter. Homère s'explique clairement : Muse, chantez ce guerrier prudent qui erra long-temps après avoir renversé la ville de Troie. Horace, en traduisant ce début, dit de même, *captæ post tempora Trojæ*. *Défendit constamment*. Cet adverbe est encore bien prosaïque; mais sur-tout comment Ulysse peut-il à-la-fois

ombattre ses destins, et défendre sa fortune, en nême temps qu'il est *jeté par le sort?* On voit que cette accumulation de termes vagues, non-seulement énerve le style, mais répand encore les nuages sur les idées.

Le traducteur a-t-il peint assez poétiquement Pallas descendant de l'olympe?

Elle dit, et déja, préparant son essor,
La déesse *à ses pieds a mis* ses ailes d'or,
Dont elle fend les airs lorsque d'un vol rapide
Elle franchit la terre ou la plaine liquide.

A mis ses ailes à ses pieds est une expression amphibologique. Attacher était plus poétique et plus clair. *Dont elle fend les airs.* Cette apposition rejetée à l'autre vers, quand le sens paraît fini dans le précédent, serait une faute par-tout ailleurs, mais plus encore dans cet endroit où il fallait peindre la légèreté par le mouvement de la phrase. Ce défaut, si contraire aux règles de la construction poétique, de prolonger ainsi, par des liaisons qui appartiennent à la prose, une phrase dont le sens paraît terminé, est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans la traduction de M. de Rochefort. Voyez le discours de Minerve à Ulysse dans le troisième livre:

Que je reconnais bien, lui répondit Minerve,
De ton cœur soupçonneux la prudente réserve;
Et cet esprit actif qui, *jamais* abattu,
S'affermit d'autant plus qu'il est plus combattu,

Et qui t'a mérité que ma juste tendresse
Ne t'abandonnât point au *sein* de la détresse!

De deux vers en deux vers, le sens paraît fini et se renoue par la même conjonction; c'est ce qui rend le style lâche. *Qui jamais abattu* est une faute de langage, ou du moins une ellipse bien hasardée.

Avec quels doux transports et quels empressements
Un autre volerait vers les embrassements
D'un fils unique et cher, etc.

Cet enjambement d'un vers à un autre est encore vicieux.

Tels dans les champs poudreux d'une vaste carrière.
Quatre *légers coursiers*, *entourés* de poussière,
Traînent un char superbe, et, les crins hérissés,
S'élancent sous le fouet dont leurs flancs sont pressés.

Ce dernier vers est beau; mais dit-on bien *les champs d'une carrière?* Quatre *légers coursiers entourés*. Cet amas d'épithètes et de consonnances est aussi opposé à la rapidité qu'à l'harmonie. Les coursiers ne *traînent* pas le char, ils l'enlèvent, ils l'emportent. Le morceau suivant, qui représente Ulysse abordant à Ithaque, est écrit avec élégance, et il y en a plusieurs de ce genre dans l'ouvrage de M. de Rochefort.

Il dormait, et des maux que son cœur a soufferts
Le sommeil effaçait les souvenirs amers,
Quand l'astre dont l'éclat fait pâlir les étoiles

Parut, et de la nuit vint éclaircir les voiles.
Au bord qu'il désirait le vaisseau descendit :
Sur la rive d'Ithaque est un vaste *réduit*,
Un port large et profond, dont l'enceinte escarpée
De deux bras de rochers paraît enveloppée.
Là les flots agités ne trouvent point d'accès ;
Là le vent en courroux ne pénétra jamais.
Les vaisseaux parvenus dans cet heureux asyle,
Y restent sans liens sur une onde immobile ;
C'est le port de Phorcyne : un antique olivier
Au fond de cette enceinte élève un front altier,
Dont les rameaux épais embrassent sous leur ombre
Une grotte sacrée, un antre *aimable* et sombre,
Où les Nymphes des eaux, les Naïades en paix,
Sortant du sein des mers, vont respirer le frais ;
Là des marbres brillants de diverse structure,
En vases façonnés, creusés par la nature,
Reçoivent dans leurs flancs les précieux trésors
Que la soigneuse abeille amasse sur ces bords.
On y voit les fuseaux dont ces Nymphes charmantes
S'occupent à former les trames éclatantes
De cent voiles légers, où les plus belles fleurs
Sur un tissu de pourpre étalent leurs couleurs.
En cet antre profond des sources d'une eau pure,
Sans cesse font entendre un aimable murmure, etc.

On retrouve encore dans ces vers les mêmes enjambements que l'on a déja remarqués ; mais il y a de la douceur et de la pureté dans l'expression, et ce sont les qualités que l'on peut louer le plus dans le style de M. de Rochefort. On est étonné, il est vrai, que les mots *paie*, *effraie*,

dont la dernière syllabe n'a de valeur que lorsqu'elle se joint à un autre mot commençant par une voyelle, forment deux ou trois syllabes absolues dans les vers de M de Rochefort.

Tout ce qui des mortels *effraie* les regards.

Ce mot ne peut valoir trois syllabes qu'à la fin du vers. C'est une règle générale.

Je citerai encore, avant de finir cet article, la fin du treizième livre, qui offre des beautés d'expression et de tournure. C'est le moment où Minerve métamorphose Ulysse en un vieillard mendiant.

Sur Ulysse, à ces mots, Pallas lève la main,
Et soudain, le touchant de son sceptre divin,
Courbe de ce héros la superbe stature.
Elle enlève à son front l'or de sa chevelure;
Par de larges sillons profondément tracés,
Imprime la vieillesse en ses traits effacés;
Et de ses yeux éteints flétrissant la paupière,
Semble y laisser à peine un reste de lumière.
Ses vêtements de pourpre et de fleurs enrichis,
Se changent aussitôt en de sales habits,
Dont les plis déchirés et souillés de poussière
Sont le triste *appareil* de l'horrible misère.
La peau d'un cerf, usée, attachée à son dos,
Ne couvre qu'à moitié ses dégoûtants lambeaux:
Il porte une besace, et dans sa main tremblante
Un vieux bâton soutient sa marche chancelante.

C'est une question, si avec le plus grand ta-

ıt pour la poésie, il faudrait traduire Homère. ıns notre langue, vingt-quatre chants écrits, ême en beaux vers, paraîtront bien longs, si ın n'y trouve beaucoup plus d'intérêt et de va- ɩté qu'il n'y en a dans l'*Iliade*, et sur-tout dans *Ɔdyssée*. On peut en traduire heureusement des orceaux; mais traduire Homère tout entier, est ıe bien grande entreprise.

L'ouvrage de M. de Rochefort est terminé ar une excellente dissertation sur les voyages 'Ulysse.

SUR UNE HISTOIRE DE LA REINE

MARGUERITE DE VALOIS.

L'HISTOIRE de cette reine, célèbre par sa beauté, son esprit et ses galanteries, est puisée dans les meilleures sources, et tracée par une plume sage et impartiale. L'auteur a le mérite très-précieux et malheureusement trop rare, de s'être rempli et pénétré de l'esprit des écrivains originaux et des meilleurs mémoires du temps. Il les a tous étudiés et comparés avec cette attention scrupuleuse qui n'est donnée qu'à ceux qui attachent un grand intérêt aux objets dont ils s'occupent; car il faut pour réussir en tout genre, que nos travaux deviennent nos plaisirs. L'étude de l'histoire est attrayante sans doute; mais pour en acquérir la connaissance la moins imparfaite qu'il soit possible, il faut s'enfoncer tout entier dans la lecture des auteurs contemporains. Eux seuls peuvent donner sur chaque évènement des idées claires et sûres; eux seuls vous font vivre avec les personnages dont ils parlent. Ce n'est pas que la plupart ne soient en particulier plus ou moins passionnés; mais dès que l'on connaît leur condition, leur caractère, et la part qu'ils ont eue aux affaires,

sait leur secret; et comme ils ne peuvent pas
e tous prévenus de la même manière sur les
êmes faits, on corrige la partialité des uns par
quité des autres. On croirait volontiers que les
teurs d'abrégés ou d'histoires générales, qui
nt écrit long-temps après les évènements, sont
s guides moins suspects et bien plus sûrs à
ivre. Cependant on peut observer que les pré-
gés d'opinion sont plus contagieux que les pré-
gés d'intérêt. On se méfie de ceux-ci, parce
u'ils se présentent avec moins de précaution.
u contraire, un auteur qui ne peut avoir eu au-
une relation personnelle avec les hommes dont
parle, vous offre un piége d'autant plus caché
ue lui-même il ne l'aperçoit pas. Tout histo-
ien porte sur les personnages et les évènements
ne vue générale, à laquelle il rapporte et subor-
onne tout. Il se rend maître des autorités et
es témoignages, et les plie au système qu'il s'est
it. Le lecteur, qui n'a point les originaux sous
s yeux, est obligé de suivre aveuglément le
uide qu'il a choisi, ou de s'arrêter en chemin;
t comme l'esprit a besoin de se reposer sur une
pinion quelconque, on prend tout naturelle-
ent celle de l'historien qu'on lit. C'est le rap-
orteur du procès, et l'on juge sur ses conclu-
ons sans examiner les pièces. On ne fera pas
e reproche à M. Mongez. Il a fouillé tous les mo-
uments-historiques dont il pouvait tirer des
ecours. Il garde un juste tempérament entre

les panégyristes, adulateurs de Marguerite, et ses détracteurs satiriques. En avouant ses faiblesses, il la justifie de l'accusation d'inceste avec son frère, le duc d'Alençon. Il peint les agréments de cette princesse, qui, pendant long-temps, lui firent des adorateurs de tout ce qui l'approchait; sa beauté majestueuse et sa gaieté facile, sa complaisance pour les maîtresses d'un mari qu'elle n'aimait pas, et son attachement aux intérêts de ce prince au milieu de leurs infidélités réciproques; ses connaissances littéraires qu'elle cultivait au milieu des affaires et des plaisirs; sa fermeté dans les dangers, et ses inimitiés et ses vengeances mêlées à ses intrigues amoureuses. Les citations des écrivains du temps sont la plupart très-curieuses et d'un si bon choix, que rien n'est plus propre à inspirer le goût des études historiques. L'auteur ne dissimule aucune vérité et ne cherche point à diminuer l'horreur que l'on doit avoir pour les hommes atroces et sanguinaires, quel qu'ait été le rang qu'ils ont souillé. Excuser et adoucir ce qui est odieux et criminel, c'est ôter à l'exemple son pouvoir, et à l'histoire son autorité. Quelques écrivains ont cru bien faire en rejettant sur des étrangers, sur les Italiens de la cour de Catherine, l'affreux complot de la S. Barthélemi : ils en ont presque justifié Charles IX, et n'ont représenté ce prince que comme l'instrument faible et docile de fureurs qu'il ne sentait pas; mais la vérité dément ces

aines excuses; et M. Mongez la dit. Il fait voir, n citant les faits et les témoignages, que ce rince était naturellement cruel; que son caracère féroce et emporté se manifestait en tout; ue personne ne nourrissait contre les protesants une haine plus furieuse et plus sanguinaire, t qu'il projetait depuis plus d'un an le plan de eur destruction, combinée dans une ame déja aite à la dissimulation et endurcie à la vengeance.)es paroles échappées de temps en temps trahisaient la joie barbare que lui inspiraient ses proets de meurtre et de carnage, et l'impatience de es voir exécuter. *Je guette mes oiseaux comme es fauconniers*, disait-il; et lorsque la cour de lome faisait attendre les dispenses nécessaires our le mariage d'une princesse catholique avec n prince protestant, et disputait sur le formuaire qu'il faudrait observer dans la cérémonie les noces, Charles dit à Jeanne d'Albret, avec es jurements ordinaires: *Ma tante, je vous honore plus que le pape, et aime plus ma sœur que je ne le crains. Je ne suis pas huguenot; mais je ne suis pas sot aussi. Si M. du pape fait trop la bête, je prendrai moi-même Margot par la main et la menerai épouser en plein prêche.* Que le lecteur réfléchisse sur ces paroles; qu'il se rappelle encore celles que disait le même prince après la S. Barthélemi, *La jupe de ma sœur Margot m'a servi de filet pour prendre les huguenots*, et qu'il juge du caractère de Charles IX.

Que peut-on penser encore, et de ce roi et des mœurs de cette cour abominable, et de ces temps malheureux, lorsqu'irrité contre le duc de Guise que l'on croyait aimé de Marguerite, et que l'on regardait comme la cause des obstacles qu'elle apportait au mariage projeté entre elle et le prince de Navarre, Charles fait appeler Henri d'Angoulême, grand-prieur de France, son frère bâtard, et lui dit : *De ces deux épées que tu vois, il y en a une pour te tuer, si demain que j'irai à la chasse, tu ne tues le duc de Guise* : lorsqu'on le voit distribuer lui-même des cordes à six gentilshommes pour étrangler La Mole, le favori du duc d'Alençon ; bel emploi pour un roi et pour des gentilshommes ! lorsqu'on lit dans *le Laboureur*, que Charles *avait derrière son chevet de lit six couteaux de la longueur du bras, fort tranchants !*

Les vaudevilles et les plaisanteries populaires servent souvent à faire connaître le caractère et les mœurs des princes. Lorsqu'on sait, par exemple, qu'Henri III s'amusait à enlever tous les petits chiens(1) dans les rues de Paris, ou à friser les cheveux et arranger les parures de sa femme ; lorsqu'on se rappelle ses processions et ses momeries monacales, trouve-t-on qu'il soit mal peint dans ce placard qui courut de son temps ? *Henri, par la grace de sa mère, inerte roi de France, et de*

(1) Mézerai.

'ologne imaginaire, concierge du Louvre, mar-uillier de Saint-Germain-l'Auxerrois, gendre de 'olas, gauderonneur des collets de sa femme, et riseur de ses cheveux, mercier du palais, visi-eur des étuves, gardien des quatre mendiants, t protecteur des blancs battus.

Parmi les citations de différents genres que l'on rouve dans cet utile et estimable ouvrage, nous apporterons un morceau tiré du recueil des ser-nons prêchés par le frère Cornelis Adriansen, 'ranciscain de Bruges, et chassé de cette ville, à ause de son libertinage et de son fanatisme. L'au-eur transcrit ce morceau dans ses notes, à propos le la prétendue médaille frappée par le prince le Condé, avec son effigie et cette légende cri-ninelle : *Ludovicus XIII, Dei gratiâ, francorum rex primus christianus*. Le savant Prosper Mar-chand a très-bien prouvé, dans son *Dictionnaire historique*, au mot *Bourbon*, que cette médaille n'avait jamais existé. Quoi qu'il en soit, voici le sermon du Franciscain qui mérite d'être connu.

« Voyez, s'écrie-t-il, comme ce maudit Condé, » le chef des huguenots en France, recommence » y jouer son jeu, et est occupé à saccager cette » noble France, à la piller, à la ruiner et à la dé-» truire de fond en comble : sa fureur va même » jusqu'à vouloir chasser, prendre ou massacrer » son roi légitime. Ah! cela ne paraît-il pas bien » à la monnaie qu'il a fait frapper avec cette in-» scription : *Ludovicus Borbonius, primus rex*

« *christianorum?* Ah! faux traître, infâme coquin
« et double scélérat! crois-tu donc être le premier
« roi des chrétiens? Et voyez, je vous prie, n'est-
« ce point là le train des anabaptistes de Munster
« avec leur roi Jean de Leyden? et ne faut-il donc
« pas que ce Condé et ses huguenots aient chacun
« au moins cent mille diables dans le ventre......
« Il se fait intituler, continue-t-il encore, *Ludo-*
« *vicus XIII, primus rex evangelistarum* ou *evan-*
« *gelicorum.* Eh! n'est-ce pas là un joli premier
« roi des évangéliques? Eh! qu'il se fasse appeler
« le *fléau de Dieu*, comme Attila; mais en vérité.
« quoiqu'Attila fût un cruel tyran, ce n'était en-
« core qu'un saint auprès de ce Condé. Hélas! hélas!
« pourquoi monseigneur de Guise, ce saint mar-
« tyr de bienheureuse mémoire, ne l'a-t-il pas
« fait accrocher à un gibet, quand il l'avait pris,
« il y a cinq ans? Tant de malheurs et de cruels
« traitements n'auraient pas été faits aux religieux
« de Dieu, aux prêtres de Dieu, et à tous les ca-
« tholiques de France. Mais, hélas! nous autres
« catholiques, nous n'avons d'autre défaut que
« d'être toujours beaucoup trop bons, beaucoup
« trop pitoyables et beaucoup trop débonnaires.
« Ce bandit n'a-t-il pas été pris deux fois pour
« sa méchanceté? Pourquoi lui avoir chaque fois
« fait grace du gibet? Hélas! voilà d'où viennent
« nos malheurs. Mais quoiqu'il ait échappé le gi-
« bet, il n'échappera pas les grands diables d'en-
« fer qui lui farciront le derrière de soufre et de

poix ardente........ Ce n'est rien que l'équipée du prince d'Orange, ajoute-t-il ailleurs; mais ce qui doit nous tenir bien plus au cœur, c'est le triste et déplorable état des églises de France, où cet enragé de Condé, accompagné et tenté « par les diables de l'enfer, recommence son horrible train et son affreuse persécution, pillant, « brûlant, volant, saccageant et renversant de « fond en comble toutes les églises et monastères « catholiques, et en chassant et massacrant inhumainement tous les prêtres, religieux et religieuses. C'est donc cet endiablé et ses satellites que nous devons craindre et avoir en exécration, mais non ce pauvre gueux de prince « d'Orange, que notre brave et saint défenseur, « le duc d'Albe, saura bien étriller et réduire au « petit pied. »

SUR UN OUVRAGE INTITULÉ:

ANNALES DU RÈGNE DE MARIE-THÉRÈSE

L'AUTEUR aurait pu prendre pour épigraphe ce vers adressé à la reine Élizabeth dans *la Henriade*,

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes;

et ce vers appliqué à Marie-Thérèse, n'eût point été une flatterie. Il eût marqué avec vérité la place que doit occuper, dans l'histoire de ce siècle, cette souveraine si justement célèbre, qui jamais n'a vu les dangers du trône et les orages de la fortune au-dessus de son courage et de son génie, ni les vertus d'une condition privée au-dessous de son rang et de ses devoirs; qui sut à-la-fois s'élever jusqu'aux héros les plus fameux, et descendre jusqu'aux derniers de ses sujets; qui, après avoir fait de grandes choses, ne se crut point dispensée de faire le bien, et parut avoir oublié tous ses droits à l'admiration des hommes, tant elle cherchait à en acquérir sur leur reconnaissance; dont l'ame fortifiée et agrandie par l'adversité et les périls, dans l'âge des séductions et de l'inexpérience, demeura depuis à la hauteur où elle était une fois montée, et prouva que, pour être supé-

ieure aux autres hommes, elle n'aurait pas eu nême besoin de la grande leçon du malheur; [ui joignit aux vues générales d'une administraion bienfaisante, cette bonté de tous les monents, qui ne craint pas d'en faire jamais trop, :t cette aimable simplicité, attribut de la vraie ;randeur, qui ne craint pas de jamais rien perdre; lont le nom répété par tous les peuples, avec les louanges unanimes, et par ses sujets, avec les larmes de tendresse, enseigne à tous les âges, que le talent de régner réside sur-tout dans l'ame, et que la vraie politique est dans la vertu; enfin, qui parmi tous les titres qu'elle peut partager avec les meilleurs princes, méritera cet éloge si rare, que n'ayant jamais cru qu'il y eût une morale particulière pour le trône et pour l'héroïsme, elle n'a jamais eu besoin que sa gloire lui servît d'excuse.

L'histoire de Marie-Thérèse, dont le livre que nous annonçons ne nous offre qu'une esquisse, est sans doute faite pour intéresser toutes les nations, mais plus particulièrement la nôtre, à qui la gloire de cette illustre maison, long-temps rivale et aujourd'hui alliée des Bourbons, ne peut plus être étrangère, et qui jouissons avec des transports toujours renaissants et toujours les mêmes, de l'inestimable présent qu'elle nous a fait.

DE M. GUIMOND DE LA TOUCHE.

Le sujet d'*Iphigénie en Tauride*, qui est heureux et tragique, malgré l'inconvénient presque inévitable du dénouement, échauffa la verve un peu tardive de M. Guimond de La Touche. Il avait plus de quarante ans quand il le traita. Il fut applaudi au théâtre avec enthousiasme, et déchiré avec indécence quand il eut imprimé son ouvrage. Le grand effet du troisième acte pouvait justifier l'enthousiasme, parce qu'on n'est pas obligé de mettre des bornes au plaisir que nous font les beautés; mais rien ne pouvait excuser l'amertume des censures qu'il essuya, parce que, du moment où le talent se manifeste par des beautés réelles et durables, tous les défauts possibles ne peuvent dispenser le critique qui les relève, du ton d'estime et du tribut d'éloges qu'il doit payer. *Iphigénie en Tauride* méritait cette justice honorable. Il y a sans doute de grands défauts. On ne peut excuser la faiblesse imbécille du caractère de Thoas. Le dénouement, quoiqu'il offrît de grandes difficultés, pouvait du moins être un peu mieux amené : il tombe absolument des nues. Je me souviens que dans la nouveauté, le troisième acte et la reconnaissance du quatrième avaient tellement

entraîné les spectateurs, qu'on n'aperçut rien dans ce dénouement que le plaisir de voir égorger un tyran stupide, et de voir Oreste et Iphigénie hors de danger; mais cette première illusion passée, la raison revient, et aujourd'hui ce dénouement produit un effet ridicule. Le rôle d'Iphigénie pèche par les déclamations, et c'est une faute de n'avoir pas supposé qu'Oreste était le premier étranger qu'elle eût reçu dans le temple. Joignons à tous ces défauts ceux d'un style souvent dur, incorrect et même barbare. Voilà ce qu'on peut reprocher à cette tragédie; mais voici ce qui la fera vivre: un grand intérêt résultant d'une action simple, mérite rare et précieux dans tous les genres et dans tous les temps; du naturel et de la vérité dans le dialogue et dans les sentiments; de l'art dans les incidents qui suspendent et varient l'action; le grand pathétique du rôle d'Oreste et de tout le troisième acte qui est beau d'un bout à l'autre; enfin, l'énergie et la vraie chaleur qui anime souvent le style, malgré les fautes de diction, et des vers d'une simplicité touchante et vraiment dramatique. Le grand acteur qui a joué Oreste, et qui, dans la nouveauté de la pièce, contribua tant à son succès, n'a jamais montré une sensibilité plus profonde et plus entraînante. Les sanglots lui coupaient la voix, lorsqu'il prononçait ces vers:

Hélas! pour vous servir, je suis trop malheureux;
Tournez vers mon ami vos regards généreux, etc.

Une maladie aigüe emporta en peu de jours par une mort prématurée, cet écrivain, dont le tempérament robuste annonçait une plus longue vie, et dont un heureux coup d'essai promettait d'autres productions. Il mourut d'une fluxion de poitrine à l'âge de quarante-trois ans, peu de temps après le succès de sa pièce. Il avait été jésuite et régent. Il était sorti de la Société pour cultiver plus librement les muses. Nous n'avons de lui, outre son *Iphigénie*, que deux pièces de poésie, intitulées, l'une, *Épître à l'Amitié*, l'autre *les Soupirs du Cloître* : toutes deux sont peu dignes de l'auteur d'*Iphigénie*. On répandit dans Paris qu'il était mort de l'impression extraordinaire qu'avait faite sur lui le spectacle de ces farces ridicules que l'on nomme *convulsions*. Ce qui donna lieu à cette erreur, c'est qu'en effet il y avait assisté quelque temps avant qu'il tombât malade, et que dans le délire de la fièvre, il prononça quelques mots qui avaient rapport à ce qu'il avait vu. Sa raison revint, et peu de moments avant qu'il expirât, il dit à ceux qui l'environnaient, ces deux vers de M. de Voltaire :

Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Ce furent ses dernières paroles. Il avait fait trois actes d'un *Régulus*, qu'on n'a pas retrouvés.



Sur une traduction de l'Essai sur l'Homme, par M. de Fontanes.

Au rédacteur du Mercure, 1783.

Quoique je m'applaudisse tous les jours du parti que j'ai pris, il y a long-temps, de renoncer à la critique, parce que le repos et la liberté sont au-dessus de tout, cependant, lorsqu'il paraît un ouvrage d'un mérite distingué, il m'arrive quelquefois de regretter le plaisir que j'aurais eu à rendre à l'auteur une justice publique. J'ai dit quelque part que *la louange était la partie consolante de la pénible fonction de juger;* et vous avez raison de penser que l'ouvrage de M. Fontanes m'aurait fait goûter cette espèce de consolation. Je me souviens du plaisir que j'ai eu à voir dans ses premiers essais tout ce qu'il pouvait devenir, et à l'annoncer au public comme un homme né pour être poëte. Je ne le connaissais point alors, et ne l'avais jamais vu; et quoique aujourd'hui, la manière dont il s'est exprimé à mon égard, puisse, en quelque sorte, infirmer mon suffrage, j'ose vous assurer que si ce suffrage, quel qu'il soit, peut avoir quelque valeur, ce n'est que par l'esprit d'équité qui l'a toujours dicté, et

que les intérêts de mon amour-propre n'ont point, ce me semble, altéré. Je ne commencerai pas à être flatteur pour un écrivain qui a si peu besoin qu'on le flatte; et je ne serai embarrassé ni de la censure ni de la louange. La mesure de l'une et de l'autre, si difficile à garder avec la médiocrité, est toujours facile à saisir avec le talent véritable. Je vous préviens d'avance que j'aurai beaucoup plus à approuver qu'à reprendre; mais en vérité, ce n'est pas ma faute; et après tout il ne faut pas, pour éviter de paraître trop reconnaissant, s'exposer à devenir injuste.

Vous savez, monsieur, que nous avions déja une traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme*, qui a joui long-temps d'une réputation au-dessus de son mérite, et qui même ouvrit à l'auteur, l'abbé du Resnel, les portes de l'Académie Française. *Il fait bon venir à propos*, m'a dit souvent M. de Voltaire. Quand cet ouvrage parut, on aimait encore les vers; on commençait à connaître et à goûter la littérature anglaise, qui était pour nous une espèce de nouveauté; Pope jouissait, quoique vivant, de la réputation de premier poëte d'Angleterre; et il faut avouer encore, à la gloire de l'abbé du Resnel, que c'était la première traduction en vers qu'on eût pu lire avec quelque plaisir. Elle est en général pure et correcte, et quelquefois élégante. C'est en l'examinant de plus près, à côté de l'original, lorsque la langue anglaise a été plus cultivée parmi nous, que l'on a

nti combien cette paraphrase faible, diffuse, langnissante s'éloignait des principaux caracères du style de Pope, la précision, la rapidité l'énergie. On ne songea point alors à faire cette omparaison, et l'abbé du Resnel n'essuya guère 'autre reproche que d'avoir traduit un poëme ont le fond paraissait contraire à la doctrine du éché originel. Pope, dans une lettre à Racine fils, rejette ce reproche d'hétérodoxie sur le raducteur qui, s'il faut en croire le poëte anglais, embelli ses vers et défiguré son systême. C'est ourtant tout le contraire, et il y a dans ce lanage plus de modestie que de bonne foi. Les vers le Pope perdent beaucoup sous la plume de son raducteur; mais ses principes y sont fidèlement onservés. Ce n'est pas la faute de l'abbé du Resiel si l'optimisme (quoi qu'en dise Warburton, lont M. de Fontanes a cru devoir adopter l'avis) ie peut s'accorder avec la Genèse; mais ce qui i'est pas moins vrai, c'est qu'une hypothèse phiosophique, ornée des couleurs de la poésie, ne loit pas être jugée comme un livre de théologie.

M. de Fontanes ne paraît pas, à beaucoup près, lans des circonstances aussi favorables. On est galement rassasié de vers et de métaphysique. es esprits sévères trouvent qu'il n'y a pas plus gagner à l'un qu'à l'autre, et le grand nombre ie pardonne à la poésie qu'en faveur des sujets ui parlent à l'ame ou à l'imagination, qui égaient u intéressent.

Des longs raisonnements les Muses s'effarouchent,

A fort bien dit M. l'abbé Delille; et quoique Pope raisonne fort éloquemment en vers, son ouvrage, justement admiré des connaisseurs, est trop austère pour la multitude, en même temps que son système est trop chimérique aux yeux des philosophes. La mode, qui se mêle de tout, a aussi décrédité l'optimisme; et M. de Voltaire, dans *Candide*, a jeté du ridicule sur la doctrine de ce poëme, qu'il regardait pourtant comme une des plus belles productions de l'esprit humain. L'instant même où s'annonce cette nouvelle traduction de l'*Essai sur l'Homme*, semble fait pour la réfuter; et un auteur qui ferait de cette réfutation le sujet d'un poëme, travaillerait peut-être sur un fond plus heureux que celui qu'a traité Pope; car rien n'est si éloquent que la plainte, et si touchant que le malheur. Certes, ce n'est pas le moment de dire aux hommes que *tout est bien*, quand la nature déploie plus que jamais cette force terrible qu'elle a pour sa propre destruction; quand la terre tourmentée s'ébranle et s'ouvre de toutes parts; quand la Calabre a disparu sous les débris des volcans; que les mers soulevées ont couvert Messine et l'île de Formose: et que les secousses et les désastres du globe se multiplient depuis les bords de l'Océan oriental jusqu'aux rives de notre Méditerranée.

M. de Fontanes ne peut donc guère avoir pour

ui que son mérite poétique, celui d'une version
;énéralement fidèle, et de la difficulté souvent
'aincue. Tout cela n'existe que pour un petit
ıombre de juges, et ne peut valoir à l'auteur que
le l'estime et des critiques.

On voit d'abord qu'il a cherché à se rappro-
:her, autant qu'il lui était possible, de la manière
le Pope. Ses vers sont fermes et pleins; il n'en a
;uère mis dans sa traduction plus qu'il n'y en a
lans l'original, et c'est peut-être à cette espèce
l'étude, quelquefois poussée trop loin, qu'il faut
ıttribuer un peu de sécheresse et de contrainte
que l'on remarque en quelques endroits. Je ne
prétends point le dissimuler, car M. de Fontanes
mérite une estime sévère; et quand les beautés
prédominent, il ne faut pas craindre de marquer
les défauts. Ces beautés sont en grand nombre,
et se présentent à tout moment. Il soutient le pa-
rallèle avec Pope dans la plupart des morceaux
où ce grand homme appelle la poésie au secours
de sa philosophie, quelle qu'elle soit. Voyez, par
exemple, cette brillante prosopopée où il fait
parler la vanité humaine :

Pourquoi les feux du ciel brillent-ils? et pourquoi
Ce monde est-il formé? L'orgueil dit: C'est pour moi.
Pour moi naît le printemps : c'est à moi que la terre
Prodigue de ses fruits le luxe tributaire :
Pour moi la rose entr'ouvre un bouton parfumé,
Et la grappe ruisselle en nectar embaumé.
D'un or qui m'appartient la mine se féconde;

Les mers que j'asservis sous moi courbent leur onde;
Un soleil se promène autour de mon palais;
Cette terre est mon trône, et le ciel est mon dais.

Il n'y a rien à reprendre dans ces beaux vers. On peut seulement observer qu'il y en a un dont l'idée principale n'est pas exactement celle du texte,

Les mers que j'asservis sous moi courbent leur onde.

Ce vers exprime particulièrement l'effet de l'industrie et de l'audace humaine; au lieu que Pope a voulu, comme dans tout le morceau, exprimer sur-tout la destination finale de chaque être, suivant les idées de notre orgueil.

Seas roll to waft me.

« Les mers roulent pour me porter. » Ce qui est plus précis et plus conséquent.

Que ton œil, protégé de sa triple enveloppe,
S'éclaire tout-à-coup du perçant microscope
Qu'a donné la nature au léger moucheron;
Tu perds l'immensité pour fixer un ciron.
Aiguise ton toucher, des douleurs plus subtiles
Vont blesser le tissu de tes nerfs plus fragiles.
Du rapide odorat si l'aimant est plus fort,
Dans l'haleine des fleurs tu respires la mort;
Et si tu peux entendre, en leur marche infinie,
Tonner des cieux roulants l'effrayante harmonie,
Ne regrettes-tu pas le doux bruit des ruisseaux,
Et le zéphyr du soir qui caresse leurs eaux?

Que ceux qui entendent l'anglais comparent le texte et la version, et je crois qu'ils donneront la préférence à celle-ci, qui l'emporte, ce me semble, par la quantité d'expressions heureuses et par les contrastes d'harmonie imitative.

Vois l'abeille avec art, sur l'herbe envenimée,
Pomper, en voltigeant, sa liqueur parfumée.
Vois ourdir l'araignée: elle vit à-la-fois
Dans tous les fils tremblants qu'entrelacent ses doigts.

Ce dernier vers est admirable. Le vers anglais se fait remarquer sur-tout par la précision :

Feal at each thread and lives a long the line.
« Qui sent dans chaque fil et vit dans son ouvrage.

Mais le vers français semble imiter le mouvement et le bruit de la toile et de l'insecte.

Dans le morceau suivant, qui est d'un ton plus élevé, vous observerez la marche imposante et soutenue de la phrase poétique, et cet art de couper le vers sans le réduire à la prose, et de varier le rhythme sans le détruire; deux choses si différentes, et qu'aujourd'hui l'ignorance et le mauvais goût confondent si souvent.

Si de l'ange un moment l'homme usurpe les droits,
L'insecte nous atteint: la nature est sans lois;
Sa marche avec terreur s'arrête interrompue :
Qu'un anneau se détache, et la chaîne est rompue.
S'il est diverses lois pour les globes divers,
Un seul en s'écroulant fait crouler l'univers.

Que la terre, au hasard de son orbe élancée,
Par l'air qui la soutient ne soit plus balancée,
Les planètes *soudain*, le soleil étonné
S'égarent en désordre, et l'ange détrôné
Laisse échapper d'effroi leurs rênes vagabondes,
Et les mondes brisés retombent sur les mondes.

Cet hémistiche, « S'égarent en désordre » est rejeté avec beaucoup d'art, et l'image qui suit est du plus grand effet: elle n'est point dans Pope, et ici encore son traducteur l'embellit. Ce commencement de vers, « Les planètes soudain » ne devait pas être ainsi négligé dans un grand tableau. Il fallait un hémistiche qui s'accordât avec le suivant, « Le soleil étonné. » Ce vers doit être changé. Ceux qui terminent la seconde épître me paraissent encore supérieurs à tout ce que je viens de citer.

Cependant des mortels, souveraine volage,
Errante à nos regards sur un léger nuage,
L'opinion, qui charme et qui trompe toujours,
De ses rayons changeants sait embellir nos jours.
Au défaut du bonheur l'homme en a l'apparence:
Ses vœux sont ses trésors : l'invisible espérance,
Qui daigne à nos côtés voyager ici-bas,
Veille encor près de nous au moment du trépas.
C'est elle qui, sans cesse, au banquet de la vie,
Telle qu'un hôte aimable, en riant nous convie,
Et verse en notre coupe un délire éternel:
Le rêve du bonheur est un bonheur réel.

Voilà des vers dignes du bon siècle; voilà la

perfection du style. Pourquoi? C'est qu'à toutes les beautés de détail que l'art et le travail peuvent trouver, ils joignent ce charme de la facilité qui les anime toutes, cet ensemble qui les lie, cet heureux accord qui les rend sensibles pour tous les lecteurs. C'est le grand secret de l'art d'écrire, en prose comme en vers. On voit que M. de Fontanes le connaît, et il en a plus d'une fois fait usage. Il lui reste d'en acquérir l'habitude; et il ne doit plus travailler dans sa composition qu'à faire disparaître le travail. C'est le dernier degré de la perfection, et il est fait pour y parvenir. Qu'il laisse le vulgaire des critiques s'extasier sur une expression ou sur un hémistiche, espèce de mérite qui n'est pas étranger au plus médiocre écrivain. Un esprit aussi éclairé que M. de Fontanes, doit sentir que le tissu d'un style, où tout est à sa place, qui attache plus qu'il n'étonne, où les idées brillent sous un voile transparent d'images justes et naturelles, et ne se cache pas sous un nuage de métaphores accumulées et de figures bizarres; qu'enfin ce grand mérite de l'ensemble est celui qui appartient exclusivement aux maîtres, celui que, par cette raison même, la foule des écoliers a intérêt de méconnaître et de décréditer, celui dont les ridicules Aristarques d'un siècle de décadence se gardent bien de parler, parce qu'il n'est jamais donné qu'à l'homme supérieur, et qu'il marque tôt ou tard la distance qui est entre lui et la médiocrité.

J'excéderais de beaucoup les bornes d'une lettre, si je voulais citer tous les endroits que M. de Fontanes a singulièrement empreints de son talent poétique; mais plus ce talent est précieux, plus il est important de l'avertir des fautes et des négligences qu'il peut corriger. Ce n'est pas que j'aie la prétentiou de rien enseigner à M. de Fontanes; c'est à nos législateurs en titre à dicter orgueilleusement au génie les leçons de l'ignorance; c'est aux gens de lettres qui aiment les arts et la vérité, à s'éclairer mutuellement, en se communiquant ce qui peut échapper au travail de la composition.

C'est, par exemple, une inadvertance d'avoir dit, en parlant de l'action nécessaire à notre ame, à notre esprit :

L'esprit meurt dans *le calme*, et veut être exercé.

Le mot propre était repos, oisiveté. *Le calme* forme là une sorte de contre-sens. Il était d'ailleurs facile de rendre beaucoup mieux les vers anglais par une version littérale :

Strenght of mind is exercise, no rest.
Sa force est l'exercice et non pas le repos.

Pensée que Voltaire a embellie dans ces deux vers:

L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

C'est une affectation blâmable d'avoir répété

es constructions forcées, telles que celles-ci :

Voyons-nous quelquefois les couleurs du pigeon,
De leur beauté changeante adoucir le faucon ?
. . . .
Veux-tu, fils de la terre, en tes folles pensées,
Atteindre encor le ciel *de* roches entassées ?

)n ne dit point *adoucir de sa beauté*, ni *atteindre le roches*. Quoique le *de* ablatif puisse être mis ı la place de *par*, et même quelquefois heureusenent ; le goût doit en régler l'usage. On dit, par :xemple, être atteint *d'une* blessure ; on ne dirait ɔas dans le sens actif : il l'atteint *d'une* blessure. [l faut distinguer ces différences, dont il serait trop long de détailler les raisons, mais qui sont fondées sur la logique du langage.

Je ne blâmerais pas si décidément *les familles de l'herbe*, en parlant des insectes ; mais j'avoue que cette expression me paraît vague et louche, et je n'aime pas davantage cet hémistiche, « l'œil de la taupe *échappe*, » pour dire qu'il est imperceptible. Ce sont des scrupules que je propose : ils sont peut-être mal fondés ; mais voici des vers qu'il me semble que M. de Fontanes ne doit pas laisser :

Degrés universels, où rien n'est désuni !
Quels termes opposés ! le néant, l'infini !
Dieu commence ; après lui l'ange, l'homme et l'insecte.

On n'entend pas ce que c'est que des *degrés universels*. Rien n'est en effet plus *opposé* que *le néant*

et *l'infini* : cela est trop vrai, et ce n'est pas ce que dit Pope. *Dieu commence : après lui, etc.*; tout cela manque de noblesse, d'élégance et de clarté. Ces deux vers sur l'homme sont défectueux d'une autre manière :

Lui qui seul a les droits, le nom d'être pensant,
Se plaindra-t-il toujours s'il n'est pas tout puissant?

Ils sont trop loin de la précision et de la force de l'original :

Be pleased, with a nothing is no blessed with all?
N'est-il content de rien, s'il n'a tout obtenu?

Je ferai la même observation sur ces vers de la seconde épître :

Quand l'œil des Séraphins vit *dans ces derniers jours*
Un *seul* homme *embrasser* la nature infinie, etc.

Dans ces derniers jours est trop prosaïque. *Un seul* est une cheville, et il n'en faut pas davantage pour gâter non-seulement le vers, mais le sens. Si les Séraphins s'étonnent, ce n'est pas de ce qu'*un seul* homme *embrasse* la nature, c'est de ce qu'*un homme, un mortel*, mortal man, dit l'anglais, explique les lois de la nature. *Embrasser* est trop vague. Newton n'a point *embrassé* la nature; il l'a devinée. Même défaut de justesse et de précision dans ces vers?

Et l'indolent hermite et l'avide marchand,
Et le héros superbe, et le *modeste* sage,
Chacun dit : *J'ai reçu la raison pour partage.*

Outre que le dernier hémistiche est dur, ce n'est pas là le sens. Il n'est pas question d'avoir reçu la raison en partage, ce qui appartient à tous les hommes, mais d'avoir la raison de son côté. *Find reason on their sive*, dit le texte anglais, d'avoir fait le meilleur choix, avantage que chacun croit avoir exclusivement. *Le modeste* sage est une autre espèce de contre-sens. On a toujours raison d'être *juste* et *modeste*; Pope dit : *le sage oisif*, ce qui est bien différent. On peut reprendre quelques autres vers, ou durs ou prosaïques.

L'amour-propre *en avant* toujours se précipite.
. . . .
De l'or, des rangs, des arts que la soif vous *dévore*,
. . . .
Auquel des deux pouvoirs devra-t-on plus de foi?
. . . .
Envahis, tu le peux, *tous les biens par le crime;*
Le plus grand bien toujours te manque, c'est l'estime!

Ces vers et quelques autres, sont de la prose faible. Celui-ci :

Si, roi des animaux, tu leur donnes des fers, etc.

commence d'une manière désagréable. Ces deux autres :

Le bonheur qui *tantôt fuit et s'offre* à nos yeux,
Nulle part ne se trouve, *et* se trouve en tous lieux.

manquent d'exactitude et de correction dans la pensée et dans les termes. Il fallait absolument

pour la construction, le bonheur qui tantôt fuit, tantôt s'offre à nos yeux; et dans le second vers, il faut mettre :

Nulle part ne se trouve *ou* se trouve en tous lieux.

La disjonctive *ou* est nécessaire pour le sens; elle est dans l'original:

'Tis no where to be found or *every where.*

Il y a quelques expressions impropres.

Des rangs multipliés qui diffèrent entre eux,
Naissent les doux besoins dont la loi souveraine
Des intérêts divers fait combattre *la haine.*

La haine des intérêts ne peut jamais signifier leur diversité, leur discorde; c'est une mauvaise expression.

Des êtres animés l'hymne reconnaissant
Du temple des forêts s'élevait à leur père.

L'auteur veut dire que les forêts leur servaient de temple; et cet hémistiche, « Du temple des forêts » signifie proprement le temple qui est dans les forêts. Avant d'être figuré, il faut songer à être clair. Ce n'est pas à M. de Fontanes que cet avis s'adresse, il en a trop rarement besoin; mais les vérités communes ne peuvent pas être perdues aujourd'hui; il faut bien les opposer aux nouvelles extravagances des nouvelles doctrines.

Un tronc jadis sauvage adopte sur sa tige
Des fruits dont sa vigueur *hâte l'heureux prodige.*

láter le prodige des fruits, est une métaphore ·ès-obscure. C'est peut-être la seule fois que l'au-ɛur s'est approché du style à la mode, et Dieu ıe préserve de le lui passer!

Vous voyez, monsieur, avec quelle sévérité je : traite; mais si je lui reproche les défauts qu'il , d'autres lui reprocheront ceux qu'il n'a pas, t cela console. Il lui est facile, d'ailleurs, de faire lisparaître ce petit nombre de fautes dans une ıouvelle édition, et il nous la doit. M. l'abbé Deille, dans celle qu'il vient de donner de ses *Géorgiques*, les a beaucoup perfectionnées; c'est un :xemple à suivre pour M. de Fontanes. Il parle lans ses notes d'une autre traduction de l'*Essai sur l'Homme*, par ce même écrivain, à qui celle les Géorgiques a fait tant d'honneur, et il en parle avec ce respect modeste qui sied si bien à un jeune candidat qui peut se trouver en concurrence avec un maître de l'art. Tous deux sont dignes de traduire Pope, et Pope méritait de les avoir tous deux pour traducteurs.

Les notes de M. de Fontanes sont d'un esprit judicieux et d'un homme très-instruit. Je crois pourtant qu'il se trompe, quand il affirme que les mots *connexion*, *gradation*, *attraction* seraient rejetés aujourd'hui, même d'une prose élégante. Je n'imagine point d'ouvrage, dans le genre le plus noble et le plus soutenu, où l'on ne pût faire entrer la *connexion* des idées, la *gradation* des objets et des nuances, l'*attraction*

naturelle qui se trouve entre certains esprits, etc. Il y a de l'abus à multiplier les termes abstraits; il y en a à les proscrire entièrement. *Est modus in rebus.*

Le discours préliminaire a eu un succès général. C'est un excellent morceau de littérature, et tel qu'il est bien rare d'en rencontrer aujourd'hui. Une marche sûre et rapide, de la justesse et de l'énergie dans les idées, de l'imagination dans le style, par-tout cette mesure, qui est la marque de la véritable force et du véritable esprit, un jugement sain, nourri de réflexions et de connaissances, enfin tout ce qui caractérise le vrai littérateur, et ce qu'il est, sur-tout de nos jours, si nécessaire et si rare de joindre au talent de la poésie.

J'allongerais trop cette lettre, déja trop longue, si je cédais au plaisir de transcrire de la prose de M. de Fontanes; il faut lire et relire le discours entier.

Je suis, etc.

ANNALES DE LA VERTU,

Par Madame de GENLIS.

Mercure, 3 fév. 1781.

Tous ceux à qui ce titre rappellera les charmantes comédies de madame la comtesse de Genlis, avoueront que l'illustre auteur dont l'imagination sensible a tracé des tableaux si parfaits de la vertu avait droit d'en rassembler les Annales, et qu'il y a même quelque mérite après en avoir été le peintre à n'en vouloir être que l'historien. En effet, pour bien juger ce nouvel ouvrage, il faut voir dans quel esprit il a été composé. Un recueil de cette nature où nécessairement tout est d'emprunt, ne peut être regardé comme l'effort du talent qui crée, mais comme le travail d'un bon esprit qui veut être utile. L'auteur, qui poursuit son plan général d'éducation, a cru que, dans la partie de son systême qui concerne l'histoire, il importait de fixer principalement l'attention des jeunes élèves sur les plus beaux exemples de vertu et d'héroïsme dont les peuples anciens et modernes peuvent se glorifier. Il est bien vrai que les annales de la vertu ne peuvent pas être absolument séparées de celles du crime. Comme

elle ne brille que dans les épreuves et dans les dangers, le tyran doit être souvent à côté du héros, et l'oppresseur à côté de la victime. L'auteur n'a pas prétendu non plus laisser ignorer à ses élèves que les hommes étaient méchants; mais en mettant pour ainsi dire les personnages odieux dans l'ombre, et présentant dans le plus grand jour tout ce qui est digne d'admiration, elle a trouvé un moyen très-louable de rendre les images de la vertu familières à la première jeunesse si susceptible d'en recevoir les impressions. Elle a cru qu'on acquérait toujours assez tôt une idée juste et complète de la perversité humaine; mais que c'était violer en quelque sorte la pureté du premier âge que de souiller une imagination encore tendre, de toutes les horreurs et de toutes les atrocités qui rendent souvent l'histoire si dégoûtante; qu'il y avait un avantage certain à ne montrer le vice à la jeunesse que dans l'éloignement, et le crime comme une espèce de monstruosité; et à mettre au contraire les vertus comme à sa portée, à en renouveler sans cesse les modèles, de manière à lui persuader que le bien est naturel au cœur de l'homme, et que le mal lui est étranger. L'auteur rend compte elle-même de ses vues, et donne ainsi le plan de son ouvrage dans sa préface; il contient le détail des belles actions et des traits singuliers et mémorables tirés de l'histoire générale et particulière de tous les peuples de la

terre, depuis la création du monde jusqu'à nos jours inclusivement, suivant un ordre chronologique, et renferme encore un précis des plus belles lois des différents législateurs, un extrait des sentiments et de la morale des philosophes les plus célèbres, et un abrégé des mœurs des coutumes des anciens....... Pour l'entreprendre il fallait les extraits de douze ans de lecture. On a lu toutes les histoires générales et particulières, toutes les traductions des auteurs grecs et latins; les historiens anglais et italiens dans les originaux, et plusieurs dictionnaires....... L'ouvrage est entièrement achevé en manuscrit. On a cité avec soin tous les auteurs dans lesquels on a puisé. Le dernier volume contiendra une notice de tous ces auteurs, tant anciens que modernes, avec un abrégé de leur histoire, et un jugement sur leurs ouvrages tirés des meilleurs critiques qui en aient fait mention. L'auteur ne s'est jamais permis d'embellir ou d'altérer les traits rapportés; quelquefois elle étend ou resserre les récits, sans rien changer aux détails; mais elle les écrit à sa manière, afin de conserver l'uniformité du style.

On sent bien que les abrégés chronologiques de l'histoire de chaque peuple ne contiennent ici que les époques et les dates des faits principaux. Cette partie de l'ouvrage, plus faite même pour être consultée que pour être lue, a l'avantage de dispenser les jeunes élèves de la lecture d'une foule de livres réservés à un autre temps, et par-

ticulièrement aux personnes qui veulent faire une étude approfondie de l'histoire. Ici, l'histoire n'est proprement qu'un cours de morale en action. On y trouve ce que l'on doit y chercher, de la clarté, de la précision, de l'élégance, des réflexions courtes et judicieuses, des notes instructives, et, dans la peinture des caractères et dans les résumés des faits, ces traits énergiques et rapides qui n'appartiennent qu'aux excellents esprits et aux meilleurs écrivains; qu'on en juge, entre autres exemples, par ce portrait d'Auguste:

« Dès l'instant que son autorité fut affermie, il se conduisit avec autant de sagesse que de prudence : sans les horreurs du triumvirat on pourrait lui pardonner son usurpation, puisqu'il fit le bonheur des peuples qu'il soumit; mais il ne devint juste que pour mieux affermir son pouvoir: quand il crut la cruauté nécessaire à ses desseins, il s'y livra sans scrupule; depuis il ne parut humain que pour son intérêt, et fut assez malheureux pour ne connaître de la vertu que ce qu'elle a d'utile. » Il serait difficile de penser et de s'exprimer mieux en moins de mots.

L'auteur réfute en quelques endroits les opinions de quelques-uns de nos plus célèbres écrivains, tels que Montesquieu, Rousseau, Diderot; le premier sur Alexandre-le-Grand, le second sur le czar Pierre, le dernier sur l'apologie de Sénèque. En les combattant, elle leur paie le juste tribut d'admiration qui leur est dû, et réunit, à ce

qu'il nous a paru, le double avantage d'être juste à leur égard et d'avoir raison contre eux ; cependant on peut observer, pour ce qui regarde Alexandre, que, si Montesquieu a été trop indulgent envers lui, l'auteur des annales a peut-être été trop sévère. La même observation peut avoir lieu sur l'article de Julien. Il paraît que Voltaire a trop dissimulé ses fautes, et que madame de Genlis, dans les notes où elle combat ce grand écrivain, n'a pas rendu assez de justice aux qualités éminentes de ce grand empereur. En général, quand il est question de la philosophie ancienne et moderne, quoique l'auteur soit fort éloignée des déclamations si souvent employées à ce sujet, elle semble l'envisager plutôt par l'abus qu'on en a fait que par le bien dont l'humanité lui est redevable. Il serait inutile de relever les obligations que nous avons à la philosophie moderne : ce seul nom est devenu un signal de guerre, et ce n'est pas ici le champ du combat; mais nous prierons l'illustre auteur des annales, avec tout le respect qu'on lui doit à tant d'égards, de se rappeler que la philosophie stoïcienne, qu'elle traite quelquefois un peu durement, a donné au monde les Antonins et quatre-vingts ans de bonheur. Nous ajouterons qu'à l'article d'Épictète, elle a été trompée par des traductions infidèles. Elle reproche à ce philosophe d'avoir dit : « Il faut plutôt souffrir que « votre fils devienne méchant, que de vous rendre « malheureux. » Nous ne connaissons pas la ver-

sion qu'elle a suivie, mais l'original porte : « Il « vaut mieux avoir un méchant esclave, que d'être « vous-même malheureux. » Ce qui est prodigieusement différent. Il est vrai que communément le mot grec παῖδα peut signifier ou fils ou esclave, selon les circonstances où il est placé, comme en latin le mot *puer* a aussi également ces deux acceptions. Mais il serait facile de démontrer que, dans l'endroit cité, παῖδα ne peut signifier qu'esclave. Pour le prouver, il faudrait rapporter une page ou deux du texte grec, suivre la chaîne des principes, et faire une espèce de dissertation, dont nous prions le lecteur de nous dispenser. Ceux qui sont à la portée d'en juger, peuvent consulter le manuel d'Épictète; et si l'occasion se présentait ailleurs de discuter cette question, nous osons affirmer que notre opinion peut être portée à un degré d'évidence auquel il serait difficile de résister.

Quoi qu'il en soit, si l'on peut être quelquefois d'un avis différent de l'auteur des annales, on ne peut du moins s'empêcher de reconnaître que, malgré quelques négligences et quelques inexactitudes inévitables dans un si long travail, ce travail même est très-estimable par son objet et par la manière dont cet objet est rempli; que l'on doit savoir d'autant plus de gré à l'auteur de faire de son temps un emploi si laborieux et si utile, qu'il est plus rare que les personnes de son sexe, de son âge et de son rang, fassent un sem-

blable usage de leurs moments; et que ce mérite est d'autant plus grand dans madame la comtesse de Genlis, qu'après avoir prouvé un talent enchanteur pour les ouvrages d'imagination, elle a résisté à la séduction de ce même talent, pour se consacrer à des objets d'étude beaucoup moins flatteurs pour l'amour-propre, et dont la seule récompense, ou du moins la plus sûre, est le plaisir d'être utile.

Si l'on ne savait pas déja combien madame la comtesse de Genlis est faite pour réussir dans tous les genres d'écrire qui demandent de l'imagination et de la sensibilité, il suffirait de lire dans ses annales l'histoire d'Éponine et de Sabinus. Nous n'avons pu nous défendre de transcrire ce morceau charmant dont le fond est du plus grand intérêt, et que l'auteur a embelli de toutes les graces de son style. Ce qu'il y a de plus remarquable c'est qu'elle a cru devoir s'excuser, dans une note, de s'être permis cette seule fois des détails et des développements qui semblent tenir plus de l'illusion d'un roman, ou de l'effet d'un drame, que de la gravité de l'histoire. Le pathétique du sujet était sans doute une excuse suffisante; mais telle est l'opinion sévère de l'auteur sur le style convenable à chaque genre, lorsque tant de prétendus législateurs affectent de n'en plus distinguer aucun. « Sabinus était un Romain qui, durant les guerres civiles, s'engagea dans un parti contraire à celui de Vespasien, et prétendit

même à l'empire. Mais quand la puissance de Vespasien fut bien établie, Sabinus ne s'occupa que des moyens qui pouvaient le soustraire aux persécutions, et en imagina un aussi bizarre que nouveau. Il possédait de vastes souterrains, inconnus à tout le monde, et il résolut de s'y cacher; cette lugubre retraite l'affranchissait du moins de l'insupportable crainte des supplices, et d'une mort ignominieuse, et il y portait l'espoir que peut-être quelque nouvelle révolution lui donnerait la possibilité de reparaître dans le monde. Mais parmi tant de sacrifices, que sa situation le forçait de faire, il en était un sur-tout qui déchirait son cœur; il avait une femme, jeune, belle, sensible et vertueuse; il fallait la perdre, et lui dire un éternel adieu, ou lui proposer de s'ensevelir à jamais dans une sombre prison, et renoncer à la liberté, à la société, à la clarté du jour. Sabinus connaissait la tendresse et la grandeur d'ame d'Éponine, cette épouse si chère: il était sûr qu'elle consentirait avec transport à le suivre, et à ne vivre que pour lui; mais il craignit pour elle les regrets, qui trop souvent succèdent à l'enthousiasme, et dont la vertu même ne garantit pas toujours; enfin il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Éponine; ou, pour mieux dire, il n'avait qu'une idee imparfaite de la manière dont une femme peut aimer.

« Il ne mit dans sa confidence que deux affran-

chis qui le suivirent. Il assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se donner la mort : il les récompense, les congédie, brûle sa maison, et se sauve ensuite dans ses souterrains avec ses deux fidèles affranchis.

« Personne ne douta de sa mort. Éponine était absente ; mais bientôt cette fausse nouvelle parvint jusqu'à elle, et l'abusa comme tout le monde ; elle résolut de ne point survivre à Sabinus ; comme elle était observée et gardée avec soin par ses parents et ses amis, elle choisit à regret le genre de mort le plus lent, et refusa constamment toute espèce de nourriture.

« Cependant les affranchis de Sabinus, qui, tour-à-tour, sortaient chaque soir du souterrain pour aller chercher les aliments, s'informèrent, par ordre de leur maître, de la situation d'Éponine, et apprirent qu'elle touchait presque aux derniers moments de sa vie : ce rapport fit connaître à Sabinus que lorsqu'il s'était cru généreux, il n'avait été qu'ingrat. Accablé d'inquiétude, pénétré de reconnaissance, il envoie sur-le-champ un de ses affranchis instruire Éponine de son secret et du lieu de sa retraite. Pendant que cette commission s'exécutait, quelles durent être les craintes et l'impatience de Sabinus! Son messager trouvera-t-il Éponine vivante! Si cette tendre épouse respire encore, la nouvelle qu'on lui porte ne lui causera-t-elle pas une révolution funeste? Sabinus, après avoir conduit Éponine sur le bord de

sa tombe, va-t-il par sa fatale imprudence l'y précipiter, et devenir l'assassin du seul objet qui puisse l'attacher à la vie?..... Voilà donc le prix qu'elle recevra pour tant d'amour et de fidélité!.... Mais tandis que le malheureux Sabinus s'abandonnne ainsi à ces déchirantes réflexions, le ciel lui prépare un moment de bonheur fait pour dédommager d'une vie entière de souffrances. Avant la fin du jour, Éponine elle-même doit paraître dans ce lugubre souterrain, qui retentit si tristement des gémissements de Sabinus...... Ce lieu d'horreur et de ténèbres, désormais habité par la vertu la plus pure, va devenir le temple auguste de la sainte fidélité, et l'asyle heureux du bonheur. Comment s'empêcher de regretter que les historiens ne nous aient pas transmis le détail touchant de la première entrevue d'Éponine et de son époux, lorsqu'elle parut tout-à-coup à ses yeux, pâle, tremblante, arrachée au trépas par le seul désir de vivre dans un cachot avec ce qu'elle aime; et l'instant où, se jetant dans les bras de Sabinus, elle lui dit sans doute: « Je viens adoucir ton sort en le partageant; je viens reprendre les droits sacrés et d'épouse et d'amie; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue. » Quelle admiration, quelle reconnaissance dut éprouver Sabinus! Comme dans un moment tout est changé autour de lui! Quel charme répand Éponine sur chaque objet qui l'environne! Cette vaste caverne n'offre plus rien de triste aux yeux

de Sabinus; cependant en songeant que c'est désormais la demeure d'Éponine, il soupire..... Hélas! il ne peut lui offrir qu'une affreuse prison à celle qui serait digne de régner dans un palais!

« Éponine et Sabinus concertèrent ensemble les mesures qu'ils devaient prendre pour leur sûreté commune; il était impossible qu'Éponine disparût entièrement du monde, sans s'exposer à des recherches dangereuses; d'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille et à ses amis, elle s'ôtait les moyens de servir Sabinus si l'occasion se présentait. Il fut donc décidé qu'elle ne viendrait dans le souterrain que la nuit. Mais sa maison en était éloignée; il fallait faire cinq lieues à pied; comment supporterait-elle cette fatigue? Comment une femme timide et délicate, élevée dans le luxe et la mollesse, oserait-elle, si belle et si jeune, s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne et pénible, qui devait se renouveler si souvent? Comment enfin aurait-elle assez de discrétion et de prudence pour dérober à tous les yeux et ses démarches et son secret?..... Comment? elle aimait. Elle pouvait se passer d'expérience, de force et de courage; elle était guidée par les deux plus grands mobiles des actions extraordinaires, l'amour et la vertu, si rarement réunis, mais si puissants lorsqu'ils se trouvent ensemble. Éponine en effet tint avec exactitude tous les engagements

que son cœur lui avait fait prendre; elle venait régulièrement chaque soir au souterrain, et souvent elle passait plusieurs jours de suite, ayant su prendre les précautions nécessaires pour que son absence ne donnât aucun soupçon. La vie sauvage et retirée qu'elle menait dans le monde, la douleur qu'on lui supposait, lui procuraient la facilité de dérober ses démarches au public, et d'échapper aux observations des gens curieux et désœuvrés. Pour aller voir son époux, elle triomphait de tous les obstacles; ni les rigueurs de l'hiver, ni le froid, ni la pluie, ne pouvaient l'arrêter ou la retarder. Quel spectacle pour Sabinus, lorsqu'il la voyait arriver tremblante, hors d'haleine, pouvant à peine se soutenir sur ses pieds délicats et meurtris, et tâchant cependant, par un doux sourire, de dissimuler sa lassitude et sa souffrance, ou, pour mieux dire, les oubliant auprès de lui!....... Mais un nouvel évènement doit rendre encore Éponine plus chère, s'il est possible, à Sabinus; elle va bientôt devenir mère, et donner le jour à deux jumeaux......... Quelle nouvelle source de bonheur pour elle, mais en même temps de crainte et d'inquiétude!........ A quels embarras vont la livrer l'obligation de cacher son état à tout ce qui l'entoure, et l'impossibilité d'avoir les secours dont une femme, dans sa situation, peut si difficilement se passer!.... Mais, avec un cœur si fidèle et si passionné, Éponine est-elle une femme ordinaire?

Est-il une épreuve au-dessus de ses forces, et qui puisse la décourager ou l'abattre?....... Non, elle saura dérober la connaissance de son important secret à ses domestiques, à sa famille, à ses amis: pourrait-elle manquer d'expédients et de prudence? Il s'agit de conserver son honneur, sa réputation, ou la vie de Sabinus. Elle saura triompher de la douleur même, et la supporter sans se plaindre. Absente de Sabinus, et tout-à-coup atteinte d'un mal aussi nouveau pour elle que violent, elle s'enferme, invoque, au défaut des secours humains, l'assistance du ciel, répète mille fois le nom de Sabinus, et se résigne à son sort avec autant de patience que de courage. C'est ainsi quelle devint mère de deux enfants, dont l'existence si chère la dédommage et la récompense de tout ce qu'elle a souffert. Aussitôt que la nuit est venue, Éponine, prenant ses enfants dans ses bras, s'échappe de sa maison, et, chargée de ce précieux fardeau, elle arrive au souterrain. Qui pourrait peindre le profond attendrissement, les transports et la joie de Sabinus en apprenant d'Éponine qu'il est père, et en recevant à-la-fois dans ses bras son épouse et ses enfants?..... Ces enfants, gages touchants de la tendresse la plus parfaite et la plus pure, condamnés, dès leur naissance, à vivre et à croître dans une prison!...... Cruelle pensée! faite pour empoisonner le bonheur de Sabinus, qui, sans doute, en les embrassant, dut se dire: « Infor-

« tunés enfants, hélas! quand pourrez-vous jouir
« de la lumière et de la liberté?..... Mais Éponine
« est votre mère, vous serez chéris par elle; ah!
« vous ne vous plaindrez point de votre des-
« tinée. »

« Les deux enfants d'Éponine furent élevés dans le souterrain, et n'en sortirent jamais durant l'espace de neuf ans que Sabinus y resta caché. Loin que le temps eût diminué l'assiduité d'Éponine, il ne fit que rendre plus fréquents ses voyages au souterrain; elle y trouvait son époux, ses enfants; devenue étrangère au monde et à la société, l'univers et le bonheur n'existaient pour elle qu'au fond de la caverne de Sabinus. Cependant ses absences, devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, donnèrent enfin des soupçons, et l'excès de la sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et l'infortuné Sabinus découvert. Des soldats, envoyés par l'empereur, viennent l'arracher de son souterrain, et ne conçoivent pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on puisse la regretter, et verser des pleurs en la quittant. Dans cette extrémité, Éponine, ne démentant ni sa vertu, ni le courage dont elle avait donné tant de preuves, se rend au palais de l'empereur, suivie de ses jeunes enfants; on se précipite en foule sur son passage; chacun veut la voir et l'applaudir; tout le palais retentit des acclamations qu'elle excite; et c'est ainsi qu'on vit du moins la vertu malheureuse obtenir le tri-

but d'éloges qu'elle mérite. Éponine, insensible à sa gloire, ne comprenant pas même qu'on puisse admirer sa conduite, et plaignant ceux qu'elle étonne, s'avance tristement à travers la foule qui l'environne, et arrive enfin à l'appartement de l'empereur. Tout le monde se retire.

« Alors Éponine, se jetant avec ses enfants aux pieds de Vespasien, lui parla en ces termes :

« Voyez, César, à vos genoux la femme et les « enfants de l'infortuné Sabinus, ces enfants in« nocents, élevés dans un lugubre cachot, et qui, « pour la première fois, jouissent aujourd'hui de « la vue du soleil.

« Hé quoi ! cet astre radieux, qui ne luit « pour eux que depuis si peu d'instants, doit-il « éclairer le supplice de Sabinus; et ce jour, qui « les arrache des ténèbres et de la captivité, « doit-il être enfin le dernier des jours de leur « père?........ Mais quel fut le crime de Sabinus? « L'ambition.

« O César! si cette passion n'eût pas dominé « dans votre ame, feriez-vous le bonheur de l'uni« vers? seriez-vous l'arbitre du sort de mon « époux?....... Vous avez prouvé jusqu'ici que la « fortune ne fut point aveugle en vous favorisant; « achevez de la justifier par votre clémence....... « Tout vous est soumis; vous régnez. Ah! con« naissez le plus doux charme de ce haut rang où « vous a placé le sort; plaignez les malheureux, « et sachez pardonner. Pourriez-vous être insen-

« sible aux pleurs d'une épouse, d'une mère, aux
« gémissements de ses enfants? Vous êtes souve-
« rain, vous êtes père, et l'innocence et la nature
« auraient envain versé des larmes à vos pieds....
« Hélas! le ciel ne s'est-il pas chargé lui-même du
« châtiment de Sabinus! ne vous a-t-il pas ôté le
« droit de le punir, en ne le livrant entre vos
« mains qu'après neuf ans de captivité?..... Souf-
« frirez-vous qu'on puisse vous reprocher un jour
« un excès de rigueur si peu nécessaire à votre sû-
« reté? Ah! César, Songez-y, votre inflexibilité
« ne peut ravir à Sabinus qu'une vie obscure et
« languissante, tandis qu'elle ternirait, aux yeux
« de la postérité, cette gloire si brillante et si
« pure, heureux et juste fruit de vos travaux et
« de vos exploits....... »

THÉATRE DE SOCIÉTÉ,

Par l'auteur du Théâtre à l'usage des jeunes Personnes.
2 vol. in-8°.

Mercure, 25 août 1781.

Les trois premières pièces qui se présentent dans ces deux nouveaux volumes, *la Mère rivale*, *l'Amant anonyme*, et *les Fausses délicatesses*, étaient déja connues du public; ce sont les premières que l'auteur ait publiées; elles reparaissent ici avec des corrections très-heureuses; car tandis que l'amour-propre aveugle des mauvais écrivains s'occupe à justifier des productions oubliées, l'amour-propre éclairé du vrai talent lui apprend à perfectionner ce qu'il a fait de bon.

L'auteur a rempli les vœux de tous les amateurs du théâtre en mettant *la Curieuse* en cinq actes, et en développant l'intrigue qu'elle n'avait fait qu'indiquer d'abord, pour se conformer au plan de son *Théâtre d'éducation*, dont elle avait banni l'amour.

Ces développements produisent des scènes très-théâtrales; et le seul changement qu'on pourrait désirer, ce serait peut-être que le dénouement fût en action, et qu'on en fît un tableau comme

celui qui termine *le Père de famille*. Il me semble que la catastrophe ainsi exposée sur la scène ferait plus d'effet qu'en récit. Personne n'en peut trouver les moyens mieux que l'auteur elle-même, si cette idée lui paraît juste; mais, quoi qu'il en soit, *la Curieuse*, telle qu'elle est, me paraît un des drames les plus intéressants dont notre théâtre puisse s'enrichir.

Après le chef-d'œuvre de *la Bonne Mère*, il semblerait difficile à tout autre qu'à l'auteur de trouver encore de quoi nous intéresser dans *la Tendresse maternelle*; mais sans doute qu'il est des affections sur lesquelles le talent est inépuisable comme le cœur. Ce nouveau drame de *la Tendresse maternelle* est d'une simplicité qui ne peut se soutenir que par la vérité et l'intérêt des détails, et l'auteur n'a d'autres ressources que celles de la sensibilité. Une mère attend des nouvelles de son fils qui est à l'armée, et à la veille d'une bataille. La peinture de ses alarmes est tout le sujet de la pièce; mais cette peinture est si vive et si vraie, les nuances sont si variées et si frappantes, que ce qui paraît n'offrir à peine qu'une scène fournit un acte très-bien rempli. Parmi les accessoires dont l'auteur s'est habilement servie pour faire ressortir le fond, il faut distinguer la scène septième; je ne puis même m'empêcher de la transcrire, malgré les bornes étroites qui doivent resserrer cet article. Cette situation suffira pour persuader à tous ceux qui

RITE.

n nom de guerre. Il est
te.

ISE.

TE.

ute ma consolation....
ais si heureuse, ma-
vais travailler, j'avais

E.

tranquille, vous ne

né bien au-delà de
! madame, s'il périt,
oi sera peut-être in-

itié de vous,
ts.

ur le mien.

i même com-

LA MARQUISE.

Elle a un fils soldat!.... Ah! la pauvre femme, que je la plains!.... Qu'on ne la renvoie pas, Victoire, je veux la voir....

VICTOIRE.

Son fils, justement, est soldat dans le régiment de M. le comte.

LA MARQUISE.

Qu'elle vienne, qu'elle vienne.

VICTOIRE.

Je vais la chercher.... Elle sera bien contente. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE, *seule.*

Il me sera doux de voir cette pauvre femme, de l'entendre, de pleurer avec elle.... Mais la voici.... Approchez, approchez. Victoire, laissez-nous. (*Victoire sort.*)

MARGUERITE.

Pardon, madame.

LA MARQUISE.

Venez....

MARGUERITE.

Ah! madame, vous m'avez sauvé la vie par vos généreux secours..... Pardonnez-moi, madame, si je ne parais pas contente à vos yeux, et si malgré moi....

LA MARQUISE.

Vous pleurez, pauvre femme! Qu'elle m'attendrit!...

MARGUERITE.

Hélas! madame, c'est que j'ai un fils....

LA MARQUISE.

Oui, je le sais.... Comment s'appelle-t-il?

MARGUERITE.

La Tulipe, madame; c'est son nom de guerre. Il est dans le régiment de M. le comte.

LA MARQUISE.

Quel âge a-t-il?

MARGUERITE.

Vingt ans, madame; c'était toute ma consolation.... Jusqu'au jour de la guerre, j'étais si heureuse, madame! je me portais bien, je pouvais travailler, j'avais de quoi vivre.

LA MARQUISE.

Ma chère bonne femme, soyez tranquille, vous ne manquerez plus de rien.

MARGUERITE.

Oh! madame, vous m'avez donné bien au-delà de mes besoins.... Mais mon fils, hélas! madame, s'il périt, tout ce que vous avez fait pour moi sera peut-être inutile.... Je crains bien que le chagrin....

LA MARQUISE.

Non, non, ma chère amie; le ciel aura pitié de vous, de moi; il daignera nous rendre nos enfants.

MARGUERITE.

Ah! je le prie pour le vôtre comme pour le mien.

LA MARQUISE.

Vous priez Dieu pour mon fils!...

MARGUERITE.

Ah! oui, madame, tous les jours; j'ai même commencé une neuvaine.

LA MARQUISE, *tirant sa bourse et lui donnant de l'argent.*

Tenez, mon enfant.

MARGUERITE.

Madame, en vérité, je n'étais pas venue pour cela.

LA MARQUISE.

Prenez, prenez; gardez cet argent pour votre fils, vous le lui donnerez à son retour.

MARGUERITE, *s'essuyant les yeux.*

Mon pauvre La Tulipe! Excusez, madame; vous savez ce que c'est que d'être mère....

LA MARQUISE.

Écoutez-moi.... j'écrirai à mon fils pour lui recommander le vôtre, et pour qu'il m'en donne des nouvelles; je lui écrirai dès ce soir.

MARGUERITE.

Ah! madame, que vous me soulagez! car si mon fils est blessé, qui est-ce qui en prendrait soin?

LA MARQUISE.

Ah! Dieu! quelles funestes idées! Et si le mien lui-même!...

MARGUERITE.

Pourvu qu'il ne soit que blessé encore!... car, hélas! quand on va à la guerre, il n'y a que Dieu qui sache si l'on en reviendra; et, par malheur, c'est le plus brave qui y trouve le plus de dangers.... Et mon garçon est si hardi, si entreprenant!...

LA MARQUISE.

Allez, mon enfant, allez; restez dans ma maison, je

vous logerai, je prends soin de vous, je vous garderai toujours chez moi.... vous reviendrez me voir; mais, dans ce moment, allez...., j'ai besoin d'être seule.

MARGUERITE.

Dieu vous bénira.... Oui, madame, vous reverrez votre fils, vous le reverrez bientôt en bonne santé.... mon cœur me le dit....

LA MARQUISE.

Ah! pauvre femme!... vous me ranimez : voilà le premier moment de consolation que je goûte..... Embrassez-moi.

Que toute cette scène est vraie et touchante! Cette tendre mère, qui est dans les transes, ne voit rien autour d'elle qui ne condamne ses alarmes comme outrées et excessives; personne ne sent comme elle; tout semble étranger à sa douleur, elle veut être seule. La bienfaisance même, jouissance si douce pour une ame comme la sienne, n'a plus le droit d'interrompre sa solitude.

Elle se refuse au plaisir de voir cette pauvre femme dont elle a fait le bonheur; mais cette femme est mère comme elle, elle a un fils, un fils à l'armée! Qu'elle vienne! Elle est devenue pour la marquise l'être le plus intéressant, le plus précieux; c'est là le cœur qui entendra le sien; ce n'est plus Marguerite, c'est son égale, son amie; le même intérêt, la même situation les rapproche; et comme cet attrait augmente de moment en moment! Combien elle prodigue à cette pauvre

Marguerite de caresses, de bontés, de promesses! Avec quelle crédule simplicité elle embrasse le présage heureux que lui offre cette bonne femme! C'est qu'en effet un cœur violemment agité est susceptible de tous ces mouvements; il se prend à tout ce qu'on lui présente; il ne demande pas mieux que d'être trompé, pourvu qu'on le soulage un moment; voilà bien la nature, et voilà le talent qui sait la surprendre et la peindre.

Les bornes prescrites à ces sortes d'articles ne me permettent pas de m'étendre sur l'analyse de *Zélie* et du *Méchant par air*, deux drames en cinq actes. *Zélie* est le premier ouvrage de la jeunesse de l'auteur. Aussi y a-t-il dans le plan, s'il est permis de le dire, plus d'imagination que de maturité. Les situations ont de l'intérêt; mais les moyens paraissent un peu forcés, et le fond de la pièce est peut-être trop romanesque.

Le Méchant par air est bien intrigué. L'idée de ce caractère n'est pas hors de la nature. Il y a en effet des hommes qui s'efforcent d'être, comme on a dit, pires qu'ils ne peuvent, qui s'imaginent que la méchanceté est de bon air; et qui, ne sachant pas que c'est le plus facile de tous les esprits, aiment encore mieux passer pour avoir celui-là, que de passer pour n'en avoir pas du tout. Mais *le Méchant par air*, de madame la comtesse de Genlis, a-t-il un caractère bien déterminé? Est-ce un homme faible et frivole qu'une vanité déplorable a égaré un moment

·t qui peut revenir au bien? Est-ce un cœur entièrement corrompu par l'habitude de la méchanceté? Voilà ce qui n'est peut-être pas assez marqué dans la pièce; car enfin, un homme qui n'est méchant que par air, doit différer beaucoup de celui qui est né méchant. Au reste, on soumet toutes ces réflexions à l'auteur elle-même, dont les connaissances dans l'art du théâtre peuvent éclairer ses critiques.

La Cloison est originairement un proverbe que l'auteur jouait supérieurement, et dont elle a fait une jolie comédie. Tout l'artifice de la principale scène, où deux jeunes amants que leurs parents ont voulu brouiller et séparer l'un de l'autre s'entretiennent à travers une cloison, consiste à faire répondre l'un des deux personnages, de manière que l'on suppose facilement ce qu'a dit l'autre que l'on n'entend pas. Cette scène est très-bien faite, et produirait sur la scène une illusion agréable. On en peut juger par le trait qui la termine. C'est la jeune personne qui parle après l'éclaircissement et la réconciliation. Les tirets marquent les intervalles où l'amant répond.

« Quelle folie!.... Que j'appuie ma main sur le « mur!.... — Que j'ôte mon gant!.... — Mais com-« ment vous indiquer la place?.... — En frappant..... « En vérité, je n'ose. — Je n'ose..... — Allons, al-« lons, ne vous fâchez pas. — (A elle-même). C'est « d'une folie, d'une enfance!.... — Mais, attendez « donc que j'aie ôté mon gant!.... (Elle appuie sa

« main sur le mur, en frappant doucement.....) —
« Eh bien, entendez-vous? Elle y est, elle est là,
« là..... (Elle retire sa main vivement). Ah! c'est
« singulier..... Mais c'est comme s'il avait réelle-
« ment baisé ma main; je l'ai senti..... J'ai rougi.....
« Mais je crois qu'il me voit..... etc. »

Il faut bien au surplus, chaque fois que l'on a à parler de madame de Genlis, que le plaisir d'avoir à répéter les mêmes éloges fasse oublier l'embarras de les varier. C'est toujours la même pureté dans le style, la même grace, la même connaissance du cœur humain et des mœurs du monde. Sa fécondité sur-tout paraîtrait inconcevable, si l'on ne se souvenait que lorsqu'un auteur a long-temps médité sur son art, et accru ses forces dans le silence, ses ouvrages peuvent se succéder avec rapidité, sans avoir été produits avec précipitation.

LETTRES

SUR LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU,

PAR M. GINGUENÉ.

(1er EXTRAIT.)

Mercure, 20 oct. 1792.

AVANT de rendre compte, comme je m'y suis engagé, de l'ouvrage intitulé : *Rousseau considéré comme un des premiers auteurs de la révolution*, par M. Mercier, j'ai cru devoir mettre d'abord en avant quelques observations sur les lettres qui parurent l'année dernière, et qui, malgré une apparence de modération et une profession d'impartialité, sont pourtant très-partiales. Elles sont d'ailleurs estimables, étant écrites en général avec esprit, avec intérêt et avec goût. L'examen successif de ces deux ouvrages sur Rousseau, me donnera lieu de détruire à-peu-près toutes les idées fausses que l'esprit de parti a répandues, tant sur son compte que sur celui de quelques gens de lettres, relativement à ses démêlés avec eux ; j'indiquerai le principe de ces injustices, et je rétablirai les faits. On a dû voir que l'intérêt de la

vérité et de l'instruction est le mobile principal qui me détermine ordinairement dans le choix des ouvrages dont j'essaie l'analyse, parmi cette foule de nouveautés inutiles dont les titres seuls formeraient des volumes, et dont l'extrait ne serait, le plus souvent, qu'une inutilité de plus. Il ne manque pas de feuilles et de journaux de toute espèce pour les annoncer *tous les jours*: nous qui n'avons qu'une feuille d'impression par semaine, nous sommes obligés d'économiser un espace étroit; et nous songeons moins à le remplir pour le moment, au gré des convenances personnelles, qu'à en former une suite de mémoires philosophiques, littéraires et politiques, qui puissent mériter d'être relus.

Il faut d'abord avouer que, depuis la mort de Rousseau, et long-temps avant que la révolution eût ajouté un grand titre à sa mémoire, il s'était déclaré en sa faveur une sorte de fanatisme poussé jusqu'à l'intolérance la plus intolérable. On eût dit qu'il n'était pas permis d'attaquer une de ses opinions, ni de lui trouver un tort, ni de mettre la moindre restriction dans les louanges qu'il avait méritées. On ne répondait que par des cris de rage aux critiques les plus mesurées, aux reproches les plus fondés; et l'on a même souillé les éditions de ses ouvrages de libelles atroces contre les plus honnêtes gens et les écrivains les plus célèbres, tels que d'Alembert et Hume, uniquement parce que Rousseau les avait maltraités.

cette animosité furieuse tenait à des jalousies littéraires qui avaient alors de l'importance; elle s'est amortie, non-seulement par la mort des personnages intéressés, mais encore plus par les grands changements qui ont absorbé tous les petits intérêts dans celui de la chose publique. Alors ce ne fut plus l'ennemi de Voltaire, de Diderot, de Hume, de d'Holbach, de d'Alembert, d'Helvétius, que l'on considéra dans Rousseau; ce fut un des principaux moteurs d'une révolution politique qui allait influer sur le reste de l'Europe : et en même temps que le juste sentiment du bien qu'il avait fait ou préparé consacrait son nom et sa cendre par une apothéose nationale, on s'aperçut du danger qu'il y aurait à le reconnaître comme une autorité irréfragable, puisque, graces à ses contradictions et à ses opinions outrées, ses écrits devenaient un arsenal commun où nos ennemis allaient chercher des armes contre nous, comme nous en trouvions contre eux.

Je crus devoir avertir particulièrement les patriotes de cet écueil où ils risquaient de se heurter, dans ma réponse au gros ouvrage de l'ex-ministre Calonne contre la révolution française. J'ajouterai que c'est sur-tout depuis que nous sommes libres, qu'il ne nous convient plus de jurer par aucune autre autorité que celle de la raison. C'est un reste d'habitude servile, que d'assujettir son opinion à une réputation quelconque : c'est le caractère d'un esprit libre, de juger ce qu'il honore; et

j'ose dire que ce caractère a toujours été le mien. Je dois le répéter aujourd'hui, que je vais réfuter M. Ginguené; je dois établir d'abord le droit général de dire la vérité, et le devoir que je me suis prescrit de la dire toujours. Je n'ai jamais ni excusé un mort, ni dissimulé aucun des défauts de Voltaire, dont j'étais l'élève et l'ami : on ne doit donc pas trouver mauvais que je m'explique avec la même sincérité sur Rousseau, avec qui je n'eus jamais aucune espèce de liaison, et dont je puis dire, en me servant des expressions connues de Tacite : *Mihi nec beneficio, nec injuriâ cognitus.* Jamais il ne m'a fait ni bien ni mal.

M. Ginguené paraît croire que ses lettres lui feront beaucoup d'ennemis. Cette crainte est mal fondée. A peine reste-t-il deux ou trois personnes de celles qui sont attaquées dans *les Confessions ;* et la révolution, comme je viens de le dire, a fait oublier les travers et les torts particuliers de Rousseau, pour ne voir en lui que le défenseur des droits de l'homme. Telle est la disposition générale, très-favorable assurément aux apologistes et aux panégyristes, mais qui l'est beaucoup moins à l'équité sévère de ceux qui, en prisant les services qu'il a rendus, ne poussent pas l'idolâtrie jusqu'à prétendre qu'il ait eu raison contre tout le monde, et c'est à-peu-près ce que prétend M. Ginguené; c'est dans ce dessein qu'il a publié ses lettres.

En voici le début :

« Non, madame, vous ne vous êtes point trompée. Ce que vous nommez votre instinct, et qui n'est autre chose en vous que l'aperçu d'un esprit juste et le sentiment d'une ame délicate, vous a mieux servie que la prétendue finesse des beaux esprits et la froide raison des philosophes.
« Vous êtes restée fidèle à votre admiration pour
« Jean-Jacques, même après la lecture de ces ter-
« ribles *Confessions*, qui ont effarouché tant de
« consciences peu timides, et paru lui enlever
« tant de partisans qu'il n'avait pas. »

Ce début est remarquable; à ce ton tranchant et affirmatif, à ces injures prodiguées par avance à ceux qui ne penseront pas comme l'auteur, il y a d'abord à parier, suivant les vraisemblances morales, qu'il aura tort. L'humeur et la jactance ne sont guère les compagnes de la raison. Que M. Ginguené soit persuadé que son opinion est l'aperçu d'un esprit juste et le sentiment d'une ame délicate, qu'il affirme qu'on ne s'est pas trompé, parce qu'on pense comme lui, cela n'est pas modeste, et l'on reconnaît là le ton ordinaire de ceux qui ont d'autant plus de confiance pour décider, qu'ils ont moins de moyens pour démontrer: passe encore cependant si l'on n'y joignait pas les injures. Mais pourquoi donc serait-on condamné à n'avoir qu'une prétendue finesse d'esprit et une froide raison, si l'on n'est pas de l'avis de M. Ginguené sur *les Confessions*? Pourquoi n'aurait-on qu'une conscience peu timide, si

l'on pense que la morale et la vérité sont en effet blessées dans ses *Confessions?* Et qu'importe à la question que cette dame soit restée fidèle à son admiration pour Jean-Jacques? Et moi aussi, comme tant d'autres, je n'ai pas cessé de l'admirer, quoique j'aie blâmé ses *Confessions*: c'est que l'admiration et le blâme ne doivent point avoir une étendue universelle, et que l'un et l'autre admettent et même exigent de la mesure. Et que font là les partisans qu'il avait ou qu'il n'avait pas? Ne voilà-t-il pas la misérable manie de réduire tout à l'esprit de parti? Il ne faut être ni partisan ni improbateur, de manière à louer tout d'un côté, et à tout blâmer de l'autre. Soyez partisan de Rousseau dans ce qu'il aura fait de bien, son improbateur dans ce qu'il aura fait de mal. Ceux qui ne se renferment pas dans cette limite ne méritent pas d'être comptés pour quelque chose dans l'examen d'une question, soit littéraire, soit morale. N'est-il pas à-la-fois très-simple et très-juste de motiver son avis le mieux qu'on peut, sans invectiver contre ceux qui sont d'un avis contraire? Pour moi, qui vais prouver, autant qu'il me sera possible, que celui de M. Ginguené n'est nullement équitable, j'en conclurai seulement, non pas qu'il manque de délicatesse d'ame, ou de finesse d'esprit, ou de conscience, mais que son enthousiasme pour Rousseau a égaré son jugement.

Il prétend d'abord que le conseil que donna

ıclos à Jean-Jacques d'écrire ses Mémoires, est
ıe autorité décisive. Nullement; car il ne s'agit
ıs de savoir si Jean-Jacques a eu le droit d'écrire
s Mémoires : il l'avait comme tout autre: qui
ı doute? Mais a-t-il dû les écrire comme il a fait,
l'a-t-il fait de manière à inspirer une grande
ınfiance aux hommes qui savent réfléchir? C'est
question. M. Ginguené l'a envisagée de manière
u'il présume que cette discussion sera peut-être
la fin l'éloge de Rousseau. Cela est vrai: mais
ajoute que ce ne sera point son panégyrique.
listinction frivole; car un panégyrique n'est au-
:e chose qu'un éloge en forme oratoire. Quant
u fond, s'il entend par panégyrique un éloge où
out est vu en beau, et où les torts et les défauts
ont convertis en actions et en qualités louables,
'est précisément ce qu'il a fait.

A propos de Duclos, il rappelle ce que Jean-
acques lui écrivit : « Comment faites-vous pour
penser, être honnête homme, et ne pas vous
faire pendre? »

Sans prendre à la lettre cette expression plai-
ıante, il est sûr que ceux qui n'avaient pas vu le
nonde de près pouvaient s'étonner que Duclos,
ıvec sa probité et son ton de franchise, fût si
ɔien traité par le gouvernement; et je puis, en
ɔassant, dire pourquoi : c'est que Duclos, assez
hardi dans ses propos, et même brusque dans son
langage et ses manières, était très-circonspect dans
ses écrits et dans sa conduite. Il connaissait par-

faitement le monde, et savait au juste ce qu'il pouvait se permettre sans risque, et ce qu'il devait s'interdire. Jamais il n'écrivit un mot contre la religion, ce qui était alors un grand point; jamais il n'attaqua le gouvernement, ce qui était encore plus capital. Il mit dans ses considérations une assez grande sévérité de morale, mais jamais le ton ni l'intention de la satire. En particulier, il ménageait beaucoup les grands; et on lui savait d'autant plus de gré de cette retenue, qu'on aurait pu avoir à craindre davantage de sa tournure d'esprit, qui était piquante et heureuse en traits saillants et en bons mots. Voici un exemple de cette retenue dans une circonstance remarquable. Il était Breton, et avait pris fort à cœur l'affaire de La Chalotais. Il savait qu'on épiait sa conversation dans les Tuileries, où il allait tous les jours, et où il avait coutume de parler très-haut. Il affecta de répéter plusieurs jours de suite à tous ceux qui lui parlaient de cette affaire (et l'on ne parlait pas d'autre chose): Je n'ai rien à dire, je ne dirai jamais rien contre M. le duc d'Aiguillon; je sais le respect que je lui dois; mais pour Calonne, oh! je ne m'en gêne pas; c'est un cadavre que l'on dissèque à l'amphithéâtre de Saint-Côme. Voilà ce que j'ai entendu dix fois; voilà les phrases et la politique de Duclos. Il savait que le duc d'Aiguillon était un grand seigneur et puissant, et soutenu alors par la cour, dont la cause était la sienne: il se taisait sur lui.

Il savait en même temps que Calonne n'était qu'un jeune maître des requêtes, qui faisait ses premières armes en intrigue, et qui avait débuté d'une manière si odieuse, que la cour même en rougissait, et l'abandonnait; en conséquence, il *disséquait* Calonne. Cette discrétion pourrait s'appeler aujourd'hui d'un autre nom; mais il est juste d'avouer qu'il était alors très-permis à un honnête homme de ne pas tout dire, d'autant plus qu'il n'y aurait eu à s'exposer ni honneur ni profit; on n'y aurait vu que de l'imprudence.

« Il connaissait à fond le philosophe méconnu « dont il resta toujours l'ami, quoiqu'il vécût au « milieu de ceux qui couvraient une haine impla- « cable du voile de l'intérêt et de l'amitié. » Ces assertions sont gratuites; c'est affirmer d'avance ce qui est en question. Il faut savoir qui a été l'agresseur, qui a eu les premiers torts, et ce n'est assurément pas sur les *Confessions* d'un homme qui est juge et partie dans sa propre cause, que l'on peut taxer ainsi de méchanceté et d'hypocrisie des hommes généralement estimés de tous ceux qui les ont connus. Il faut des faits, et l'on va voir que M. Ginguené n'en cite ou n'en prouve aucun.

Il est facile de *rester l'ami* d'un homme qu'on ne voit point. Duclos avait été celui de Jean-Jacques; il lui rendit des services à la cour, et contribua de son crédit à y faire représenter *le Devin du village*, que Rousseau lui dédia:

mais depuis qu'il eut quitté Paris, ils n'eurent plus guère de correspondance l'un avec l'autre. Quant à l'opinion que Duclos en avait, je sais par moi-même qu'il le regardait comme un homme plein de génie, mais qui n'avait pas le cerveau bien sain.

M. Ginguené veut bien avouer que *ce n'est pas à tort qu'on lui reproche d'avoir révélé l'inconduite de sa maman chérie, madame de Warens; d'avoir appris aux âges futurs les liaisons de quelques autres femmes, de deux sur-tout, dont l'une fut long-temps son amie, et dont l'autre lui inspira la plus forte passion.* C'est quelque chose que ces aveux. Ce qui suit est fort singulier. « Voilà, je crois, tous les reproches qu'on peut « lui faire, et qu'on ne ferait même pas à tout « autre que lui. » Pourquoi donc? « Et quel est « l'auteur de mémoires qui en ait écarté les in- « trigues d'amour et les galanteries? » Si c'est des mémoires réellement écrits par ceux dont ils portent le nom, que l'auteur veut parler ici, on lui répondra qu'on n'en connaît point où il soit question d'autres *galanteries* que de celles qui sont liées dans l'histoire aux évènements publics. et par conséquent à peu près connues de tout le monde; et certes il n'en est pas ainsi des *intrigues* très-particulières détaillées dans *les Confessions.* Personne n'a le droit d'apprendre au public et à la postérité l'histoire galante des femmes de la société privée avec lesquelles il a vécu, et la rai-

on en est sensible: c'est que cela s'appelle mé-dire sans nécessité, sans utilité quelconque, et par conséquent faire du mal aux individus sans aucun avantage pour le public. Je demande à présent à M. Ginguené si l'on peut excuser cette conduite sans blesser la morale, et ce que deviendrait la société si tant de personnes, qui, sans avoir le talent de Rousseau, ont vécu beaucoup plus que lui dans le monde, ont eu des aventures beaucoup plus curieuses et plus intéressantes que les siennes, se croyaient permis de publier ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont obtenu, ce qu'on leur a dit, ce qu'ils ont vu?

M. Ginguené se félicite d'avoir *réduit de beaucoup ces reproches faits à Rousseau;* et pourtant il craint encore *de les avoir poussés trop loin, d'avoir fait trop bonne la part de la haine et de l'envie.* Et pourquoi toujours *la haine et l'envie?* Quoi! l'on ne peut avoir de sang-froid un avis sur Rousseau! L'on ne peut blâmer sa conduite et ses *Confessions* sans *haine* et sans *envie!* Il n'y a plus dans le monde de juges désintéressés, dès qu'il s'agit de Rousseau! Est-il possible qu'un homme d'esprit se jette sans cesse dans ces éternels lieux communs de l'esprit de parti, et ne s'aperçoive pas que c'est ainsi qu'on écrit un plaidoyer, et non pas un examen raisonné et impartial?

Qui peut douter en effet que l'auteur n'ait eu pour principale vue de faire, en forme de *lettres*,

une espèce d'apothéose de Rousseau, et de lui sacrifier en victimes tous ceux qui eurent le malheur de lui déplaire? Qui peut en douter, en voyant l'étrange manière dont l'auteur procède dans sa première *lettre*, et le ton déclamatoire de son apologie! « Quant à ceux qu'il regarda comme ses véritables ennemis, comme joignant au malin vouloir le talent et le pouvoir de nuire, ce n'est pas encore ici le lieu de décider s'ils étaient tels en effet; mais si, les jugeant ainsi, et ayant de si fortes raisons pour le croire, il a dû parler d'eux comme il a fait. » Cette façon de raisonner est vraiment plaisante. Jamais le plus subtil avocat manceau n'a rien minuté de plus insidieusement sophistique. Aussi l'auteur ne peut s'empêcher de le sentir lui-même; il se fait l'objection que je lui faisais tout à l'heure, et que j'ai dû lui faire, parce qu'en la prévenant, il n'y répond point du tout. « On dira que je décide ce qui est en question.... Non, je reviendrai sur cela dans la suite, mais à présent je ne décide point; je présume et je suppose vrais les faits que Rousseau leur impute, et je dis que d'après ces faits, d'après l'intime conviction qu'il avait de leur réalité, il n'a point passé les bornes d'une défense et d'une vengeance légitime. »

Quand on a lu les *lettres* qui suivent, voici exactement à quoi revient cette rare argumentation: il est bien sûr que si les ennemis de Rousseau ont eu envers lui tous les torts dont il les ac-

cuse, il a eu raison d'écrire contre eux ce qu'il a écrit. Mais comme c'est là précisément ce dont il s'agit, commençons par n'en rien dire; laissons la question de côté pendant cent pages, afin de pouvoir en attendant m'exprimer dans ces cent pages comme si j'avais déja prouvé ce que l'on conteste, afin de déployer toute mon éloquence en louanges pour Rousseau, et en invectives contre ses ennemis, et nous verrons après s'il avait tort ou raison.

N'est-ce pas là le cas de répondre : *Eh! Bélier, mon ami, commence par le commencement.* Mais M. Ginguené répliquera, comme l'intimé à propos de son exorde : *Ce commencement, c'est le beau.* Il est vrai que le bon sens répliquera, à son tour, comme Dandin, *C'est le laid.* Comment, en effet, supporter cet amas de phrases ou louangeuses ou diffamatoires, et toujours, de l'aveu de l'auteur, hypothétiquement hasardées? Comment se faire à ce ton d'affirmation dans les conséquences, quand le principe est encore une supposition? Comment n'être pas révolté du sophisme qui perce dès les premières lignes, quand l'auteur, dans la même phrase, nous dit que *ce n'est pas ici le lieu de décider*, et par conséquent paraît douter encore, et parle ensuite affirmativement des *raisons si fortes qu'avait Rousseau pour écrire ce qu'il croyait?* Reconnaître ces *raisons* comme *si fortes*, n'est-ce pas *décider* en disant qu'on ne *décide* point? Quelle logique! Aussi, lorsque j'ai

parlé de ces *lettres* comme étant écrites avec esprit, cet éloge ne s'appliquait nullement à la discussion qui devait en être l'objet principal: c'en est en même temps et la moindre partie et la plus faible. Ce qu'il y a de louable, ce sont les détails où l'auteur aime à se répandre sur les différents mérites d'exécution qui caractérisent le grand écrivain dans les *Confessions* de Rousseau, sur la vérité des sentiments, sur le charme des peintures, sur l'éloquent abandon du style, sur l'art et la variété des portraits, etc., etc. Dans tout cet exposé, l'auteur a bien vu, bien senti, bien rendu ce qu'il sentait, et ce que les autres ont senti comme lui: s'il n'eût songé qu'à louer Rousseau comme écrivain, il n'eût mérité lui-même que des éloges, parce que toutes les ames se seraient rencontrées avec la sienne; mais il a prétendu justifier l'homme: et faut-il s'étonner qu'il n'y ait pas réussi? Rousseau lui-même, qui n'a écrit ses *Confessions* que pour cela, n'y a sûrement pas réussi aux yeux des hommes éclairés; et l'on conviendra que Rousseau ne pouvait pas avoir un meilleur avocat que lui-même.

Il faut que M. Ginguené s'en soit douté; car dès qu'il en vient enfin à cette apologie, qu'à la vérité il semblait craindre et reculer le plus qu'il pouvait, vous retrouvez la méthode de Rousseau, des conjectures, des inductions, des suppositions, des probabilités prétendues; pas un fait, pas une preuve; et jugez combien cette cause est mau-

vaise, puisque l'auteur des *Confessions*, en se permettant de noircir et de diffamer de toute manière ceux qu'il appelle ses ennemis, leur fait évidemment un mal réel, et que tout le mal qu'il prétend qu'on lui a fait est absolument en conjectures et en soupçons. Le contraste est frappant, et jamais on ne s'en tirera; c'est ce que je vais démontrer par les allégations mêmes de son apologiste.

Je passe rapidement sur le tableau que trace l'auteur, de la vie que menait Rousseau depuis l'époque de sa sortie de France, et qui consistait principalement à herboriser ou à faire de la musique. Je ne veux pas incidenter sur chaque trait; ce serait à ne pas finir. J'ose assurer qu'en général cet exposé n'est guère qu'une déclamation; que l'auteur en tire des inductions fausses, qu'il s'extasie à tout propos et hors de propos. Il n'est point du tout étonnant, par exemple, que Jean-Jacques n'ait rien répondu à un jeune étourdi qui l'apostropha publiquement dans la galiote, sur sa croyance, sur ses écrits, etc. Le silence du mépris était assurément la seule réponse en pareil cas, et il n'y a pas un homme de sens qui en eût fait une autre. Il ne fallait pas nous dire non plus que *le goût de la botanique et de la musique suffirait seul pour prouver que Jean-Jacques fut toujours bon et sensible*. Quand on s'est réduit à vivre seul, il faut bien s'occuper de quelque chose; on ne peut pas écrire toujours, et la musique et l'her-

borisation sont des délassements. Il fallait encore moins nous assurer dans une même phrase, que Rousseau s'exagère toujours *la rage et les intelligences* de ses persécuteurs, *et toujours cependant les oublie*. Rien n'est plus formellement démenti par les faits. Il n'est que trop manifeste que Rousseau *n'oubliait jamais les persécutions* qu'il rêvait; et plût au ciel que M. Ginguené eût raison! Rousseau n'eût pas été si malheureux, s'il n'eût pas été visionnaire. Les fantômes étaient toujours dans sa tête, et se reproduisaient sous sa plume.

M. Ginguené s'écrie, en finissant ce tableau très-peu fidèle: « Et Jean-Jacques était un méchant! » Non, je ne le crois pas plus que M. Ginguené, et fort peu de gens le croient. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il fut. Poursuivons. « Et les bonnes « gens, les honnêtes gens étaient, sans doute, ceux « qui l'avaient fait chasser de France; les honnêtes « gens étaient ceux qui l'avaient fait exclure de « Genève sa patrie; qui l'avaient assiégé dans un « asyle où toute la protection de Frédéric-le-« Grand ne put le défendre; qui le reléguèrent « dans une misérable petite île; qui l'en arrachè-« rent, etc. »

Non, ceux qui firent tout cela n'étaient ni *de bonnes gens* ni *d'honnêtes gens*. Mais sont-ce bien ceux qu'imaginait Rousseau, qui lui ont fait tout ce mal! Est-ce à Voltaire, à Hume, à Diderot, à d'Alembert, à d'Holbach, etc., qu'il faut s'en pren-

lre ? Tout ce que vient de rappeler M. Ginguené, ces hommes-là voulaient-ils ou pouvaient-ils le faire? En vérité, je lui en demande pardon : mais instruit comme je le suis sur les faits, je ne puis m'empêcher de rire quand je le vois s'échauffer si bonnement pour réaliser les rêveries d'un autre ; s'épuiser en combinaisons, en calculs, en interprétations, pour deviner ce qui n'est pas ; donner la question à son esprit pour trouver des coupables où il n'y en a pas, et ne pas les voir où ils sont. Il y a un moyen bien simple de faire tomber les explications forcées; c'est d'en donner qui soient toutes simples et naturelles; c'est ce que je ferai, et avec tant de clarté, que j'oserais présumer que M. Ginguené lui-même, qui, sans doute, ne cherche que la vérité, la reconnaîtra où elle est. Comme il n'a pu avoir aucun intérêt à se tromper, il me paraît évident que ses *lettres* sont d'un homme à qui la lecture des *Confessions* et le style magique de Rousseau ont tourné la tête. Il n'est assurément pas le seul; car la folie d'un homme de génie est contagieuse. Jean-Jacques a fait voir des revenants à M. Ginguené, comme Cagliostro en faisait voir à ses adeptes, et pourtant Cagliostro n'était rien moins qu'un homme de génie. Mais le merveilleux d'un charlatan en impose aux sots, comme le merveilleux du talent en impose aux gens d'esprit : voilà toute la différence.

Je le prie encore de considérer que, depuis ma première jeunesse, j'ai passé ma vie avec la plupart

des hommes célèbres dont il s'agit ici ; que j'ai connu plus ou moins tous les personnages des *Confessions*, que leurs sociétés étaient les miennes; que par conséquent il ne doit pas être surpris que je rétablisse dans toute leur vérité bien des faits qu'il n'a pas été à portée de voir d'aussi près que moi. Il aurait tort de m'opposer là-dessus que mon témoignage peut être suspect, en raison même de mes liaisons. Je lui répondrai (et il ne me démentira pas) que j'ai toujours regardé comme mon premier devoir, de dire la vérité; que jamais aucun de ceux qui m'ont attaqué de toutes les manières, ne m'a convaincu d'un mensonge; que quand je ne crois pas devoir dire la vérité, je me tais et ne la contredis pas; que s'il avait raison sur les gens qu'il accuse, je garderais le silence; que s'ils avaient été coupables de ce qu'il leur impute, je n'aurais pas vécu long-temps avec eux; et que quand j'ai eu occasion de parler d'eux au public, après leur mort (au lycée), je ne les ai nullement flattés, et qu'aujourd'hui je serais disposé moins que jamais à flatter personne. Après cette profession de foi, j'entre en matière.

Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau, par M. Ginguené.

(2e EXTRAIT.)

Pour procéder par ordre (et c'est ainsi que procèdent ceux qui cherchent la vérité de bonne foi), commençons par la première disgrace de Rousseau, le décret du parlement de Paris, qui l'obligea de quitter la France en 1762, après la publication de l'*Émile*. C'est aussi le premier article du résumé que j'ai cité ci-dessus : « *Les* « *honnêtes gens, les bonnes gens* étaient, sans « doute, ceux qui l'avaient fait chasser de France !.» M. Ginguené pense sur cet article comme Rousseau ; il dit comme lui que *c'est là que commence à s'ourdir autour de lui cette trame invisible.... dont il s'exagéra plutôt la force que l'existence.* Je n'examine pas comment on s'*exagère une existence* : il importe peu que l'auteur se soit mal exprimé ; il croit à *l'existence de cette trame ;* il croit que l'arrêt du parlement et la fuite de Rousseau en furent les suites ; il confirme dans un précis de toutes les circonstances détaillées dans les *Confessions*, tous les soupçons, toutes les conjectures de Rousseau. Il affirme que Rousseau *ne s'est point trompé sur cette affaire ;* il trouve *très-vraisemblable qu'on ne voulût que l'effrayer et le forcer à s'enfuir.* Or, ce qui résulte du récit de Jean-Jacques

c'est que toute *cette affaire* fut une intrigue entre le duc de Choiseul, alors ministre, et la maréchale de Luxembourg, qu'il suppose *ses ennemis*: l'un, parce qu'il l'avait loué dans le *Contrat Social* d'une manière qui lui avait déplu; l'autre, parce qu'il lui avait communiqué en manuscrit les aventures d'Édouard Bomston, dans lesquelles se trouvait un caractère de femme dont la méchanceté pouvait ressembler à celle dont on avait accusé, pendant un temps, cette même maréchale de Luxembourg. Remarquez même qu'en supposant cette intrigue, il faut croire que le prince de Conti et le maréchal de Luxembourg, que Rousseau lui-même met tous deux à l'abri de tout soupçon, et qui tous deux, le premier sur-tout, se mêlèrent beaucoup de toute *cette affaire*, furent assez imbécilles pour être les dupes et les instruments d'une détestable intrigue; qu'il faut croire aussi que M. de Malesherbes, à qui Rousseau rend une exacte justice sur sa probité et sa droiture, fut dupé de même dans tous les soins qu'il se donna, de concert avec madame de Luxembourg, pour que l'*Émile* fût imprimé en France, et valût quelque chose à l'auteur; qu'enfin il faut croire que la maréchale de Luxembourg, qui, pendant deux ans, avait comblé Rousseau de tous les témoignages possibles d'amitié et d'affection, avait fini par se mettre dans la tête le beau projet de se liguer avec le parlement et le duc de Choiseul, pour bannir de France un

homme de lettres, pauvre et malade, qu'elle avait accueilli dans sa maison, qu'elle y logeait en ce même moment, que le bon maréchal son époux aimait cordialement, et de violer ainsi par le plus lâche et le plus odieux complot tous les devoirs les plus communs de l'honnêteté, de l'amitié, de l'hospitalité : voilà ce qui paraît *vraisemblable* à M. Ginguené.

Mais pour supposer d'un côté tant de perversité gratuite dans ceux qui trompaient, et de l'autre tant de simplicité et même de bêtise dans ceux qui étaient trompés, il faudrait au moins pouvoir dire que ce qui se passa au sujet de l'*Émile* ne saurait s'expliquer autrement : encore serait-ce fort mal raisonner ; car il est beaucoup plus simple que les ressorts secrets d'une aventure d'éclat restent ignorés (et il y en a cent exemples), qu'il ne l'est que tant de gens agissent comme des pervers ou des sots quand ils ne sont nullement connus pour tels, et qu'il n'y a aucun motif plausible et suffisant pour qu'ils le deviennent. Mais que sera-ce s'il est de toute évidence qu'il n'arriva rien à Rousseau, pour son *Émile*, que ce qui devait arriver tout naturellement sous un gouvernement tel que celui que nous avions alors ; rien que ce qui était arrivé déja en pareil cas, rien que ce qui arriva encore depuis ? C'est ce qu'il est facile de démontrer par les faits.

« On voit dans les *Confessions* (dit M. Ginguené) « quelles peines Jean-Jacques s'était données,

« quels efforts de mémoire et de combinaison il
« avait faits pour s'expliquer à lui-même *par quelle*
« *bizarrerie* cruelle ce qu'il regardait avec raison
« comme le plus beau présent qu'il eût fait aux
« hommes, lui avait mérité une telle récompense. »

On peut pardonner à Jean-Jacques de s'être donné cette déplorable *peine* : il était dès-lors atteint de cette maladie trop réelle qui, logée dans son cerveau à côté du génie, devint enfin au vu et au su de tout le monde et de l'aveu de M. Ginguené, une démence complète ; mais comment concevoir que M. Ginguené se donne aussi tant *de peines* pour partager cette folie, qui n'a pas chez lui la même excuse? Quoi! c'est lui qui trouve *bizarre* qu'un bel ouvrage ait alors attiré, en France, des persécutions à son auteur pour toute *récompense?* Eh! bon dieu! d'où vient-il donc et où a-t-il vécu? Vous verrez que la chose était sans exemple! vous verrez que ce n'était pas à cause de *Télémaque*, ouvrage qui en vaut bien un autre, que Fénélon passa le reste de ses jours dans la disgrace, quoiqu'il eût dans ce pays et à la cour une existence bien autrement étayée que celle de Rousseau! vous verrez qu'il est *très-bizarre*, très-extraordinaire, très-incompréhensible que le parlement et le clergé fussent des oppresseurs arbitraires, moitié fanatiques, moitié hypocrites, et que le ministère les laissât faire! En vérité l'on serait tenté de croire que, dès qu'il s'agit

le Rousseau, c'est un parti pris de délirer et de ne pas voir ce qui crève les yeux.

En quatre mots et pour conclusion, Rousseau, dans son *Émile*, insère un traité en forme où il sape les fondements de ce qu'on appelle la foi; où il soumet les mystères à la raison; où il attaque les prêtres, encore bien plus que la religion, ce qui est, comme on sait, un bien plus grand crime; où il prouve qu'il n'y a rien de commun entre la religion des prêtres et celle de l'Évangile; et il met son nom à cet ouvrage, et dans quel temps? Quand un parlement janséniste a déclaré la guerre aux jésuites; quand ce parlement, pour ne pas donner prise à ces mêmes jésuites, qui affectent de confondre leur cause avec celle de la religion, se croit obligé d'afficher le plus grand rigorisme sur tout ce qui intéresse la religion. La politique se joint donc au fanatisme pour armer l'autorité parlementaire contre un livre assurément très-religieux en morale, mais très-anti-chrétien. Il y a plus: s'il se fût contenté de supprimer l'ouvrage par arrêt, après le réquisitoire d'usage, il n'y avait rien à lui dire: tout était selon les formes et l'esprit de ce tribunal. Mais il avait coutume de ne mettre de bornes à sa juridiction que celles qu'il lui plaisait d'y mettre, et de sévir arbitrairement contre les auteurs. C'est ainsi qu'il avait obligé l'auteur du livre de l'*Esprit* à faire une rétractation juridique, et que

le censeur Tercier avait été privé de sa place dans les bureaux des affaires étrangères, pour avoir approuvé le livre. Le parlement décrète Rousseau de prise de corps sans l'entendre, et quoique l'*Émile*, répandu en France, fût revêtu d'un privilége des états-généraux de Hollande: c'était une violation du droit des gens et du droit naturel; car d'abord il fallait entendre l'auteur, et savoir si c'était par son fait qu'un livre imprimé en Hollande, avec approbation, était devenu public en France. Mais qui ne sait que le parlement de Paris, soit orgueil, soit ignorance, soit l'un et l'autre à la fois, n'avait aucun égard ni au droit naturel, ni au droit des gens, et ne paraissait pas même en avoir d'idée? Qui ne sait que, quelques années après, il en donna une preuve bien plus révoltante? Un ministre de l'église anglicane épouse en secret, à Londres, la fille d'un lord, et vient avec elle à Paris. La famille de son épouse proteste de nullité du mariage. Il était clair que c'était un procès à juger par les tribunaux anglais, et que, quel que fût le jugement, les deux époux, légitimes ou non, devaient jouir en France du droit d'hospitalité. Point du tout. On intrigue auprès de la chambre des vacations, qui commence par jeter dans un cachot le ministre anglais. Jamais les lois des nations n'avaient été plus insolemment violées; heureusement le prisonnier s'adresse au célèbre avocat Target, qui jouissait au barreau, non-seulement

d'une grande réputation de talent, mais même d'une grande considération personnelle. Il osa prendre la défense de l'opprimé; et son plaidoyer ne fut autre chose qu'une leçon du droit des gens, la première peut-être qu'un avocat eût osé adresser à l'ignorance arrogante de ces messieurs qui se croyaient les juges du monde entier. Cette hardiesse lui réussit, et le parlement cassa son arrêt; mais qui pouvait effacer l'opprobre d'en avoir rendu un de cette nature, que des jeunes gens de dix-huit ans, un peu instruits, eussent été incapables de prononcer?

Tel était le parlement; il ne suivait assurément aucune impulsion particulière contre Rousseau; il ne songeait pas même à lui faire du mal; il ne songeait qu'à rivaliser de zèle religieux avec l'archevêque et le clergé; et l'auteur d'*Émile* n'était à ses yeux, comme tout autre écrivain, qu'un reptile qu'il écrasait en passant. Il est si vrai qu'il n'avait aucune animosité personnelle, que le prince de Conti, qui avait du crédit dans ce corps, obtint facilement qu'on ne pressât pas l'exécution du décret, et qu'on laissât à Rousseau le temps de partir. Le ministère ne se mêla de rien, parce que, dès qu'il s'agissait de religion, on aurait très-mal fait sa cour au très-chrétien Louis XV, si l'on eût voulu s'opposer à l'animadversion des tribunaux, et parce que le clergé joignait ses clameurs aux poursuites parlementaires. Il n'y avait nulle raison pour que le

duc de Choiseul se compromît avec le parlement pour la cause d'un homme de lettres, qui, dans toutes les idées reçues, avait tort au moins d'avoir mis son nom à son ouvrage. Il est certain qu'en pareille circonstance un ministre n'eût pas défendu son meilleur ami. Voltaire, pour la très-innocente bagatelle du *Mondain*, avait été forcé de quitter Cirey, et de s'enfuir en Hollande, quoiqu'il eût à la cour des amis puissants. Helvétius n'évita le même sort et une condamnation juridique qu'en consentant à l'humiliation de se rétracter publiquement. De nos jours, l'auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes* a été banni comme Rousseau pour avoir eu l'imprudente confiance de se nommer à la tête d'un ouvrage qui avait été toléré jusque-là sans nom d'auteur. Il en fut donc de Rousseau, en cette occasion, comme de tous les autres; et chercher là-dedans des *manœuvres* et des *intrigues*, et des *trames*, c'est chercher des étoiles en plein midi.

Rousseau se persuade que, s'il n'eût pas pris la fuite, le décret n'eût pas eu lieu, et M. Ginguené se plaît à le croire comme lui, ou qu'au moins il eût fort embarrassé le parlement de Paris. Ces présomptions n'ont pas le moindre fondement; dans les formes que l'on suivait, le décret devait suivre la réquisition du procureur-général; et c'était bien le parlement que Rousseau pouvait embarrasser! On n'embarrasse que ceux qui raisonnent ou qui écoutent; si Jean-

acques se fût laissé arrêter, s'il eût été inter-
'ogé autrement que par un rapporteur, ce qui
st douteux, tout l'interrogatoire se serait borné
 savoir s'il s'avouait pour l'auteur du livre. On
'en eût pas entendu davantage, et l'arrêt de ban-
issement aurait été rendu sans son aveu comme
l le fut sur la contumace. Oh! la justice parle-
nentaire était fort expéditive en ce genre; et si
es procédures étaient longues, ce n'était pas que
'on perdît du temps à entendre les accusés.

Jean-Jacques prétend que l'on retrouve dans le *caractère et les opinions de Volmar,* et dans la *confession de Julie mourante*, les mêmes principes que dans la *Profession de foi du vicaire savoyard;* et il s'étonne que l'on ait d'abord gardé le silence, et qu'on ait fait ensuite tant de bruit sur la même chose. Ce rapprochement est très-inexact, et il n'y a nulle parité dans les objets. L'athéisme de Volmar, personnage de roman, ne devait pas plus choquer que l'impiété dans un personnage de tragédie : tout cela est mis au rang des fictions. Il en est de même du déisme de Julie; rien de tout cela ne pouvait se comparer à une discussion méthodique et étendue, mise dans la bouche d'un prêtre qui argumente en forme. C'était véritablement une levée de bouclier contre l'église catholique et contre les mystères du christianisme; et l'intolérance ecclésiastique trouvait là matière à s'exercer : pouvait-on s'attendre qu'elle y manquât?

Pour quiconque ne cherche pas à s'aveugler soi-même, tout ce qui regarde le bannissement de Rousseau est mis dans le plus grand jour par cet exposé, qui ne laisse pas lieu à une réplique raisonnable. Il en résulte l'inexcusable tort qu'a eu Rousseau dans ses *Confessions*, d'avoir cruellement compromis de différentes manières, par un récit plein des insinuations les plus malignes, si elles n'étaient pas les plus absurdes, M. et madame de Luxembourg, le prince de Conti, M. de Malesherbes et autres, dont il n'avait jamais, de son aveu, reçu que des services et des bienfaits. Il est triste que trente ans après il se trouve un homme qui veuille de gaieté de cœur partager ce tort avec lui.

Viennent ensuite les persécutions et les proscriptions à Genève, à Berne, à Neufchâtel. Ici, l'on fait paraître un nouvel agent, mais qui n'est que celui des philosophes de Paris : c'est Voltaire que font agir d'Alembert, Diderot, d'Holbach, *et tutti quanti*. C'est Voltaire qui fait agir à son tour le duc de Choiseul et le conseil de Genève; et c'est par ces *menées* que l'on fait brûler l'*Émile* à Genève, que Berne interdit son territoire à Rousseau, et qu'il est enfin chassé à coups de pierre du village de Mottiers. Même système d'erreur et de calomnie : mêmes moyens de réfutation.

Que Voltaire fût l'ennemi de Rousseau, nul doute; cela n'est que trop sûr, et tout-à-l'heure

e traiterai particulièrement tout ce qui concerne ette inimitié. Mais que Voltaire fasse brûler des ivres par des prêtres, qu'il fasse proscrire un ugitif par le sénat de Berne, et soulève les paseurs de Mottiers contre Jean-Jacques, il faudrait, pour me persuader des choses si étranges le tout point, m'alléguer des preuves positives : l n'y en a pas la plus légère. J'en reviens aux aits; ils parlent d'eux-mêmes.

La *Profession de foi du vicaire savoyard* avait effrayé et soulevé tout le clergé chrétien, tant catholique que protestant, et cela devait être. C'était la première fois qu'on l'avait attaqué si ouvertement et avec tant de force et de hardiesse; c'était un moraliste sévère, un écrivain du plus grand talent, qui l'attaquait à visage découvert, à la face du monde entier; en un mot, qui signait son ouvrage, ce que n'avait encore fait aucun philosophe français, et ce morceau était un chef-d'œuvre d'éloquence. Voltaire, en dénigrant le reste de l'ouvrage, ne parlait de ce morceau qu'avec admiration, et le livre était entre les mains de tout le monde. Certes il y avait de quoi sonner l'alarme, l'arche était en danger, le feu était au tabernacle, et il ne s'agissait de rien moins que de sauver *les pains de proposition* dont les ecclésiastiques réformés se nourrissent tous comme les papistes. Qu'on juge si les uns et les autres furent prompts à lancer leurs foudres, et s'ils avaient besoin pour frapper que quelqu'un leur poussât

le bras! Jean-Jacques fait sonner bien haut, et M. Ginguené après lui, cette circonstance, qui leur paraît très-extraordinaire, que le décret du conseil de Genève ait paru neuf jours après l'arrêt du parlement de Paris. Vraiment je parierais que le conseil ne fut fâché que de n'avoir pas éclaté le premier; mais il croyait devoir attendre l'exemple du parlement, dont les intentions étaient assez publiques. Observez que ce conseil, occupé depuis long-temps d'un système d'oppression qui éclata précisément à l'occasion de ce décret contre Rousseau, haïssait dans l'auteur du *Contrat Social* le défenseur des vrais principes de la saine démocratie, et l'ennemi mortel de la tyrannie aristocratique. Ce livre, dans l'intention et de l'aveu de l'auteur, offrait une continuelle application au gouvernement de Genève et aux dissensions du conseil et des citoyens. Les aristocrates génevois, entièrement dans la dépendance du ministère français, n'avaient pourtant pas osé prendre sur eux de sévir contre le *Contrat Social* au moment de sa publication, parce que cet ouvrage avait été d'abord peu répandu et peu senti en France, et que *la Nouvelle Héloïse*, qui parut presque en même temps, y avait eu un succès d'enthousiasme et même d'engouement, qui avait procuré à l'auteur (encore de son aveu) la faveur publique la plus déclarée. Mais quand le conseil vit Rousseau proscrit en France, il se hâta de revenir sur ce *Contrat Social*, la véri-

ıble cause de ses ressentiments; il l'enveloppa ans la condamnation de l'*Émile*, et le livra aux ammes. Le consistoire se tint tranquille, parce ue, suivant les formes établies, il eût fallu citer ıousseau et l'admonester à plusieurs reprises, e qui était long et difficile. Il aima bien mieux aisser agir le conseil, que son animosité portait ux procédures les plus promptes et les plus arbitraires, et qui voulait sur-tout empêcher Rousseau de revenir dans son pays se mettre à la tête lu parti des représentants, si l'on peut appeler ın parti la cause de la liberté. De là le décret le prise de corps, qui les débarrassait, par la terreur, d'un si fâcheux adversaire. Observez encore que, quelques années auparavant, les prédicants de Genève avaient été formellement taxés de socinianisme dans un article de l'*Encyclopédie*, de la main de d'Alembert, article qui avait fait beaucoup de bruit. Imaginez quel empressement ils durent avoir à signaler, au moins par leurs clameurs, leur zèle pour la foi! C'est là le cas, ou jamais, de se faire de fête : en pareille occasion l'on brûlerait son père.

Et le sénat de Berne, le corps le plus profondément aristocratique de l'Europe entière, croit-on qu'il eût vu de bon œil les principes répandus dans le *Discours sur l'inégalité des conditions*, et qu'il ne fût pas tout naturellement disposé à fermer ses états à un si dangereux novateur! Et quelle influence, je vous prie, pouvait avoir Vol-

taire sur le sénat de Berne? C'était, à coup sûr, une des puisssances de l'Europe près de laquelle il dût avoir le moins de crédit. Il en avait peut-être davantage auprès des pasteurs de Mottiers. Rousseau avait bien raison de dire: *Il me paraît plaisant d'être excommunié de la façon de Voltaire.* Très-plaisant en effet; mais il ne se doutait pas que plus la chose eût été ridicule, plus il l'était aussi de l'imaginer. Laissons là ces extravagances, qui font pitié; et voyons toujours les faits, qui ne font pas moins pitié, je l'avoue, mais qui sont réels et constatés.

Rousseau n'est pas plus tôt à Mottiers, qu'il meurt d'envie de communier avec ses frères. Il témoigne ce désir au pasteur Montmollin, *bon homme* et un peu ivrogne. Voilà Montmollin enchanté d'avoir un néophyte tel que Rousseau. Il y avait bien quelque petit embarras à cause de cette terrible *Profession de foi du vicaire savoyard*, et Rousseau n'était pas homme à se prêter, comme Helvétius, à une rétractation; il s'était même expliqué là-dessus très-positivement. Mais on se contenta de quelques déclarations vagues. On mourait d'envie de le recevoir au giron. On lui aplanit toutes les difficultés; il en est quitte pour répondre oui ou non à quelques questions du consistoire de Mottiers, et le voilà réintégré comme si de rien n'était, et aussi bon protestant que jamais. Il communie, et *il pleure de joie.* On sait combien Voltaire en plaisanta.

l'était bien à lui à parler : quelques années près n'eut-il pas aussi la fantaisie de communier ? Que voulez-vous ? c'était la mode ; les rands hommes s'y soumettent comme d'autres. l est vrai qu'il n'abjura ni ne jura rien ; il communia de haute lutte dans son église de Ferney, par les mains de son curé, entre deux gardes-le-chasse, le fusil sur l'épaule, selon les paroles le l'Évangile, *Le royaume des cieux souffre violence : Regnum cœlorum vim patitur*. Il ne *pleura* pas non plus ; au contraire, on voit dans ses lettres qu'il rit beaucoup : chacun a du plaisir à sa manière.

Tout allait bien jusque-là. Ne voilà-t-il pas que Jean-Jacques publie les *Lettres de la montagne*, dans lesquelles il soutient et renouvelle toutes les hérésies de l'*Émile!* Vacarme à Genève ; on instrumente contre les *Lettres;* on les brûle en Hollande et en Suisse. Pour ce coup les pasteurs de Neufchâtel, un peu jaloux de la gloire de Montmollin, un peu piqués contre Jean-Jacques, qui n'avait pas laissé que de se moquer d'eux parfois, et de leur faire sentir qu'il avait peut-être un peu plus d'esprit qu'eux, crient au renégat contre Rousseau, accusent Montmollin de faiblesse et de prévarication, pour l'avoir reçu à la sainte table sans exiger une rétractation. On la veut pour cette fois ; on veut une profession de foi très-formelle, et qui ne soit pas celle du vicaire savoyard ; on menace de l'excommunication : Jean-

Jacques, qui voulait bien communier, ne voulait pas se rétracter. *Le bon* Montmollin, compromis, crie plus fort que tous les autres, comme cela se pratique, et, pour se réhabiliter, tonne contre son ouaille infidèle. Le roi de Prusse, informé de tout ce tapage, interpose son autorité et veut qu'on laisse son protégé tranquille. Que font alors les prêtres? ce qu'ils font par-tout. Furieux de de ne pas être les maîtres, ils soulèvent, au nom de Dieu, la populace imbécille, les vieilles dévotes, les petits enfants du catéchisme; ils leur persuadent que Rousseau est l'antechrist, attendu qu'il a de l'esprit comme un démon et qu'il est habillé en turc (il portait l'habit arménien). Il n'en faut pas davantage. On jette des pierres à Jean-Jacques, qui prend le parti de s'en aller pour n'être pas lapidé comme saint Étienne, et ne pas donner au pasteur le plaisir de garder les manteaux.

Voilà toute l'histoire d'un bout à l'autre dans la plus exacte vérité; j'en ai tiré toutes les circonstances des écrits de Rousseau lui-même: je n'ai fait que supprimer les profondes conjectures qu'il y joint sur *la puissance invisible* qui le poursuit par-tout, sur Voltaire, sur le duc de Choiseul, etc., etc. Choiseul occupé à poursuivre Jean-Jacques dans la vallée de Mottiers-Travers! Quelle absurdité! M. Ginguené paraît croire aussi à cette *puissance invisible*, quoiqu'il ne veuille pas, dit-il, s'expliquer là-dessus, parce que cette

puissance est anéantie. Hélas! cette puissance très-visible n'était autre que celle du fanatisme et de l'hypocrisie des prêtres, qui sont par-tout les mêmes. Dieu veuille qu'en effet cette *puissance* soit enfin anéantie, au moins chez nous! Ce qui est certain, c'est que, tant qu'elle aura un souffle de vie, elle fera du mal. Combien elle nous en a fait depuis trois ans! On s'en est trop vengé, sans doute; et ce n'est pas ainsi, ce n'est pas en confondant l'innocent avec le coupable, que l'on parvient à guérir les plaies du corps politique. Il n'y a qu'un moyen pour que les prêtres ne puissent désormais faire que du bien et point de mal : d'abord, c'est de leur interdire toute assemblée ecclésiastique, sous quelque prétexte que ce soit; ensuite de décréter, en laissant leur traitement à ceux qui en ont un aujourd'hui, soit comme indemnité, soit comme salaire, qu'à l'avenir les salariés du culte, les seuls que l'on puisse conserver, ne seront remplacés qu'autant que les habitants du canton voudront en faire les frais. On peut être assuré que de cette manière les prêtres, d'ici à vingt ans, seront de fort honnêtes gens, parce qu'ils auront intérêt à l'être, ce qui est le moyen le plus sûr de rendre les hommes honnêtes.

Je crois bien que Voltaire était assez malin pour s'amuser de cette guerre diabolique que les capelans faisaient à Jean-Jacques. Il avait le plaisir de voir les uns se rendre fort odieux, et

l'autre (il faut bien en convenir) un peu ridicule. Je sais aussi que M. de Choiseul, qui protégeait hautement l'aristocratie de Genève, n'aimait pas Rousseau ; mais, que ce ministre l'ait poursuivi de son pouvoir à Berne, à Genève, à Neufchâtel, et que Voltaire ait été l'instigateur de cette persécution, c'est ce que je nie formellement. J'ai déja fait voir que ceux qui ont fait du mal à Rousseau n'avaient nul besoin d'y être poussés. Je vais maintenant réfuter les imputations vagues faites à ce sujet au duc de Choiseul et sur-tout à Voltaire, et les réfuter par des faits publics et par les écrits mêmes de Rousseau.

Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau, par M. Ginguené.

(3e EXTRAIT.)

Qui croirait que Rousseau lui-même avait démenti d'avance toutes les chimères que je viens de repousser, et s'en était moqué hautement! La preuve en est dans ce passage des *Lettres de la Montagne*, publiées en 1765.

« Lorsque j'arrivai dans ce pays, on eût dit que « tout le royaume était *à mes trousses*. On brûle « mes livres à Genève ; c'est pour complaire à la « France. On m'y décrète ; la France le veut ainsi. « L'on me fait chasser du canton de Berne ; c'est « la France qui l'a demandé. L'on me poursuit

usque dans ces montagnes; si l'on m'en eût pu chasser, c'eût encore été la France. Forcé par mille outrages, j'écris une lettre (1) apologétique. Pour le coup, tout était perdu. J'étais entouré, surveillé. La France envoyait des espions pour me guetter, des soldats pour m'enlever, des brigands pour m'assassiner. Il était même imprudent de sortir de ma maison. Tous les dangers me venaient toujours de la France, du parlement, du clergé, de la cour même; on ne vit de la vie un pauvre barbouilleur de papier devenir, pour son malheur, un homme aussi important. Ennuyé de tant de bêtises (2), je vais en France. Je connaissais les Français, et j'étais malheureux. On m'accueille, on me caresse; je reçois mille honnêtetés, et il ne tient qu'à moi d'en recevoir davantage. Je retourne tranquillement chez moi. L'on tombe des nues; on n'en revient pas, on blâme mon étourderie; mais on cesse de me menacer de la France. On a raison : si jamais des assassins daignent terminer mes souffrances, ce n'est sûrement pas de ce pays-là qu'ils viendront. »

Jamais il n'a dit plus vrai : c'est qu'en effet ses véritables ennemis, ses véritables oppresseurs

---

(1) La Lettre à l'archevêque de Paris.

(2) *De tant de bêtises!* Vous l'entendez, messieurs les rêveurs, qui les avez répétées. Le voyage dont il parle est celui qu'il fit à Pontarlier.

étaient à Genève et en Suisse : les dissensions politiques, les haines civiles ne pardonnent pas. Ces mêmes *Lettres de la Montagne* en rallumèrent la fureur, et la portèrent au dernier excès; elles ne tendaient à rien moins qu'à renverser l'aristocratie génevoise, dont le canton de Berne était protecteur et garant. La querelle de Rousseau était devenue celle des citoyens, qui réclamaient, avec raison, contre un jugement arbitraire et illégal, attentatoire à leurs droits. Rousseau, avant de mettre au jour son ouvrage, avait fait un petit voyage à Thonon en Savoie, où il s'était abouché avec les chefs des représentants. Dès-lors la guerre était déclarée, et une guerre implacable. Aussi le sénat de Berne poussa la barbarie jusqu'à chasser Rousseau de la petite île de Saint-Pierre, où il s'était rétiré dans la plus complète solitude. C'est alors qu'il prit le parti de rentrer en France, et de venir tout uniment jusque dans la capitale. Il ne pouvait mieux faire : il y reçut *un accueil éclatant;* ce sont ses expressions : elles sont justes. Le prince de Conti le logea au Temple, où tout Paris alla le voir. C'est à présent que je demande s'il est possible de croire que le duc de Choiseul fût son ennemi personnel, et qu'il ait songé à tourmenter, dans un coin de la Suisse, celui qu'il laissa si tranquille à Paris. Il était tout-puissant à cette époque de 1765; il n'avait qu'à dire un mot au roi, ou mettre en avant le parlement, et il eût forcé Jean-Jacques à garder son

ban et à quitter la France : il ne le fit point. Le parlement, tout despotique qu'il était, ce corps si jaloux de son autorité, vit paisiblement un banni recevoir dans la capitale le plus honorable accueil. Dans la suite, lorsqu'à son retour d'Angleterre, Rousseau séjourna dans différentes provinces; lorsqu'enfin il vint, en 1770, se fixer à Paris pour n'en plus sortir, ce même ministre qui était encore en place, ce même parlement, ne troublèrent en rien la tranquillité de Rousseau. Pourquoi cette tolérance, dont l'exemple était peut-être unique, à l'égard d'un homme si fameux, et qu'on n'avait point eue pour l'autre Rousseau, qui finit ses jours à Bruxelles? Est-il assez démontré non-seulement qu'on n'en voulait point à Jean-Jacques, mais même que toutes les puissances de ce pays-ci ne le voyaient pas de mauvais œil? Il s'était déclaré contre les philosophes, que le ministère n'aimait pas, et que les prêtres détestaient. Ils finirent par ne voir en lui que l'ennemi de leurs ennemis. Ceux-ci furent sous le glaive de la persécution jusqu'à la mort de Louis XV, c'est-à-dire jusqu'en 1774; ils étaient loin d'avoir le moindre crédit, la moindre faveur. Comment donc auraient-ils pu *intriguer, manœuvrer* pour lui nuire, eux qui avaient assez à songer à leur propre sûreté? J'avais promis de prendre mes preuves dans des faits publics et dans les écrits mêmes de Rousseau : ai-je tenu parole?

M. Ginguené croit pouvoir tirer de fortes inductions contre le ministre Choiseul et contre Voltaire, d'une lettre de ce dernier, où il s'exprime ainsi à propos de l'offre qu'avait faite Jean-Jacques de souscrire pour la statue que les gens de lettres voulaient ériger à leurs frais à l'auteur de *Zaïre*:

« J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne « veuillent point admettre d'étranger. Ceci est une « galanterie toute française. Ceux qui l'ont imagi- « née sont tous ou artistes, ou amateurs. M. le « duc de Choiseul est à la tête, et trouverait peut- « être mauvais que l'article de la *Gazette* (celui « où l'on parlait de la souscription de Rousseau) « se trouvât vrai. »

Là-dessus M. Ginguené nous dit avec la gravité d'un profond politique : « J'en suis fâché pour « la mémoire de M. de Choiseul ; mais ce peu de « mots contient *une révélation immense.* »

J'en suis fâché, moi, pour la grande sagacité de M. Ginguené ; mais *ce peu de mots* qu'il joint à sa citation prouve seulement, comme tout le reste, qu'il est possédé de la manie de ceux qui se piquent de voir beaucoup où il n'y a rien à voir. Il ne peut vouloir dire autre chose avec sa *révélation immense*, si ce n'est que cette lettre *révèle* l'influence *immense* de Voltaire et du duc de Choiseul dans tout le mal qu'on avait fait à Rousseau. Je viens de prouver le contraire, non pas par des *révélations* de cette nature, mais par

des faits. Quant au passage de la lettre, tout ce qu'il *révèle*, c'est une petitesse de Voltaire, qui était fâché que Rousseau se fît honneur, par un procédé noble, en souscrivant pour la statue de son ennemi, et qui se servait, un peu légèrement, du nom du ministre régnant pour faire naître des craintes et des scrupules. Ce petit artifice ne réussit nullement auprès des gens de lettres, qui, en honorant le génie de Voltaire, ne partageaient point ses passions, non plus que M. de Choiseul lui-même. Il ne se formalisa nullement de voir le nom de Rousseau à côté du sien : il avait trop d'esprit pour donner dans ce travers. Les gens de lettres, comme on peut le voir dans les lettres de d'Alembert, n'approuvèrent point les répugnances de Voltaire, et reçurent avec reconnaissance la souscription de Rousseau. Je ne me pique pas d'être si subtil que M. Ginguené; mais j'oppose toujours des faits à ses *révélations*; c'est au lecteur judicieux à choisir entre ces deux genres d'autorités.

Ce n'est pas tout; je veux aller au-devant des objections les plus futiles, même de celles dont celui qui les fait, uniquement pour avoir quelque chose à dire, fait d'avance la solution. Il pourra donc objecter que le passage si péremptoire des *Lettres de la Montagne* ne prouve que cette confiance crédule que Rousseau se reproche en plusieurs endroits de ses *Confessions*; et il est vrai qu'en les revoyant dans ses dernières

années, il démentit quelquefois, dans les notes des derniers livres, ce qu'il avait avancé dans les premiers, et cela sous prétexte qu'il avait été long-temps *dans la bonne foi* sur bien des choses, et qu'il n'y était plus. A cela je réponds que cette objection retombe de tout son poids sur celui qui la fera : d'abord il en résulte, avant tout, une extrême difficulté d'ajouter beaucoup de foi à un homme qui, dans l'ouvrage même où il prétend *révéler* toutes les vérités, accuse dans un endroit et justifie dans un autre, et ne donnant jamais pour motif de crédibilité que sa manière de voir, en change cependant d'un livre à l'autre. Il faut *aimer à croire* pour croire aveuglément un homme qui écrit ainsi. Ensuite je ferai remarquer que Rousseau, qui, en revoyant tous ses ouvrages dont il préparait une édition générale, infirmait dans ses notes les témoignages de son texte, selon l'humeur dont il était, n'a pourtant contredit en aucune manière ce passage si décisif, où il renvoie bien loin ceux qui voulaient, à toute force, que la France, c'est-à-dire assurément Voltaire, et le duc de Choiseul, et les philosophes, fussent pour quelque chose dans le mal qu'on lui a fait. L'autorité du passage reste donc tout entière ; et, comme on l'a vu, ce n'est pas, à beaucoup près, la seule.

Venons maintenant au détail de ses démêlés particuliers ; et après avoir montré qu'ils n'ont influé en rien sur ses disgraces et sur les orages

e sa vie, voyons ce qu'ils étaient en eux-mêmes : ommençons par Voltaire. M. Ginguené assure u'il *a fait cette même recherche avec une attention uivie, avec une scrupuleuse impartialité.* Je suis ersuadé que telle était son intention; je vais faire oir qu'il ne l'a pas bien remplie, qu'il a ignoré les faits essentiels, et qu'il en a présenté d'autres rès-défavorablement.

Le premier tort qu'il reproche à Voltaire ombe sur ce qu'il appelle *une correspondance*, et ce qui consiste en deux ou trois lettres écrites de loin en loin, et pour le public. Il y trouve *un ton leste et ironique.* Cela ne peut s'appliquer, avec quelque vraisemblance, qu'aux premières lignes d'une lettre imprimée à la suite de l'*Orphelin de la Chine*, en réponse à l'envoi que lui avait fait Jean-Jacques de son *Discours sur l'inégalité des conditions.* Les voici : « J'ai lu, « monsieur, votre nouveau livre contre le genre « humain. Vous plairez aux hommes à qui vous « dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. « Il prend envie de marcher à quatre pattes en li- « sant votre livre ; jamais on n'a employé tant d'es- « prit à nous rendre bêtes, etc. »

Ce n'est point là de l'*ironie;* c'est de la plaisanterie fort douce et fort délicate, assaisonnée de louanges flatteuses. Il ne faut pas oublier que Jean-Jacques n'était alors connu que par le *Discours* dont je viens de parler, et par celui qui avait été son coup d'essai, contre les arts et

les sciences. Il serait dur de prétendre que Voltaire dût approuver les sophismes de ce dernier, ni les paradoxes totalement absurdes mêlés dans l'autre avec des vérités morales dont le fond était connu, mais revêtu d'une éloquence mâle et entraînante. Voltaire ne pouvait guère louer dans ces ouvrages que l'esprit et le talent de l'auteur; c'est ce qu'il a fait, et sans nulle *ironie*, mais en adoucissant par un ton de plaisanterie les reproches qu'il pouvait faire à l'auteur sur le résultat des idées générales, qui certainement ne devait pas convaincre un esprit aussi juste que celui de Voltaire. A l'égard du *ton leste*, je ne sais trop ce que l'auteur a voulu dire; ce n'est pas, sans doute, l'affectation de la supériorité; il n'y en a aucune trace dans la lettre. Après les lignes que j'ai citées, tout le reste est fort sérieux, et du ton de l'estime et de la confiance; c'en était déja un témoignage que de lui adresser, à la suite d'une tragédie qui avait eu beaucoup de succès, une lettre publique, dans laquelle il retrace les désagréments attachés à la culture des lettres, et les injustices qu'il avait lui-même essuyées. Jamais Voltaire n'avait imprimé de ces sortes de lettres que pour des gens dignes de considération. M. Ginguené aurait-il voulu que le ton de Voltaire, pour n'être pas *leste*, allât jusqu'à la vénération? En ce cas, je le prie de se souvenir de ce qu'était alors Voltaire, et

que Rousseau n'était encore connu dans les lettres que par des paradoxes éloquents.

Le second reproche est de n'avoir répondu que par un billet à une lettre particulière qui ne fut publique que long-temps après, et qui était un traité de philosophie en faveur de la providence, à l'occasion du poëme sur *le désastre de Lisbonne*. Il est vraiment singulier qu'on prétende faire un devoir à un homme de lettres de répondre en forme à une dissertation philosophique sur des matières très-délicates, quand cela ne lui convient pas. Il avait apparemment ses raisons pour n'en rien faire; personne n'avait le droit de lui en demander compte, et l'on n'est tenu de philosopher qu'autant qu'on le veut. Je sais que ce plaisant grief est répété d'après Rousseau, et à peu près dans les mêmes termes; mais, en vérité, pour y revenir sérieusement, il faut avoir fait serment de répéter la déraison, quand elle est de Rousseau.

Voltaire, par ce billet, promettait une réponse, et Rousseau prétend que cette réponse fut le roman de *Candide*. Cela se peut. Vous verrez que Voltaire aura encore offensé Rousseau en faisant un ouvrage aussi gai et aussi original que *Candide*. Ce n'est pas que je pense que ce roman prouve rien en philosophie; au contraire, mon opinion penche pour l'optimisme de Pope, qui fut aussi pendant long-temps l'opinion de Vol-

taire. Il lui plut d'en changer dans sa vieillesse; mais comme toutes les opinions sur l'origine du mal, et sur toute cause première, ne peuvent jamais être que des hypothèses, chacun est le maître d'adopter celle qui lui plaît, et je ne vois encore là aucun tort de Voltaire.

M. Ginguené revient encore dans ses notes, et avec indignation, sur ce billet de Voltaire, qu'il trouve *insignifiant et leste* (toujours du *leste*); *insignifiant*, il devait l'être, puisque Voltaire ne voulait pas répondre. Mais M. Ginguené soutient fort et ferme qu'il y était obligé, attendu qu'il répondait ordinairement aux lettres du premier venu. Il ne plaît pas à M. Ginguené de faire une petite réflexion, qui est pourtant assez simple; c'est qu'on peut, sans peine et sans inconvénient, répondre par quelques phrases *insignifiantes* à *d'insignifiantes* politesses, et qu'il n'en est pas tout-à-fait de même d'une question telle que celle de l'origine du mal. Quand on voit à ce sujet la violente humeur de M. Ginguené, on serait tenté d'en avoir un peu soi-même, si l'on ne songeait que le fanatisme, quand il ne s'exhale que sur de pareils objets, n'est heureusement que risible.

Autre sujet de plaintes; c'est que *tous les raisonnements de Jean-Jacques sont travestis dans la bouche de Pangloss.* J'aurais cru que c'étaient ceux de Pope, qui étaient un peu plus anciens, et l'on n'en saurait employer d'autres; ce qui

'empêche pas que Voltaire, qui réfutait Pope près l'avoir suivi, ne fût un de ses plus grands dmirateurs.

Il est vrai que l'auteur des *Lettres* a raison 'attacher fort peu d'importance à ce que Voltaire, et après lui M. de Condorcet, regardaient omme *des offres de services*, quoique ce ne fût n effet qu'une simple politesse, je veux dire 'invitation faite à Rousseau de venir passer quelque temps dans les possessions de Voltaire. Il est fort indifférent qu'il y ait là-dessus erreur de late, vu que l'offre elle-même est très-indifférente. Mais en est-il de même de la lettre écrite à Voltaire en 1760, et qui alluma des ressentiments si vifs et si durables? Je commence par déclarer que je suis loin d'en tirer la justification, ni même l'excuse des vengeances qui furent la suite de ces ressentiments : on va voir dans un moment ce que je pense à ce sujet, et je m'en suis déja expliqué ailleurs; mais il s'agit ici de cette lettre, qui fut incontestablement le premier acte d'hostilité, et du jugement incompréhensible qu'en porte M. Ginguené. Voici les termes de cette lettre, tels qu'ils sont dans la copie imprimée par Rousseau lui-même : M. Ginguené a jugé à propos, je ne sais pourquoi, de tronquer ce passage très-remarquable : je le transcrirai en entier.

« Je ne vous aime point, monsieur. Vous m'a-
« vez fait les maux qui pouvaient m'être le plus

« sensibles, à moi *votre disciple* et votre enthou-
« siaste. *Vous avez perdu Genève*, pour le prix
« de l'asyle que vous y avez reçu. *Vous avez aliéné*
« *de moi mes concitoyens*, pour le prix des ap-
« plaudissements que je vous ai prodigués parmi
« eux. *C'est vous qui me rendez le séjour de mon*
« *pays insupportable : c'est vous qui me ferez*
« *mourir en terre étrangère*, privé de toutes les
« consolations des mourants, et jeté pour tout
« honneur dans une voirie, tandis que tous les
« honneurs qu'un homme peut attendre vous
« accompagneront dans mon pays. *Je vous hais*
« *enfin, puisque vous l'avez voulu*. De tous les
« sentiments dont mon cœur était pénétré pour
« vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut
« refuser à votre beau génie, et l'amour de vos
« écrits. *Si je ne puis honorer en vous que vos*
« *talents, ce n'est pas ma faute*. Je ne manquerai
« jamais au respect qui leur est dû, ni au pro-
« cédé que ce respect exige. »

C'est dans une pareille lettre que M. Ginguené ne trouve qu'*une franchise que condamne peut-être la cauteleuse et froide politesse, mais digne d'une ame au-dessus de la trempe vulgaire*. Il ajoute (et il faut se posséder pour le transcrire), « *qu'y a-t-il donc d'outrageant dans une haine si* « *noble*. Ne dirait-on pas que *par une délica-* « *tesse raffinée* Rousseau n'avoue qu'il hait que « pour donner un nouveau prix à son admira- « tion et à ses éloges? »

Je ne crois pas (car assurément c'est ici le cas de cette *franchise qui ne peut être condamnée que par la cauteleuse et froide politesse*); je ne crois pas qu'on ait jamais rien écrit de plus ridicule, ni qu'on ait extravagué avec plus de gravité et de prétention. M. Ginguené demande ce qu'il y a là *d'outrageant?* Et moi je demande à quiconque a le sens commun, si cette phrase, *je ne puis honorer en vous que vos talents*, ne dit pas en termes très-*nobles*, mais très-clairs et très-formels, qu'on sépare les talents de la personne, et qu'on ne reconnaît point dans celle-ci les qualités morales dont tout honnête homme doit être jaloux? Je demande si ce n'est pas là un mortel *outrage*, s'il existe un homme de lettres, à moins qu'il ne fût absolument sans ame, qui ne fût mortellement blessé de cette manière de l'*honorer?* et cette manière est *une délicatesse raffinée!* Ah! fanatisme, fanatisme, jusqu'où tu peux conduire un homme d'esprit, quand tu as exalté sa tête, et qu'il a résolu de faire des phrases! Comment trouvez-vous cette *délicatesse:* « Monsieur, « je vous regarde comme un méchant homme, « comme un corrupteur des mœurs publiques; « je méprise votre caractère, et je hais votre per- « sonne; mais tout cela n'est qu'un tour adroit « et ingénieux, *un raffinement délicat pour don-* « *ner plus de prix à l'admiration que j'ai pour* « *vos talents.* » Ce compliment, qui est exactement celui dont M. Ginguené sait si bon gré à

Rousseau, n'est-il pas dans le goût des gentillesses que débite Arlequin à Scapin, quand il se moque de lui? Oui, assurément; et après s'être un peu fâché, il faut finir par en rire.

Maintenant que l'*outrage* est bien constaté, il faudrait, pour y trouver *une franchise noble*, pouvoir le motiver; il faudrait pouvoir dire: Rousseau avait le droit de parler ainsi. Mais il n'y a pas moyen; il n'y a ici de la part de Voltaire aucune provocation quelconque; cette violente apostrophe est brusquement détachée, sans à-propos et sans prétexte, dans une lettre qui n'avait pour objet qu'une explication parfaitement indifférente. Il n'existe point de griefs antérieurs qui puissent la justifier. Ceux que M. Ginguené alléguait tout-à-l'heure, sont nuls: je l'ai démontré; ceux que Rousseau lui-même articule dans sa lettre sont gratuitement avancés, et sans le moindre fondement. *Vous avez perdu Genève.* Comment! quoi! parce que Voltaire fait jouer ses tragédies dans sa maison des Délices et dans son château de Tournay, *Genève est perdue!* Quoi! Voltaire n'est pas le maître de faire représenter ses pièces chez lui par ses amis, sans passer pour le fléau d'une république! Et l'on consacrera cet oubli de toute justice, de toute bienséance, de tout bon sens, parce qu'il est de Rousseau! Encore si Voltaire eût fait jouer ses pièces dans Genève, il y aurait un prétexte, au moins dans les principes de Rousseau; mais il n'y eut de

théâtre à Genève que six ans après, et Voltaire s'embarrassait fort peu qu'il y en eût, car jamais il ne mettait le pied à Genève, et jamais il n'y vit représenter ses pièces; et pour trancher le fond même de la question par le fait, ce théâtre qui n'y subsista que très-peu de temps, quel mal a-t-il fait? Certes, la vertu la plus précieuse dans une république, c'est l'amour de la liberté; et bien loin que les représentations données chez Voltaire, et celles même données à Genève et à Carouge, aient affaibli l'esprit républicain, c'est depuis cette époque que commença le grand combat de la liberté contre l'aristocratie, combat qui n'a pas cessé un moment, et qui a fini par la victoire. Je n'en conclus pas qu'il faille attribuer cette victoire et ce combat à l'établissement d'un théâtre; car je ne suis ni déclamateur, ni fanatique; mais j'en conclus qu'au moins le théâtre n'y a pas nui, car je suis conséquent.

Lettres sur les Confessions de Rousseau, par M. Ginguené.

(4e EXTRAIT.)

Vous avez aliéné de moi mes concitoyens (dit Jean-Jacques à Voltaire). — Où est la preuve? On est obligé d'en donner quand on accuse, et l'on y est d'autant plus obligé que l'accusation est plus grave. Vous n'alléguez aucune preuve ni

là ni ailleurs, ni vous ni votre apologiste; vous ne citez pas un fait: je suis en droit de dire que vous calomniez. Maintenant allons plus loin: voyons les vraisemblances. Qu'on ne perde pas de vue la date de cette lettre, elle est de 1760. Qu'avait fait jusque-là Jean-Jacques à Voltaire? Pourquoi celui-ci aurait-il été son ennemi? Que lui importait que Rousseau fût plus ou moins aimé à Genève, où lui, Voltaire, ne vivait pas? On ne hait point, on ne nuit point sans motif. Quel pouvait être celui de Voltaire? Que pouvait-il gagner à détruire Rousseau dans l'esprit des Génevois? En quoi Rousseau était-il ou pouvait-il être sur son chemin? M. Ginguené affirme que Voltaire ne lui pardonnait pas sa *Lettre sur les spectacles*; mais c'est encore une assertion purement gratuite comme tant d'autres. Et qu'importait à Voltaire que Rousseau eût répété, sur les spectacles, en style plus éloquent, ce qu'avaient dit avant lui tous les rhéteurs de la chaire? Quoi! c'est pour cela que Voltaire se serait occupé à perdre Rousseau dans Genève, où Rousseau ne vivait pas et où Voltaire n'entrait jamais! Que de folies!

Mais Voltaire était peut-être jaloux. — Prenez garde: je vous le répète, n'oubliez pas la date. Rousseau n'avait encore fait que deux *Discours* et *le Devin du village*. Il avait déja de la réputation, et il en méritait; mais, en bonne foi, en avait-il assez alors pour faire ombrage à

Voltaire ? Peut-on le supposer raisonnablement ? J'affirme, moi, que Voltaire n'était point alors et ne pouvait pas être jaloux de Rousseau, et voici pourquoi je suis en droit de l'affirmer : c'est que j'affirme en même temps qu'il fut jaloux et très-jaloux du prodigieux succès de l'*Héloïse*, qui parut bientôt après. Oui, il le fut, je l'ai vu ; ses écrits, ses lettres le prouvent ; j'en ai même d'autres preuves qu'il est superflu d'expliquer. On peut voir par cet aveu si je cherche à justifier l'un en accusant l'autre. Non, je parle à charge et à décharge, je montre la vérité par-tout où je la vois. C'est cette vérité seule qui importe au public ; et que font d'ailleurs les noms de Voltaire et de Rousseau, quand l'un et l'autre n'existent plus que pour notre instruction ?

Veut-on savoir quel est celui qui était alors jaloux, celui qui seul pouvait l'être ? Rousseau, Rousseau lui-même. J'en trouve la preuve dans cette même lettre et dans d'autres endroits de ses écrits. Et de quel autre sentiment pouvait venir la virulente amertume des expressions de cette lettre ? Examinez bien tout ce passage si violemment injurieux, et vous y verrez un cœur ulcéré, secouant, comme malgré lui, un fardeau intérieur et pénible qu'il ne peut plus renfermer ni soutenir ; et puisqu'il ne pouvait y avoir (je le répète affirmativement) aucun mécontentement personnel, d'où pouvait venir cette ulcération de cœur si vive et si profonde ? Comment compren-

dre que l'on adresse en face à un homme des boutades si dures et si injurieuses? Je dis en face; car un homme tel que Rousseau n'a dû écrire de loin que ce qu'il aurait dit en présence. Dira-t-on que c'était la vivacité des alarmes civiques occasionnées par la crainte des effets contagieux du théâtre? Mais quand M. d'Alembert avait proposé formellement d'en établir un dans Genève, quand Rousseau crut devoir faire un ouvrage exprès pour le réfuter, lui parla-t-il du même ton qu'à Voltaire? Voyez avec quels ménagements recherchés, quelle circonspection délicate, quelle expression continuelle de la plus haute estime pour la personne, il se croit obligé de combattre l'écrivain! Ce républicain, si âpre et si farouche, était donc capable, quand il le voulait, de cette *politesse* que M. Ginguené nomme *cauteleuse;* il croyait donc pouvoir l'allier avec cette *franchise* dont il faisait profession. Allons, M. Ginguené, tirez-vous, si vous le pouvez, de cette contradiction manifeste dans vos principes et dans vos éloges. Si Jean-Jacques a été si *poli* envers d'Alembert, qui voulait mettre *l'abomination de la désolation* dans Genève, il a donc été *cauteleux*, il a donc pu renoncer à sa *noble franchise*. En ce cas, pourquoi *cette franchise* le ressaisit-elle et devient-elle une dureté insultante envers Voltaire et dans la même cause? Je le redis avec un véritable chagrin; car on est toujours fâché de trouver les grands hommes en

faute : c'est qu'il était jaloux. Cette accusation ne peut se fonder que sur les inductions morales que l'on peut tirer des actions et des écrits : vous allez voir combien ces inductions sont plausibles, et comme tout s'explique naturellement, en prenant la jalousie pour principe.

Rappelez-vous le voyage que fit Jean-Jacques à Genève après le grand succès du *Devin du Village* et la *Dédicace du Discours sur l'inégalité*, son abjuration du catholicisme et son retour à la religion réformée, le projet et le désir qu'il eut alors de se fixer dans sa patrie ; songez combien il était naturel que Rousseau, qui n'y avait été connu long-temps que comme un aventurier obscur, aimât à y reparaître avec cette nouvelle existence d'un écrivain célèbre, applaudi à la cour de France, et d'un philosophe estimé dans l'Europe. Ce désir est bien dans le cœur de l'homme : c'est aux yeux des siens qu'on est flatté de jouir des avantages qu'on a su se procurer ailleurs : l'expérience le prouve tous les jours. Cherchez dans les lettres et les écrits de Rousseau ce qui l'empêcha d'exécuter ce projet. Il vous dira lui-même que ce fut Voltaire, que ce fut le séjour et l'établissement de Voltaire dans le territoire et dans le voisinage de Genève ; il vous dira qu'il prévit dès-lors que Voltaire *bouleverserait* cette petite république, et que cette idée affligeante le détermina, lui Jean-Jacques.

à s'éloigner de sa patrie. Voilà ce qu'il dit; mais voyons ce qu'il faut croire.

Observez d'abord en passant (car il y a de quoi s'arrêter sur tout) que ce ne fut point du tout Voltaire qui *bouleversa* Genève : ce fut Rousseau lui-même; et ce n'est pas un reproche que je fais, tant s'en faut; je suis loin de partager là-dessus l'injustice des reproches qu'on lui a faits. Je sais que ce fut l'injuste décret contre l'*Émile* et les victorieuses *Lettres de la Montagne* qui réveillèrent l'esprit de liberté, et, après bien des débats, la firent enfin triompher dans Genève. C'est à mes yeux un des premiers titres de gloire de Rousseau, puisque la postérité dira de lui qu'il fut un des plus puissants promoteurs de la liberté dans sa patrie natale et dans sa patrie adoptive.

Mais peut-on sérieusement se persuader qu'en 1754 et 1755, époques des divers établissements de Voltaire près de Genève, et du voyage qu'y fit Jean-Jacques, celui-ci fût véritablement si effrayé du mal que Voltaire pouvait faire en répandant autour de lui le goût du théâtre? Et croira-t-on que ces seuls motifs aient eu assez de force pour l'arracher à son projet chéri et à l'amour de son pays? Avouons que rien n'est moins vraisemblable; mais ce qui l'est un peu plus, c'est qu'il fut frappé de l'éclat que jetait nécessairement un homme tel que Voltaire par-tout où il

e fixait, de l'enthousiasme qu'il excita d'abord lans un pays où l'on n'est pas en général fort ccueillant, et où tout le monde allait au-devant le lui. Rousseau avait déja de la renommée, il n goûtait les premières douceurs. Voyez dans es écrits combien de fois il fait ressortir le conraste de ce qu'il avait été et de ce qu'il était levenu, comme il se plaît à rappeler ses humiiations, qui étaient celles de la fortune, opposées à ses succès et à ses honneurs, qui étaient eux de son génie. Personne ne sentait mieux que lui tout ce qu'il pouvait acquérir encore, et usqu'où il pouvait aller; ou plutôt, à cette époque, lui seul pouvait le sentir. Mais alors la supériorité de Voltaire éclipsait tout, et l'on conçoit fort bien que Rousseau n'ait pu supporter l'idée d'en être accablé dans son propre pays. Les concurrences de l'amour-propre sont si naturelles à l'homme! M. Ginguené croirait-il par hasard que Rousseau en fût exempt? Ce serait être un peu loin de la vérité; et l'examen de ses ouvrages, et sur-tout de ses *Confessions*, fait sous ce rapport, donnerait de bien frappantes lumières: il trouvera sa place ailleurs; je n'ai besoin ici que d'un seul trait: il est frappant. Rousseau dit quelque part: « *Croit-on que Vol-* « *taire eût été si bien accueilli à Genève, si je n'y* « *eusse pas eu tant d'ennemis?* » Souvenez-vous de la distance qu'il y avait encore entre ces deux hommes, quand Voltaire vint demeurer en Suisse,

et quand Rousseau fit un voyage à Genève : songez qu'alors Jean-Jacques, de son aveu, n'y avait point d'ennemis connus, et y fut très-bien reçu, qu'il n'en eut point et n'en pouvait avoir jusqu'à la publication du *Contrat social* en 1760 : songez que Voltaire avait reçu par-tout un accueil aussi extraordinaire que lui-même ; et jugez si un homme qui se persuade que c'est en raison de la jalousie qu'il inspire à ses compatriotes, qu'ils ont rendu tant d'honneurs à un Voltaire, est exempt des petites illusions de la vanité. Jugez si ce n'est pas par une de ces illusions si faciles et si ordinaires, qu'il met sur le compte d'un patriotisme fort mal entendu, et d'un ressentiment fondé sur des torts imaginaires, une aversion qu'il avait tout naturellement pour la supériorité, qu'il ne pouvait souffrir même en société : car la vérité m'entraîne, et j'anticipe sur ce que je voulais dire ailleurs ; mais heureusement tout se tient, et toutes mes observations viennent à l'appui l'une de l'autre. Oui, cette espèce de misanthropie, cet éloignement de la société ; cet amour de la solitude qu'il cherchait, et où pourtant il était mal, à quoi tout cela tient-il ? Eh ! lui-même vous l'a dit, si l'on eût voulu y faire attention. Il vous a répété cent fois que cet homme, si éloquent la plume à la main, *n'était rien dans la conversation ; qu'il était nul dans la société, timide, embarrassé, gauche ; qu'il ne pouvait rien dire, qu'il y perdait toutes ses facultés, etc.* Tant d'autres, qui ne

e valaient pas, y étaient brillants! Eh bien c'est ce qu'on ne peut soutenir quand on a beaucoup d'amour-propre, et Rousseau en avait un prodigieux. De là deux défauts qui en dérivent, et qui, portés au plus haut degré, firent le malheur de ses jours, et aliénèrent enfin sa raison: ce sont la susceptibilité et la défiance. Voilà son histoire : je la mettrai ailleurs dans le plus grand jour; elle en vaut la peine : c'est une étude très-morale que l'analyse d'un être tel que Rousseau, faite sans nulle partialité; et nous ne l'avons pas encore. Mais je reviens à Voltaire, et me hâte d'aller au-devant d'une objection que j'entends d'ici.

— Quoi! Rousseau fut jaloux de lui! et a-t-il jamais essayé de rabaisser ses grands talents? a-t-il jamais paru les méconnaître? est-il quelqu'un qui leur ait rendu un hommage plus complet, plus éclatant?

Oh! là-dessus vous avez toute raison. C'est ici que Rousseau reprend tout l'avantage. Si vous êtes juste, vous devez m'accorder que sa lettre à Voltaire fut un premier tort, un tort gratuit, une offense grave, inexcusable, quoiqu'elle ne fût pas publique: il eut encore d'autres torts, qui ne furent pas publics non plus. Ceux de Voltaire l'ont été; et tout ce que j'en puis dire, c'est qu'ils sont la tache la plus flétrissante pour sa mémoire, la plus affligeante pour ceux qui l'ont aimé. Mais seriez-vous assez étranger à la morale et à la connaissance de l'homme, pour ignorer que les pas-

sions prennent la teinte du caractère, et, quoique les mêmes pour le fond, se manifestent par des effets très-divers? Rousseau fut jaloux de Voltaire, avant même d'avoir le droit de l'être : Voltaire le fut ensuite de Rousseau, quoiqu'il ne dût l'être ni de lui ni de personne; et les procédés de l'un et de l'autre furent très-différents : c'est ce qu'il faut expliquer.

Les écarts des hommes de génie viennent surtout de l'imagination, c'est-à dire de cette faculté qui nous représente les objets; et dans ces hommes-là cette faculté est puissante, mais d'une manière différente, et analogue à leur caractère. Celle de Rousseau était singulièrement exaltée, mais toute en sentiments et en morale. Voyez son portrait, si bien tracé par son éloquente plume, dans ses lettres à M. de Malesherbes. Il rêve sans cesse la perfection : il lui faut en tout genre mieux que ce qui est; et cette disposition romanesque avait été fortifiée par l'habitude de vivre dans la retraite, c'est-à-dire d'être beaucoup avec lui-même. Sans cesse devant le modèle idéal qu'il s'était fait, il devint naturellement très-sensible à toutes les convenances morales : nul ne les a jamais plus respectées que lui dans ses écrits. Il sentait donc non-seulement le ridicule (ce qui ne tient qu'à l'esprit), mais la bassesse (ce qui ne tient qu'à l'ame), de se rendre le détracteur d'un mérite aussi éminent que celui de Voltaire. Il le haïssait ce mérite, fait pour obscurcir tous les autres; il

vouait cette haine en la tournant sur la personne, dont il voulait à toute force avoir à se laindre, pour se justifier à ses propres yeux: nais il était incapable de souiller sa plume en iant ou injuriant devant le public ce mérite u'il reconnaissait. Il s'abstint constamment de oute représaille, malgré les continuelles attaques le Voltaire: et ce silence lui fit infiniment d'honieur, quoique peut-être il ne dût pas lui coûter eaucoup; car d'abord il n'était nullement haiieux ni vindicatif, et toutes les erreurs de son magination étaient de nature à ne faire du mal qu'à lui: et, de plus, il n'était pas possible qu'il ne sentît parfaitement que les invectives de Voltaire ne pouvaient nuire qu'à l'homme capable de s'abaisser à les écrire.

L'imagination de Voltaire était toute poétique, c'est-à-dire excessivement vive et mobile, inflammable et irascible, dirigée spécialement vers les idées de prééminence et de domination : c'est l'imagination des poëtes, des femmes et des enfants, trois espèces d'êtres qui, graces à l'extrême irritabilité de leurs fibres, ont entre elles de singuliers rapports. Voltaire avait été, dès sa première jeunesse, lancé dans l'arène littéraire. Sans cesse occupé de combats et de victoires, son amour-propre était toujours en état de guerre. Aucune des passions douces et aimantes, et des spéculations décevantes qui tenaient tant de place dans la vie de Jean-Jacques, ne tempérait dans

Voltaire cette unique et impérieuse passion de la gloire, qui le remplissait tout entier, le dévorait, le consumait; car l'amour de l'argent, quoi qu'on en ait dit, n'était chez lui qu'un soin et un calcul, et nullement une passion. Parvenu à ce premier rang long-temps disputé, il régnait dans l'empire des lettres, et regardait comme un rebelle quiconque osait l'attaquer. Rousseau l'attaque et dans son personnel, et sans nul ménagement, et sans nulle provocation. Le voilà furieux, comme il l'était toujours en pareil cas. Il dissimule pourtant, parce que l'injure était secrète, et que Jean-Jacques lui paraissait encore trop loin de lui. Mais bientôt l'*Héloïse* paraît, et l'Europe en retentit; et il apprend en même temps que le parti démocratique de Genève, qui venait de le forcer à quitter sa maison des Délices (1), est animé par les lettres et par les écrits de Rousseau, qui affecte de le traiter en ennemi. Alors il

(1) Ce fait est certain. Voltaire ne s'en plaignit jamais publiquement, parce qu'il ne voulait pas convenir qu'on eût eu ce pouvoir contre lui; mais il est sûr que les rigoristes Génevois, à force de crier contre ses spectacles, lui ôtèrent des acteurs et des spectateurs; et, à force de réclamer les lois qui défendaient qu'un catholique eût des possessions dans leur territoire, obligèrent ses amis du Conseil à lui faire entendre qu'il fallait céder de bonne grace. Il vendit les Délices, qu'il avait achetées à vie, et perdit cinquante mille francs. Il laissa l'habitation de Tournay aux Crammer; et alla s'établir à Ferney, sur terre de France.

ne voit plus dans Rousseau qu'un concurrent qui veut lutter à la fois contre lui de réputation dans l'Europe, et de crédit dans Genève : il ne respire plus que la vengeance ; et, voulant la rendre terrible, il ne réussit qu'à la rendre impuissante et honteuse, parce qu'il est trop emporté pour mesurer ses coups. Aveuglé par la fureur, il persiste à ne voir dans l'auteur de l'*Héloïse* et de l'*Émile* que la vie obscure et les aventures ignobles de ses premières années. Il prend le ton du mépris avec un écrivain admiré, et se rend ridicule ; il noircit et diffame un homme de génie, pauvre, proscrit, persécuté, et se rend odieux ; il vomit les injures les plus grossières et les plus brutales dans des vers dignes du dernier des versificateurs, et déshonore ainsi sa plume de toutes les manières, comme si par une malédiction légitime il eût été condamné à oublier jusqu'à son goût naturel, en oubliant tous les devoirs.

M. Ginguené a beau jeu sur cet article, et triomphe tout à son aise. Il pouvait se dispenser, comme on voit, de nier les premiers torts de Rousseau ; car ceux de Voltaire sont de nature à ne comporter aucune excuse. Il n'est jamais permis d'insulter au génie, au malheur, à la pauvreté, aux maladies, et de quelle façon encore ! de quel style !..... Je m'arrête. Je voudrais repousser loin de ma pensée ces dégoûtantes infamies que M. Ginguené a eu la force de transcrire en partie. Je conçois qu'il ait eu cette force

dans sa triste exultation. Je ne l'ai pas dans la douleur, et même dans la honte que je ressens; car cet opprobre semble rejaillir sur les lettres, et ne donne que trop d'avantage à leurs ennemis.

M. Ginguené aurait pu se souvenir qu'il ne faut pas prouver ce que personne ne conteste; et jamais personne, que je sache, n'a écrit une ligne pour justifier les excès où Voltaire s'est porté envers Rousseau. M. de Condorcet lui-même, qui paraît avoir eu pour principe de ne jamais rien louer dans ses ennemis et de ne jamais rien blâmer dans ses amis, avance en termes exprès que Voltaire fut *injuste*, et cherche plutôt à atténuer ses torts qu'à les méconnaître. Tous les autres amis de Voltaire ont été confus et affligés de sa conduite envers J. J., et n'en ont jamais parlé qu'en baissant les yeux. Je puis même citer à ce sujet une anecdote qui mérite d'être connue. J'étais à Ferney quand Voltaire fit ce malheureux poëme de *la guerre de Genève*. Il en fit lecture chez lui, dans un cercle assez nombreux. On rit et l'on applaudit à quelques détails, où, malgré la faiblesse de l'ensemble, on retrouvait la verve et la gaieté de l'auteur, sur-tout dans le premier chant. Mais quand ce vint au second, où sont toutes les ordures contre Rousseau, il régna dans l'assemblée un silence de consternation, qui n'échappa nullement à l'auteur, et lui donna même une humeur qui dura toute la journée. La leçon pourtant ne fut pas inutile; car il prit le parti de

ne plus lire ce second chant à personne, quoiqu'il lût très-souvent et très-volontiers le premier.

Au reste, l'influence de Voltaire dans les querelles de Genève et dans la part qu'y prit le ministère de France, et dans les conséquences qu'elles pouvaient avoir pour Rousseau, fut absolument nulle. Voltaire, en général, n'aimait point les Génevois, et ne pouvait pas les aimer. Il était trop accoutumé à la politesse obséquieuse, à l'urbanité délicate, à la grace des petites choses, au ton de *la bonne compagnie ;* nourri depuis si long-temps dans ce goût-là, il ne pouvait pas le perdre, et même il y tenait beaucoup. Il trouvait les Génevois secs, vains, prétentieux, malins et tracassiers. Il voyait beaucoup les chefs de l'aristocratie ; mais il recevait aussi ceux des représentants, et d'abord il eut quelque envie de les rapprocher et de jouer le rôle important de conciliateur. Il ne pouvait pas y réussir, et de plus le duc de Choiseul lui en sut mauvais gré. Le ministère français était jaloux de sa puissance exclusive dans toute affaire, et trouvait mauvais qu'un particulier s'en mêlât. Voltaire alors ne trouva rien de mieux que de se moquer des deux partis, et même un peu de notre ministère. J'ai vu de lui des lettres au duc de Choiseul, qui en font foi, et où il persifle très-*lestement* l'importance qu'on mettait à Versailles aux dissensions de Genève, et le cordon de troupes qu'on avait établi sur cette frontière. Jean-Jacques, et après lui

M. Ginguené, imaginent toujours Voltaire et Tronchin unis contre Rousseau. Ils ne songent pas que Voltaire et Tronchin ne s'aimaient point, et que dans ce même poëme de *la Guerre de Genève* il y a un morceau (et c'est un des plus agréables) où Tronchin est très-finement raillé. Ce docteur fameux en fut très-piqué : il voulait être aussi une espèce de puissance, sur-tout depuis qu'il eut été appelé à Versailles, et qu'il écrivait au conseil de Genève ce que *le roi lui avait dit.* Voltaire voulait bien protéger Tronchin dont il croyait (non sans quelque raison) avoir fait la réputation dans ses écrits; il ne voulait pas que Tronchin traitât avec lui d'égal à égal : il ne le souffrait de personne. Il avait trop de tact et trop d'usage pour faire sentir sa supériorité : mais il voulait qu'on la reconnût; et quand on y manquait, dans quelque rang que ce fût, il savait en avertir. Aussi, quoiqu'il détestât le despotisme, il n'avait nullement les inclinations ni les mœurs républicaines : s'il eût assez vécu pour voir notre révolution, il en eût été partisan jusqu'au moment où la France est devenue république; mais ce moment lui eût paru la fin du monde.

J'ose dire que sur toutes ces matières, sur tout ce qui regarde les hommes et les choses de ce temps-là, j'ai été dans le cas de savoir beaucoup plus que M. Ginguené, qui ne connaît que ce qu'on a écrit, et de savoir beaucoup plus que je n'en veux dire ici. S'il veut consulter ceux des

Génevois qui étaient alors placés de manière à être les mieux instruits, il saura si j'en impose ou si j'ai mal vu.

Par tout ce que je viens de dire, on peut juger si le souvenir des sentiments qui m'attachaient à Voltaire l'emporte sur ce premier devoir de tout écrivain, celui de dire la vérité. L'amitié que j'eus toujours pour d'Alembert ne pourrait non plus me forcer à dissimuler ici ses torts, s'il en avait eu : mais heureusement il n'en eut aucun; et Rousseau dans ses *Confessions*, et M. Ginguené dans ses *Lettres*, en ont de très-graves envers lui.

« *Il n'est* (dit-on dans ces *Lettres*) *que rare-* « *ment et secondairement nommé dans les Con-* « *fessions.* » Il l'est beaucoup trop pour l'honneur de Rousseau. Je ne sais pas si c'est une chose *secondaire* qu'une calomnie *atroce*. Mais voici la calomnie.

En partant précipitamment de Montmorency, Rousseau avait laissé entre les mains du maréchal de Luxembourg quelques papiers, qui lui furent renvoyés ensuite. Quand il en fit la revue, il y trouva de manque quelques lettres *qui ne pouvaient intéresser personne* (ce sont ses termes), et une ébauche commencée, il y avait long-temps, sous le titre de *la Morale sensitive*. Il ne peut concevoir comment ont disparu ces papiers, enfermés dans une chambre dont *le maréchal avait pris la clef*. Il n'ose *arrêter un soupçon ni sur lui*

ni même sur la maréchale. « Tout ce qui me vint « *de plus raisonnable* à l'esprit, après m'être fatigué long-temps à chercher *l'auteur de ce vol,* « *fut de l'imputer à d'Alembert,* qui, déja faufilé « chez madame de Luxembourg, *avait pu trouver* « *le moyen de fureter ces papiers et d'en enlever* « *ce qu'il lui avait plu, tant en manuscrits qu'en* « *lettres, pour s'approprier ce qui lui pouvait con-* « *venir. Je supposai* qu'abusé par le titre de *la* « *Morale sensitive, il avait cru trouver le plan* « *d'un vrai traité de matérialisme, dont il aurait* « *tiré contre moi le parti qu'on peut bien ima-* « *giner.* »

J'interroge votre conscience, M. Ginguené. Si quelqu'un vous eût accusé publiquement d'un *vol* si lâche, et d'un *vol* fait dans des intentions si odieuses, s'il vous en eût accusé non-seulement sans la plus légère preuve, sans le moindre indice quelconque, mais même contre toute vraisemblance, que diriez-vous de cet homme? que penseriez-vous de lui? ne le traîneriez-vous pas dans les tribunaux, comme un calomniateur impudent et pervers, à moins que, par hasard, on ne parvînt à vous convaincre que cet homme est un infortuné visionnaire qui croit coupable tout ce qui l'approche? Je ne veux pas vous presser davantage : je conçois votre embarras. Vous devez sentir que quand j'entreprends une cause, c'est que je la connais bien.... et j'attends votre réponse.

Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau, par M. Ginguené.

(DERNIER EXTRAIT.)

J'ai dit que cette indigne accusation était destituée de toute vraisemblance ; et, en effet, comment croire que M. et madame de Luxembourg eussent permis à un homme qu'ils connaissaient à peine, de mettre la main sur des papiers qui leur étaient confiés ; ou qu'après les avoir serrés avec tant de soin, ils poussassent la négligence jusqu'à les laisser à la merci du premier venu? Parmi tous les accidents qui peuvent faire égarer des papiers, n'y a-t-il pas mille suppositions à faire avant celle-là? Je n'insiste pas sur l'outrage fait à la probité de d'Alembert : il n'est que méprisable. Quiconque l'a connu comme moi, attestera comme moi qu'il était en tout d'une probité rigide et scrupuleuse, et absolument incapable de rien qui pût blesser la délicatesse et l'honneur; et des fanatiques, possédés de la petite ambition de populariser leur nom et leurs écrits en s'étayant du nom de Rousseau, voudront nous faire respecter ces atrocités qu'on ne peut excuser que par la démence ! On nous soutiendra qu'il est permis d'imprimer de pareilles horreurs; que *ce n'est point excéder les bornes d'une défense légitime!* Il faudra croire que tant d'honnêtes gens, noircis et diffamés dans les *Con-*

fessions, ont été des hommes vils, méchants, barbares, hypocrites, parce que Jean-Jacques a eu le malheur d'être fou! Il fallait une fois faire justice de cet insoutenable délire, et la faire de manière qu'on n'y revienne plus.

M. Ginguené prétend bien que c'est d'Alembert qui a calomnié Rousseau après sa mort; mais sa manière de prouver ne ressemble pas à la mienne.

D'Alembert, dans l'*Éloge de Milord Maréchal*, ne pouvait se dispenser de parler des liaisons publiques de Rousseau avec ce respectable vieillard, qui commandait à Neufchâtel, et qui eut l'honneur d'être un des bienfaiteurs de l'illustre proscrit. Personne n'ignore que lors de l'étrange querelle que fit ce dernier à David Hume, et de l'inconcevable manifeste qu'il adressa en forme de lettre au philosophe anglais, Milord Maréchal, malgré toute son amitié pour Rousseau, ne put fermer les yeux à l'évidence, et condamna les procédés inouis qui avaient éclaté aux yeux de l'Europe entière: Il n'y avait pas deux voix là-dessus; car on ne peut pas compter un très-petit nombre d'énergumènes qui avaient abjuré le bon sens aux pieds de Rousseau. Voltaire écrivit que cette querelle était le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance; mais c'était encore plus celui de la folie contre la raison. C'est ainsi que pensa Milord Maréchal. Il ne vit dans Jean-Jacques qu'*un malade* et un fou, mais un fou dont le commerce

ne pouvait être que dangereux ; et il cessa dès ce moment de lui écrire, sans cesser de lui faire du bien, et même sans l'oublier dans son testament. D'Alembert, en rappelant ces faits, ajoute que Milord Maréchal *eut depuis beaucoup à se plaindre de celui qu'il avait obligé;* mais que *la mort du coupable, et les justes raisons qu'il eut de s'en plaindre aussi* (lui d'Alembert), *l'obligent de tirer le rideau sur ce détail affligeant, dont les preuves sont malheureusement consignées dans des lettres authentiques, et que ces preuves n'ont été connues que depuis la mort de Milord Maréchal.* Il cite en note le témoignage *d'une personne très-estimable,* à qui Milord Maréchal avait confié toute sa correspondance avec Rousseau et Hume, sous la condition de ne l'ouvrir qu'après sa mort. Il donne l'extrait d'une lettre de cette même *personne,* qui assure que la dernière lettre de Jean-Jacques à Milord Maréchal *était remplie d'injures;* mais cette *personne,* il ne la nomme pas.

C'est là-dessus que M. Ginguené, se livrant à un zèle qui ressemble à la rage qu'on exhalerait contre un ennemi personnel, s'emporte aux plus violentes invectives contre d'Alembert. Les mots de *perfidie*, de *tartuferie*, de *noirceur*, ne lui coûtent rien. Il oublie que tout ce qui lui était permis, c'était d'exiger, pour que cette accusation eût du poids, que la *personne* fût nommée (1);

(1) J'ignore pourquoi d'Alembert ne l'a pas fait; mais je

mais que d'ailleurs il était hors de toute probabilité qu'un homme qui avait autant de raisons que d'Alembert de se respecter devant le public et devant lui-même, forgeât une lettre supposée; il oublie que d'Alembert ne devait rien à Rousseau, après sa mort, que vérité et justice, puisque Rousseau, sans en avoir jamais reçu d'offense, l'avait *calomnié* de toutes les manières; il oublie qu'en revenant aux probabilités morales, et partant de ce principe reçu, qu'on peut raisonnablement juger d'un homme, dans une circonstance particulière, par sa manière d'être habituelle, il n'y aurait rien de monstrueux, il n'y aurait ni *perfidie*, ni *tartuferie*, ni *noirceur* à penser que Rousseau a pu finir avec Milord Maréchal comme avec madame de Luxembourg, comme avec Hume, etc. Il oublie que le plus grand crime aux yeux de Rousseau, était de le croire capable d'un tort; et ce crime-là, Milord Maréchal l'avait commis.

Mais que n'oublie pas M. Ginguené? Qu'attendre d'un homme qui ne se rend pas même sur la lettre de Walpole, cette fatale lettre qui fit tant de bruit, qui alluma de si longs ressen-

---

n'ai aucune raison pour ne pas dire que cette lettre est de M. Stosch, très-connu à Berlin, et que la preuve de ce fait est dans plusieurs autres lettres de ce même M. Stosch, qui sont entre les mains de M. de Condorcet, qui m'autorise à le déclarer.

iments? Il plaît à Rousseau d'attribuer cette lettre à d'Alembert. Tous les amis de Rousseau lui assurent qu'il se trompe, qu'elle est de l'anglais Walpole. Savez-vous ce qu'il répond? *Si elle n'est pas de d'Alembert, elle doit en être.* Walpole lui-même prend le parti de s'en déclarer l'auteur, et imprime sa narration dans des termes très-durs sans doute, mais très-conformes à cette indépendance de l'esprit anglais qui se pique d'avoir son opinion à lui, sans se soucier de celle des autres. Il déclare que malgré tous les talents de Rousseau, il a *un profond mépris pour lui*, parce qu'il le regarde *comme un charlatan.* Assurément rien ne ressemble moins à un prête-nom que ce Walpole, homme connu pour avoir beaucoup d'esprit, homme très-considéré et fait pour l'être. Qu'importe? Rousseau veut à toute force que d'Alembert soit *son ennemi :* en conséquence, il persiste à vouloir que la lettre soit de lui, ou du moins qu'il y ait part; et d'Alembert n'avait pas la moindre liaison avec Walpole, et ne l'avait jamais vu : c'est ce qu'il déclare à la face de tout Paris, et sur quoi un homme aussi répandu que lui ne pouvait pas en imposer, sans être démenti sur le champ. Jamais la vérité ne fut mise dans un plus grand jour. Qu'importe? Jean-Jacques a prétendu jusqu'au dernier moment que cette lettre fût de d'Alembert, parce qu'elle révélait *le grand complot* formé entre ce même d'Alembert, Hume et tous les philosophes de Paris; et M. Gin-

guené, *fidèle* au parti qu'il a pris de soutenir que Jean-Jacques n'a jamais pu se tromper, nous dit encore aujourd'hui que *la fabrique française* de cette lettre *rend cet aveu de Walpole suspect*; et pourtant cette lettre, qui n'est qu'une plaisanterie piquante, il est vrai, pour l'amour-propre. mais uniquement pour l'amour-propre, est d'une tournure qui peut être celle de tout homme d'esprit, et Walpole en avait, et parlait le français parfaitement.

J'ai dit que Jean-Jacques avait *calomnié* d'Alembert, et qu'indépendamment du passage des *Confessions* que j'ai cité, il lui avait imputé aussi d'avoir pillé dans ses éléments de musique les manuscrits destinés à *l'Encyclopédie*, pour cette partie dont Jean-Jaques était chargé. D'Alembert fit une réponse publique et péremptoire, fondée sur le rapprochement des dates; ce qui n'empêche pas M. Ginguené de reproduire dans ses notes l'imputation de plagiat, sans dire un mot de la réponse qui l'anéantit.

Ce n'est pas tout : la correspondance de Voltaire et de d'Alembert est entre les mains de tout le monde, et l'on y voit que ce dernier a le courage très-estimable de blâmer l'acharnement de son ami contre Rousseau, de lui en faire sentir les conséquences fâcheuses, et s'efforce, à plusieurs reprises, de le calmer et de le ramener à la modération; et malheureusement les réponses directes de Voltaire font voir que ces efforts sont

inutiles. Mais M. Ginguené, bien résolu de ne pas perdre de vue *la conspiration* que Rousseau a *découverte*, imagine un moyen de démentir ce monument authentique. On va voir si ce moyen est heureux et comme il lui réussira.

« Et si d'Alembert fut lui-même un des éditeurs « des Œuvres de Voltaire? S'il le fut sur-tout « de ses propres lettres adressées au philosophe « de Ferney? S'il y fit de sa main les change- « ments, les additions, les retranchements qu'il « voulut? — Mais ce sont là des suppositions. — « Non, ce sont des faits. »

Je réponds, 1° il est faux que d'Alembert ait eu la moindre part à l'édition posthume des Œuvres de Voltaire : elle est tout entière de M. de Condorcet. 2° Il est vrai qu'on n'a point le droit d'imprimer les lettres d'un homme vivant, sans les lui remettre sous les yeux, et le laisser le maître de juger ce que les convenances peuvent exiger de différence entre ce qu'on écrit à un ami et ce qu'on livre au public. Ce droit naturel a été observé à l'égard de d'Alembert. Mais la question est de savoir comment il en a usé, et quels sont ces *changements*, ces *additions*, ces *retranchements* dont parle M. Ginguené : or, j'ai sous les yeux une édition de cette correspondance, confrontée ligne par ligne avec les originaux, et dans laquelle on a rétabli tout ce qui avait été *supprimé* ou *changé;* car pour les *additions*, il n'y en a aucune; et j'affirme que dans

ces *changements* et ces *suppressions*, qui sont très-peu de chose, et dont la plupart tiennent à des convenances nécessitées par l'ancien régime, il n'y a rien, absolument rien qui porte sur les endroits où d'Alembert combattait l'animosité de Voltaire contre Rousseau. J'affirme de plus (et j'atteste sur ce point quiconque a vécu avec d'Alembert) qu'il ne faisait en cette occasion qu'écrire ce qu'il pensait; qu'il gémissait et rougissait, comme presque tous les amis de Voltaire, du mal que ce grand homme se faisait à lui-même; et j'ajoute que pour ne pas penser ainsi, il eût fallu avoir les passions aussi violentes que Voltaire, ce qui heureusement n'est pas commun. Je conseille à M. Ginguené, quand il voudra citer *des faits*, de s'en instruire un peu mieux; car ceux qu'il cite tendent seulement à insinuer que d'Alembert a fait ce qu'il a pu faire, ce qui, comme on le voit, n'est pas *un fait*, mais *une supposition très-perfide* : c'est ici le mot propre.

C'est une habitude familière à M. Ginguené de donner, de toute façon, des *suppositions* pour des *faits* : en voici des exemples plus ou moins importants. Il croit, avec Rousseau, que Voltaire avait travaillé à l'article *Genève* de *l'Encyclopédie*. Rien au monde ne serait plus indifférent; mais où en est la preuve? D'Alembert n'était pas homme à emprunter la plume d'autrui; sa manière ne ressemble nullement à celle de Voltaire; le style de cet article est par-tout le même, et

autant que je puis m'y connaître, celui de Voltaire ne s'y montre nulle part. Mais Jean-Jacques voulait que le poëte des délices s'entendît avec le philosophe de Paris pour élever un théâtre à Genève; il dit affirmativement : « *Je savais* que l'ar-« ticle Genève était *en partie* de la main de Vol-« taire ». Cela suffit : M. Ginguené, *fidèle* écho, le répète après lui.

Il fait plus : il invente aussi pour son compte, sur-tout quand il s'agit de charger d'Alembert, pour lequel il montre une haine dont on ne saurait deviner le motif. « N'oubliez pas (dit-il dans un passage où il maltraitre également d'Alembert et Hume), « n'oubliez pas que d'Alem-« bert, intime ami de David Hume, et qui avait « été, *s'il faut l'en croire*, six mois depuis son « départ sans recevoir de ses nouvelles, devint « son premier confident, aussitôt que Jean-Jac-« ques, effarouché des ténèbres qui l'environ-« naient, et de la malignité acharnée à le pour-« suivre, lui eut écrit cette lettre *que je ne pré-« tends pas justifier dans tous ses points, mais « que M. Hume aima mieux publier que d'y ré-« pondre*. N'oubliez pas enfin que ce fut d'Alem-« bert, *confident de cette querelle, qui lui en « conseilla la publicité*; qu'au lieu de le calmer, « au lieu d'employer auprès d'un philosophe la « raison et l'autorité philosophique, au lieu de « l'engager à guérir par des explications si instam-« ment, si ardemment demandées, *un esprit ma-*

« *lade, un cœur qui se croyait blessé, il provoqua,*
« *il facilita cette publicité scandaleuse;* qu'il fut
« enfin le rédacteur, l'éditeur et le prôneur de
« cet *exposé succinct*, qui, par un effet bien con-
« traire à ses vues, *suffit pour la justification*, au
« *moins relative*, *de celui qu'on dénonce*, *et pour*
« *la condamnation du dénonciateur*. Ce sont là
« *des faits*, et non des conjectures. »

Il faut appeler les choses par leur nom : ce sont là des mensonges, des absurdités, des contradictions. J'ai tort, si je ne le prouve pas.

1° Il est faux que d'Alembert *fut le premier confident de la querelle :* ce fut le baron d'Holbach, comme le savent tous ceux qui vivaient alors avec les encyclopédistes. D'Alembert imprima qu'il n'avait appris cette querelle que par la voie publique, et il est croyable, jusqu'à ce que M. Ginguené ait donné la preuve du contraire, ce qu'il n'a pas fait, et ce qu'il ne fera pas.

2° Il est faux que d'Alembert *ait conseillé la publicité;* il était ennemi de toute espèce d'éclat; il savait que Jean-Jacques jouissait à Paris d'une grande faveur publique, et que les encyclopédistes y avaient beaucoup d'ennemis. *Jean-Jacques est ici le roi des Halles*, écrivait-il à Voltaire. Je défie M. Ginguené de produire une preuve de son assertion.

3° Il est faux que d'Alembert *ait été le rédacteur et l'éditeur de l'exposé succinct :* il a tou-

jours passé pour être de M. Suard, et de M. l'abbé Morellet.

M. Ginguené veut bien *ne pas justifier dans tous ses points* la lettre à David Hume. Cela est heureux; il nous fait grace, et je ne sais pas pourquoi il s'arrête en si beau chemin. Avec la méthode qu'il a prise, il n'y a rien au monde qu'on ne puisse *justifier*, et rien qu'on ne puisse noircir.

Il voudrait que d'Alembert eût *calmé* David Hume. Qu'on lise *l'exposé succinct*, on verra s'il était fort échauffé, s'il était en colère, et s'il avait besoin d'être *calmé*.

Il trouve mauvais que Hume *ait mieux aimé publier cette lettre que d'y répondre*. Il oublie que *la publier* c'était *répondre*, quand même Hume n'y eût pas joint quelques petites notes très-courtes, où il explique avec autant de simplicité que d'évidence le peu de *faits* qui avaient *effarouché* Rousseau, et dont sa funeste imagination avait fait *des ténèbres* et des monstres. A l'égard du système général, bâti par cette même imagination *malade*, c'eût été insulter au bon sens des lecteurs que d'y répondre.

Je dis qu'elle était *malade*, et heureusement je le dis d'après M. Ginguené lui-même, et je lui demande comment après avoir reçu cette lettre, qui prouvait si bien *la maladie* et *la maladie incurable*, on pouvait songer à des *explications* que cette même lettre rendait impossibles. Je lui

demande si ce n'est pas avant d'écrire cette *lettre*, qui est un horrible libelle, que Jean-Jacques lui-même aurait dû *demander* des *explications*, pour peu qu'il les eût en effet désirées; si, lorsqu'on a reçu un pareil libelle, où l'auteur, dans ses rêves noirs, vous traite, d'un bout à l'autre, comme un scélérat, on est bien tenté de *guérir* le rêveur; si, lorsque ce libelle est évidemment un manifeste écrit pour le public, comme sa forme même le démontre, on a tort de prendre le public même pour juge; si dans le cas où David Hume l'eût gardé pour lui, Jean-Jacques lui-même n'eût pas triomphé de cette réserve, et n'eût pas, en publiant son *Factum*, articulé qu'il était entre les mains de Hume, qui avait eu soin de n'en rien dire; si l'on peut mieux confondre celui qui se plaint toujours des *ténèbres*, qu'en cherchant la plus grande lumière possible. Enfin (et c'est ici le merveilleux de l'absurdité) M. Ginguené crie au *scandale* sur cette *publicité*, et en même temps il affirme qu'*elle fut la justification du dénoncé et la condamnation du dénonciateur*. Eh! mais, M. Ginguené, dans cette *supposition*, qui n'est que la vôtre, mais qui est bien la vôtre, quel *scandale* y a-t-il donc dans un *exposé* qui *justifie* l'innocent, et qui condamne le coupable? N'est-ce pas, au contraire, ce qu'il y a de plus édifiant? Cette contradiction est-elle assez grossière, assez accablante? et d'où vient-elle? d'un sentiment de vérité qui vous a emporté malgré vous. Vous

savez bien en effet, quoi que vous en disiez, que cet *exposé* fit grand tort à Rousseau, parce qu'il portait avec lui l'évidence; et c'est ce tort-là que vous appelez *scandale*. Et dans le fait (puisqu'il faut revenir encore aujourd'hui à ce qui est jugé depuis long-temps), à qui persuadera-t-on que David Hume, un étranger, un philosophe, un homme dont la vie entière a été un témoignage continuel du caractère le plus modéré, le plus simple, le plus paisible, ait formé, de concert avec les plus célèbres gens de lettres de Paris, le projet de *pousser Jean-Jacques en Angleterre pour l'y perdre et l'y déshonorer?* Quel intérêt pouvait-il y avoir? Sous quel rapport pouvait-il être l'ennemi, le rival, le concurrent de Rousseau? Qu'est-ce que Rousseau lui avait fait? Comment, à moins d'être un monstre, *trame-t-on la perte et le déshonneur* d'un homme qui nous est étranger de toute façon, et qui jamais ne nous a fait aucun mal? David Hume a donc été ce monstre-là?..... J'ai honte de m'arrêter plus long-temps sur tant d'extravagance; j'aimerais autant croire aux *Mille et une Nuits;* et véritablement si Jean-Jacques avait écrit l'histoire de *la Lampe merveilleuse*, du même sérieux dont il a écrit ses *Confessions*, je ne serais pas surpris que M. Ginguené et consorts nous ordonnassent d'y ajouter foi.

Rien ne choque plus dans ces *lettres* de M. Ginguené, que la tournure sophistique qu'il emploie sans cesse pour faire prendre le change au lec-

teur. « Ne fut-il pas *son ennemi*, le philosophe « d'Alembert? Ne fut-il pas *son ennemi*, le philo- « sophe Hume? Ne fut-il pas *son ennemi*, le phi- « losophe Diderot? » Et il cite à l'appui ce que chacun d'eux a fait pour repousser les attaques de Rousseau, attaques très-gratuites, attaques bien constatées, puisque dans ses lettres publiques, dans ses écrits, dans ses *Confessions*, qu'il lisait à tout le monde, il les représentait tous comme plus ou moins coupables de la violation des devoirs les plus sacrés. Ainsi, parce qu'il avait été persécuté par le parlement de Paris, et par les aristocrates de Genève et de Berne, et par les prêtres de Neufchâtel, il aura eu le droit, selon M. Ginguené, de déchirer impunément des gens de lettres, très-innocents de ces persécutions! Il aura eu le droit de les dénoncer comme les auteurs de ces maux, et d'être injuste envers eux, parce que d'autres l'ont été envers lui! L'intérêt qu'inspirent ses malheurs s'étendra jusque sur ses injustices; et l'on sera obligé d'être insensible à ses outrages, parce que des tyrans et des despotes lui en ont fait! Quelle morale et quelle logique!

Sans doute, ces hommes-là ne l'aimaient pas, et certes rien ne les y obligeait. J'ai prouvé que d'Alembert et Hume n'avaient eu aucun tort avec lui. La note de Diderot contre l'auteur des *Confessions*, fut une représaille beaucoup trop violente; je la blâme, comme M. Ginguené, parce

que je veux de la justice et de la mesure en tout : on traite Rousseau, dans cette note, de *scélérat* et d'*hypocrite;* et je crois, moi, comme Milord Maréchal, qu'il n'était que *malade*. Mais ce que M. Ginguené ne veut pas avouer, et ce qui est certain, c'est que Jean-Jacques fut l'agresseur, et violemment agresseur, et à plusieurs reprises. La note insérée dans *la lettre sur les spectacles*, était une injure sanglante, dont M. Ginguené ne juge pas à propos de parler; car il a autant de bonne foi dans ses réticences que dans ses raisonnements. Cette note latine, tirée de *l'Ecclésiastique*, reproche à Diderot *l'insulte orgueilleuse, la trahison du secret de l'amitié, et les atteintes perfides* (1). M. Ginguené serait bien capable d'objecter sérieusement que Diderot n'est pas nommé dans cette note; mais par bonheur Rousseau nous dit lui-même dans ses *Confessions*, qu'il eut soin de désigner Diderot de manière à ce que personne ne s'y méprît, parce que son intention était de rendre par ce moyen leur rupture publique. Il ne manqua pas son coup; et Diderot, qui avait alors un monde d'ennemis que lui avait faits *l'Encyclopédie*, resta sous le coup sans pouvoir le repousser, vu que, graces aux précautions de Rousseau, que l'on qualifiera comme on voudra, Diderot était indiqué du doigt, mais non pas no-

(1) *Excepto improperio, et superbiâ, et mysterii revelatione, et plagâ dolosâ.*

minativement, et qu'il était tout simple qu'il ne dît pas au public : c'est moi.

A l'égard des démêlés qui donnèrent lieu à cette note hostile, je ne me crois pas permis de les discuter, parce que les deux personnes intéressées sont encore vivantes, et que l'une des deux est une femme. Toute discussion à ce sujet me paraît contraire aux bienséances sociales, et d'ailleurs est fort inutile à la cause que je soutiens : car d'abord toutes deux sont très-honorablement traitées dans les *Confessions*; et celle qui donna tout le tort à Rousseau dans cette occasion, non-seulement n'essuie de lui aucun reproche, mais même en reçoit les plus grands éloges pour sa *véracité*, son *équité*, sa *générosité*. Or, la justification de Diderot n'est-elle pas complète, lorsque l'homme qui, par sa position et la nature des circonstances, est l'arbitre irrécusable de la querelle, condamne formellement Rousseau, lui écrit qu'il ne peut plus le voir après ses injustices et ses calomnies envers Diderot, et atteste l'innocence de celui-ci, dont personne ne peut déposer plus sûrement que lui? La réserve que je m'impose sur des particularités que je pourrais joindre ici, et qui aggraveraient très-gratuitement les torts de Jean-Jacques, ne peut donc nuire à ma cause, puisque je n'ai besoin que de son récit même, dont le résultat est si évidemment contre lui, que M. Ginguené n'a pas osé en faire mention. J'y renvoie le lecteur :

l n'a qu'à relire la lettre de cet homme *équitable* *t vrai* dont je parlais tout à l'heure, et la réponse le Jean-Jacques : il verra que celui-ci, qui s'est plaint si souvent qu'on lui refusait des explications qu'il demandait, est accusé formellement l'*injustice* et de *calomnie*, et accusé par un homme qu'il estime, et pourtant n'oppose rien, absolument rien à des reproches graves et motivés, et ne répond que par des bravades qu'il prend pour le *la fierté*, et qui ne montrent que l'impuissance de se défendre. On demandera comment il a pu imprimer ainsi sa propre condamnation. Rien n'est plus aisé à comprendre, quand on a lu les dernières lignes de ses *Confessions :* les voici. « Si quelqu'un fait des choses contraires à « ce que je viens d'exposer, *fussent-elles mille* « *fois prouvées*, il fait des mensonges et des im- « postures. » On demandera encore comment ce qui est *mille fois prouvé* peut être *un mensonge et une imposture*. Cette proposition évidemment absurde, puisqu'elle se contredit dans les termes, ne peut avoir qu'un sens, et, quelque extraordinaire qu'il soit, c'est celui de tout le livre : tous les motifs humains de crédibilité, décisifs pour juger les hommes, disparaissent dès qu'il s'agit de moi; et quand je dis que j'ai raison, *fût-il mille fois prouvé* que j'ai tort, il faut croire que j'ai raison. Voilà ce que dit Rousseau, sinon textuellement, au moins très-positivement. Mais songez qu'il était alors au dernier période de sa

triste maladie; et qu'est-ce donc en effet que la folie, si ce n'est la forte préoccupation d'une idée fausse? et celle de Jean-Jacques était que tout le monde avait tort avec lui : c'est une raison pour le plaindre; mais en est-ce une pour le croire?

J'ai relevé tous les faits publics, les seuls dont on puisse être juge; et la conclusion rigoureuse, c'est que dans tous ces faits l'agression est du côté de Jean-Jacques, et qu'aucune de ces querelles n'a d'ailleurs influé sur ses disgraces et sur les persécutions qu'il a essuyées. Restent les faits particuliers de la société et du commerce intime, qui tiennent beaucoup de place dans ses *Confessions;* sur quoi tout homme sensé conviendra d'abord qu'il est à peu près impossible aujourd'hui d'asseoir en ce genre un jugement fondé; car à moins d'avoir vécu de suite avec les personnages intéressés, et d'avoir été témoin de tout, comment savoir au juste qui d'entre eux a plus ou moins à se plaindre? Supposons qu'on puisse les entendre tous : qui doute que chacun ne montrât les objets sous un jour différent, suivant les différentes nuances qu'il donnerait à tous ces petits détails qui en sont susceptibles à l'infini? En effet, ce ne sont au fond que des tracasseries de société, dans lesquelles on sait que jamais personne n'a tout-à-fait tort, ni tout-à-fait raison. Il est également injuste et ridicule de donner à toutes ces minuties qu'on retrouve par-tout, une gravité malheureuse, et de voir des monstres là où il n'y

a que ces inévitables contrariétés qui naissent de la différence des opinions et des caractères. Qu'importe, en effet, que d'Holbach se fît, de son aveu, un amusement de contrarier Rousseau, parce qu'il avait observé qu'il n'y avait que la contradiction qui lui rendît sa valeur dans la société? Cette petite malice est-elle bien coupable? M. Ginguené la prend fort au sérieux, et dit qu'il ne voudrait pas d'un pareil ami. Soit; tout ce qui s'ensuivra, c'est qu'on ne verra pas souvent l'homme qui s'amuse d'un jeu qui nous déplaît; en faudra-t-il conclure qu'il est un méchant homme? Qu'importe encore que ce même d'Holbach et d'autres amis de Rousseau ne goûtassent pas sa Thérèse, et se moquassent un peu de l'attachement d'un homme de génie pour une femme qui ne savait pas lire? Veut-on qu'ils aient eu tort? Soit; il n'avait qu'à se moquer des moqueurs. N'a-t-on pas toujours raison d'être heureux, n'importe comment? et quel rapport toutes ces vétilles peuvent-elles avoir avec le parlement de Paris, Berne, Genève et Neufchâtel?

Eh! M. Ginguené lui-même, en plusieurs endroits de ces *Lettres* que je réfute, reconnaît la vérité quej 'établis. Il avoue que, dans le dernier séjour de Jean-Jacques à Paris, *tous les cœurs lui étaient ouverts;* il le plaint *de n'avoir vu qu'une ligue, une conspiration universelle dans une nation qui lui rendait justice*. Il cite une lettre de Rousseau, écrite à son retour d'Angleterre, où

il disait : « Je commence à craindre, après tant « de malheurs réels, d'en avoir quelquefois d'ima- « ginaires, qui peuvent agir sur mon cerveau. » Enfin M. Ginguené convient que *l'altération de son jugement finit par une véritable démence*. Et que faut-il davantage? Après de pareils aveux, d'où peut venir la manie de nous persuader que parce qu'un grand homme a eu le malheur de devenir fou, tant d'honnêtes gens qui avaient aussi de grands talents aient été des hommes abominables?

C'est ici le moment de rechercher la nature et les progrès de cette maladie trop réelle, qui tenait certainement à son organisation, et que les circonstances développèrent. Ce qui est bien étonnant, c'est que personne n'ait fait attention à une anecdote très-singulière, qui prouve que le germe du mal existait long-temps avant que l'âge et les infortunes l'eussent manifesté. Qu'on se rappelle son aventure avec une courtisane de Venise : quant à moi, j'en fus frappé dès que je la lus dans ses *Confessions*, et d'autant plus que je ne crois pas qu'on ait jamais entendu parler de rien de semblable. Qu'on se représente un homme dans la force de l'âge, dans les bras d'une femme charmante dont il est épris, et repoussant tout-à-coup cette femme et la volupté, parce qu'il est saisi de cette bizarre idée qu'il n'est pas naturel qu'une si belle créature recherche les caresses d'un homme qui n'a ni fortune, ni figure, ni agré-

nent, à moins que quelque cause secrète ne la rende indigne des caresses des autres hommes. Un autre aurait pu trouver tout simple qu'une courtisane vénitienne aimât autant les sequins d'un secrétaire d'ambassade de France, que ceux de tout autre, et surtout n'eût pas attendu un pareil moment pour avoir un pareil scrupule. Point du tout : il lui découvre un léger défaut à la gorge (1); le voilà persuadé qu'on a voulu le livrer à *une espèce de monstre, et il fond en larmes*. Si ce n'est pas là un trait de folie, qu'on me dise ce que c'est.

Des causes morales ont dû ajouter au mal physique. Du sein d'une solitude champêtre, où il ne connaissait que ses livres, la campagne, et une *bonne maman* qui le traitait comme son enfant, il est porté assez rapidement dans le tourbillon d'un monde tout nouveau, dans les cercles des écrivains les plus célèbres, et de nos femmes d'esprit de la capitale. Il ne tarde pas à s'apercevoir de toutes les petites prétentions qui font de ces cercles une sorte d'arène où l'amour-propre est toujours sous les armes et sous le masque; et précisément dans le même temps le sien, longtemps comprimé par la mauvaise fortune et par d'infructueuses tentatives, s'éveille par ses premiers succès aussi brillants qu'inespérés; il se

(1) C'est ce qu'il appelle *un téton borgne*, et ce qui n'est pas, à beaucoup près, sans exemple.

trouve froissé à-la-fois par le sentiment de sa supériorité réelle et par celui de l'infériorité sociale, où les conventions impérieuses de ce temps-là rabaissaient l'homme de génie sans connaissance et sans fortune. Paresseux et insouciant par caractère et par habitude, il est incapable de se faire de ses talents un moyen de fortune, quoique ce fût assurément le plus légitime et le plus honorable de tous. Que fait-il? Déja connu par une philosophie paradoxale et misanthropique, il trouve plus court et plus aisé de conformer le système de sa vie à celui de ses écrits, de se refuser à un état social qu'il a condamné, et d'opposer l'orgueil d'une pauvreté volontaire à l'orgueil d'une fortune insolente. Il veut soutenir par sa conduite comme par ses ouvrages le rôle de censeur, rôle toujours difficile et pénible, parce qu'il peut mettre une résolution de l'esprit en contraste avec les goûts et le caractère: aussi dès ce moment tombe-t-il dans des contradictions qu'il s'efforce en vain de pallier. Il blâme les spectacles et les romans comme une source de corruption, et il fait des romans et des opéras. Il affiche le mépris de la gloire, et il croit tout le monde jaloux de la sienne. Il se persuade, il imprime (1) que Diderot, Mably, Hume etc., sont devenus ses ennemis dès qu'il a pù lutter de cé-

(1) Voyez ses *Confessions:* je ne dis pas ici un mot dont on n'y trouve la preuve.

lébrité avec eux; que Hume particulièrement n'a comploté sa perte, que parce qu'il a été blessé de l'accueil que l'auteur d'*Émile* a reçu à Paris. Né avec une imagination excessivement tendre et aimante, et par conséquent nourrie de chimères, trouvant tout, en amour et en amitié, fort au-dessous de ses idées, il en conclut non pas qu'il s'est trompé, mais que tous les hommes le trompent. Dès-lors les hommes et les choses lui paraissent des monstres, parce que les hommes et les choses ne sont pas ce qu'il les croyait. Sa susceptibilité, sans cesse heurtée, devient frénésie : si les journalistes anglais, qui impriment tout, insèrent dans leurs papiers quelques plaisanteries contre lui, il s'imagine non pas qu'on s'amuse des épigrammes contre un homme célèbre sans l'estimer moins, mais qu'il est *déshonoré* en Angleterre. Si les amis qu'il voit encore quelquefois se permettent de le picoter sur ses bizarreries, c'est qu'ils ont *formé une ligue* contre lui. Si des curieux importuns viennent chez lui, pour dire, comme tant de sots, *qu'ils connaissent* un grand auteur, ce sont des espions que *la ligue* lui envoie. Si, rebutés de son accueil, un peu farouche en conséquence de ses soupçons, les hommes ne viennent plus guère troubler sa solitude, c'est que *la génération entière est entrée dans la conspiration contre lui*, et il se plaint à-la-fois et de l'importunité et de l'abandon.

Il y a deux choses nécessaires à l'homme, et

qui lui défendent d'être seul, l'épanchement et les distractions; et de là naît le besoin d'un objet choisi, et celui de la société. Jean-Jacques était privé de l'un et de l'autre; car sa Thérèse, trop au-dessous de lui, ne pouvait pas l'entendre, et il s'était rendu étranger aux autres. Dans cet état de dénuement, son mal empire chaque jour, et l'on en peut voir le progrès dans ses derniers écrits. Sa tête se noircit de plus en plus. Il en vient jusqu'à soupçonner cette même Thérèse, son unique compagne, et Dupeyrou son dernier ami. Plus seul, plus isolé de jour en jour, il se dévore lui-même, et l'activité de son ame se nourrit des plus funestes aliments. Réduit à lui, il s'est fait depuis long-temps l'unique objet de ses pensées; et il tombe dans tous les travers attachés à l'amour de soi, quand il n'est ni tempéré, ni modifié par le commerce de nos semblables. Il roule dans son esprit ses *Confessions* comme pour se justifier, mais en effet par l'inévitable besoin de parler de lui. Se croyant méconnu, il veut se venger en se montrant; et quoiqu'il ait l'air de faire quelques aveux volontaires, quoiqu'il révèle des fautes graves, et pourtant excusables, soit par la jeunesse et les circonstances, soit par la faiblesse humaine, si différente de la perversité. au total et en dernière analyse il se montre, au moins dans son récit et dans sa pensée, supérieur à tous ceux qu'il met en scène avec lui, et finit par un résultat qui est incontestablement (il faut

bien le dire) un prodige d'orgueil : il affirme solennellement à l'univers, il affirme à l'Éternel que *nul homme n'est meilleur que lui;* et il oublie qu'une pareille assertion aurait choqué dans la bouche d'un Socrate, d'un Aristide, d'un Marc-Aurèle, et qu'ils auraient rougi de la prononcer; il oublie que, s'il est permis de se croire et de se dire bon, parce que chacun est juge de sa conscience, il est d'une arrogance insensée de se dire meilleur que tous les hommes, parce qu'on n'est pas juge de la conscience des autres. Enfin, l'âge et le chagrin le conduisent au dernier terme du délire, et il imprime que *les bateliers de la Seine ne veulent pas le passer*, que *les Savoyards refusent de le décrotter*, et que *les mendiants ont ordre de lui jeter au nez ses aumônes, etc., etc...* Arrêtons-nous ici, et finissons cette histoire trop fidèle, comme finit trop souvent l'histoire des hommes de génie, c'est-à-dire par un retour douloureux sur celle de l'humanité.

Laissons M. Ginguené se récrier sur *la barbarie de ceux qui lui ont reproché la démence du malheur après l'y avoir précipité.* Tout lecteur sensé peut évaluer à présent ces injurieuses déclamations, et voir combien elles sont vides de sens, puisque nous savons que le principe de sa *démence* et de ses *malheurs* était en lui-même et en lui seul, et qu'il était tout simple que ceux qu'il dénonçait au monde entier comme des méchants, prissent le parti le plus doux en attribuant

ses calomnies à l'aliénation de sa tête, plutôt qu'à la malignité. Je dis calomnies; et quoique, d'après les preuves énoncées, ce soit bien le mot propre, je ne serais pas surpris que M. Ginguené le trouvât dur. Je lui répondrai par une note de ses *Lettres*. « Les actions humaines reçoivent leur « *titre* (1) de ce qu'elles sont en elles-mêmes, et non « de ce que sont, à d'autres égards, les hommes « qui les font. Si un Dieu pouvait calomnier, ce « qu'il aurait dit n'en serait pas moins une calom- « nie pour être sorti de la bouche d'un Dieu. » Voilà des paroles très-sages et très-belles. Que ne s'en est-il souvenu?

Ce n'est pas que lui-même ne paraisse se douter qu'on l'accusera de *prévention aveugle*, puisqu'il en craint le reproche, même de la part de cette admiratrice passionnée de Rousseau, à qui ses *lettres* sont adressées. Mais comment s'y prend-il pour s'en justifier? c'est en assurant qu'*il n'oublie pas* tout ce qui est au désavantage de Rousseau dans ses *Confessions;* et de fait, il rapproche exactement tous les aveux que Jean-Jacques y fait contre lui, et en conclut que, d'après cela, il ne *saurait*, lui, M. Ginguené, *se faire illusion;* c'est-à-dire qu'il consent à ne pas démentir Rous-

(1) Ce mot est impropre. Le *titre* est pour les personnes et non pour les actions. *Qualification* était le terme propre, ou bien il fallait tourner la phrase autrement.

seau, quand Rousseau s'accuse lui-même. Quel effort d'impartialité!

Cet effort n'est pourtant pas sans restriction; car quoique Jean-Jacques ait écrit en propres termes : « Je me sens le cœur ingrat par cela seul « que la reconnaissance est un devoir », M. Ginguené refuse absolument de l'en croire, et soutient (apparemment parce que Rousseau ne savait pas s'exprimer en français) que cela ne veut pas dire qu'il fût en effet *ingrat*. Ces paroles, *je me sens le cœur ingrat*, sont pourtant assez positives; mais il prétend qu'*on en a abusé*, et s'efforce de les expliquer dans un sens tout contraire; en sorte que de ce que Jean-Jacques s'est reconnu *ingrat*, il faut en conclure, selon M. Ginguené, qu'il était au fond très-reconnaissant; et voilà comme *les ames délicates* tournent tout au bien. On devine aisément quelle espèce de tournure il peut employer, et qu'il rejette tous les torts de l'obligé sur ceux des bienfaiteurs. Mais malheureusement Rousseau a été au-devant de toute justification, par ces mots décisifs et qui expliquent tout; c'est *que la reconnaissance est un devoir*. Or, personne n'ignore que la reconnaissance, qui est en effet *un devoir* très-doux en lui-même, devient *un devoir* onéreux pour l'orgueil. Jean-Jacques, par cette phrase très-remarquable, s'avouait donc très-orgueilleux, et il l'était : ce qui peut rendre en lui ce vice excusable, c'est qu'il avait

été long-temps placé par la fortune au-dessous de ce qu'il valait.

M. Ginguené est aussi outré dans ses *préventions* contre tous les personnages dont Rousseau se fit des ennemis, que dans celles qu'il montre en faveur de Rousseau lui-même. On a vu comme il traite le personnel de d'Alembert : il n'est pas plus juste pour les talents. Il se contente de dire, en parlant de lui, *ce savant, ce littérateur distingué.* Il y a une partialité choquante à borner à ces qualifications génériques et vulgaires l'éloge que l'on doit à un homme qui, de l'aveu de tous *les savants*, n'a eu dans son siècle qu'un seul concurrent en géométrie, le fameux Euler, et a eu l'honneur très-rare d'être créateur dans cette science. Quant aux talents littéraires, l'auteur du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, ouvrage si supérieur en son genre, qu'il n'y avait peut-être pas en Europe trois hommes capables de le faire, est assurément un grand esprit et un grand écrivain. J'avoue que ses autres écrits sont d'un ordre très-inférieur; mais il est de règle et de devoir de juger un auteur par ce qu'il a fait de mieux.

Y a-t-il plus de justice à qualifier de *violent délire* la note de Diderot dont j'ai parlé ci-dessus, à dire que cette note est *coupable?* Diderot n'est pas plus *coupable* de n'avoir pas cru que Rousseau n'était que fou, que ne l'est M. Ginguené de ne

pas mettre sur le compte de cette folie, qu'il avoue, tous les prétendus crimes que Jean-Jacques suppose tramés contre lui. Il n'y a de part et d'autre que de l'erreur. Or, observez que Diderot, peint des plus noires couleurs dans la note de Rousseau, qui précéda la sienne de vingt ans, ne faisait qu'user d'un droit naturel en lui rendant tous les titres injurieux qu'il en avait reçus. Il n'y a point là-dedans de *délire;* car Diderot, injustement chargé d'imputations *atroces* (comme je l'ai prouvé), devait regarder Rousseau comme un très-méchant homme, dès qu'il ne le regardait pas comme un insensé.

Cet article est devenu long, et plus long que je ne l'aurais cru : il ne le sera pas trop si j'ai réussi à justifier, aux yeux de gens encore prévenus, des écrivains qui ont honoré leur nation et les lettres; et sur-tout si je parviens à détromper un homme de mérite qui les a diffamés, et à lui arracher l'aveu de ses erreurs. Mais cette espèce de triomphe est trop rare pour que j'ose m'en flatter.

Ce mot, *j'ai tort,* ce mot nous déchire la bouche.

Rien n'est plus vrai, et pourtant ce mot est un de ceux qui peuvent faire le plus d'honneur à l'homme.

MADAME RICCOBONI.

SA MORT. — NOTICE SUR SA VIE.

Mercure, 20 janv. 1793.

Le 6 décembre 1792 les lettres ont perdu madame Riccoboni, âgée de soixante-dix-neuf ans, depuis long-temps célèbre par des romans dont le mérite et le succès sont également constatés. Si l'on voulait faire ici un éloge détaillé de ses talents et de ses ouvrages, on ne pourrait que répéter ce qu'on a dit, il y a quinze ans, dans un article du *Journal de littérature*. Comme elle fut appréciée, quoique vivante, sans aucune espèce de partialité, ni en bien ni en mal, sa mort ne changerait rien au jugement qu'on en porta. Il suffira de dire aujourd'hui que le résultat de ce jugement et de celui du public, qui n'a point varié sur elle, c'est que la sensibilité, la délicatesse et l'élégance caractérisent en général toutes ses productions, et que plusieurs, telles que *le Marquis de Cressy*, *Juliette Catesby*, *Ernestine*, etc., la placeront dans la postérité à côté de l'aimable auteur *de Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, de celle du *Comte de Comminges* (madame de Tencin).

de celle des *Lettres péruviennes* (madame Grafigny), etc.

A l'égard de son personnel, comme on désire toujours de connaître, autant qu'il est possible, celui des personnes que leurs talents ont rendues célèbres, nous ne pouvons mieux faire que de joindre ici une notice qui nous a été adressée par une ancienne et digne amie de l'auteur, et une lettre où madame Riccoboni a essayé de se peindre elle-même.

Lettre au citoyen La Harpe.

Vous me demandez des faits particuliers, propres à faire connaître mon amie; je vais vous instruire du petit nombre de ceux que je n'ai point ignorés.

Marie-Jeanne de La Borras, sans un évènement fâcheux arrivé peu de temps après sa naissance, aurait pu jouir d'une fortune considérable: mais cet évènement, dont les détails seraient longs et peu intéressants aujourd'hui, détruisit ses espérances, et la priva des avantages que procurent ordinairement les richesses; douée d'un esprit vif, pénétrant, d'un goût naturel, elle cultiva l'un et l'autre par la lecture. A vingt-un ans, elle épousa François Riccoboni, distingué dans le monde par ses connaissances, et sur le Théâtre Italien par son mérite. Ce mariage la conduisit à suivre la même carrière; une belle figure, un son de voix

agréable, une prononciation parfaite, de la noblesse dans son jeu, pouvaient en faire une actrice très-remarquable; mais les jalousies, les tracasseries, les dégoûts de toute espèce attachés à cet état, la rebutèrent promptement; elle n'exerça plus sa profession qu'avec répugnance, négligea ses talents, et demeura seulement une actrice sensée; ce qui n'attire pas l'admiration du public. Des chagrins domestiques troublèrent long-temps sa vie; elle rend compte des motifs qui la déterminèrent à écrire, dans sa lettre à M. Thicknesse; celles de Fanni furent son premier essai: elles eurent un grand succès, mais de tous ses ouvrages c'est celui qu'elle estimait le moins. Elle resta quelque temps anonyme, une indiscrétion de má part la décela; entendant un jour faire en sa présence un éloge très-flatteur de ces mêmes lettres de Fanni, qu'elle écoutait avec un sang-froid que je ne pus imiter, un mouvement involontaire me fit m'écrier: c'est elle qui les a faites! Dès qu'elle fut connue, on lui disputa ses ouvrages; c'est la règle sur-tout à l'égard des femmes. Cette espèce d'envie m'a toujours paru bien absurde, bien maladroite; car enfin on est contraint d'accorder à un autre le mérite dont on veut priver son véritable possesseur. Très-difficile pour elle-même, madame Riccoboni employait beaucoup de temps à se corriger, et se trouvait rarement satisfaite; madame de Sévigné et madame de La Fayette la charmaient toujours. Ces deux femmes

célèbres étaient les modèles sur lesquels elle prétendait s'être formée; mais, si l'amitié ne m'aveugle point, elle a surpassé la dernière. L'âge où elle était parvenue sans aucune infirmité, laissait espérer qu'elle pousserait sa carrière encore plus loin: mais, hélas! elle ne souhaitait plus de vivre; les malheurs dont elle avait été témoin, ceux qu'elle prévoyait, lui faisaient désirer la mort; et, aux regrets éternels de ses amis, ils ont vu ses vœux exaucés. Voilà, monsieur, les seuls faits que je puisse vous offrir; ils ne sont pas tous intéressants, mais vous êtes le maître de n'en faire aucun usage. J'y vais joindre son portrait gravé par elle-même, et inséré dans un petit ouvrage intitulé *l'Abeille:* ce portrait est fort ressemblant.

« Ma taille est haute; j'ai les yeux noirs, et le teint assez blanc; ma physionomie annonce de la candeur, mes procédés ne l'ont point encore démentie; en parlant à une personne que j'aime, j'ai l'air vif et gai, très-froid avec les étrangers; je traite durement ceux que je méprise, je n'ai rien à dire à ceux que je ne connais pas, et je deviens tout-à-fait imbécille quand on m'ennuie. Une vie simple, uniforme, me procure une santé parfaite; des chagrins réels, un long et triste assoupissement, n'ont jamais pu l'altérer; mon humeur est inégale, elle dépend de la situation de mon ame; tous mes sentiments se peignent sur mon front, je n'ai point l'art de me contraindre; en m'abordant, on lit dans mes yeux si le sérieux ou l'enjouement

présidera à ma conversation. J'ai des amis; j'en ai peu; s'il était possible d'en cultiver beaucoup, je n'en pourrais chérir qu'un petit nombre. L'esprit m'amuse sans me séduire; mais les qualités du cœur m'intéressent, m'attachent, me plaisent dans tous les temps. Je ne suis pas riche, mais la modération m'a toujours paru capable de suppléer à l'opulence; j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouissent d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs désirs, et me passe de mille choses sans m'en priver. »

En ajoutant à ce portrait, que son auteur possédait l'ame la plus vive, la plus sensible, était capable des procédés les plus nobles, les plus généreux, on connaîtra parfaitement madame Riccoboni. Le recueil de ses œuvres compose huit volumes.

BIANCOLELLI.

Paris, ce 6 janvier 1793.

Lettre madame de Riccoboni à M. Thicknesse.

Vous me demandez, monsieur, des particularités sur ma vie; elles formeraient un article bien insipide, et bien peu étendu. Mon passage sur ce globe ne peut ni exciter ni satisfaire la curiosité de personne; l'espace étroit que j'y occupe laisse à peine apercevoir si je l'habite. Ni le monde ni ses

amusements n'eurent jamais d'attraits pour moi. J'ai vécu dans un petit cercle, fuyant également les beaux esprits et les sots. Le désir de me distinguer ne me rendit point auteur. Mes premiers ouvrages furent anonymes, et ceux qui parurent ensuite le seraient encore si le hasard n'eût découvert mon secret. L'envie de quitter un état où j'étais déplacée, que l'habitude ne me rendit jamais supportable, l'espoir de remplacer par mon travail une partie de l'aisance dont j'allais me priver, m'engagèrent à risquer mes faibles productions. L'indulgence qu'elles éprouvèrent pouvait me procurer une fortune honnête, si la piraterie tolérée, même encouragée dans la librairie, n'avait dérangé mes projets; j'ai enrichi des fripons et tiré peu d'avantages de mes travaux littéraires. Ces désagréments m'ont rendue à ma paresse naturelle, et j'aime mieux broder et faire de la tapisserie que de tenir une plume pour le profit des contrefacteurs. Je suis fâchée, monsieur, de n'avoir point une histoire intéressante à vous raconter. La vie d'une femme sensée offre rarement des faits dignes d'attention, la mienne n'a pas été heureuse; ma jeunesse s'est passée dans la tristesse, peut-être est-ce un bonheur pour moi. J'entends quelquefois des hommes, sur le retour, soupirer, comparer les temps, rappeler des jours qui ne sont plus, se plaindre de ceux dont ils jouissent encore; moi, je ne regrette rien, et mon état présent me rappelle le plus doux que le ciel pût

m'accorder dans sa bonté. Indépendante, libre, vivant depuis vingt-cinq ans avec une amie, dont l'esprit, l'égalité d'humeur, et le caractère aimable, répandent un continuel agrément sur notre société, je goûte un tranquille repos. Nous ne connaissons ni les querelles ni l'ennui, le mot *non* est banni d'entre nous. Les mêmes principes nous guident et rendent naturellement nos volontés semblables. Ainsi une éternelle concorde règne dans notre petit ménage. Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous apprendre de moi, et je doute qu'après ma mort on en sache davantage.

Je suis, etc.

RICCOBONI.

LA MORT D'ABEL,

Par LEGOUVÉ.

Mercure, avril 1793.

Le coup d'essai d'un jeune homme dans la carriere du théâtre mérite l'attention des amateurs de l'art, sur-tout quand il a obtenu du succès, et qu'il ne paraît pas dépourvu de talent. Il ne peut encore être ici question d'aucune invention dramatique, elle est absolument nulle puisque la pièce n'offre autre chose que des scènes toutes tracées dans le poëme de Gesner, les mêmes caractères, les mêmes détails. Il ne s'agit que de juger, par l'usage qu'en a fait l'auteur, du degré de connaissances et de ressources qu'il peut avoir; de son talent pour la versification en général, et pour le style tragique en particulier ; genre de poésie essentiellement distinct de tous les autres, quoique la plupart de ceux qui s'y exercent ne paraissent pas se douter de cette différence, qui n'est bien sentie que par les grands artistes et les vrais connaisseurs. Un ouvrage de cette nature ne semblait pas comporter une longue préface: tout devait se réduire à rendre hommage au poëte allemand à qui l'auteur français a tout emprunté; et il con-

venait à un jeune homme de se féliciter d'avoir été soutenu dans ses premiers pas par un génie original. Mais le sentiment des convenances est rarement à la portée des jeunes auteurs ; nous parler d'eux avant tout est leur unique affaire ; et autant les gens sensés qui connaissent le danger, répugnent à occuper d'eux le public, autant les commençants du théâtre et de la littérature sont empressés de nous communiquer tout ce qu'ils croient avoir fait et ce qu'ils croient savoir. Ainsi le citoyen Legouvé croit devoir nous rendre compte d'un système d'exécution qu'il a embrassé. Ce système d'exécution c'était 1° de semer dans sa tragédie des détails religieux. Il est impossible de voir là rien qui ressemble le moins du monde à un système quelconque. Le sujet est essentiellement religieux ; les détails religieux s'y présentent en foule ; le poëme de Gesner en est plein ; et, s'il a un défaut, c'est la longueur et la multiplicité des prières. L'imitateur français n'a eu qu'a les abréger ; et, quant aux ressorts de l'action, le principal et le plus heureux est celui que lui a fourni Gesner, l'idée d'un sacrifice offert concurremment par Abel et Caïn, après leur réconciliation, et dont l'issue différente rallume la fureur de Caïn et amène le meurtre d'Abel ; quel système y a-t-il dans tout cela? 2° C'est de donner de l'extension aux scènes et de développer les caractères. Mais les développements de tous genres sont beaucoup

plus étendus dans le poëme que dans la tragédie; les chagrins jaloux de Caïn, ses remords, les douleurs d'Adam et d'Ève, de Thirsa, de Méhala, y tiennent beaucoup plus de place, et l'on ne peut nier que la prolixité ne soit un des défauts de Gesner, qui s'est beaucoup plus rapproché de l'abondance d'Homère que de la sage précision de Virgile. Je sais fort bon gré au citoyen Legouvé d'avoir tout réduit à la juste mesure du théâtre; c'est un de ses mérites. Mais je ne puis comprendre son systême de développement. Il y fait entrer en troisième lieu les expressions familières qu'il a jetées dans sa pièce. Mais il y en a cent fois moins que dans les pièces de Racine et de Voltaire; et c'est au goût à voir dans cette partie ce que la passion, la vérité, peuvent ordonner ou permettre. Nul systême encore là-dedans.

L'auteur s'applaudit beaucoup de n'avoir employé ni les métaphores prises des sciences, ni les images relatives aux arts, ni les mots qu'ont créés la civilisation et les institutions sociales, etc., et il en conclut que l'on sentira tout ce que la *Mort d'Abel* a dû lui coûter à écrire. En vérité, il y a dans tout cet exposé beaucoup trop de complaisance pour soi-même, et l'on ne voit pas qu'il y ait tant de quoi s'en vanter, ni qu'il ait été plus difficile d'écrire la *Mort d'Abel* que toute autre tragédie. Il y a toujours un ordre d'idées qui sortent naturellement du sujet; et ce sont

celles-là qui se présentent d'abord avec les expressions analogues; celles dont parle l'auteur. celles qui tiennent aux sciences, aux arts, aux institutions sociales, etc., sont si loin de la *Mort d'Abel*, qu'il devait en coûter bien plus pour les chercher et pour les rencontrer que pour se les défendre et pour les éviter.

On permet aux grands écrivains (et encore avec peine) de marquer les difficultés qu'ils ont vaincues dans un sujet considéré suivant les principes de l'art; et si on leur pardonne ce témoignage de satisfaction intérieure, c'est qu'il en résulte des leçons utiles pour les artistes. Mais que penser d'un débutant qui commence par une énumération chimérique d'avantages et de difficultés que personne ne doit connaître excepté lui? Il en résulte seulement qu'il a plus de prétentions que de lumières, et que l'amour-propre intervertit l'ordre établi par le bon sens. Le bon sens étudie l'art avant d'en parler; l'amour-propre en parle avant que de l'avoir étudié.

« J'ai pensé que les spectateurs, jusqu'aujour-« d'hui transportés par la tragédie dans le séjour « des vainqueurs du monde et dans la cour des « souverains, me suivraient avec plaisir dans une « sphère nouvelle. » Avec plaisir, oui : des mœurs nouvelles au théâtre sont toujours un mérite, et c'en est un dans cette pièce. Mais pourquoi ajouter qu'ils se verraient avec plus d'intérêt auprès du berceau du genre humain? C'est trop pré-

umer. L'auteur est-il bien sûr qu'il y ait plus l'intérêt dans la *Mort d'Abel* que dans les tragédies grecques et romaines? La liberté, dont il s'appuie dans son opinion, est faite au contraire pour leur donner un nouveau prix. Il pense « qu'on préférera le spectacle des détails agrestes à l'appareil de la puissance romaine; la vie de nos premiers parents à l'élégance polie, au langage brillant de l'héroïsme, aux élans fastueux d'une nature de convention. »

Il fallait rayer ce dernier membre de phrase, et se souvenir que, dans nos bonnes tragédies, les seules sans doute dont il faille parler, il y a bien un langage de convention, puisque la poésie en est un, mais nullement une nature de convention, qui serait mauvaise par-tout. Otez les vers, qui sont une donnée de l'art, et qui le rendent sublime; la nature dans Sophocle et Euripide, dans Racine et Voltaire, est parfaitement vraie. Enfin, ou ce passage de la préface n'a point de sens, ou il signifie qu'on préférera la *Mort d'Abel* à toutes les tragédies qui l'ont précédée. Encore une fois, c'est prétendre beaucoup et ne douter de rien. Mais nos jeunes auteurs doutent-ils de quelque chose?

Le reste de cette longue préface, qu'il eût mieux valu ne pas faire, est employé à réfuter deux objections qu'on a faites contre la pièce. J'avoue qu'elles me paraissent fondées, et les réponses très-mauvaises. La première regarde le

meurtre d'Abel, commis sur la scène. On a trouvé cette atrocité révoltante; c'est mon avis. L'auteur assure que, si l'on tuait Abel dans la coulisse, il en résulterait un défaut beaucoup plus grand. D'abord, c'est avouer expressément qu'il y en a un; et, tout à l'heure, il va soutenir que ce meurtre, mis sous les yeux du spectateur, est une beauté et non pas un défaut : c'est une contradiction. Ensuite l'auteur paraît n'avoir d'autre moyen à substituer, que de faire poursuivre Abel par Caïn dans les coulisses. Il réprouve ce moyen, et il a raison, sur-tout parce que cela ressemblerait beaucoup trop au meurtre de Camille, tuée par son frère en fuyant devant lui. Mais si j'osais, sans rien affirmer, hasarder une idée devant le citoyen Legouvé, qui affirme toujours, il y aurait, ce me semble, une manière très-simple et (si je ne me trompe) assez heureuse de sauver l'odieux de ce meurtre. Ce n'est pas Abel qui doit s'enfuir devant Caïn; c'est Caïn qui, craignant sa propre violence, s'éloignerait d'Abel; ce serait Abel qui, ne pouvant rien craindre de son frère, s'obstinerait à le suivre, en lui tendant les bras, au moment où Méhala entrerait pour ne pas laisser la scène vide. Deux vers de Méhala suffiraient pour donner le temps de frapper le coup, et Caïn rentrerait. Sans rien changer d'ailleurs à la scène (qui est fort belle), rien n'empècherait d'entendre les dernières paroles d'Abel, qui sont touchantes : Caïn pourrait dire les mêmes

choses, parce que le cadavre sanglant est supposé près de lui. Si le citoyen Legouvé ne m'en croit pas (comme de raison), qu'il consulte ceux qui ont quelque habitude du théâtre; et, comme sa pièce me paraît devoir y rester, j'ose croire qu'elle gagnerait à ce changement, qui est si facile.

Il est tout simple qu'on se défende contre les critiques; heureusement pour nous, les maîtres l'ont fait quelquefois, et nous ont instruits; mais il est dangereux d'entreprendre cette tâche lorsqu'on n'est pas sûr d'avoir raison. Que ne fait pas dire l'obstination à nier une faute? Le citoyen Legouvé en est la preuve; écoutons sa doctrine, elle est curieuse.

« *Cela est trop fort*, dit-on. Eh! ce sont précisément ces situations violentes qui constituent la la tragédie. Orosmane poignarde Zaïre sur le théâtre. Cette scène ne passe-t-elle pas *pour le comble du pathétique?* cependant ce meurtre *n'est pas plus* horrible que celui d'Abel, et assurément un frère qui tue son frère *n'est pas plus révoltant* qu'un amant qui poignarde sa maîtresse. »

Que de confiance! mais aussi, que d'erreurs! L'un ne va pas sans l'autre. Quand il ne serait pas déja reconnu que, pour couper en actes et mettre en dialogues les scènes du poëme de Gesner, il fallait très-peu de connaissances de la théorie dramatique, toute cette préface, et parti-

culièrement ce passage, achèverait de le démontrer. Comment peut-on ignorer que *le comble du pathétique* n'est point dans le meurtre de Zaïre, ni dans un meurtre quelconque, mais dans les circonstances, les motifs et les résultats.

Il ne faut donc point comparer un meurtre à un meurtre, ni justifier l'un par l'autre; il faut considérer les situations et les passions : or, se peut-il qu'un auteur dramatique voie la moindre parité entre Orosmane poignardant Zaïre, et Caïn tuant Abel? Comment n'a-t-il pas senti que, s'il y a au monde une situation déchirante, c'est celle du cinquième acte de *Zaire?* Orosmane aime autant qu'il est possible d'aimer; il a toutes les raisons possibles de se croire trahi, et le spectateur sait qu'il ne l'est pas; et son désespoir est si cruel, sa fureur est si naturelle, sa vengeance si légitime, que parmi les spectateurs il n'y en a pas un (à moins qu'il n'ait jamais aimé) qui, au moment où Orosmane va frapper, ne sente qu'il frapperait comme lui. Et Zaïre est innocente! et tout à l'heure Orosmane va en être sûr! Combien de combinaisons effrayantes pour amener *ce comble de pathétique!* Il ne s'agit donc pas seulement *d'un amant qui tue sa maîtresse;* car il y aurait vingt manières de commettre un pareil *meurtre* sur le théâtre, sans produire, à beaucoup près, un effet semblable, ou même en ne produisant qu'un très-mauvais effet, témoin (sans aller plus loin) la manière dont Othello tue

Desdémona. Il s'agit des passions que le spectateur partage; c'est là qu'*est le pathétique*, et non dans le meurtre; il importe encore bien moins que ce meurtre soit ou ne soit pas sous les yeux du spectateur. Le citoyen Legouvé aurait-il insisté là-dessus, s'il eût su (ce qu'il devait savoir) que ce n'est que peu d'années avant la mort de Lekain que Zaïre fut poignardée sur la scène; qu'auparavant et originairement, et dans l'intention de l'auteur, elle l'était dans la coulisse, et que la scène n'en faisait pas moins d'impression? Maintenant, quel rapport entre ce *meurtre*, si éminemment tragique, et celui d'Abel? Caïn le tue au moment où il est à ses pieds, et le tue parce qu'il est jaloux de la préférence que ses parents semblent donner à son frère; et parce que le ciel même confirme cette préférence, en acceptant le sacrifice d'Abel et en rejetant celui de Caïn. Pour que cette jalousie le porte à un crime si affreux, il faut qu'il soit d'un naturel féroce, et dès-lors tout ce qu'on peut faire, c'est de le supporter, c'est de l'excuser; et il y a une grande distance entre les passions que l'on plaint et celles que l'on partage. C'est le grand secret de l'intérêt tragique; c'est là ce qui fait que les sujets sont plus ou moins heureux. Que le citoyen Legouvé se persuade donc bien que les *meurtres* ne sont en eux-mêmes ni bons, ni mauvais; que ceux d'une mère, d'un père, d'une sœur, d'un frère, d'une maîtresse, d'un amant, ne sont plus ou moins

horribles, plus ou moins dramatiques, plus ou moins déchirants, qu'en raison des passions diverses qui les font commettre; et que l'énergie de la scène ne tient point à ce qu'on les voie ou à ce qu'on ne les voie pas. Quant à celui de Caïn, pour le renvoyer derrière la scène, il suffit de songer qu'une espèce de sauvage qui, par une jalousie aveugle et forcenée, assomme avec une bèche son frère qui embrasse ses genoux, est un spectacle dégoûtant. Si on l'a supporté, c'est parce qu'une tradition consacrée dans les idées de l'enfance a familiarisé d'avance l'imagination avec cette atrocité; mais il n'y a aucune raison pour qu'elle se passe sous nos yeux.

La seconde objection que l'on combat dans cette préface porte sur la partialité que Dieu même montre en faveur d'Abel contre Caïn. Le journaliste qui avait fait cette remarque, et à qui répond le citoyen Legouvé, en concluait que le sujet était vicieux et sans intérêt. Je crois que sa remarque est juste, mais que sa conclusion ne l'est pas. Le vice n'est pas dans le sujet; il est dans l'exécution; de plus il ne détruit pas l'intérêt, puisque la pièce, même dans l'état où elle est, a réussi, et un drame dépourvu d'intérêt ne réussit pas. Le citoyen Legouvé soutient que l'intervention de Dieu devait se faire sentir dans toute la pièce. Cela est vrai; en cela il a raison; dans tout le reste, je pense qu'il a tort. C'est une erreur de sa part d'assimiler cette interven-

tion de l'Être suprême à celle des dieux de la fable, à l'ancienne fatalité admise dans la mythologie; il n'y a nulle parité. Nous prenons les dieux des anciens dans la poésie, tels qu'on nous les a donnés, c'est-à-dire très-imparfaits. Nous croyons à la puissance du Destin, supérieur aux dieux même; parce que ces peuples y croyaient, et qu'en voyant une tragédie, il est juste d'admettre les opinions religieuses des pays où se passe l'action. Mais l'Être premier, le Tout-Puissant, le créateur du monde ne se présente à nous que comme l'Être souverainement juste. Si le christianisme y a joint des mystères, ceux même qui les respectent dans la croyance les admettraient avec peine au théâtre. Racine, qui, dans *Athalie*, a fait intervenir le dieu de la bible, a eu soin de ne choquer en rien la justice naturelle. Joas intéresse parce qu'il est opprimé; Athalie est punie parce que c'est une usurpatrice sanguinaire. Il fallait de même que, dans la *Mort d'Abel*, le crime de Caïn ne pût absolument être attribué qu'à la perversité de son caractère, qu'à son orgueil jaloux et féroce. Il ne fallait pas que Dieu parût y être pour rien. Il y avait ici entre le poëme et la tragédie une différence essentielle, à laquelle l'auteur n'a pas fait assez d'attention. Il n'a pu se servir des machines purement épiques, du personnage d'Anamalech, par exemple; car il n'y a encore que les Espagnols qui mettent le diable dans une tragédie.

Nous n'en sommes pas encore là, peut-être y viendrons-nous quelque jour. Or cet Anamalech est l'esprit tentateur, l'ennemi de l'homme. C'est lui qui envoie à Caïn le songe fatal qui achève de le pousser au crime. Le citoyen Legouvé a fait usage du songe; mais il s'est bien gardé de dire d'où il vient, si c'est de Dieu ou du diable; et comme, de son aveu, tout doit être conduit dans cette pièce par Dieu même, le spectateur a droit de croire que ce songe est envoyé d'en-haut. C'est un défaut; il fallait ôter le songe, ou constater bien formellement que Dieu n'a pu annoncer à Caïn une action si injuste entre sa race et celle de son frère; que ce songe n'est que le produit des noires vapeurs qui l'assiégent, etc. L'auteur pouvait placer ces détails importants dans le rôle de Méhala.

Il n'est pas moins vrai que la partialité divine est très-marquée dans le refus du sacrifice de Caïn; car sa réconciliation avec Abel paraît sincère, et les spectateurs doivent le croire de bonne foi : rien n'indique le contraire; c'est une très-mauvaise raison que celle qu'allégue l'auteur, que ces deux vers prononcés par Caïn. après que son sacrifice a été rejeté,

Si dans ce lieu j'ai dit que je t'aimais,
Traître, je t'ai trompé : je ne t'aimai jamais,

suffisent pour justifier Dieu. Non assurément, car ces deux vers peuvent très-bien n'être que le cri

de la fureur, dans un moment ou Caïn n'a pas tort d'être ulcéré d'une espèce de réprobation que ce qu'il vient de faire ne paraît pas mériter. Que devait donc faire l'auteur? Montrer bien décidément la haine toujours enracinée dans le cœur de Caïn, passé le premier moment où il est touché de la douleur de son père; lui faire dire que, s'il consent à embrasser Abel, c'est uniquement par déférence pour ses parents, pour sa femme, pour n'être plus fatigué de leurs reproches; mais qu'au fond, il regarde avec mépris ces tendresses efféminées, ces vains embrassements, etc. Le germe de tout cela est dans Gesner : alors la réprobation paraîtrait légitime.

On voit que le seul travail important que le citoyen Legouvé eût à faire pour la contexture de sa pièce, consistait à bien discerner les changements qu'exigeait la différence de l'épopée à la tragédie, et c'est précisément ce qu'il n'a pas fait. Mais, si jamais les fautes sont excusables, c'est sur-tout dans un premier ouvrage, et celles-la peuvent se corriger; elles sont assez graves, mais elles n'ont pas empêché que la pièce ne fût accueillie, c'est qu'il y a dans le sujet des avantages que l'auteur à su conserver, et dont il a tiré parti; un mélange de simplicité et de majesté, l'une qui tient aux mœurs de l'enfance du monde, l'autre à ce commerce continuel de la première famille des humains avec le créateur; la nouveauté du costume, le contraste de la douceur et de la

bonté d'Abel, avec la violence sombre et farouche de Caïn. Ce dernier personnage, qui est le chef-d'œuvre du poëme de Gesner, est tracé dans la pièce avec beaucoup d'énergie, mais peut-être désirerait-on qu'il fût caractérisé avec plus de précision. Le fond de ce caractère est l'envie, ce vice si malheureusement attaché à la nature humaine. On aurait pu, dans le dialogue, le faire sentir davantage; Caïn même pouvait en rougir quelquefois, et n'en être que plus furieux.

C'est le propre de cette exécrable passion; et la morale de la pièce pouvait être en ce vers,

Et le premier forfait est commis par l'envie.

Il reste à parler du style; l'auteur en cette partie annonce du talent. En général il y a de la tournure dans ses vers, quelquefois de l'élégance. Il y en a quelques-uns d'heureux, quelques traits de force. Le dialogue est bien entendu, peu d'emphase et de déclamation; mais aussi la versification est bien souvent vicieuse et de bien des manières; de la gène dans les constructions, de l'impropriété ou de la recherche dans les expressions, beaucoup de vers durs ou prosaïques, etc.; il serait trop long de détailler ces fautes, je me bornerai à quelques exemples:

Caïn, mon cher Abel, depuis *long-temps t'a fui*...
Et loin que *ton refus par ton remords* s'expie...
T'aigrissant sur ton sort et t'entourant d'ennui...
Mais, non, je crois entendre *enfin son cri sacré*...

Ces vers et beaucoup d'autres pareils sont d'une dureté choquante ; en voici qui pèchent par des constructions pénibles, désagréables, forcées, etc. :

> Est-ce que tu me rends, dit Caïn, responsable ?
> *Ne t'a-t-il pas donné tout ce dont la nature*
> *Charme*, etc.
>
> Qu'avec dédain par lui je me suis vu prié !
> Sentez mes pleurs couler ; *j'en baigne* votre main.

Ils baignent votre main était bien facile à trouver, *j'en baigne* est malheureux à rencontrer ; c'est à l'oreille à sentir ces différences, qu'il suffit ici d'indiquer. Expressions impropres :

> Et vers cet holocauste avance *revêtu*
> De ce repentir vrai, etc.

Cette métaphore est absolument fausse, il est impossible de se figurer quelqu'un *revêtu d'un repentir.*

> Je dois toujours *former* cette funeste *crainte.*

On ne forme point une *crainte ;* l'errata indique *avoir* au lieu de *former,* mais alors le vers devient extrêmement plat : le mot propre était *sentir.* L'auteur affectionne certaines expressions figurées, mais qui ne sont plus que parasites, tant on les a souvent employées ; et, dans ce cas, il ne faut s'en servir que d'une manière neuve. Il est à remarquer que ceux qui recherchent le plus les métaphores, les figures de diction, ne sont pas

délicats sur le choix; ils rebattent à tout moment ce qu'il y a de plus plat en ce genre, et prennent cette bigarure pour *du coloris.* Dorat entre autres n'y manquait pas; ses vers ressemblaient à des habits d'arlequin, l'auteur d'Abel ne donne pas dans ces excès; mais on doit l'avertir pourtant qu'il recherche trop dans ses vers les petits agréments poétiques, qui conviennent rarement à la sévérité du style tragique. Le goût des figures le fait tomber dans de cruelles fautes, il faut lui en donner une preuve frappante : Abel, transporté du retour et des embrassements de son frère, lui en témoigne toute sa joie; c'est un de ces moments où l'expression doit sortir tout entière d'un cœur trop plein, et qui déborde pour ainsi dire, un de ces moments où la moindre affectation est mortelle. Que penser de ces deux vers :

Je te satisferai; mais qu'aussi moins farouche,
Le pardon sans délai *descende de ta bouche.*

Descende de ta bouche, voilà qui est pire que tous les solécismes et tous les barbarismes imaginables : les solécismes et les barbarismes n'effleurent que la langue; mais une métaphore comme *ce pardon qui descend de la bouche* donne un démenti à la nature, à la situation. Il est absolument impossible qu'un homme vraiment pénétré s'exprime avec cette ridicule recherche. Sur un pareil vers, un lecteur sensible serait tenté de

eter le livre, s'il ne se souvenait, par réflexion, combien la jeunesse est facile à égarer par le mauvais exemple et les mauvaises doctrines. Il est clair que l'auteur, persuadé que le premier de tous les mérites est dans les figures, a eu le malheur de s'en occuper au milieu même d'un morceau d'épanchement, où son ame devait seule dicter ses expressions. Il savait que le mot descendre avait été plus d'une fois employé figurément et avec succès. Il s'en est servi sept ou huit fois dans ses trois actes, et a voulu encore le remettre ici, et, il faut bien le dire, de la manière la plus déplorable; on dirait bien (je suppose) que le pardon descend des cieux sur la terre, la figure est claire et juste, mais le faire descendre de la bouche!

Je souhaite que le citoyen Legouvé suive désormais de meilleurs guides et de meilleurs principes, et qu'il prenne en bonne part des conseils qui ne peuvent avoir d'autres motifs que l'intérêt qu'il est naturel de prendre à un talent qui donne quelques espérances; s'il les prenait en mauvaise part, j'en serais fâché, mais pour lui.



LE VIEUX CÉLIBATAIRE,

PAR COLLIN-D'HARLEVILLE.

Mercure, mars 1794.

Ce sujet avait été mis plus d'une fois sur la scène, et l'auteur fait mention dans sa préface des écrivains qui l'ont essayé avant lui. Le plus ancien et le moins connu est *Avisse*, auteur d'une *Gouvernante*, en trois actes et en vers, jouée en 1737 au théâtre Italien. Elle était oubliée comme tant d'autres pièces; quelque curieux l'a déterrée pour y trouver des ressemblances avec le *vieux Célibataire*. Il y en a en effet, et le citoyen Collin est le premier à en convenir; mais il affirme (et il doit être cru) qu'il n'avait jamais lu l'ouvrage d'*Avisse*. La ressemblance consiste en ce que dans les deux pièces on voit un neveu déguisé en domestique près de son oncle, et une gouvernante rusée et intrigante; la différence est que, dans *Avisse, le jeune homme est aposté par la gouvernante elle-même pour jouer le rôle de neveu; et que le bon homme, au lieu d'être séduit par elle, la presse lui-même de l'épouser*. Je m'en rapporte entièrement là-dessus à l'auteur du *vieux Céli-*

bataire; car je ne connais pas la pièce d'*Avisse*, et n'en avais jamais entendu parler. Au reste, rien n'est plus indifférent ici que cette identité de moyens, qui par eux-mêmes appartiennent à tout le monde, et qui ont été employés dans plusieurs pièces. Rien n'est moins neuf que ces déguisements mis en usage pour rapprocher des parents qui ne se connaissent pas, et dont l'un a besoin de l'autre; et sans vouloir rappeler des exemples moins heureux, ce ressort a été mis en usage avec beaucoup de succès dans *l'École des Mères*. D'ailleurs, si quelque idée se présentait naturellement dans le sujet du *vieux Célibataire*, c'était la concurrence entre une gouvernante qui veut épouser son maître, et des héritiers qu'elle veut écarter. Encore une fois, le fond de toutes ces intrigues est très-commun, et tout dépend de l'exécution.

Aussi le citoyen Collin, qui a sans doute assez d'esprit et de talent pour sentir cette vérité, s'exprime-t-il avec une franchise très-louable sur les obligations qu'il peut avoir à une autre comédie, jouée il y a dix ou douze ans, dont le sujet était le même que le sien. « *Le vieux Garçon* ne m'a « pas seulement fourni le sujet du vieux Célibataire, mais encore plusieurs idées de détail. Les « débats et gaspillages de l'intérieur, l'insolence « des valets réunis tous un moment contre leur « maître, ont échauffé ma verve; et je dois le per« sonnage de madame Évrard à ce vers du *vieux*

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

Par COLLIN-D'HARLEVILLE

Mercure, mars 179

Ce sujet avait été mis plus d'une fois sur la sc
et l'auteur fait mention dans sa préface des
vains qui l'ont essayé avant lui. Le plus
et le moins connu est *Avisse*, auteur d'une
vernante, en trois actes et en vers, jouée
au théâtre Italien. Elle était oubliée comme
d'autres pièces ; quelque curieux l'a déterrée
y trouver des ressemblances avec le
bataire. Il y en a en effet, et le
est le premier à en convenir ;
il doit être cru) qu'il n'
d'*Avisse*. La ressembl
les deux pièces
mestique
rusée et
Avisse, le
nante
que le
la per

bataire; car je ne connais pas la pièce d'*Avisse*, et n'en avais jamais entendu parler. Au reste, rien n'est plus indifférent ici que cette identité de moyens, qui par eux-mêmes appartiennent à tout le monde, et qui ont été employés dans plusieurs pièces. Rien n'est moins neuf que ces déguisements mis en usage pour rapprocher des parents qui ne se connaissent pas, et dont l'un a besoin de l'autre: et sans vouloir rappeler des exemples moins heureux, ce ressort a été mis en usage avec beaucoup de succès dans *l'École des Mères*. D'ailleurs, si quelque idée se présentait naturellement dans le sujet du *vieux Célibataire*, c'était la concurrence [illegible] une gouvernante qui veut épouser son maître, et des héritiers qu'elle veut écarter. Encore une fois, le fond de toutes ces intrigues est très-commun, et [illegible] dépend de l'exécution.



Aussi le citoyen [illegible], qui a sans doute assez d'es[illegible] p[illegible] sentir cette vérité, s'ex[illegible]ise très-louable sur les [illegible] à un[illegible]tre comédie, [illegible] ans [illegible] sujet était *Le v*[illegible] ne m'a [illegible] le s[illegible] *Céliba*[illegible] [illegible]ail. Les [illegible] de [illegible]solence [illegible] un[illegible]tre leur [illegible] v[illegible]s le per[illegible] [illegible] *vieux*

« *Garçon*, qui me frappa dans le temps :

Et j'ai pensé vingt fois épouser ma servante.

« Je me fais un vrai plaisir de rendre hommage à « une comédie dont le but était profondément « moral, et plusieurs intentions très-dramatiques, « à qui il n'a peut-être manqué, pour être en- « core mieux sentie, que d'avoir une gouvernante « jouée aussi supérieurement que la mienne. »

On ne peut pas parler plus noblement de ses rivaux ; mais comme la modestie de l'auteur n'est qu'un droit de plus à la justice du public, *je me fais aussi un vrai plaisir* de lui dire que, si un vers du vieux Garçon lui a donné l'idée de sa gouvernante, ce rôle, très-bien fait et le meilleur de la pièce, n'est l'ouvrage que de son talent.

« Je ne parlerai point ici du *Célibataire* de Do- « rat, où cependant il y a un vieux Saint-Géran « bien prononcé. »

Cette réserve mérite encore des éloges. L'auteur, quelque envie qu'il eût de louer ses prédécesseurs, n'a pu que garder le silence sur *le Célibataire*, et il a cité le seul rôle où il y eût quelque intention et quelque nuance de comique. Il s'en faut de beaucoup que ce rôle soit *prononcé*, et de plus il n'est nullement lié à la pièce, qui d'ailleurs est aussi mal conçue, aussi mal faite et aussi mal écrite qu'aucune des autres prétendues comédies de Dorat, quoiqu'elle ait eu dans la nou-

veauté un de ces succès que Dorat savait arranger, et qui finirent par le ruiner. On sait aujourd'hui qu'il n'avait aucun talent pour le théâtre. Sa *Feinte par amour*, la seule pièce de lui que l'on joue encore, est prise par-tout, dans *la Coquette corrigée*, dans *Amour pour Amour*, dans les pièces de Marivaux, etc.; c'est un plagiat continuel, un amas de bluettes que le jeu des acteurs fait valoir, et qui s'évanouissent à la lecture. Son *Célibataire* n'est autre chose qu'un homme de trente ans qui ne veut pas se marier, et assurément ce n'est pas là le sujet; l'auteur ne l'a pas même aperçu. Ce célibataire ne l'est pas même par principe; car il a la rage de marier tout le monde, hors lui, et il imagine de faire épouser une femme qu'il aime (du moins à sa manière) à un de ses amis, qui est déja marié secrètement à une autre femme. Cette fantaisie bizarre ne produit que des situations forcées et des scènes à contre-sens, où le héros de la pièce, le principal personnage, donné pour un homme d'esprit, un homme brillant, est sans cesse la dupe de tout le monde. Il fait l'important, et chacun se moque de lui. Il est aimé, tout doit l'en convaincre; et lui seul ne s'en aperçoit pas; et cette méprise, qui pouvait être vraisemblable dans un amant tendre, discret et timide, n'est qu'une bêtise dans un fat. Enfin il se marie comme par pitié, après avoir lu un billet de désespoir, dans lequel cette femme qui l'aime, on ne sait

pourquoi, annonce qu'elle va se jeter dans un couvent : voilà un beau plan et un plaisant célibataire! Je ne dis rien du style : les gens de goût ont apprécié dès long-temps l'insupportable jargon de l'auteur, brouillé à jamais avec le mot propre et avec le bon sens.

L'analyse du *vieux Célibataire* a été donnée dans le Mercure et dans plusieurs autres journaux : on ne trouvera donc ici qu'un résumé succinct sur le mérite et les défauts de l'ouvrage. L'intrigue en est fort simple, et n'en est pas moins intéressante. On désire le bonheur du neveu et de sa femme, deux jeunes gens honnêtes et aimables ; et quoiqu'on applaudisse à l'adresse et aux agrémens de la gouvernante, on désire qu'elle soit punie de sa méchanceté et de ses calomnies. Ces trois rôles sont ce qu'ils doivent être, et le but de l'ouvrage y est parfaitement rempli ; la scène où la gouvernante cherche à mener son vieux maître jusqu'au mariage est surtout faite avec beaucoup d'art, et suffirait pour prouver le talent dramatique. L'idée de mettre sous les yeux du bon homme le charme de l'enfance et de la paternité, avant de lui parler de mariage, est aussi ingénieuse que juste, et forme un tableau qui a de l'intérêt.

MADAME ÉVRARD.

Je ressemblais aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon père.... Digne homme! il était assez bien,
Ayant moins de richesse, hélas! que de naissance.

On le félicitait sur notre ressemblance;
Aussi m'aimait-il plus que ses autres enfants;
Et puis, il m'avait eue à plus de soixante ans.
Je flattais son orgueil autant que sa tendresse;
Il m'appelait souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans!

MADAME ÉVRARD.

Oui; c'est qu'il était frais!
Et même il a vécu vingt ans encore après.
. . . .
Enfin, sur le motif qui me faisait agir
On s'est mépris au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise.
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer;
On me soupçonne enfin....

M. DUBRIAGE.

De quoi?

MADAME ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire.... Je dis d'avoir touché votre ame.
Charle, en entrant, a cru que j'étais votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter, etc.

Tous ces traits sont excellents, et le reste de la scène y répond. Il est impossible de mettre plus de finesse et de décence dans la séduction.

J'avoue que les autres parties du sujet ne me paraissent qu'effleurées. La faiblesse de M. Dubriage, son assujettissement à ses domestiques, leur ascendant, les chagrins qui doivent en être

la suite, les désordres et les rapines qui doivent avoir lieu dans une maison où les domestiques commandent, tout cela n'est que superficiellement indiqué, et faisait pourtant un point capital dans ce sujet. Le rôle du *vieux Célibataire* est presque nul; il n'éprouve qu'un peu d'ennui et de légères contradictions; sa crédulité sur le compte de son neveu n'est point assez motivée; il est hors de toute vraisemblance qu'il n'ait pas lu en entier des lettres dont on lui lisait une partie, et même ce qu'on lui en lisait devait lui inspirer la curiosité de voir le reste. Ici, l'auteur a laissé voir de la faiblesse et dans les ressorts et dans les détails: les uns devaient être plus fortement conçus, et les autres bien autrement développés. C'était là que devait se montrer la force comique. Voyez dans *le Malade imaginaire*, qui pourtant n'est qu'une pièce du second ordre, et qui finit même comme une farce, voyez quelle foule de peintures comiques l'auteur a tirées d'un seul faible, d'un seul travers bien moins fécond que le sujet du *vieux Célibataire*. Mais il faut convenir aussi que le comique n'est pas la partie dominante du talent de l'auteur. Ceux qui ne connaissent pas toute l'étendue de l'art se hâteront de prendre ce jugement pour un arrêt de proscription; ils se tromperont beaucoup. Ils oublieront que Térence, qui a laissé une réputation immortelle, et dont les écrits seront toujours lus avec plaisir, a manqué de comique, au jugement des anciens

et des modernes. Le citoyen Collin me semble avoir beaucoup de rapports avec lui. Chacun a sa portion particulière de talent, et l'applique aux arts qu'il cultive : celle de Collin est d'avoir beaucoup de vérité et de naturel dans ses aperçus et dans son dialogue; il ne saisit pas dans la nature et dans les sujets ce qu'il y a de plus plaisant; mais ce qu'il saisit, il le peint très-fidèlement, sans affectation et sans charge. Son épisode des cinq cousins, par exemple, pouvait fournir une scène très-gaie, et laisse beaucoup à désirer. D'abord trois auraient suffi, puisqu'il n'en fait parler que trois; il en a très-bien caractérisé la niaiserie provinciale : mais s'il eût voulu approfondir davantage le comique, il eût donné à ses trois cousins un caractère différent; et le plus brutal de tous, se sentant fort chez son oncle et devant une gouvernante qui, après tout, n'est pour lui qu'une domestique, aurait été jusqu'aux traits piquants et aux duretés qui auraient décontenancé la dignité de madame Évrard, au grand contentement des spectateurs; un autre eût eu la prétention gauche de la raison et de la politesse, et le troisième aurait été servile et révérencieux; enfin, M. Dubriage serait arrivé dans le fort de la querelle, et les aurait tous mis à la porte. J'invite l'auteur à réfléchir sur cette idée; si je hasarde de la lui proposer, c'est parce que je lui crois le talent de l'exécuter, et parce qu'il me semble qu'en total il n'a ni médité, ni travaillé cet ouvrage

autant qu'il l'aurait pu, et autant que le sujet le comportait.

Comment n'a-t-il pas seulement esquissé le tableau d'une maison au pillage, qui pouvait fournir tant de détails à la poésie comique? Qu'il lise un roman intitulé, *la Jardinière de Vincennes*, fort médiocre à la vérité, mais qui lui fournira beaucoup en ce genre de peintures domestiques. Les poëtes comiques doivent tirer parti de tout, et Molière s'est enrichi des nouvelles de Scarron.

Une nouvelle preuve pour moi que l'auteur n'a pas donné à cette production tout le soin qu'elle méritait, c'est que le style n'en est pas, à beaucoup près, aussi pur et aussi soigné que celui de ses autres pièces, et particulièrement de l'*Optimiste*, la meilleure de toutes sans comparaison. Il s'est laissé aller ici à la facilité paresseuse de rompre à tout moment ses vers par des incises, par des suspensions, par des enjambements. Cette méthode vicieuse peut favoriser une sorte de débit qui ressemble à celui de la prose, et qui convient sur-tout aux acteurs, quand ils ne savent pas réciter des vers; mais rien n'est plus rebutant à la lecture, et l'auteur a fait preuve du talent nécessaire pour être lu. Sans doute, il doit y avoir une grande différence entre le style soutenu et le dialogue comique; mais si les vers de la comédie ont leur caractère particulier, ils ne doivent pas perdre absolument celui des vers. S'ils doivent avoir le naturel de la conversation, c'est

par une tournure aisée et rapide, et non pas en devenant une prose hachée. Voyez si Molière et Regnard, qui certes ne manquent pas de naturel, coupent ainsi leurs vers habituellement en deux ou trois parties. Si cela était, les retiendrait-on si facilement? et c'est encore une raison péremptoire; car le vers de comédie, comme tout autre, doit se graver dans la mémoire.

De plus, la versification pèche quelquefois contre la langue, la mesure, le rhythme.

Il a de la prudence,
De l'esprit; mettons-*le* dans notre confidence.

Cet *e* muet, placé à l'hémistiche, ôte la césure, en sorte qu'il n'y a pas de vers. L'auteur ne peut pas ignorer cette règle.

D'épouser! en effet j'admire *la hardiesse*.

Hardiesse est de quatre syllabes, et c'en est une de trop pour le vers. Cette faute est si étrange, que je l'ai prise d'abord pour une faute d'impression; mais elle se retrouve encore une autre fois dans la pièce.

Si j'eusse voulu croire *à* certaines personnes.

On peut croire *à* quelque chose, croire *à* un récit, *croire* à la vertu, à la parole, etc.; mais dès qu'il s'agit des personnes, le régime direct est seul admis en français. On dit : je crois *à* votre serment, et je vous crois, et non pas je crois *à* vous.

Charles et Laure sa femme se séparent après un court entretien.

Mais adieu, car je crains....

CHARLES.

A peine pourrons-nous

Peindre nos sentiments......

Cette expression est très-impropre; et ce qu'il y a de pis, c'est que l'impropriété la rend froide, comme il arrive toujours. Il s'agit bien là de *peindre.* Charles veut dire: à peine aurons-nous le temps de nous parler de notre amour, d'épancher nos cœurs l'un dans l'autre, etc.

Au reste, ce genre de fautes est très-rare chez l'auteur, et on ne le relève ici que parce que c'est le pire de tous: il rend le style faux, ce qui est mortel, et ce qui doit le paraître à un homme qui sait écrire comme Collin.

Il est toujours beau de se corriger; mais surtout après un succès, et un succès mérité. Si les observations que j'ai faites peuvent engager Collin à revoir et fortifier son ouvrage, j'en serais d'autant plus charmé que ce serait une preuve qu'il n'aurait vu dans une critique que le motif qui l'a dictée, c'est-à-dire le sincère intérêt que tout homme de lettres doit prendre à un talent véritable, et du très-petit nombre des talents qui restent encore à la scène comique.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Legs d'un Père à ses filles, par M. Grégory, docteur en médecine d'Édimbourg, traduit sur la 4e édition........................Page. 1

Sur les Discours de M. de Malesherbes à la rentrée du Parlement en l'année 1774.......... 8

Sur un ouvrage de M. Vatelet, intitulé, Essai sur les Jardins.................................. 10

Académie française. Réception de M. de Malesherbes................................... 12

Sur une imitation du VIIIe chant de l'Adoné.... 29

Sur un livre intitulé, les Conversations d'Émilie. 36

Sur la séance publique de l'Académie à la réception de M. le chevalier de Chatellux......... 38

Discours prononcés dans l'Académie française le 15 mai 1775, à la réception de M. le maréchal duc de Duras.............................. 45

Sur un Éloge de Louis XV, par M. l'abbé Talbert. 55

Sur le drame intitulé, Monsieur Cassandre, ou les effets de l'amour et du vert-de-gris.......... 58

Les Hommes de Prométhée, poëme, par M. Colardeau.................................. 64

Hymnes de Callimaque, nouvelle édition, avec une version française et des notes........... 70

Sur une satire de M. Gilbert, intitulée, le Dix-

Huitième Siècle......................... Page 87
Lettre à M. Lacombe en réponse à une critique insérée dans le Journal de M. Linguet....... 99
Réponse à un article du Journal de Politique et de Littérature, n° 30..................... 117
Sur un article du Journal de Lecture, concernant Piron................................ 137
Sur un livre intitulé, Anecdotes dramatiques.... 170
Sur l'édition posthume des Œuvres complètes de Piron, publiées par M. Rigoley de Juvigny... 190
Sur un drame de M. Mercier, intitulé Molière, imité de Goldoni.......................... 216
Sur une traduction de la Divine Comédie du Dante, par M. Moutonnet................. 234
Sur les Romances de M. Berquin.............. 255
Sur M. de Saint-Foix (édit. 1778)............ 266
Sur la traduction en vers latins des Fables de La Fontaine, par le P. Giraud.................. 270
Sur une traduction du Traité des Bienfaits de Sénèque, par M. Dureau de La Malle........ 272
Sur un ouvrage intitulé, Dictionnaire dramatique. 283
Académie française. Réception de M. l'archevêque d'Aix.................................... 290
Sur un Mémoire contenant l'histoire des Jeux floraux et celle de Clémence Isaure, pour servir de réponse à un écrit intitulé : Discours prononcé par maître Lagane, au Conseil de Ville de Toulouse, imprimé par ordre du même Conseil.................................. 305
Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre, par madame J. M. D. T. et madame E. D. B.......................... 312

Sur la Théorie des Jardins, de M. Morel. . . PAGE 314
Sur une édition posthume des Confessions du comte de***, donnée au public par M. l'abbé de La Marche. 327
Sur une traduction de l'Iliade, par M. Le Brun. . 338
Sur une traduction en vers de l'Odyssée, par M. de Rochefort. 355
Sur une Histoire de la reine Marguerite de Valois. 370
Sur un ouvrage intitulé : Annales du règne de Marie-Thérèse. 378
De M. Guimond de La Touche. 380
Sur une traduction de l'Essai sur l'Homme, par M. de Fontanes. 383
Annales de la Vertu, par madame de Genlis. 399
Théâtre de Société, par l'auteur du Théâtre à l'usage des jeunes Personnes, 2 vol. in-8°. . . . 415
Lettres sur les Confessions de J. J. Rousseau, par M. Ginguené. 425
Madame Riccoboni. Sa mort. Notice sur sa vie. . 522
La Mort d'Abel, par Legouvé. 529
Le Vieux Célibataire, par Collin-d'Harleville 546

FIN DE LA TABLE.

